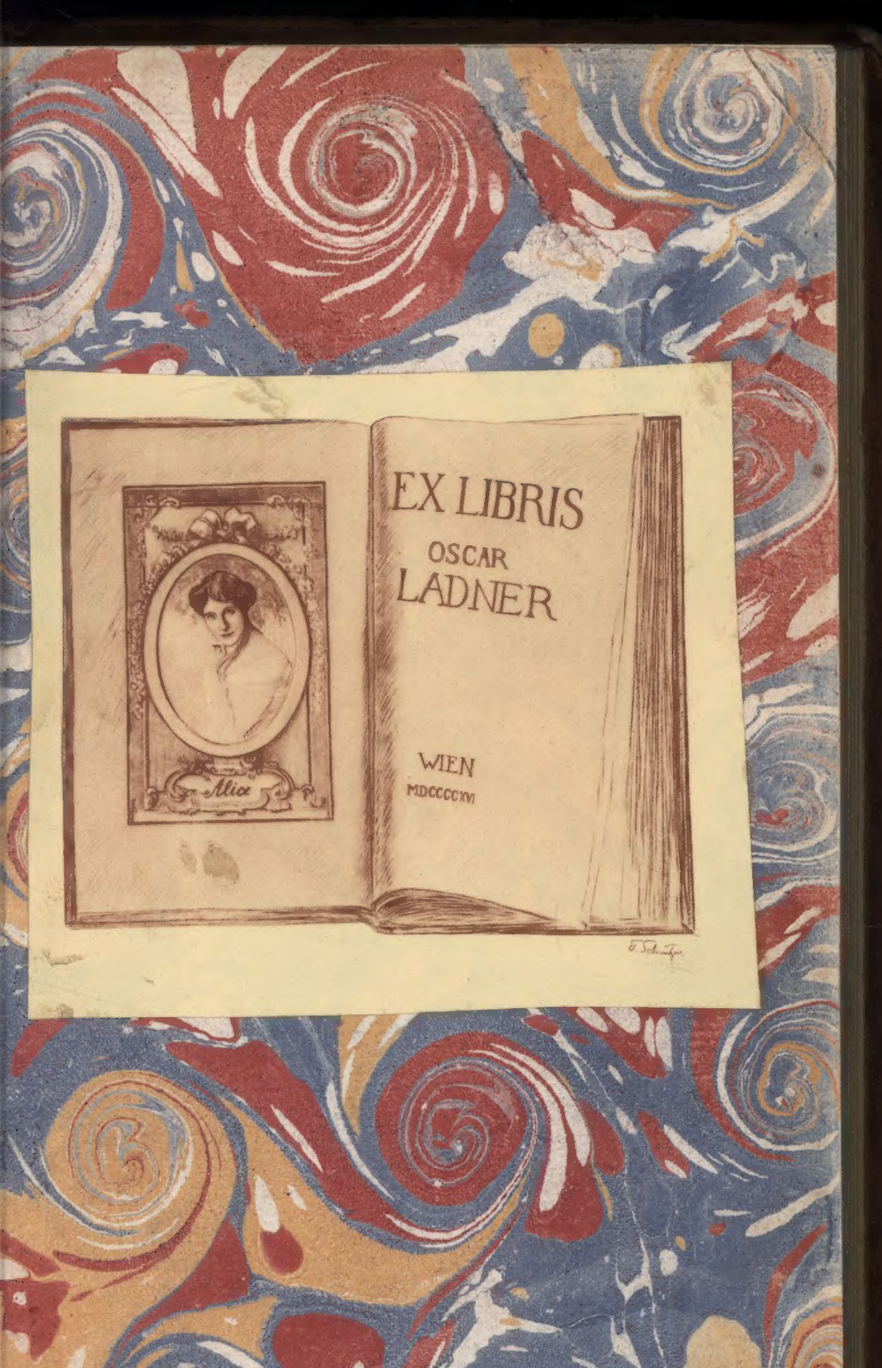
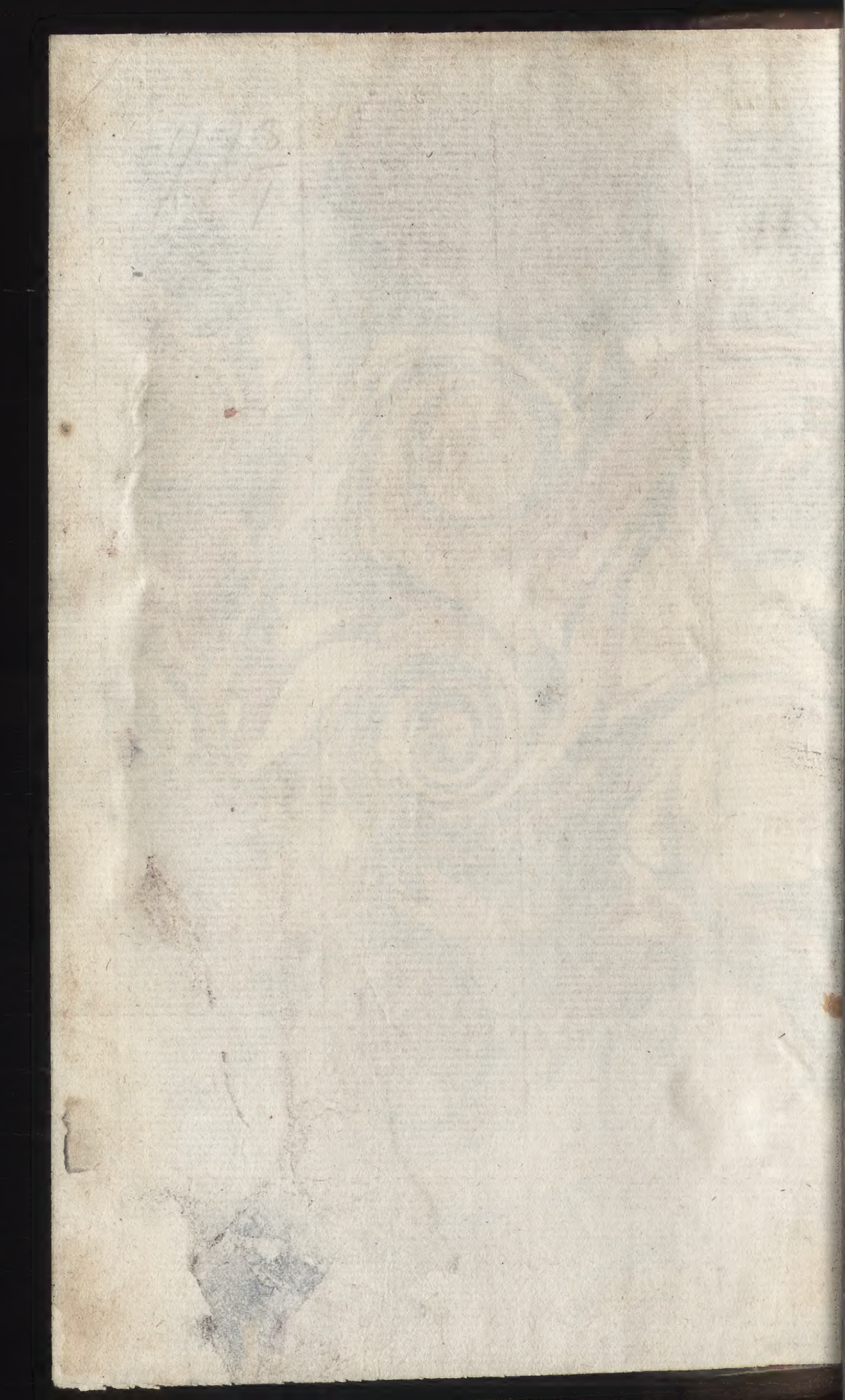



NICHTS IST MIR ZU KLEIN UND ICH LIEB ES TROTZDEM UND MAL ES
AUF GOLDGRUND UND GROSS UND HALTE ES HOCH
UND ICH WEISS NICHT WEM LOEST ES DIE SEELE LOS . . .
EX LIBRIS
PHILOSOPHI PICTORIS DOCTORIS KURT GOLDSCHMID


Alia
EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI



ŒUVRES
COMPLETTES
D'OVIDE.

Tome 3.



VERTUMNE ET POMONE.

Cédez donc à ses tendres empressemens, et figurez-vous que c'est lui-même qui vous en sollicite par ma bouche ....

Queverdo del. gravé à l'eau forte. *Fini par Triere*

ŒUVRES

COMPLETTES

D'OVIDE;

TRADUITES EN FRANÇAIS;

Auxquelles on a ajouté la vie de ce poëte; les Hymnes de CALLIMAQUE; le *Pervigilium Veneris*; l'Épitre de LINGENDES sur l'exil d'Ovide; et la traduction en vers de la belle Elégie d'Ovide sur son départ, par LEFRANC DE POMPIGNAN.

Edition imprimée sous les yeux et par les soins de

J. CH. PONCELIN.

TOME TROISIÈME.

A PARIS.

Chez DEBARLE, Imprimeur-Libraire, au Bureau général des Journaux, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17.

AN VII.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE ONZIÈME.

FABLES I ET II.

ARGUMENT.

Tandis qu'Orphée chantoit ainsi sur le mont Rhodope, les dames de Thrace, dont il méprisoit les tendres empressemens, profitèrent de la fureur que leur inspiroit les orgies qu'elles célébroient, et le mirent en pièces; un serpent qui voulut mordre sa tête que l'Hebre avoit portée dans l'isle de Lesbos, fut changé en pierre, et les Bacchantes qui l'avoient déchiré, en arbres de différentes espèces.

ORPHÉE attiroit ainsi, par la douceur de son chant, les animaux, les arbres et les rochers, lorsque les femmes de Thrace, couvertes de peaux de bêtes féroces, l'apperçurent sur le mont Rho-

dope, qui accordoit sa lyre au son de sa voix. « Le voilà, dit une de ces Bacchantes, en branlant la tête, le voilà cet homme qui n'a pour » nous que du mépris ». En parlant ainsi, elle lui porte contre le visage un coup de son thyrse, qui se trouvant environné de feuilles, ne lui fit qu'une légère contusion : une autre lui jeta une pierre, qui, devenue sensible au son de sa lyre, vint tomber à ses pieds, comme si elle eût voulu lui faire réparation de l'emportement de ces femmes insensées, qui, dans ce moment, ne mirent plus de bornes à leur fureur. Le tumulte augmente, et on voit régner de tous côtés l'horreur et la confusion. Cependant les armes dont elles se servoient, seroient devenues inutiles, et la lyre d'Orphée les auroit enchantées, si les hurlemens et le bruit des tambours et des flûtes, n'avoient empêché de l'entendre. Au milieu de ce tumulte, l'infortuné Orphée fut blessé de plusieurs coups de pierres; et après que les Bacchantes eurent chassé les oiseaux, les serpens, et ce nombre prodigieux d'animaux, qui, charmés de ses doux accens, formoient un cercle autour de lui, elles portent sur lui leurs mains sanglantes et l'environnent, comme les oiseaux qui apperçoivent pendant le jour un hibou, ou comme les chiens autour d'un cerf qu'on lâche le matin dans l'amphithéâtre. Elles l'attaquent de

tous côtés, et lui donnent plusieurs coups de leurs thyrses, qui n'étoient pas destinés à cet usage. L'une lui jeta à la tête des mottes de terre, l'autre des branches d'arbres, d'autres enfin des pierres et des cailloux; et comme si le hasard avoit voulu fournir des armes à leur fureur, il y avoit près de-là des paysans, dont les uns labouroient, et les autres travailloient à la bêche; qui, effrayés de ce tumulte, avoient pris la fuite, et laissé leurs charrues et leurs autres outils. Les Bacchantes s'en saisirent, arrachèrent même les cornes des bœufs, et vinrent fondre sur Orphée avec de nouvelles armes. Ce fut en vain que pour les fléchir il leur tendoit les mains; il eut pour la première fois le malheur de ne pas attendrir ceux qui l'entendoient. Enfin elles le massacrèrent, et son ame, grands Dieux! sort par cette même bouche qui avoit tant de fois charmé les animaux, et rendu sensibles les rochers même. Malheureux Orphée, les oiseaux, les bêtes féroces et ces mêmes rochers, qui étoient si souvent accourus au son harmonieux de votre lyre, vous voyant rendre le dernier soupir, répandirent des torrens de larmes. Les arbres dépouillés de leurs feuilles, les fleuves grossis par les pleurs qu'ils versèrent, les Nayades et les Dryades couvertes de deuil et les cheveux en désordre, tout fut sensible à votre mort: on

voyoit ses membres épars de tous côtés, sa tête et sa lyre étoient tombées dans l'Hebre, et par une merveille inouie, pendant qu'il les entraînoit, cette lyre et sa langue même, quoique sans vie, faisoient encore entendre des sons lugubres et plaintifs, que les échos répétoient sur le bord de ce fleuve. Lorsqu'elles furent enfin entrées dans la mer, et que les flots et les vents les eurent poussés sur les rivages de Lesbos, un serpent voulut se jeter sur la tête d'Orphée; mais dans le temps qu'il ouvroit la gueule pour la dévorer, Apollon le changea en rocher, avant qu'il l'eût refermée, et le laissa ainsi dans l'attitude d'un serpent qui est prêt à mordre. L'ombre d'Orphée descendit aux enfers, où, après avoir parcouru tous les endroits qu'il avoit vus autrefois, il alla dans le lieu qu'habitent les gens de bien, où ayant rencontré sa chère Eurydice, il lui donna toutes les marques de la plus vive tendresse. Depuis ce moment ils sont inséparables; quelquefois ils se promènent ensemble; quelquefois il la laisse marcher devant lui, quelquefois il la précède; toujours il la regarde sans se mettre en danger de la perdre.

Cependant Bacchus, affligé de la mort d'un homme qui présidoit à ses mystères, pour ne pas laisser impuni le crime des dames de Thrace, qui l'avoient massacré, les changea toutes en

arbres. Leurs pieds allongés s'attachèrent en terre dans le lieu où elles se trouvèrent, et y poussèrent des racines. Comme on voit l'oiseau dont le pied se trouve pris dans le lacet qu'un chasseur rusé a caché, se remuer, s'agiter, et faire mille efforts qui ne servent qu'à resserrer le nœud qui le tient arrêté; ces Bacchantes voyant leurs jambes attachées à la terre, s'efforcent de les en retirer, mais les racines qui en étoient sorties, les empêchent de se dégager. Elles regardent où sont leurs doigts, leurs pieds et leurs ongles, et elles n'apperçoivent que le tronc d'un arbre: elles veulent se frapper la poitrine pour marquer leur douleur, et elles ne frappent que du bois; enfin, tout le reste du corps reçoit le même changement. Vous croiriez, en les voyant, que leurs bras sont des branches d'arbres, et vous auriez raison de le croire.

FABLE III.

ARGUMENT.

Bacchus, quittant le séjour de la Thrace, après avoir puni les femmes qui avoient massacré Orphée, et passant sur le mont Tmole, dans la Lydie, Silène, qui l'accompagnoit, s'égara; et les paysans l'ayant rencontré, le présentèrent à Midas, roi de Phrygie, qui le rendit à Bacchus. Pour reconnoître ce service, ce Dieu lui demanda ce qu'il desiroit, et Midas souhaita de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucheroit; ce qui lui fut accordé: il se repentit bientôt d'avoir obtenu un pouvoir si funeste; et ayant prié Bacchus de l'en délivrer, ce Dieu lui ordonna d'aller se laver dans le Pactole, qui depuis ce temps-là roule un sable d'or.

PEU satisfait d'une vengeance si éclatante, Bacchus se résolut d'abandonner la Thrace, théâtre funeste de la mort d'Orphée. Accompagné d'une troupe moins cruelle et moins barbare, il alla visiter les côteaux du Tmole, les rives du Pactole, qui, ne roulant pas en ce

temps-là un sable d'or, n'avoit pas encore excité la cupidité des hommes. Les Satyres et les Bacchantes étoient avec ce Dieu; mais Silène n'avoit pu le suivre : quelques paysans l'ayant rencontré ivre et chancelant, autant par son grand âge que par le vin; après l'avoir paré de guirlandes et de fleurs, le conduisirent devant Midas, qu'Orphée, et l'Athénien Eumolpe, avoient autrefois instruit dans les mystères de Bacchus. Dès que ce prince eut reconnu qu'il avoit en sa puissance un ministre fidèle du culte de ce Dieu, il le reçut magnifiquement, et le retint pendant dix jours, qui furent employés en réjouissances et en festins. Ensuite il alla lui-même dans la Lydie, et le rendit à Bacchus. Ce Dieu, charmé de revoir son père nourricier, ordonna au roi de Phrygie de lui demander tout ce qu'il souhaiteroit. Midas, qui ne prévoyoit pas les suites dangereuses de sa demande, le pria de faire ensorte que tout ce qu'il toucheroit devînt or. Bacchus, fâché qu'il n'eût pas desiré quelque chose de plus avantageux, lui accorda un pouvoir qui alloit lui être tout-à-fait inutile, et le roi, qui se crut au comble de la félicité, se retira très-satisfait de la grace qu'il venoit d'obtenir. Comme il se défioit d'une faveur si singulière, il prit d'abord une branche d'arbre, et elle fut aussi-tôt changée en un rameau d'or. Il arracha quelques épis de bled,

qui devinrent dans le moment la plus précieuse de toutes les moissons. Il cueillit une pomme qu'on auroit prise un moment après pour une de celles qu'on trouve dans le jardin des Hespérides. A peine eut-il touché les portes de son palais, qu'elles commencèrent à jeter un éclat surprenant. Lorsqu'il se lavoit les mains, l'eau prenoit une couleur qui auroit trompé Danaé. Charmé d'une vertu si extraordinaire, Midas se livroit à tous les transports de sa joie, lorsqu'on vint l'avertir qu'on avoit servi. Quand il fut à table, et qu'il voulut prendre du pain, il le trouva converti en or. Il porta à la bouche un morceau de viande, et il ne trouva que de l'or sous la dent. Lorsqu'on lui présenta à boire du vin mêlé avec de l'eau, il n'avala qu'un or liquide. Surpris d'un prodige si nouveau, pauvre et riche tout à-la-fois, il déteste une opulence si funeste, et se repent de l'avoir souhaitée. Au milieu de l'abondance, il ne peut ni assouvir sa faim, ni étancher la soif qui le dévore ; et cet or qui avoit fait l'objet de tous ses vœux, devint l'instrument de son supplice. « Père Bac-» chus, dit-il alors, en levant les mains vers le » ciel, je reconnois ma faute, pardonnez-la moi, » et délivrez-moi, je vous prie, d'un état qui » n'a que l'apparence de bien ». Bacchus, qui est un Dieu doux et bienfaisant, touché du re-

pentir de ce prince, voulut bien lui accorder sa demande : « Allez, lui dit-il, vous laver dans » le fleuve qui coule près de la ville de Sardes. » Remontez jusqu'à sa source, et quand vous y » serez arrivé, plongez-vous dedans, afin que » l'eau, en passant sur votre tête, puisse effacer » la faute que vous avez commise ». Midas obéit à cet ordre, et en perdant la vertu de convertir en or tout ce qu'il touchoit, il la communiqua au Pactole, qui, depuis ce temps-là, roule un sable d'or. Comme ce fleuve se déborde quelquefois et inonde les campagnes voisines, on y trouve encore quelques veines de l'or qu'il y laissa.

FABLES IV, V ET VI.

ARGUMENT.

Pan, charmé des éloges que lui donnoient les Nymphes qui l'entendoient jouer de la flûte, en devint si fier, qu'il osa défier Apollon. Tmole pris pour arbitre, jugea que le son de la lyre de ce Dieu, l'emportoit sur la flûte de Pan, et tout le monde souscrivit à ce jugement. Midas fut le seul d'un avis contraire, et Apollon pour punir et marquer sa stupidité, lui donna des oreilles d'âne. Comme personne ne s'étoit apperçu de cette vengeance d'Apollon, Midas cachoit avec soin cette difformité; mais son barbier l'ayant découverte, et n'en osant rien dire, il fit un trou en terre, où il déposa un secret qui l'embarrassoit; il en sortit peu de temps après des roseaux qui publièrent que Midas avoit des oreilles d'âne. Apollon et Neptune, déguisés en maçons, s'offrirent, moyennant une somme dont ils convinrent avec Laomédon, de bâtir les murailles de Troye. Lorsque l'ouvrage fut fini, ce prince refusa de les satisfaire; ce qui irrita si fort Neptune, qu'il inonda toutes les campagnes voisines. Pour l'appaiser, Laomédon fut obligé d'exposer sa fille, Hésione, à la fureur d'un monstre. Hercule l'ayant délivrée, le perfide Laomédon refusa de lui donner l'attelage qu'il lui avoit promis. Hercule, pour se venger, saccagea la ville de Troye, et emmena Hésione, qu'il fit épouser à son ami Télamon.

MIDAS, haïssant depuis ce temps-là l'or et les richesses, n'étoit occupé que des plaisirs de la

vie champêtre ; compagnon de Pan, il le suivoit dans les montagnes et dans les antres où il se retiroit ; mais le commerce de ce Dieu ne le rendit ni plus subtil, ni plus délié : sa stupidité devoit encore lui être fatale. Le Tmole est une montagne qui s'étend depuis Sardes jusqu'à la petite ville d'Hypèpe. Elle est fort élevée et fort escarpée, et de son sommet on découvre la mer. C'étoit sur cette montagne que Pan s'applaudissant un jour en présence de quelques jeunes Nymphes qui l'écoutoient, sur la beauté de sa voix et sur les doux accens de sa flûte, eut la témérité de les préférer à la lyre et aux chants d'Apollon. Il poussa la vanité jusqu'à lui faire un défi, et prit le vieux Tmole pour l'arbitre d'un combat si inégal. Pour être en état de mieux entendre, ce Dieu, après s'être assis sur le sommet de sa montagne, écarta tous les arbres qui étoient autour de ses oreilles, et ne garda qu'une couronne de chêne, dont les glands pendoient sur son front. S'étant ensuite tourné du côté de Pan, il lui dit qu'il n'avoit qu'à commencer, et qu'il étoit prêt à l'entendre. Pan se mit aussi-tôt à jouer sur sa flûte un air champêtre, dont Midas, qui étoit présent à cette dispute, parut enchanté. Après que Pan eut fini, Tmole se tourna du côté d'Apollon, et toute la forêt suivit le mouvement de sa tête. Apollon, couronné de lau-

rier, et vêtu d'une robe couleur de pourpre, qui traînoit jusqu'à terre, se leva pour chanter à son tour. Il tenoit de la main droite l'archet, et de la main gauche une lyre d'ivoire, enrichie de pierres précieuses, qu'il toucha avec tant de délicatesse, que Tmole, charmé de ses doux accens, décida que la flûte de Pan devoit céder la victoire à la lyre d'Apollon. Tous les assistans approuvèrent un jugement si sage : Midas seul osa le blâmer, et le trouva injuste. Apollon ne voulant pas que des oreilles si grossières conservassent plus long-temps la figure de celles des autres hommes, les lui allongea, les couvrit de poil, et les rendit mobiles : en un mot, il lui donna des oreilles d'âne. Le reste de son corps ne fut point changé. Midas prenoit grand soin de cacher cette difformité, et la couvroit sous une tiare magnifique. Le barbier qui avoit soin de ses cheveux, s'en étoit apperçu, mais il n'avoit osé en parler à personne. Incommodé de ce secret, il va dans un lieu écarté, fait un trou dans la terre, s'en approche le plus près qu'il lui est possible, et dit d'une voix basse que son maître avoit des oreilles d'âne; ensuite il rebouche le trou, croyant y avoir enfermé son secret, et se retire. Quelque temps après, il sortit de cet endroit une grande quantité de roseaux, qui, étant secs au bout d'un an, et étant agités par le vent,

trahirent le barbier en répétant ses paroles, et apprirent à tout le monde que Midas avoit des oreilles d'âne.

Apollon, après s'être vengé de Midas, abandonna le Mont Tmole; et prenant son essor au milieu des airs, passa le détroit de l'Hellespont, et s'arrêta dans les états de Laomédon. A droite est le promontoire de Sigée, à gauche celui de Rhetée, et au milieu de cet espace un temple dédié à Jupiter *Panomphée*. Ce fut de-là qu'Apollon apperçut Laomédon qui commençoit à faire bâtir les murs de Troye, ouvrage difficile à exécuter, et qui ne pouvoit l'être qu'avec beaucoup de peine et de dépense. Neptune et lui se déguisent, et s'étant présentés devant ce prince, ils s'offrent de construire les murailles de sa ville, et conviennent d'une somme d'argent pour leur récompense. L'ouvrage étant fini, le roi manqua à sa parole, refusa de les satisfaire, et pour comble de perfidie, il joignit le parjure à l'injustice. « Ton crime, lui dit Neptune, ne demeurera pas impuni ». La vengeance suivit de près la menace, et on vit dès ce moment couler les eaux de la mer vers le rivage de Troye avec tant d'impétuosité, qu'en peu de temps tout le pays en fut couvert, les campagnes inondées, et l'espérance du laboureur ensevelie sous les flots. Peu content d'un châtiment si terrible,

Neptune exigea encore que la fille de Laomédon fût exposée à la fureur d'un monstre qui devoit sortir de la mer. On attache Hésione à un rocher, et Hercule la délivre. Ce héros demande au père de la princesse l'attelage de chevaux qu'il lui avoit promis pour un service si important. Le roi, toujours perfide, le lui refuse, et Hercule saccage la ville de Troye. Télamon reçoit Hésione pour sa récompense, parce que Pelée, son frère, qui avoit aussi accompagné Hercule dans cette expédition, avoit déjà épousé une Déesse (*). Quoique ce prince eût Jupiter pour ayeul, sa naissance toutefois lui faisoit moins d'honneur que ce mariage, puisqu'il étoit le seul des mortels qui pût se vanter d'avoir épousé une Déesse ; au lieu que plusieurs personnes pouvoient se glorifier comme lui de tirer leur origine du souverain des Dieux.

(*) *Thétis.*

FABLES VII, VIII ET IX.

ARGUMENT.

Protée ayant prédit à Thétis qu'elle auroit un fils plus puissant que son père, Jupiter qui en étoit amoureux la cède à Pelée. La Déesse, pour éluder ses poursuites, prend différentes figures; mais Protée ayant conseillé à Pelée de la lier pendant qu'elle dormoit, et de ne point la laisser échapper, jusqu'à ce qu'elle fût revenue sous sa forme ordinaire, il l'épouse et la rend mère d'Achille. Pelée ayant tué son frère Phoque, va à Trachine pour être expié par Céïx qui en étoit roi. Ce prince qu'il trouve dans l'affliction, lui apprend la mort de son frère Dédalion et l'histoire de Chione sa nièce, que Diane avoit tuée d'un coup de flèche, pour la punir de sa vanité. Pendant que ce prince raconte cette histoire, le chef des troupeaux de Pelée vient lui apprendre qu'un loup dévoroit ses bœufs sans qu'on pût y mettre ordre. Thétis, sœur de Psamathe, l'avoit envoyé pour venger la mort de Phoque, la fléchir par ses prières, et le loup est changé en rocher.

PROTÉE, s'entretenant un jour avec Thétis, lui parla ainsi : « Déesse de la mer, vous devien-

» drez mère d'un fils, qui, par son courage et ses » belles actions, effacera la gloire de son père, et » sera plus puissant que lui ». Cet oracle engagea Jupiter, quoiqu'amoureux de Thétis, de renoncer à son alliance. De peur que l'univers ne vît quelqu'un plus puissant que lui, il céda toutes ses prétentions à Pelée son petit-fils, et lui ordonna d'épouser cette Déesse. Dans la Thessalie est un isthme fait en forme de croissant, et formé par des langues de terre qui s'avance dans la mer. Ce seroit un très-bon port si l'eau y avoit plus de profondeur; mais à peine couvre-t-elle le sable. Le rivage est ferme, uni, point embarrassé de plantes marécageuses: on y marche sans aucune fatigue, et sans que les traces des pieds y soient marquées. Près de-là est un bois de myrte et d'oliviers, au milieu duquel se trouve une grotte tellement taillée, qu'on ne sait si c'est un ouvrage de l'art ou de la nature; il y a cependant beaucoup d'apparence que l'art s'en est mêlé. C'est dans cette grotte, Thétis, que vous veniez souvent toute nue sur le dos d'un dauphin et que Pelée vous trouva endormie. Comme vous ne vouliez point consentir à ses désirs, il se mit en devoir, en se jetant à votre cou, d'obtenir par la force ce que vous refusiez à sa tendresse, et il y auroit réussi, si vous n'aviez eu recours à

vos

vos artifices ordinaires, en vous transformant en différentes figures. Vous parûtes d'abord sous la forme d'un oiseau, sans pouvoir cependant lui échapper : devenue un arbre, Pelée le tint embrassé; mais lorsque vous vous montrâtes à ses yeux sous la figure d'une tigresse, il en fut effrayé et vous abandonna. Alors s'adressant aux Dieux de l'onde, il leur offre un sacrifice, répand du vin dans la mer, y jette les entrailles de la victime, et fait brûler de l'encens en leur honneur. Protée sortant du fond des eaux, lui adresse ce discours : « Fils d'Éaque, vos vœux seront » accomplis; vous serez heureux; mais il faut sur» prendre Thétis endormie dans sa caverne, et » la lier de manière qu'elle ne puisse vous échap» per. Quelque figure qu'elle prenne n'en soyez » point alarmé; serrez toujours ses liens, jusqu'à » ce qu'enfin elle paroisse sous sa véritable » forme ». A peine Protée avoit prononcé ces dernières paroles, qu'il se replongea sous les flots. Le Soleil étoit alors à la fin de sa carrière, et son char prêt à entrer dans l'Océan, lorsque la belle Thétis, sortant de la mer, vint dans la grotte où elle avoit accoutumé de passer la nuit. Pelée n'avoit pas encore achevé de la lier, qu'elle commença à prendre différentes figures. Mais lorsqu'elle sentit qu'elle étoit attachée avec des liens si puissans, après avoir fait de vains efforts pour se

dégager, elle poussa un grand soupir, et parla ainsi à son amant. « Pelée, ce n'est qu'avec le se- » cours d'un Dieu que vous remportez la victoire ». En disant ces mots elle reprit sa forme ordinaire, consentit à l'épouser, et devint mère du grand Achille.

Heureux par cet hymen qui lui étoit si honorable, et par la naissance d'uu fils si illustre, Pelée auroit joui d'un bonheur parfait, s'il ne l'avoit troublé en tuant son frère Phoque. Banni de sa patrie il se retire à Trachine, où régnoit Céïx. Ce prince, fils de Lucifer, et qu'on reconnoissoit aisément aux traits de son père qui brilloient sur son visage, régnoit dans cette ville d'une manière douce et pacifique : mais la tristesse dont il étoit accablé à cause de la mort de son frère, le rendoit alors entièrement méconnoissable. Pelée, accablé de fatigue et de chagrin, arriva à sa cour peu accompagné, ayant laissé dans une vallée couverte d'arbres, ses équipages et ses troupeaux. Après avoir obtenu la permission de voir le roi, il se présenta devant lui, tenant à la main une branche d'olivier couverte d'un voile (*),

(*) Les ambassadeurs et les supplians se présentoient ainsi devant les princes près desquels ils étoient envoyés ; le rameau de laurier ou d'olivier qu'ils portoient à la main étoit couvert d'un voile de laine. Virg. *Æneïd. Lib. IX et X*, fait aussi allusion à cette coutume, et je ne sais pourquoi les autres traducteurs ne l'ont point exprimé. Ce sont sur-tout les mœurs et les coutumes qu'il faut faire connoître dans une traduction.

et lui apprit son nom et sa naissance; mais alléguant un faux prétexte de sa fuite, il lui cacha le crime qui en étoit la véritable cause, et le pria de lui accorder une retraite ou dans Trachine, ou dans quelqu'autre lieu de ses états. Céïx lui répondit avec douceur : « Mes états sont » ouverts à tout le monde; l'hospitalité que j'exerce » envers les personnes de la plus basse condition, vous seroit-elle refusée, à vous que » de grandes actions, une naissance illustre et » qui rapporte son origine à Jupiter, rendent si » recommandable? Il est inutile de me faire » aucune prière : sûr d'obtenir tout ce que vous » souhaiterez, vous pouvez vous regarder comme » le maître de tout ce qui m'appartient : heureux » si je pouvois vous offrir quelque chose de plus » considérable ». En parlant ainsi, Céïx répandoit des larmes; et comme Pelée et ceux qui l'accompagnoient lui demandèrent quel étoit le sujet de son affliction, il leur tint ce discours : « Vous » croyez, sans doute, que l'oiseau qui ne vit » que de rapines, et qui est la terreur des autres » oiseaux, fut toujours couvert de plumes, comme » il l'est à présent; il faut vous détromper : il » y a peu de temps que c'étoit un homme, et » il a conservé après son changement le courage, » la férocité et la violence qu'il avoit autrefois. » Son nom étoit Dédalion, il reconnoissoit pour

» père l'Astre qui annonce l'aurore, et qui dis-
» paroît le dernier (1). Comme j'ai toujours aimé
» la paix, j'ai employé tous mes soins pour
» l'entretenir dans mes états et dans ma famille;
» mon frère, au contraire, se plaisoit dans le
» carnage et dans les combats; et ce même cou-
» rage avec lequel, depuis sa métamorphose,
» il fait la guerre aux Colombes qui sont autour
» de la ville de Thisbée (2), il l'employoit au-
» trefois à dompter des nations entières, et des
» rois puissans. Il avoit une fille parfaitement
» belle, nommée Chione, qui, à l'âge de qua-
» torze ans, étoit suivie d'une foule d'amans.
» Un jour, comme Apollon et Mercure reve-
» noient, l'un de Delphes, et l'autre du mont
» Cyllène, ils l'apperçurent et en devinrent amou-
» reux. Le premier voulut attendre la nuit pour
» lui déclarer sa passion; mais Mercure, sans
» différer plus long-temps, la frappa de son
» caducée, l'endormit, et lui fit violence. Dès
» que les étoiles commencèrent à briller dans le
» ciel, Apollon prit la figure d'une vieille femme,
» et la trompa sous cette apparence. Au bout de

(1) Lucifer.

(2) La ville de Thisbée, qui prit son nom de Thisbée, fille d'Asope, étoit dans la Béotie, et abondoit en pigeons. Voyez Stephanus qui en parle sur l'autorité d'Epaphrodite.

» neuf mois elle accoucha de deux enfans, qui » tenoient du caractère et du génie de leurs » pères. Le fils de Mercure, qui fut nommé » Autolycus, ressembloit à son père; il voloit avec » habileté, et trompoit les yeux les plus fins (*). » Philammon, son autre fils, devenu illustre par » sa voix et par sa lyre, fit connoître qu'il avoit » Apollon pour père. Mais à quoi servit à Chione » d'avoir su plaire à ces Dieux ; d'avoir eu » deux enfans si célèbres, d'être fille d'un père » brave et courageux ; d'avoir pour aïeul le » maître et le souverain des Dieux ? Faut-il donc » que la gloire et les honneurs soient si funestes ? » Oui, Pelée, ce fut-là la cause des malheurs » de Chione. Assez vaine pour se préférer à » Diane, elle osa mépriser sa beauté. Nous ver- » rons, dit la Déesse en courroux, si nous pour- » rons du moins lui plaire par nos actions. Dans » le moment elle banda son arc, et perça d'un » coup de flèche cette langue sacrilége. Chione, » frappée d'un coup mortel, fait de vains efforts » pour parler; sa voix l'abandonne, et elle perd » la vie avec son sang. Je ne saurois vous ex- » primer l'affliction que me causa cette mort; » mais quoique je ressentisse toute la douleur

(*) Le poëte dit qu'il faisoit paroître blanc ce qui étoit noir, et noir ce qui étoit blanc.

» que la nature inspire à un oncle pour une
» nièce qu'il chérit, je ne songeai qu'à consoler
» un frère qui avoit pour moi beaucoup de ten-
» dresse. Semblable à un rocher battu des flots
» de la mer, Dédalion fut insensible à tout
» ce que je pus lui dire pour calmer sa dou-
» leur et faire cesser ses larmes. Lorsque le
» corps de sa fille fut sur le bûcher, quatre fois
» il s'efforça de se jeter au milieu des flammes,
» et on eut toutes les peines du monde à l'en
» empêcher. Enfin s'étant échappé des mains de
» ceux qui le retenoient, il se mit à courir avec
» la même furie qu'un taureau qui porte l'ai-
» guillon qui l'a piqué. Il passoit par des en-
» droits impraticables, et où il n'y avoit aucune
» route. La manière dont il couroit avoit quelque
» chose de plus qu'humain : on auroit dit qu'il
» avoit des aîles aux pieds. Il nous fut impos-
» sible de l'atteindre; et comme il n'avoit d'autre
» desir que de perdre la vie, il monta sur le Par-
» nasse, et se précipita du haut d'un rocher.
» Apollon, touché de compassion pour lui, lui
» ayant donné des aîles, le soutint dans sa chûte,
» et il demeura suspendu en l'air. Sa bouche
» fut changée en un bec crochu et ses ongles en
» des serres faites en formes de hameçon. Il con-
» serva dans son changement tout son courage,

» et une force bien au-dessus de la grandeur
» de son corps. Enfin, devenu épervier, il fait
» sans distinction la guerre à toute sorte d'oi-
» seaux, et leur fait sentir une partie des maux
» qu'il souffre lui-même ».

Céïx racontoit encore l'aventure extraordinaire de son frère, lorsqu'Anetor, chef des troupeaux de Pelée, arriva tout hors d'haleine : « Pelée,
» s'écria-t-il, je viens vous annoncer un mal-
» heur étrange ». Pelée, surpris de ce discours, aussi bien que le roi de Trachine, lui ordonna de lui apprendre ce qui venoit d'arriver. « J'avois
» conduit, répondit Anetor, vos bœufs sur le
» rivage, pendant la chaleur du midi; les uns
» s'étoient couchés sur le sable, les autres étoient
» sur le rivage, d'autres enfin s'étoient jetés dans
» la mer pour se rafraîchir. Près de-là est un
» temple, où l'on n'a employé ni l'or, ni le
» marbre. Il est environné d'une antique et
» sombre forêt. Un pêcheur qui séchoit ses filets
» sur le rivage, m'apprit que le temple étoit
» consacré à Nérée et aux Néreydes, et que
» c'étoient les seules divinités qu'on y adoroit.
» Près de ce temple est un marécage bordé de
» saules, qui s'est formé de l'eau que la mer y
» a laissée. Du fond de ce marais est sorti tout-à-
» coup un loup d'une grandeur énorme, avec un

» bruit si épouvantable, que tout le voisinage en a
» été effrayé. Une écume, mêlée d'un sang noir,
» lui découloit de la gueule, et ses yeux étin-
» celoient comme deux flambeaux ardens. Plus
» animé encore par la rage que par la faim,
» il s'est jeté indifféremment sur tous les bœufs
» pour les égorger. Plusieurs même d'entre nous,
» qui s'étoient mis en devoir de s'opposer à sa
» furie, blessés par ce monstre, sont demeurés
» morts sur la place. Le rivage et l'eau sont
» teints du sang que le carnage y a laissé, et
» les marais d'alentour retentissent du mugisse-
» ment des taureaux qu'il égorge. Il n'y a pas
» un moment à perdre, le moindre retardement
» deviendroit funeste; armons-nous tous pour
» aller sauver ce qui peut être échappé à la fu-
» reur de ce monstre ». Ainsi parla Anetor; Pelée, moins touché de sa perte que du souvenir de son crime, comprit que la Néreyde vouloit venger le meurtre de Phoque, son fils. Cependant Céyx ordonna que tout le monde prît les armes, et il alloit se mettre à la tête de la troupe, lorsqu'Alcyone, son épouse, qui entendit ce mouvement, sortit à demi coëffée de sa chambre, remit ses cheveux en désordre, et se jetant au col de son époux, les yeux baignés de larmes, elle le conjura de donner du secours à Pelée,

sans aller lui-même exposer ses jours et ceux de son épouse. « Perdez, belle Alcyone, lui dit Pelée, » perdez une crainte dont le motif est si beau et » marque tant de tendresse pour Céïx. L'offre » qu'il me fait prouve sa bonté et sa générosité; » mais je n'ai pas envie d'en abuser. Au lieu de » prendre les armes, nous ne devons songer qu'à » appaiser le Dieu de la mer par des vœux et » par des sacrifices ». Près du rivage étoit une tour fort élevée qui servoit de phare aux vaisseaux que la mer avoit fatigués. Ils montent sur cette tour, d'où, voyant avec douleur les taureaux étendus dans la plaine, et le monstre qui avoit causé tant de ravages, tout couvert de sang; Pelée tendit les mains du côté de la mer, et pria Psamathe de cesser enfin de le persécuter, et de mettre des bornes à sa vengeance. La Néreyde, peu touchée des prières de ce prince, demeura inflexible jusqu'à ce que les larmes de Thétis, qui la sollicitoit en faveur de son époux, lui firent oublier tout son ressentiment. Cependant le monstre, animé par le carnage, continuoit à massacrer les troupeaux, lorsqu'il fut tout d'un coup changé en rocher, dans le temps qu'il dévoroit une génisse; et quoiqu'il conservât encore après cette métamorphose, toutes les marques de sa fureur et de sa rage, sa couleur faisoit

cependant juger qu'il n'étoit plus à craindre. Le destin ne permit pas à Pelée de demeurer plus long-temps dans les états de Céïx : errant et fugitif, il parcourut différens pays, et après de grandes courses, il arriva enfin dans la Thessalie, où il fut expié par Acaste, du meurtre de son frère.

FABLE X.

ARGUMENT.

Céïx étant allé consulter l'oracle d'Apollon, fait naufrage à son retour, et Junon envoie Morphée, le Dieu du sommeil, à Alcyone pour lui en apprendre la nouvelle. A son reveil, elle court sur le rivage, où, ayant vu le corps de son mari qui flottoit sur l'eau, elle se jette de désespoir dans la mer, et les Dieux les changent l'un et l'autre en Alcyons.

CÉÏX, pour se délivrer de l'inquiétude que lui causoient de funestes présages, depuis la mort de son frère, résolut d'aller à Claros, pour y consulter l'oracle d'Apollon, (unique ressource des hommes dans leurs calamités (*). Il ne lui étoit pas permis alors d'aller à Delphes, parce que l'impie Phorbas avec les Phlégiens s'étoit rendu maître des chemins qui y conduisoient.

(*) Le texte porte *hominum oblectamina*, mais il y bien de l'apparence qu'il est corrompu en cet endroit, et qu'Ovide avois mis *hominum Solamina*, comme M. le Fébvre l'a remarqué.

Lorsqu'avant son départ il communiqua son dessein à sa chère Alcyone, elle se sentit saisie d'un froid mortel : elle pâlit, et répandit un torrent de larmes. Trois fois elle fit de vains efforts pour parler; mais ses soupirs et ses pleurs étouffèrent sa voix. Enfin elle fit cette plainte entre-coupée de sanglots : « Quel crime ai-je donc commis, » mon cher époux, qui puisse ainsi vous faire » changer ? Qu'est devenue cette tendre inquié- » tude ? Où sont les empressemens que vous » aviez pour moi ? Aujourd'hui tranquille en » m'abandonnant, vous cherchez à vous éloi- » gner : est-ce donc par absence qu'on prouve » l'amour ? Encore si vous faisiez votre voyage » par terre, quoique ma douleur fût égale, » mon inquiétude seroit moins grande; mais la » mer m'épouvante : son rivage seul me donne » de l'horreur. J'ai vu depuis peu sur le rivage » les tristes débris d'un naufrage; et j'y ai sou- » vent rencontré des tombeaux qui n'avoient que » les noms de ceux dont les corps avoient été » engloutis sous les flots. Qu'Eole, votre beau- » père, qui est le maître souverain des vents, » et qui les tient enchaînés, ne vous inspire pas » une téméraire confiance. Quand il les a une » fois lâchés, et qu'ils sont en liberté, il n'est » point de ravages qu'ils ne causent sur mer et » sur terre. Les nuages agités par les violentes

» secousses qu'ils leur donnent, forment la foudre
» et les éclairs. Plus je les connois, et je les con-
» nois pour les avoir vus souvent en courroux
» dans le palais de mon père, lorsque j'étois
» encore enfant; plus je les crains, plus ils m'épou-
» vantent. Que si mes prières vous trouvent in-
» flexible, mon cher Céïx; si vous persistez tou-
» jours dans la résolution de faire ce funeste
» voyage, permettez-moi du moins de vous ac-
» compagner, afin que j'aie la consolation de
» partager vos maux. Eloignée, je serois dans
» de continuelles inquiétudes; mais lorsque je
» serai près de vous, l'illusion n'aura plus de
» part à mes larmes, et je n'aurai à craindre
» que des maux véritables «. Le discours et les larmes d'Alcyone attendrirent Céïx, qui n'avoit pas moins d'amour pour elle qu'elle en avoit pour lui. Cependant il demeura toujours dans la résolution d'aller par mer sans vouloir permettre que son épouse s'exposât aux dangers de ce voyage. Il lui dit les choses les plus tendres pour la rassurer, mais tout fut inutile, et elle demeura inconsolable. Enfin, pour diminuer autant qu'il lui étoit possible la douleur qu'alloit lui causer ce funeste départ, il ajouta ces mots qui mirent le calme dans son esprit: « Quoique
» l'absence la plus courte doive nous paroître
» insupportable à l'un et à l'autre, je vous jure,

» par la brillante lumière de mon père, que si
» le destin ne met un obstacle invincible à mon
» retour, vous me verrez avant deux mois ».
Comme cette promesse flatta Alcyone de la douce espérance de revoir bientôt son époux, elle ne s'opposa plus à son départ, et il ordonna sur-le-champ qu'on équipât un vaisseau et qu'on le mît en mer. A la vue de ces préparatifs, Alcyone fut saisie d'un nouvel effroi; et comme si elle avoit eu quelque pressentiment du malheur qui devoit arriver à son époux, elle laissa couler des larmes, l'embrassa de la manière du monde la plus tendre; et en lui disant le dernier adieu, elle tomba évanouie. Les matelots qui voyoient que Céïx ne cherchoit qu'à éloigner le départ, se mirent à ramer de toutes leurs forces. Alcyone qui étoit revenue de son évanouissement, apperçut son époux debout sur la pouppe, qui lui faisoit signe avec la main qu'il la voyoit, et elle lui fit le même signe. Lorsque le vaisseau fut trop loin pour pouvoir reconnoître Céix, elle le suivit des yeux autant qu'il lui fut possible; et quand il fut hors de la portée de la vue, elle les tint attachés sur les voiles qui voltigeoient au haut du mât. Enfin, quand il ne lui fut plus possible de rien appercevoir, elle alla se jeter sur son lit. La chambre et ce même lit lui rappellant le souvenir de son mari, lui firent encore

répandre des larmes. Cependant le vaisseau s'éloignoit; et comme le vent étoit favorable, on cessa de ramer, et on tendit toutes les voiles pour aller plus vîte. On avoit fait environ la moitié du chemin, et la terre se trouvoit des deux côtés également éloignée, lorsqu'à l'entrée de la nuit, le vent commença à souffler avec plus de violence, et la mer parut couverte d'écume. D'abord le pilote ordonne qu'on plie les voiles, et qu'on les attache aux antennes; mais le bruit des vents empêche de l'entendre, et la fureur des vagues rend cette manœuvre impossible. Cependant tout le monde est occupé. Les uns retirent les rames dans le navire; les autres attachent des planches à ses deux flancs, pour empêcher l'eau d'y entrer; et d'autres pompent celle qui y étoit déjà entrée. Il y en a qui travaillent à plier les voiles, pendant que d'autres retirent les antennes qui flottoient au gré des vents. Cependant l'orage augmente, les vents en fureur bouleversent les flots avec une extrême violence, et les font heurter les uns contre les autres. Le pilote étonné ne sait plus quel parti prendre, ni quels ordres donner, et le péril est si grand qu'il met son art en défaut. Tout est en confusion; tout le trouble et le déconcerte; les cris des matelots, le bruit des cordages et des mâts, l'horrible mugissement des vagues, l'impétuosité des flots qui heurtent le

vaisseau, les éclats du tonnerre. Les flots agités par les vents s'élèvent jusqu'aux nues, et semblent menacer le ciel de se confondre avec lui. Ensuite venant à se précipiter jusqu'au fond de l'abîme, ils prennent la couleur brillante du sable qu'ils entraînent, et un moment après paroissent plus noirs que l'eau du Styx : quelquefois enfin, unis comme une vaste plaine, ils blanchissent d'une écume mugissante. Le vaisseau, triste jouet des flots, suit tous les mouvemens qu'ils lui donnent. Elevé avec eux, il voit comme du sommet d'une haute montagne des gouffres ouverts; puis précipité tout d'un coup jusqu'aux enfers, il considère le ciel dans un espace immense. Ses flancs heurtés par les vagues font entendre un bruit semblable à celui d'une machine qui renverse les murailles d'une ville. Tels que deux lions, qui, animés par l'ardeur du combat, se jettent avec fureur sur les dards qu'on leur présente, les flots confondus avec les vents qui les poussent, attaquent le navire avec un fracas horrible, et s'élèvent au-dessus du pont, l'entr'ouvrent et y entrent de tous côtés. Cepen-
nt le nuage creve, et il en tombe des torrens
u avec tant d'abondance, qu'on diroit que le
vient se confondre avec la mer, ou que la mer va prendre la place du ciel. Les voiles déjà appesanties par l'eau de la mer, redoublent leur

poids

poids par la pluie qui les mouille. Aucun astre ne brille dans le ciel, et la noirceur de l'orage, jointe à celle de la nuit, augmente encore l'horreur des ténèbres. Si l'on voit quelque clarté, elle ne vient que de la lueur des éclairs et de la foudre qui semblent embraser les eaux. Cependant les flots continuent à attaquer le vaisseau avec fureur ; et comme à l'assaut d'une ville, le soldat le plus intrépide, après avoir plusieurs fois tenté inutilement de grimper sur la muraille, animé par la gloire, y monte enfin le premier ; de même après que les flots eurent long-temps battu le vaisseau à demi fracassé, celui qu'on nomme le *dixième* (*), le plus furieux de tous, roule autour, bondit, s'élance de tous les côtés, et ne cesse point de lui livrer l'assaut jusqu'à ce qu'il y soit entré, comme dans une place d'armes. Le navire qui a déjà reçu, par ce terrible choc, une grande quantité d'eau, en reçoit encore à chaque instant en abondance. Figurez-vous l'effroi et la consternation d'une

(*) Cette expression *Decimæ impetus undæ*, *decimus fluctus*, &c. est assez commune dans les poëtes latins ; Ovide l'a employée plusieurs fois ainsi que Lucain, Silius Italicus, &c. C'étoit pour marquer le flot le plus terrible et le plus violent, qu'ils l'appeloient le *dixième ;* comme *decumana porta*, dans un camp, étoit la porte la plus forte et la mieux gardée : *decumata scuta*, étoient les plus grands boucliers ; *decumata ova*, les plus gros œufs, &c.

ville assiégée, lorsqu'une partie des ennemis y est entrée, et que l'autre mine les murailles pour augmenter la brêche, et vous aurez une juste image de l'épouvante où étoit dans ce triste moment tout l'équipage du vaisseau. L'art et le courage manquent tout à la fois, et le matelot consterné croit voir la mort entrer dans le navire à chaque vague qui y entre. L'un s'abandonne aux larmes ; l'autre demeure interdit et sans mouvement : celui-ci regarde comme heureux ceux qui peuvent espérer les honneurs des funérailles ; celui-là faisant d'inutiles vœux, lève les mains et les yeux vers le ciel, que les ténèbres lui dérobent : il y en a qui sont frappés du souvenir de leurs frères et de leurs parens, qu'ils ne doivent plus revoir ; d'autres y regrettent leurs maisons, leurs enfans, et tout ce qu'ils vont perdre : Céïx n'est touché que du souvenir d'Alcyone : Alcyone seule l'occupe ; il ne parle que d'elle ; mais quelque regret qu'il ait de la perdre, il est charmé qu'elle ne partage pas le danger où il se trouve. Il voudroit avoir la triste consolation de pouvoir tourner ses derniers regards du côté de sa chère patrie et de sa maison ; mais il ne sait où il est, tant les ténèbres de la nuit, jointes à celles de l'orage, sont épaisses et sombres. Cependant un coup de vent renverse le mât et brise le gouvernail ; et la vague

surmontant tous les obstacles qui s'étoient opposés à sa rencontre, entre avec impétuosité dans le vaisseau (*), et l'engloutit avec un bruit semblable à celui que feroient le mont Athos et le Pelion, s'ils tomboient dans la mer. Un grand nombre de ceux qui y étoient périrent dans le fond de l'abîme; les autres s'attachèrent aux débris du navire, aux cordages, aux mâts; Céïx saisit une planche, et appela inutilement à son secours Eole et Lucifer, son père, et le nom d'Alcyone étoit sans cesse dans sa bouche. Il auroit souhaité du moins que les flots après sa mort pussent porter son corps vers le rivage où elle étoit, afin qu'une main si chère lui rendît les derniers devoirs. A chaque fois que la vague le lui permettoit, il prononçoit le nom d'Alcyone; comme s'il avoit pu par-là calmer les flots irrités. Cependant un nuage obscur qui étoit sur sa tête, crêve et l'engloutit. Lucifer, qui, pendant cette funeste nuit, avoit paru si sombre qu'il n'avoit pas été possible de le reconnoître, ne pouvant abandonner le ciel dans ce triste moment, s'enveloppe sous un épais nuage qui le dérobe entièrement à la

(*) Comme le sens que feroit cette expression, qui est cependant la leçon ordinaire, *sinuata despicit undas*, ne s'entend pas trop bien, ou est du moins très-plat, j'ai préféré celle d'un manuscrit où l'on trouve *sinuata despicit Athos*, et le sens en est fort beau.

vue. Cependant Alcyone qui ignoroit le sort de son époux, comptoit tous les momens d'une si cruelle absence. Elle faisoit travailler avec empressement aux habits qu'elle lui préparoit, et à ceux qu'elle devoit prendre elle-même à son arrivée. Flattée de la vaine espérance de le revoir dans peu de jours, elle offroit aux Dieux de continuels sacrifices pour son retour. Junon sur-tout en étoit sans cesse sollicitée. Elle alloit tous les jours aux pieds des autels de cette Déesse, pour lui demander la conservation d'un époux qui n'étoit plus. Elle prioit les Dieux de le lui ramener, et de le ramener fidèle, et avec la même tendresse et le même amour qu'il avoit en partant. Elle leur demandoit qu'un époux si cher ne lui manquât jamais de foi. Hélas ! c'étoit en cela seul que ses vœux étoient exaucés. Enfin, Junon ne pouvant souffrir plus long-temps qu'on lui offrît des sacrifices pour une personne qui ne vivoit plus, et voulant éloigner de ses autels une main qui les profanoit, s'adressa ainsi à Iris : « Iris, qui exécutez mes ordres avec tant de » fidélité, partez, allez au palais du Dieu du » sommeil, et ordonnez-lui, de ma part, d'en- » voyer à Alcyone des songes qui lui apprennent » la triste aventure de son époux ». Elle dit, et Iris, vêtue d'un habit où brilloient mille couleurs, et marquant sur ses traces un arc dans le ciel,

se rend dans le fond du rocher où est la demeure de ce Dieu. Dans le pays des Cimmériens est une vaste caverne où les rayons du soleil ne pénétrèrent jamais. Toujours environnée de nuages sombres et obscurs, à peine y jouit-on de cette foible lumière qui laisse douter s'il est jour ou nuit. Jamais les coqs n'y annoncèrent le retour de l'aurore. Jamais les chiens ni les oies qui veillent à la garde des maisons, ne troublèrent, par leurs cris importuns, le tranquille repos qui y règne. Nul animal ni féroce, ni domestique ne s'y fit jamais entendre. Le vent n'y agita jamais ni les feuilles ni les branches. On n'y entend ni querelles ni murmures : c'est le séjour du silence et de la douce tranquillité. Le seul bruit qu'on y entend est celui du fleuve d'Oubli, qui, coulant sur de petits cailloux, fait un doux murmure qui invite au repos. A l'entrée de ce palais naissent des pavots et une infinité d'autres plantes, dont la nuit ramasse soigneusement les sucs assoupissans pour les répandre sur la terre. De crainte que la porte ne fasse du bruit en s'ouvrant ou en se fermant, l'antre demeure toujours ouvert, et on n'y voit aucune garde. Tel est le séjour du Sommeil. Au milieu de son palais est un lit d'ébène, couvert d'un rideau noir : c'est-là que repose sur la plume et sur le duvet le tranquille Dieu du sommeil.

Les songes qui imitent toutes sortes de figures, et qui sont en aussi grand nombre que les épis dans les plaines, les feuilles dans les forêts, et les grains de sable sur le rivage de la mer, demeurent nonchalamment étendus autour du lit de leur souverain. Iris, en entrant dans cette caverne, repousse ces vains fantômes qui s'opposoient à son passage et s'approche du lit du Sommeil. L'éclat dont brilloient ses habits s'étant répandu dans ce sombre palais, le Dieu qui l'habite, et qui la reconnoît, ouvre ses yeux appesantis, fait un effort pour se relever, et retombe aussitôt. Enfin, après avoir laissé souvent tomber son menton sur son estomac, il fait un dernier effort, et s'appuyant sur le coude, lui demande quel étoit le sujet de son arrivée. « Dieu du repos, » lui répondit la messagère de Junon, tranquille » Sommeil, qu'aucun soin ne trouble, et qui » jouissant vous-même d'une éternelle paix, » portez le calme dans l'esprit des mortels, lors- » qu'ils sont fatigués par le travail, et réparez » leurs forces abattues en leur procurant la dou- » ceur du repos, commandez à celui des songes » qui annonce la vérité, d'aller à Trachine sous » la figure de Céïx, pour apprendre à Alcyone » la triste histoire du naufrage de son époux : » c'est Junon qui vous l'ordonne ». Iris, après s'être acquittée de cette commission, sentant déjà

ses yeux appesantis, et ne pouvant qu'à peine résister aux charmes du sommeil, partit en diligence, et s'en retourna sur le même arc qui l'avoit amenée. Le Dieu du sommeil, de tous les songes ses enfans, ne réveilla que Morphée, le plus habile de tous à prendre la démarche, le visage, l'air et le son de la voix de ceux qu'il veut représenter. Il possède l'art d'imiter leur habillement, et sait employer les mêmes paroles dont ils ont coutume de se servir. Mais ce songe n'est que pour les hommes. Il en est un autre qui prend la figure des bêtes sauvages, des oiseaux et des serpens : les Dieux l'appellent Icèle, et les hommes Phobetor. Le troisième, qui se nomme Phantase, se transforme en terre, en rocher, en rivière, et en toute sorte de choses inanimées. Ces trois songes n'habitent que les palais des rois et des grands ; les autres sont pour le peuple. Le Dieu du sommeil, ayant chargé Morphée d'exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir, étend les bras, laisse tomber sa tête et s'endort. Morphée prend son vol, et sans laisser entendre le moindre bruit, sort du palais du Sommeil, et se rend en peu de temps auprès d'Alcyone, au milieu des ténèbres de la nuit. En entrant dans sa chambre, il quitte ses aîles, prend la figure de Céïx, et paroît avec un visage triste, pâle et mourant auprès du lit d'Alcyone.

Il étoit sans habit, tout défiguré, la barbe et les cheveux mouillés. Dans ce déplorable état, il s'appuie sur le lit, et lui parle ainsi, le visage baigné de larmes. « Ma chère Alcyone, recon-
» noissez-vous Céïx ? La mort l'a-t-elle assez
» changé pour le rendre méconnoissable ? Jetez
» les yeux sur moi, et il sera aisé de me recon-
» noître ; mais au lieu de votre époux, vous
» n'en verrez que l'ombre. Hélas ! vos vœux,
» ma chère Alcyone, n'ont point été exaucés ;
» j'ai perdu le jour ; ne vous flattez plus de la
» douce espérance de me revoir. Surpris dans
» la mer Egée par une horrible tempête, mon
» vaisseau, après avoir été long-temps le jouet
» des vagues et des vents, a été englouti sous
» les flots, dans le temps que je prononçois
» votre nom. Ce n'est point une personne sus-
» pecte qui vient vous annoncer une si triste nou-
» velle ; ce ne sont point des bruits populaires,
» et toujours incertains : c'est moi-même, c'est
» votre cher Céïx qui vous apprend l'histoire de
» son naufrage. Levez-vous promptement ; don-
» nez des larmes au plus tendre de tous les
» époux. Revêtez-vous de vos habits de deuil,
» et ne permettez pas que mon ombre descende
» dans les enfers, sans avoir reçu le tribut de
» vos larmes ». Morphée joignit à ce discours le son de la voix, et le geste de la main de

Céïx. Il parut même répandre véritablement des larmes, et il imita si bien l'époux d'Alcyone, qu'elle ne douta point que ce ne fût lui-même. Quoique livrée au sommeil, elle gémit à ce triste récit, versa des pleurs, et étendant les bras pour embrasser son époux, elle n'embrassa que son ombre « Où allez-vous, cher Céïx ? s'écria-t-elle, » demeurez ; voulez-vous vous éloigner de moi ? » Souffrez que je vous accompagne ». Au cri qu'elle venoit de faire, et au trouble que lui causa le fantôme de son mari, elle se réveilla en sursaut, et chercha de tous côtés si elle ne le voyoit point ; car ses femmes qui l'avoient entendue, étoient déjà entrées dans son appartement, et y avoient apporté de la lumière. Comme elle ne vit plus son époux, elle se meurtrit le visage, déchire ses habits, se frappe la poitrine, et s'arrache les cheveux. Sa nourrice lui demandant quel étoit le sujet du trouble où elle la voyoit : « Alcyone n'est plus, répondit-
» elle, elle n'est plus ; elle a perdu la vie avec
» son cher Céïx ; vous la consoleriez vainement :
» le même naufrage a fait périr ce tendre époux
» et sa chère épouse. Je viens de le voir, je
» l'ai reconnu ; et lorsque j'ai voulu me jeter à
» son cou, je n'ai embrassé qu'un vain fantôme :
» mais hélas ! c'étoit l'ombre elle-même de mon

» époux ; je n'en saurois douter. Il n'avoit plus » cet air doux et gracieux qui le rendoit si ai- » mable ; il étoit pâle, nu, défiguré, et ses che- » veux étoient dégoûtans d'eau. C'est-là, dit-elle, » en montrant l'endroit où elle avoit apperçu » le fantôme, et regardant s'il n'avoit point laissé » quelque trace dans sa chambre ; oui, c'est-là » même que je viens de le voir. O trop mal- » heureux Céïx, voilà le malheur qu'un secret » pressentiment m'annonçoit, lorsque je m'op- » posois à votre départ et que je vous conjurois » d'une manière si pressante de ne point vous » exposer à la merci des vents et des flots. Plût » aux Dieux que puisque vous deviez périr dans » ce funeste voyage, je vous eusse accompagné ; » nous ne serions point séparés. Maintenant je » meurs sans vous ; je suis la proie des mêmes » flots qui vous ont englouti ; et quoiqu'éloignée » de la mer, je me trouve exposée à toute sa » fureur. Ma seule douleur, si je m'efforçois » de la surmonter, et de prolonger mes tristes » jours, seroit mille fois plus cruelle que la mer » en courroux ; mais je ne ferai point de vains » efforts pour la combattre. Je ne vous aban- » donnerai pas, cher Céïx ; et puisqu'il ne m'a » pas été permis de vous accompagner dans ce » malheureux voyage, la mort du moins nous

» réunira. Si nos cendres ne sont renfermées » dans la même urne, on lira sur notre tom» beau la même épitaphe : Nos os seront séparés, » mais nos deux noms ne le seront point ». La douleur l'empêcha d'en dire davantage, et les plaintes qu'elle venoit de faire avoient été souvent interrompues par ses soupirs et par ses sanglots. Dès que le jour commença à paroître, elle courut sur le rivage à l'endroit d'où Céix étoit parti, et pendant qu'elle disoit, ce fut-là qu'il s'arrêta; là il mit à la voile; voici le même lieu où il m'embrassa pour la dernière fois. Tandis qu'elle rappeloit dans sa mémoire tout ce qui s'étoit passé le jour de leur séparation, et qu'elle jetoit sur la mer des regards inquiets, elle apperçut de loin je ne sais quoi qui la frappa, et qui ressembloit à un cadavre. Il ne lui fut pas possible d'abord de discerner ce que c'étoit; mais quand le flot eut rapproché l'objet, quoiqu'il fût encore assez éloigné, elle reconnut que c'étoit le corps de quelque malheureux qui avoit fait naufrage, et par cette raison elle fut touchée de son sort. « Hélas ! dit-elle en pleurant, qui » que vous soyez, vous êtes digne de compas» sion, et si vous avez une épouse, je plains » son malheur ». Cependant le cadavre approche, et plus Alcyone le contemple, plus son trouble

augmente. Enfin, quand il fut près du rivage, elle reconnut son mari. C'est lui-même, s'écria-t-elle, en déchirant ses habits, s'arrachant les cheveux, et se meurtrissant le visage : « C'est lui-» même ; je n'en saurois douter. C'est donc ainsi, » ajouta-t-elle en lui tendant des mains trem-» blantes, que vous revenez près de votre chère » Alcyone ». A l'entrée du port étoit un mole qu'on avoit élevé pour rompre l'impétuosité des vagues : Alcyone y monte, ou plutôt elle y vole : en effet elle frappoit déjà l'air avec les aîles qui venoient de lui naître ; et voltigeant sur la surface de la mer, elle faisoit entendre je ne sais quel son plaintif qui ressembloit à celui d'un oiseau. Quand elle fut près du corps de Céïx, elle l'embrassa et le baisa tendrement. Ceux qui étoient accourus sur le rivage ne savoient si Céïx étoit véritablement sensible aux caresses d'Alcyone, ou si les flots avoient donné à sa tête le mouvement qu'on avoit apperçu ; car il avoit en effet donné quelque marque de sensibilité. Enfin, les Dieux, touchés du malheur de ces deux tendres époux, les changèrent en oiseaux. Depuis cette métamorphose, ils conservent l'un pour l'autre le même amour et les mêmes empressemens ; et pendant les sept jours qu'Alcyone couve ses œufs dans un nid qui est

suspendu à un rocher sur la surface de l'eau, la mer est calme, la navigation sûre et tranquille, et Eole, en faveur de ses petits-fils, tient les vents enchaînés, et les empêche de souffler.

FABLE XI.

ARGUMENT.

La nymphe Hespérie fuyant Esaque qui l'aimoit, fut piquée d'un serpent, et tomba morte de cette blessure. Esaque en fut si affligé, qu'il se précipita dans la mer et fut changé en plongeon.

PARMI ceux qui furent témoins de ce spectacle, étoit un vieillard, qui, après avoir donné des louanges à la tendresse et à la fidélité de ces deux époux, parla ainsi à ceux qui l'accompagnoient, à l'occasion d'un plongeon qu'il venoit d'appercevoir. « Cet oiseau, leur dit-il, que vous voyez » se plonger dans la mer, tire aussi son origine » du sang royal; et si vous voulez remonter » jusqu'à ses ancêtres, vous trouverez qu'il des- » cend d'Ilus, d'Assaracus et de Ganymède, qui » fut enlevé par Jupiter. Laomédon étoit son » ayeul, et Priam son père; frère du fameux » Hector, s'il n'eût changé d'état dès sa pre- » mière jeunesse, peut-être qu'il ne se seroit » pas rendu moins célèbre que lui; quoique » l'un dût la naissance à Hécube, fille de Dymas, » et que l'autre ne fût fils que d'une nymphe

» champêtre, nommée Alexirhoë, qui accoucha
» de lui en secret sur le mont Ida. Esaque,
» sans ambition, haïssoit le séjour des villes,
» et ne se plaisoit qu'à la campagne et dans les
» forêts. On le voyoit rarement à la cour de
» son père; cependant il n'avoit rien de rustique
» dans les mœurs, et son cœur n'étoit pas in-
» sensible à l'amour. Touché des charmes de la
» belle Hespérie, il soupiroit pour elle, et la
» cherchoit dans les bois et dans les lieux les
» plus solitaires. Il la rencontra un jour, comme
» elle séchoit ses cheveux au soleil sur les bords
» du fleuve Cébrène, son père (*). Telle que
» la timide biche qui apperçoit un loup, ou
» comme un canard éloigné de l'étang où il a
» laissé sa troupe, qui voit l'oiseau de proie
» prêt à fondre sur lui; Hespérie prend la fuite
» dès qu'elle voit son amant. Esaque, à qui
» l'amour donne des aîles, comme la crainte
» sembloit en avoir donné à la Nymphe, la
» poursuit avec chaleur; mais un serpent caché
» sous l'herbe, l'ayant piquée au pied, et le venin
» s'étant répandu en peu de temps dans tout son
» corps, elle cessa en même-temps de courir et
» de vivre. Désespéré d'un accident si funeste,
» Esaque embrasse tendrement la Nymphe qui
» venoit de rendre le dernier soupir, et déteste

(*) Le poëte avoit dit plus haut qu'elle étoit fille du fleuve Granique.

» mille fois le malheureux amour qui la lui a
» enlevée. Hélas ! disoit-il, aurois-tu pu prévoir
» ce malheur ? Non, sans doute, et je n'aurois
» pas voulu triompher des mépris d'Hespérie à
» des conditions si cruelles. Chère Nymphe,
» ajouta-t-il, nous sommes deux qui vous avons
» ravi le jour : le serpent vous a porté le coup
» fatal ; mais c'est moi qui en suis la cause, et
» je serois plus coupable que lui, si ma mort
» ne vengeoit la vôtre. Après cette plainte, il
» se précipita du haut d'un rocher dans la mer.
» Thétis, touchée de son malheur, le soutint
» dans sa chûte, le couvrit de plumes, pendant
» qu'il flottoit encore sur l'eau, et l'empêcha
» ainsi de mourir, quelqu'envie qu'il eût de ne
» pas survivre à sa chère Hespérie. Indigné contre
» la main favorable qui le protège, il se plaint
» de la cruauté du destin qui le force de vivre.
» Il s'élève en l'air, puis se précipite avec im-
» pétuosité dans l'eau ; mais ses plumes le sou-
» tiennent et affoiblissent l'effort qu'il fait pour
» y périr. Devenu furieux, il plonge à tout
» moment dans la mer, et cherche la mort qui
» le fuit. Son amour l'a rendu maigre et défait :
» il a des cuisses longues et décharnées, et un
» grand cou. Il aime les eaux ; et comme il
» plonge sans cesse, on lui a donné le nom de
» plongeon ».

EXPLICATION

EXPLICATION DES FABLES

DU ONZIEME LIVRE.

Explication des Fables I et II. (Page 1.)

Après ce que j'ai dit d'Orphée et de sa mort, dans le livre précédent, je pourrois me dispenser d'expliquer la fable de ce serpent qui, ayant voulu lécher le sang qui étoit sur la tête de ce grand poëte, fut changé en pierre. On peut penser, en effet, que ce n'est qu'un épisode, dont on a cru devoir embellir l'histoire d'un homme si célèbre. Il y a cependant des mytologues qui ont prétendu que les anciens nous avoient laissé sous cette fable l'histoire d'un habitant de Lesbos, qui fut puni pour avoir attaqué la réputation d'Orphée. On regarda ce critique comme un vil insecte, qui avoit cherché à se nourrir du sang de ce poëte; on voulut peindre sa stupidité, en disant qu'il avoit été métamorphosé en pierre.

Comme les flots avoient porté à Lesbos la tête d'Orphée, on la mit dans un temple d'Apollon, et on publia qu'elle y rendoit des oracles. C'est Philostrate qui nous l'apprend dans son Philoctète, où il dit que Diomède et Néoptolème, fils d'Achille, emmenèrent ce héros à Troye, après lui avoir expliqué l'oracle qu'ils avoient reçu à Lesbos, et que la tête d'Orphée leur avoit rendu du fond d'un antre.

Dans le même temple étoit aussi la lyre d'Orphée, et on en disoit tant de merveilles, que Néanthus, fils du

tyran Pittacus, l'acheta des prêtres d'Apollon, croyant qu'il suffisoit de la toucher pour attirer les arbres et les rochers ; mais il y réussit si mal, au rapport de Lucien qui raconte cette histoire, que les chiens du faubourg où il chantoit sur cette lyre, se jetèrent sur lui et le mirent en pièces.

Pour ce qui regarde la métamorphose des femmes de Thrace, qui furent changées en arbres, pour avoir fait mourir Orphée, c'est un emblême qui nous apprend que la plupart de ces Bacchantes furent punies pour avoir commis cet attentat, ou qu'elles périrent dans les cavernes, où elles s'étoient cachées pour éviter le châtiment qu'elles méritoient.

L'antiquité nous a conservé quelques figures qui représentent Orphée, et on en voit deux dans le cabinet du marquis Maffei. Dans la première, il est debout à l'entrée de la caverne de Ténare près de Cerbère qui paroît attentif au son de sa lyre. Dans la seconde il est assis sur une roche, et joue d'un instrument qui ressemble à notre violon. Plusieurs animaux qu'il a attirés sont autour de lui, et paroissent attentifs.

Explication de la troisième Fable. (Page 6.)

Les payens avoient divisé leurs Dieux en plusieurs classes. Dans la dernière qu'Ovide nomme la populace des Dieux, étoient les Satyres et les Silènes. Ceux-ci, suivant la remarque de Pausanias (1), n'étoient eux-mêmes que des Satyres avancés en âge. Cependant parmi les Silènes il y en avoit un à qui on donnoit ce nom par excellence ; et c'est celui dont il s'agit dans cette fable ; personnage mystérieux, sur lequel les anciens ont débité plusieurs

(1) *In Attic.*

fables. Si nous en croyons Pindare et Pausanias (1), il étoit né à Maléa, et Théopompe, cité par Elien (2), lui donne une Nymphe pour mère. Inférieur aux Dieux, il étoit au-dessus de l'homme, et n'étoit point comme lui sujet à la mort. Les descriptions qu'on nous en a laissées se ressemblent assez. Il étoit de petite taille, gros et charnu, la tête chauve, le nez camus, le visage rubicond, et plein de ces marques qui distinguent les ivrognes des autres hommes. On le représente souvent ou sur un âne, sur lequel il a bien de la peine à se soutenir, ou marchant appuyé sur un thyrse, ou sur un bâton. Des portraits de Silène on n'en manque pas, et on peut en voir un grand nombre dans le premier tome de l'Antiquité expliquée (3); mais jamais peintre ni sculpteur ne le représenta avec tant d'art que Virgile dans sa sixième Eclogue. De jeunes gens le rencontrent ivre à son ordinaire, l'attachent avec des guirlandes, et la belle Eglé lui barbouille le visage avec du jus de mûres. C'est en cet état qu'on l'oblige à chanter, et il débite une philosophie assez mystérieuse, quoi qu'en dise un de nos beaux esprits, qui condamne également et l'Eclogue et les chansons de Silène (4) Tous les anciens conviennent que Silène avoit pris soin de l'éducation de Bacchus, et on le trouve presque toujours ou avec ce Dieu ou avec les Bacchantes. Si nous en croyons même l'auteur qui porte le nom d'Orphée, Silène étoit très-agréable aux Dieux, et se trouvoit souvent dans

(1) Lib. III.

(2) *Variæ Hist.* Lib. III. Cap. XVIII.

(3) *Page 264 et suivantes.*

(4) *M. de Fontenelle. Digression sur les anciens et sur les modernes.*

leurs assemblées. C'est sur cette idée, pour le dire en passant, que l'empereur Julien lui fait jouer le premier rôle dans ses Césars. On se tromperoit cependant si on ne regardoit Silène que comme un vieux débauché presque toujours ivre, puisqu'on le peint souvent comme un philosophe et comme un grand capitaine. Ce que nous venons de rapporter d'après Virgile, et ce que nous dirons dans la suite sur l'autorité de Théopompe, nous donne lieu d'en avoir cette idée; et c'est aussi le portrait qu'en fait Lucien (1), lorsqu'il dit que des deux lieutenans de Bacchus, l'un étoit un petit vieillard, camus, tout tremblant, vêtu de jaune, avec de grandes oreilles droites, et un gros ventre, monté, la plupart du temps, sur un âne, ou à son défaut, appuyé sur son bâton, mais au reste grand capitaine; l'autre, c'est-à-dire, Pan, un satyre connu, &c.

Enfin, Ovide et Hygin (2) racontent que quelques paysans Phrygiens, ayant rencontré Silène près d'une fontaine, dans laquelle, suivant Xénophon (3), on avoit mis du vin qui l'avoit enivré, le conduisirent à Midas, qui, après l'avoir régalé magnifiquement le rendit à Bacchus. C'est dans cette entrevue, suivant Théopompe, cité par Elien (4), qu'il eut une conversation avec Midas sur ce monde inconnu, dont Platon et quelques autres philosophes ont tant parlé. « L'Asie, l'Europe et la Lybie, lui dit-il, » ne sont que trois isles que l'Océan environne de tous » côtés; mais il y a au-delà des mers un vaste con-

(1) *Dans son Traité de Bacchus.*

(2) *Fab. CXCI.*

(3) *Dans l'expéd. de Cyrus.*

(4) Lib. III.

» tinent, dont on ne connoît point les bornes. Les hommes
» et les animaux qui l'habitent sont beaucoup plus grands,
» et vivent plus long-temps que nous. Leurs villes sont
» belles et magnifiques, leurs coutumes différentes des
» nôtres, et ils se conduisent par d'autres lois. On y
» trouve sur-tout deux villes fort singulières, dont l'une
» s'appelle *la Guerrière*, et l'autre *Sebaste*, ou la *Pieuse*.
» Ceux qui habitent la première sont extrêmement adonnés
» à la guerre, et font continuellement des entreprises sur
» leurs voisins, qu'ils soumettent à leur empire. Les ha-
» bitans de la seconde sont pacifiques, et vivent dans
» l'abondance. Les fruits et les moissons, sans avoir be-
» soin de culture, leur présentent tout ce qui est néces-
» saire à la vie. Au milieu des richesses, exempts de
» maladies, ils vivent continuellement dans la bonne chère
» et dans la joie. Justes et équitables, les Dieux se plaisent
» souvent à venir habiter avec eux. Les peuples guerriers
» de la première ville, après avoir étendu leurs conquêtes
» dans ce vaste continent, firent une irruption dans le
» nôtre, et vinrent au nombre d'un million d'hommes
» jusques dans le pays des Hyperboréens ; mais après
» avoir vu leur manière de vivre, ils les jugèrent indignes
» de leur intention, et se retirèrent. Ces guerriers, au
» reste, meurent rarement de maladie : ils sont presque
» toujours tués dans les combats. On trouve encore, ajouta-
» t-il, dans ce nouveau monde, un peuple nombreux,
» appelé Mérope, et à l'extrêmité du pays qu'ils habitent,
» un lieu nommé *Anoste*, c'est-à-dire, *sans retour*, parce
» qu'on n'en revient jamais. C'est un abîme affreux, éclairé
» seulement d'une lumière rougeâtre. Là se trouvent deux
» fleuves, dont l'un est le fleuve de la tristesse, l'autre
» de la joie et du plaisir. Des arbres de la grandeur d'un

» platane croissent aux environs. Ceux qui mangent du » fruit des arbres du fleuve de tristesse, passent leur » vie dans l'affliction, et pleurent jusqu'au dernier sou- » pir ; ceux qui mangent du fruit des arbres qui croissent » près de l'autre fleuve, oublient le temps passé, perdent » leurs inclinations, et repassent par les différens âges » de leur vie jusqu'à l'enfance où ils meurent ».

Je n'ai pas de peine à souscrire au jugement d'Elien, qui regarde ce discours comme une fable ; mais celui que Virgile met dans la bouche du même Silène, et ce que Plutarque lui fait dire sur la mort, et sur d'autres matières morales, me persuadent qu'il étoit un homme fort extraordinaire. Quelques auteurs prétendent même qu'il a régné dans la Carie, et qu'il étoit contemporain et ami de Midas, à qui les conseils d'un philosophe si sage et si éclairé furent d'un grand secours dans l'administration de ses états. Enfin, on peut dire qu'il n'a passé pour être le père nourricier de Bacchus, que parce qu'il introduisit son culte dans la Phrygie et dans les pays voisins. Et voilà pourquoi on le trouve presque toujours accompagné des Bacchantes et des autres ministres des orgies. Quoi qu'il en soit, on ajoute à la fable que je viens d'expliquer, que Bacchus, pour reconnoître l'obligation qu'il avoit à Midas, lui avoit donné le pouvoir de changer en or tout ce qu'il toucheroit ; ce qui l'incommoda si fort dans la suite, qu'il fut obligé de s'adresser à ce même Dieu, pour le prier de lui ôter cette vertu : circonstance que je réserve pour la fable suivante.

Explication des Fables IV, V et VI. (Page 10).

Midas, selon Pausanias (1), étoit fils de Gordius et de Cybèle, et régna dans la grande Phrygie, ainsi qu'on l'apprend de Strabon (2). Le premier des deux auteurs que je viens de nommer, dit qu'il avoit bâti la ville d'Ancyre, aujourd'hui Angoura, et celle de Pessinonte sur le mont Agdistis, devenue célèbre par le tombeau d'Attis; et le second dit seulement que lui et Cordius, son père, faisoient leur résidence auprès du fleuve Sangard, dans des villes qui, au temps où il écrivoit, n'étoient plus que de méchans villages. On ignore le temps auquel Midas a vécu; mais s'il a été contemporain de Tmolus, comme il paroît par Ovide, ce que je dirai de ce prince à la fin de cet article, servira à fixer l'époque de son règne. Comme Midas étoit fort riche et fort économe, on publia qu'il convertissoit en or tout ce qu'il touchoit; et l'on ne fait peut-être intervenir Bacchus dans cette fable, que parce qu'il étoit le Dieu de la vigne, et que Midas l'honoroit d'un culte particulier. On peut ajouter encore que ce qui a donné lieu à cette fable, c'est qu'il fut peut-être le premier qui trouva de l'or dans le Pactole. Strabon (3), en parlant des lieux d'où quelques princes avoient tiré leurs richesses, dit seulement que Midas avoit trouvé celles qu'il possédoit dans les mines du mont Bermius. Dès son enfance on avoit prévu qu'il seroit extrêmement riche et fort ménager, sur ce que des fourmis s'étant approchées de

(1) *In Atticis.*
(2) Lib. XII, *page* 571.
(3) Lib. XVI, *page* 680.

son berceau, lui avoient mis des grains de bled dans la bouche. Comme il étoit fort grossier et fort stupide, on inventa la fable du jugement qu'il avoit porté en faveur de Pan contre Apollon; et on ajouta que ce dernier, pour marquer sa stupidité, lui avoit donné des oreilles d'âne. Le scoliaste d'Aristophane, pour expliquer cette fable, dit qu'on avoit voulu marquer par-là qu'il avoit l'oreille très-fine, comme cet animal, ou parce qu'il entretenoit des espions dans tous ses états, ou, enfin parce qu'il habitoit ordinairement dans un lieu nommé Ὀνῶτα, les oreilles d'âne (1). Strabon rapporte que Midas avala du sang de taureau, dont il mourut; et Plutarque (2) ajoute que ce fut pour se délivrer des songes fâcheux qui l'affligeoient depuis long-temps. Si on pouvoit savoir le temps auquel les Cimmériens entrèrent dans la Phrygie, il seroit aisé de fixer l'époque du règne de Midas, puisque Strabon dit qu'ils y arrivèrent au temps de sa mort. Comme Ovide parle du jugement de Tmolus, que Midas désapprouva, il est à propos de parler de ce Tmolus et de sa généalogie.

Tmolus, roi de Lydie, si nous en croyons Clitophon, étoit fils du Dieu Mars et de la Nymphe Théogène, et selon Eustathe, de Supylus et d'Eptonia. Un jour comme ce prince chassoit, il apperçut une des compagnes de Diane qui se nommoit Arriphée. Elle étoit parfaitement belle; et Tmolus, sur-le-champ, en devint éperduement amoureux: les passions des grands sont presque toujours violentes. Le roi résolu de satisfaire la sienne, poursuit vivement cette jeune Nymphe, qui, pour ne point tomber entre ses mains, prit le parti de chercher un asyle

(1) Lib. I, *page* 61.

(2) *Traité de la Superstition.*

dans le temple de Diane. Mais que peut la crainte du ciel sur le cœur des tyrans ? Arriphée fut violée au pied des autels ; un affront si sanglant la jeta dans l'accablement, et elle ne voulut pas survivre un instant au malheur qui venoit de lui arriver. Les Dieux ne laissèrent pas sa mort impunie. Tmolus, enlevé par le taureau, tomba sur des pieux dont les pointes le firent expirer au milieu des douleurs les plus cuisantes. Ainsi périt ce prince qui fut inhumé sur la montagne, qui, depuis, porta son nom. Plutarque, et Tzetzès après lui, le mettent au nombre des rois de Lydie. Je le croirois plus ancien que le siège de Troye de six-vingt ans ou environ ; car entre Tmolus et Agamemnon, on trouve Tantale, Pélops et Atrée. Ce qui forme précisément quatre générations. Or quatre générations, selon le calcul reçu le plus universellement, répondent à ce nombre d'années que je viens de déterminer. Examinons maintenant pourquoi Tantale fait partie de cette généalogie. Si l'on en croit Diodore, Pausanias, et plusieurs autres de nos plus célèbres écrivains, Tantale est fils de Jupiter, et dès-lors il ne sauroit plus avoir rien de commun avec la maison des Atyades. Mais M. de Méziriac a déjà observé que les auteurs sont très-partagés sur l'origine de ce prince. En effet, le scoliaste d'Euripide, aussi bien que Tzetzès, le font naître de Tmolus, et de Pluto, fille de Théoclymène. Ces deux compilateurs avoient sans doute consulté des monumens qui ne subsistent plus aujourd'hui, et leur témoignage doit être de quelque poids auprès des personnes éclairées. Aristide lui fait jeter les fondemens de la ville de Sipylus, qui, pour cette raison, est appelée *Tantalis* dans les écrits de Pline le naturaliste. On ne convient pas de sa situation, non plus que des provinces qui composoient les états de Tantale. Les uns les

renferment dans les bornes étroites de la Lydie ; quelques autres le font régner en Phrygie : et il y en a plusieurs qui soutiennent que les Paphlagoniens étoient soumis à son empire. Pour moi je suis persuadé que des opinions si différentes peuvent se concilier. Ne suffiroit-il pas de dire que les pays dont il est ici question ; avoient été conquis par les rois prédécesseurs de ce prince, qui cependant ne possédoit que quelques contrées de la Phrygie, qui étoient presque toutes sous la domination des Troyens. Il est rare que des voisins puissans et ambitieux vivent long-temps en bonne intelligence. Tros entra dans les états de Tantale, à la tête d'un armée nombreuse. Le sujet qui donna naissance à cette guerre est rapporté diversement. Si les traditions qui, dans tous les siècles ont eu le plus de cours, étoient d'ordinaire les mieux établies, il faudroit rejeter sur l'enlèvement de Ganymède les malheurs qui désolèrent les deux royaumes. Mais je serois tenté de croire, après Hérodien, que Tros et Tantale devinrent ennemis par rapport à certaines places dont ils se disputoient la possession. On en vint souvent aux mains, et il périt beaucoup de monde de part et d'autre : enfin la victoire se déclara pour les Troyens. Pélops, successeur de Tantale, défait en plusieurs rencontres, fut obligé de se retirer dans la Grèce. Lui et ses enfans y formèrent des établissemens considérables ; et l'ancienne querelle des Phrygiens avec les descendans de Tantale, se renouvella lorsque Pâris enleva Hélène, comme on le verra dans la suite.

Dardanus, étant passé dans la Phrygie, où il épousa Batéa, fille de Teucer, monta sur le trône après la mort de son beau-père, et régna soixante-deux ans. Erichthonius, son fils, qui lui succéda, fut père de Tros ; Ilus régna après lui, et laissa la couronne à Laomédon. Comme la

ville de Troye n'étoit point encore environnée de murailles, ce prince entreprit ce grand ouvrage, et y réussit si bien qu'on l'attribua à Apollon. Les fortes digues qu'il falloit faire contre les inondations de la mer, furent regardées comme l'ouvrage de Neptune. Dans la suite les tempêtes ruinèrent ces digues, et on publia que le Dieu de la mer s'étoit vengé du perfide Laomédon, qui lui avoit refusé le salaire dont ils étoient convenus. Ce qui donna encore plus de cours à cette fable, c'est que le roi de Troye, si nous en croyons Hérodote, et après lui Eustathe, avoit employé pour bâtir ces murailles et ces digues, les trésors du temple de Neptune, avec promesse de les y remettre, lorsqu'il seroit en état de le faire; ce qui ne fut point exécuté. Homère ne dit pas que Neptune et Apollon eussent servi Laomédon dans ces ouvrages, mais seulement qu'ils s'étoient obligés de garder ses troupeaux pendant que tout le monde y étoit employé; comme on peut le voir dans Pausanias, qui, outre l'autorité d'Homère, dont les vers ne subsistent plus, cite l'ancien poëte Alcée; ce qui revient au même : ainsi Horace a toujours eu raison de dire de ce prince, *mercede pactâ destituit Deos* (1). Lorsque les digues dont je viens de parler furent rompues, que la campagne se trouva inondée, et que la peste eut commencé à désoler la ville de Troye, on alla consulter l'oracle; on eut pour réponse qu'il falloit, pour appaiser le Dieu de la mer, exposer une fille du sang royal. Le sort tomba sur Hésione, et elle fut livrée à la fureur d'un monstre. Hercule, qui étoit alors sur ces côtes, s'offrit de la délivrer moyennant un attelage de six chevaux, et réussit dans son entreprise (2); mais le roi, toujours

(1) *Ode III.* Lib. III.
(2) Voyez *Apollodore*, lib. III. *Diod.* Lib. III, etc.

perfide, lui ayant refusé cette récompense, ce héros saccagea la ville, fit mourir Laomédon, laissa ses états à Podarce, son fils, qui prit le nom de Priam, et emmena Hésione, qu'il fit épouser à son ami Télamon, qui l'avoit aidé dans cette entreprise.

Au rabais du merveilleux, cette fable est aisée à expliquer. Par ce monstre qui ravageoit la campagne, on doit entendre les inondations de la mer, contre lesquelles il falloit élever des digues, et Hésione, devenue le prix de celui qui y réussiroit, passa pour avoir été exposée à la fureur d'un monstre. Les six chevaux promis par Laomédon, étoient des vaisseaux qu'Hercule avoit demandés pour son retour; c'est pour faire voir que je n'invente pas à plaisir cette conjecture, et que les anciens ont dit que ces chevaux étoient si légers qu'ils marchoient sur les eaux; ce qui ne peut s'entendre que d'un vaisseau à voile, ou d'une galère. D'ailleurs, croira-t-on que pour un attelage, Hercule eût entrepris un ouvrage si long et si difficile.

Lycophron (1), qui a toujours mis du mystère dans les faits les plus naturels, dit que le monstre auquel Hésione fut exposée dévora Hercule; que ce héros demeura trois jours dans son ventre, et qu'il en sortit après avoir perdu tout le poil qu'il avoit sur le corps. Circonstances qui nous apprennent qu'Hercule et ses compagnons furent obligés de se remettre dans l'eau pour élever ces digues dont nous venons de parler; ce qui les incommoda beaucoup : si toutefois on n'aime mieux dire avec Paléphate (2), qu'Hésione ayant été exposée à un corsaire, dont le vaisseau s'appeloit peut-être la baleine, Hercule vint à l'abordage, y sauta,

(1) *In Alex.*
(2) *De incred.*

et en sortit blessé et vainqueur. Cet événement, qui est attesté par tous les anciens, est arrivé environ cinquante-cinq ans avant la dernière prise de Troye. Je dois avertir en finissant cette explication, qu'on trouve dans Boissard un beau grouppe qui représente Hésione et Télamon, avec cette inscription au bas.

> *Laomedon genuit ; rapuit Tyrinthius Heros :*
> *Mi soboles Ajax ex Telamone natus.*

Outre Ajax, cette princesse eut de ce mariage Teucer, et ces deux princes assistèrent à la guerre de Troye, dont on peut regarder l'enlèvement de leur mère comme la première cause, ainsi que je le dirai dans une autre occasion.

Explication des Fables VII, VIII et IX. (Page 15.)

L'histoire fabuleuse fait mention de deux Thétis, et leurs noms se trouvent écrits avec une orthographe différente. Celle dont il s'agit ici, et qu'il faut distinguer de l'ancienne Thétis, femme de l'Océan, étoit fille de Nérée, Dieu marin, c'est-à-dire, d'un prince puissant sur la mer. Comme elle étoit extrêmement belle, et qu'elle fut aimée de la plupart des princes de son temps, on publia apparemment dans l'épithalame qui fut fait à l'occasion de son mariage, que tous les Dieux en avoient disputé la conquête ; qu'ils avoient enfin cédé leurs prétentions à Jupiter et à Neptune, qui s'en étoient rapporté eux-mêmes au destin, et qu'ayant appris par un oracle de ce Dieu que l'enfant qui naîtroit du mariage de cette princesse, seroit plus puissant que son père, ils avoient laissé à Pelée la liberté de l'épouser. Hygin dit que Prométhée qui étoit le seul qui sût cet oracle, l'apprit à Jupiter, à condition qu'il le délivreroit de l'aigle

qui le tourmentoit, et que ce Dieu envoya Hercule sur le mont Caucase pour accomplir sa promesse. On ajouta dans le même ouvrage que tous les Dieux s'étoient trouvés à ce mariage, excepté la Discorde, qui, pour se venger, avoit jeté au milieu de l'assemblée une pomme d'or, avec cette inscription, *pour la plus belle;* que toutes les Déesses avoient voulu avoir cette pomme, parce que chacune d'elles vouloit être la plus belle; qu'elles avoient enfin été obligées de céder cette prétention à Junon, à Minerve et à Vénus; que Pâris, fils de Priam, connu alors sur le mont Ida, sous le nom d'Alexandre, choisi pour arbitre, avoit adjugé à Vénus la pomme et le prix de la beauté; qu'en récompense cette Déesse lui avoit promis la plus belle femme de l'Asie; et que sur cette promesse il avoit enlevé Hélène, et avoit attiré à sa patrie cette guerre sanglante qui causa la ruine de Troye. On ajoutoit que Thétis, pour éluder les poursuites de Pelée, se métamorphosoit sous différentes formes, et que ce prince, par le conseil de Protée, fut obligé de la lier. Tout cela est fort ingénieux, et veut dire que Thetis, recherchée par plusieurs princes, n'aimoit pas Pelée; mais que celui-ci, par les conseils d'un ami sage, trouva le moyen de lever tous les obstacles qui s'opposoient à cette alliance; qu'il y eut quelque différend entre les dames qui assistèrent au mariage, et quelque bel esprit en fit le sujet d'un épithalame. Tzetzès (1) y chercha plus de finesse. « Chiron, dit-il, dans le temps » que Pelée étoit prêt d'épouser Philomèle, fille d'Actor, » prince Myrmidon, prédit que les Dieux se trouveroient à » son mariage, et qu'ils annonceroient leur arrivée par un » grand orage. Le jour choisi, il y eut beaucoup de

(1) *Hist. XXVIII. Chil. VII.*

» pluie, de vent et de tonnerre, et voilà ce qui donna » lieu à la fable ». Il y a des auteurs qui prétendent que Thétis étoit fille de ce même Chiron. Quoi qu'il en soit, il est sûr, suivant le témoignage d'Euripide (1), qu'Achille, qui fut le fruit de ce mariage, se fit honneur de porter sur son bouclier la figure d'une Néréïde; et c'est peut-être là tout le mystère. Pausanias (2) parle d'un temple et d'une statue de Thétis, sans paroître distinguer les deux personnes qui ont porté ce nom.

Eaque avoit trois fils, ainsi que je l'ai dit dans son histoire, Pelée, Télamon et Phoque. Comme ces trois princes jouoient au palet, Phoque en fut frappé si rudement qu'il en mourut, ainsi que nous l'apprenons de Diodore de Sicile. (3) Ovide n'est pas tout-à-fait conforme à cette tradition; puisqu'il prétend que Pelée avoit assassiné son frère, *si demas jugulati crimina Phoci.* Obligé de sortir de la cour, Pelée se retira chez Céïx; et c'est-là qu'il apprit l'histoire de Chione qui avoit été aimée d'Apollon et de Mercure. Le fondement de cette fable est tiré vraisemblablement de ce que les deux enfans qu'elle mit au monde, avoient des inclinations fort différentes: Autolycus étoit un voleur fin et rusé, et c'est ce qui le fit passer pour être le fils de Mercure. Philammon aimoit passionnément la musique, et on ne manqua pas de lui donner Apollon pour père. On ajouta que Chione, fière de ces deux amans, avoit osé se préférer à Diane; que cette Déesse lui avoit percé la langue d'un coup de flèche, dont elle avoit perdu la vie, et que Dédalion, son père, s'étant précipité du haut du Parnasse, avoit été changé en épervier.

(1) *Dans son Iphig.*
(2) *In lac.*
(3) *Lib. IV.*

Si l'on veut se ressouvenir de ce que j'ai insinué plus d'une fois, que l'histoire des princes et des rois faisoit ordinairement le sujet de quelque poëme ; que les prêtres des Dieux séduisoient souvent les femmes dont ils étoient amoureux ; que les enfans qu'on trouvoit exposés dans les temples passoient pour être les fils des Dieux auxquels ces temples étoient consacrés, et que tout le sublime de ce temps-là consistoit à mêler l'histoire des Dieux avec celle des hommes, il ne sera pas difficile d'appercevoir ce qu'il peut y avoir de vrai dans celle qui fait le sujet de cette explication. Le temps auquel elle est arrivée est encore moins difficile à deviner, puisqu'Autolycus étoit grand-père d'Ulysse (1). Avertissons en finissant que, selon Pausanias, Autolycus étoit fils de Dédalion, et non pas de Chione (2).

Ovide rapporte dans cette métamorphose, que pendant le séjour de Pelée à la cour de Trachine, et dans le temps que Céïx lui racontoit l'histoire de Chione et de Dédalion, un berger vint l'avertir qu'un loup envoyé par la Néréïde Psamathe, désoloit la campagne, et sur-tout les troupeaux que son hôte avoit emmenés avec lui. Le poëte ajoute ensuite que Pelée voyant que la Néréïde vengeoit par-là le crime qu'il avoit commis en tuant son frère, chercha à l'appaiser par des sacrifices, ce qui lui réussit. Le fond de cette fable est historique. Eaque avoit eu deux femmes, Egine et Psamathe ; la première lui avoit donné deux fils, Pelée et Télamon ; Phoque étoit fils de la seconde. Lycomède, roi de Scyros, frère de Psamathe, résolu de venger la mort de son neveu, que Pelée avoit tué, déclara la guerre à Céïx qui avoit reçu ce prince dans ses

(1) *Anticlée, mère d'Ulysse, étoit fille d'Autolycus.*

(2) *In Arcadicis.*

états.

états. Le capitaine qui commandoit ses troupes, fit beaucoup de ravages dans la campagne, et enleva les troupeaux de Pelée. Onemploya, pour appaiser Lycomède, les prières et les sollicitations; le capitaine fut rappelé, et pour embellir cet événement, on publia qu'il avoit été changé en rocher. Figure vive qui nous apprend que les courses de ce commandant qui avoit ravagé les campagnes, comme une bête féroce, avoient tout d'un coup été arrêtées. On ajouta que Psamathe avoit été touchée des prières et des larmes de Thétis, parce qu'en effet ces deux princesses étoient sœurs. Pausanias (1) raconte l'histoire d'une Psamathe, fille de Crotopus, roi d'Argos, qui ne paroît pas être la même que celle dont parle Ovide.

Explication de la dixième fable. (Page 27.)

Il est sûr, par le témoignage des anciens, que Céïx étoit de Trachine et contemporain d'Hercule; que ce prince étoit sage et éclairé, et qu'on se faisoit honneur d'être par lui expié des meurtres qu'on avoit commis, soit par imprudence ou autrement, ainsi que je l'ai dit dans l'histoire d'Hercule et de celle de Pelée. Pausanias (2) rapporte qu'Eurysthée ayant sommé Céïx de lui livrer les enfans d'Hercule, ce prince qui ne se trouva pas assez fort pour soutenir une guerre contre un roi si puissant, envoya ces jeunes princes à Thésée, qui les prit sous sa protection. Céïx avoit épousé Alcyone, dont la généalogie se trouve dans le premier livre d'Apollodore. Pour se délivrer du chagrin que lui avoit causé la mort de Dédalion son frère, et celle

(1) *In Atticis.*
(2) *In Atticis.*

de sa nièce Chione, Céïx alla à Claros pour consulter l'oracle d'Apollon. Il fit naufrage à son retour, et Alcyone en fut si affligée qu'elle en mourut de regret, ou se précipita dans la mer comme le prétendent Ovide et Hygin. On publia qu'ils avoient été l'un et l'autre changés en alcyons : circonstance qui n'a d'autre fondement que le nom de cette princesse; peut-être que l'union et la tendresse de ces deux époux, les fit comparer à ces oiseaux qui passent pour le symbole de l'amour conjugal. Apollodore (1) ne donne pas une idée si favorable qu'Ovide de la piété de ces deux personnages. Selon cet auteur ils périrent par leur orgueil. Jupiter, outré de ce que ce prince portoit son nom, et Alcyone celui de Junon, les changea l'un en plongeon et l'autre en alcyon. Alcyone étoit fille d'Eole, non pas de celui qui étoit le Dieu des vents, comme le prétend Ovide, mais de celui qui étoit fils d'Hellen, de la race de Deucalion. Quoi qu'il en soit, il n'y a point de fable dans Ovide qui soit écrite avec plus d'art et d'une manière plus touchante. Je n'ajouterai rien ici sur le temps auquel vivoit Céïx, l'époque en étant suffisamment connue par l'histoire d'Hercule, de Télamon et des autres héros qui étoient ses contemporains.

Explication de la onzième Fable. (Page 46).

Ovide et Apollodore (2) conviennent qu'Esaque étoit fils de Priam, et qu'il fut changé en plongeon; mais ils ne sont pas d'accord sur les autres circonstances de la vie de ce prince. Le premier de ces deux auteurs, comme on vient

(1) Lib. I.
(2) Lib. III.

de le voir, dit que la mère d'Esaque se nommoit Alexirhoé, et qu'elle étoit fille du fleuve Cébrène, ou, comme on lit dans quelques manuscrits, du Granique. Il ajoute qu'Esaque, poursuivant Hespérie, dont il étoit amoureux, cette Nymphe avoit été piquée d'un serpent, et qu'Esaque ne pouvant supporter la mort d'une personne si chère, s'étoit précipité dans la mer, et avoit été changé en plongeon. Apollodore dit qu'Esaque étoit fils de Priam et d'Arisba, fille de Mérope, sa première femme; que son père lui fit épouser Stérope, qui, étant morte fort jeune, il en fut si affligé qu'il se précipita dans la mer. Cet auteur dit encore que Priam, ayant répudié Arisba pour épouser Hécube, fille de Cisséus, Esaque voyant sa belle-mère grosse de son second fils, avoit prédit à son père que cet enfant seroit un jour la cause d'une guerre sanglante qui causeroit la ruine du royaume de Troye, et que sur cette prédiction le jeune prince fut exposé sur le mont Ida. Tzetzès ajoute qu'Esaque avoit dit à son père qu'il falloit faire mourir la mère et l'enfant, qui venoit de naître ce jour-là, et que Priam, informé que Cilla, femme de Thimœtos, étoit ce même jour accouchée d'un fils, la fit mourir avec son enfant, croyant par-là pouvoir éviter l'effet de la prédiction. Servius, sur l'autorité d'Euphorion, conte la chose de la même manière; mais un ancien poëte, cité par Cicéron au premier livre de la Divination, dit que ce fut l'oracle de Zélia, petite ville au pied du mont Ida, qui avoit rendu cette réponse en interprétation du songe d'Hécube. Pausanias, dans ses Phociques, prétend que c'étoit la sibylle Hérophile qui avoit interprêté ce songe, et plusieurs autres anciens en donnent la gloire à Cassandre. Quoi qu'il en soit, Apollodore nous

apprend encore qu'Esaque avoit appris à prédire l'avenir de son grand-père Mérope ; Esaque en laissa apparemment les principes dans sa famille, puisque nous voyons que Cassandre et Hélénus l'exercèrent dans la suite. La métamorphose d'Esaque en plongeon, est un de ces épisodes qu'on imaginoit pour consoler les parens ; et ce dénouement doit souvent servir de principe pour expliquer la plupart de ces sortes d'évènemens.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE DOUZIÈME.

FABLES I, II ET III.

ARGUMENT.

Lorsque les Grecs furent arrivés en Aulide, ils consultèrent Calchas pour savoir si le vent ne favoriseroit pas bientôt leur départ. Ce grand prêtre leur ayant dit que le vent leur seroit toujours contraire, jusqu'à ce qu'Agamemnon eût immolé sa fille Iphigénie, on la conduisit à l'autel ; et Diane, appaisée par cette soumission, mit en sa place une biche qui lui fut immolée. A la descente des Grecs sur le rivage de Troye, se livre un sanglant combat. Protésilas qui sort le premier de la flotte, est tué par Hector, et Cygnus qui combattoit pour les Troyens, est vaincu par Achille. Neptune, son père, le change en un oiseau de même nom.

PRIAM qui ignoroit que son fils Esaque avoit été changé en oiseau, pleuroit sa mort, pen-

dant qu'Hector et les autres frères de ce prince infortuné lui élevoient un tombeau, où son nom étoit gravé. Pâris fut le seul des enfans de Priam qui n'assista pas à cette cérémonie. C'est ce même Pâris, qui, ayant dans la suite enlevé Hélène, attira sur sa patrie une sanglante guerre. Toute la Grèce conjurée prit les armes en faveur de Ménélas, époux de cette princesse. On équipa mille vaisseaux, et l'affront auroit été bientôt vengé, si les vents contraires n'avoient empêché la flotte de sortir du port d'Aulide. Pendant que les Grecs offroient sur le rivage de la mer un sacrifice à Jupiter, suivant la coutume de leur pays, on apperçut un serpent, qui, étant monté sur une plane qui étoit proche de l'autel, dévora huit petits oiseaux qui étoient dans un nid, avec la mère qui voloit autour. Tous ceux qui avoient vu ce prodige étoient dans l'étonnement, lorsque Calchas, qui lisoit dans l'avenir, leur parla ainsi : « Réjouissez-vous, ô Grecs, la » ville de Troye sera détruite ; mais elle nous » coûtera de longs et de pénibles travaux. Ces » neuf oiseaux, que le serpent vient de dévorer, » m'annoncent que le siège de cette ville durera » neuf ans ». Pendant ce discours, le serpent qui étoit entortillé autour de l'arbre, fut changé en pierre.

Cependant les vents, toujours contraires, em-

pêchoient la flotte de partir, et on commençoit à croire que Neptune favorisoit la ville de Troye, dont il avoit bâti les murailles. Calchas en pensoit autrement; il savoit, et il n'en faisoit pas un mystère, que pour sortir du port d'Aulide, il falloit appaiser, par le sang d'une vierge, Diane irritée contre Agamemnon. Ainsi, dès que l'intérêt public eut triomphé de la tendresse paternelle, et que les sentimens du roi l'eurent emporté sur ceux du père, les prêtres fondant en larmes, conduisirent Iphigénie à l'autel. Diane, appaisée par cette soumission, enveloppa d'un nuage l'autel et les sacrificateurs, et mit à la place de cette princesse une biche qui lui fut immolée. Après ce sacrifice, la mer devint tranquille, et un vent favorable conduisit en peu de temps la flotte grecque sur les rivages de Troye.

Au centre de l'univers est un lieu également éloigné du ciel, de la terre et de la mer, et qui sert de limites à ces trois empires. On découvre de cet endroit tout ce qui se passe dans le monde, et l'on entend tout ce qui s'y dit, malgré le plus grand éloignement. C'est-là qu'habite la Renommée sur une tour élevée, où aboutissent mille avenues. Le toit de cette tour est percé de tous côtés; on n'y trouve aucune porte, et elle demeure ouverte jour et nuit. Les

murailles en sont faites d'un airain retentissant qui renvoie le son des paroles, et répète tout ce qui se dit dans le monde. Quoique le repos et le silence soient inconnus dans ce lieu, on n'y entend cependant jamais de grands cris, mais seulement un bruit sourd et confus, qui ressemble à celui de la mer qu'on entend de loin, ou à ce roulement que font les nues après un grand éclat de tonnerre. Les portiques de ce palais sont toujours remplis d'une grande foule de monde. Une populace légère et changeante va et revient sans cesse; on y fait courir mille bruits, tantôt vrais, tantôt faux, et on y entend un bourdonnement continuel de paroles mal arrangées, que les uns écoutent, et que les autres répètent au premier venu, en y ajoutant toujours quelque chose de leur invention. Là règnent la sotte crédulité, l'erreur, une fausse joie, la crainte des alarmes sans fondement, la sédition, et ces murmures mystérieux dont on ignore les auteurs. La Renommée qui en est la souveraine, voit de-là tout ce qui se passe dans le ciel, sur la mer et sur la terre, et examine tout avec une inquiète curiosité.

Comme la Renommée avoit déjà appris aux Troyens que les Grecs venoient les attaquer avec une puissante flotte et des troupes choisies, ils ne furent point surpris à leur arrivée; et pour

se mettre en état de s'opposer à leur descente, ils s'étoient campés sur le rivage. Dans le combat qui fut donné en cette occasion, Protésilas signala par sa mort le premier exploit d'Hector; et la défaite de cet illustre Grec fit connoître ce qu'on devoit attendre de celui qui lui avoit ôté la vie. Cette première action coûta beaucoup de sang à la Grèce, et lui enleva de vaillans capitaines. La perte des Troyens fut aussi très-considérable, et ils firent une funeste expérience de la valeur des Grecs. Le promontoire de Sigée étoit teint du sang qu'on venoit d'y répandre. Dans la chaleur du combat, Cygnus, qui devoit le jour à Neptune, tua de sa propre main un grand nombre de Grecs. Achille, monté sur son char, s'étant fait jour à travers les bataillons les plus épais, et renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage, cherchoit un ennemi si redoutable, ou Hector lui-même. Il rencontre le premier; l'autre ne devoit tomber sous ses coups qu'au bout de dix ans. Il anime de la voix ses chevaux, s'approche de Cygnus, et branlant sa pique d'un air menaçant, lui tint ce discours: « Qui que vous soyez, jeune téméraire, vous » aurez, en mourant, la consolation d'être vaincu » par Achille ». Il dit, et en même-temps il lui lance son javelot; mais quoique le coup n'eût point porté à faux, il ne lui fit aucune blessure,

et le fer de la lance s'émoussa contre son corps. « Fils de Thétis, lui dit Cygnus, car je n'ignore » pas qui vous êtes, vous paroissez surpris que » je ne sois point blessé d'un coup que vous » venez de me porter : que votre étonnement » cesse ; ce casque que j'ai sur la tête et cette » cuirasse servent moins à me défendre qu'à me » parer. A l'exemple du Dieu Mars, je ne les » porte que comme un simple ornement. Dé- » pouillé de mes armes, je n'en suis pas moins » invulnérable. Il est glorieux, je vous l'avoue, » d'avoir pour mère une Néréïde; mais il est » infiniment plus flatteur d'avoir pour père le » maître de Nérée, de ses filles, et le souverain » des mers. » Ainsi parloit Cygnus, lorsqu'il lança sa pique contre Achille avec tant de roideur, qu'elle fracassa l'airain dont son bouclier étoit couvert, en perça les neuf premiers cuirs, et ne s'arrêta qu'au dixième. Achille, après l'avoir arraché, porta à son ennemi un second coup qui n'eut pas plus d'effet que le premier ; ensuite un troisième, auquel Cygnus se présenta lui-même, et qui n'eut pas un meilleur succès. Devenu furieux comme un taureau, qui s'irrite dans le cirque à la vue d'un drap couleur de pourpre, contre lequel il porte d'inutiles coups, Achille regarda le bout de sa lance, pour voir si le fer y tenoit encore. « Non, non, dit-il, ce n'est point à mes

» armes, c'est à la foiblesse de mon bras que je » dois m'en prendre. Cygnus a donc épuisé toutes » mes forces; car enfin je donnai assez de preuves » de mon courage et de ma valeur, lorsque je » renversai les murailles de Lyrnesse, que je » remplis Thèbes et Ténédos d'horreur et de » carnage, et que je fis rougir les eaux du » Caïque du sang des peuples qui habitent ses » bords. Télèphe éprouva deux fois la force de » mon bras, et tous ces braves troyens que je » vois étendus sur le rivage, montrent assez » quelle est encore aujourd'hui ma valeur ». Cependant, comme s'il eût en effet douté de sa force et de son courage, il donna un coup de lance à Ménète, soldat lycien, le perça de part en part, malgré sa cuirasse, et lui fit mordre la poussière. « Ah! je me reconnois, s'écria-t-il, » en retirant la lance du corps de ce malheu- » reux, je retrouve enfin, et mon bras, et mes » armes; employons-les contre un ennemi plus » redoutable que celui que je viens de vaincre; » et veuillent les Dieux que ce soit avec le même » succès »! Après ce peu de paroles, il attaqua de nouveau Cygnus, le frappa à l'épaule, et la lance fut repoussée comme si elle avoit frappé contre un rocher. Cependant il parut du sang à l'endroit où le coup avoit porté; Achille s'en réjouit; mais sa joie ne fut pas de longue durée. Ce

n'étoit que le sang de Ménète dont la lance avoit été teinte. Plein de rage et de fureur, il saute de son char, joint son ennemi, l'attaque à grands coups d'épée, et voyant qu'après avoir percé sa cuirasse, le fer s'émoussoit contre son corps, il ne se possède plus, le frappe à la tête avec le pommeau de son épée, le serre de près, et ne lui donne aucun relâche. Cygnus, étonné, recule, la peur le trouble, ses yeux sont éblouis, et une pierre qui se trouve sur ses pas, l'ayant fait chanceler, Achille le pousse, le fait tomber, se jette sur lui, rompt les liens de son casque, et les genoux sur son estomac, lui serre la gorge et l'étouffe; mais dans le temps qu'il se préparoit à le dépouiller, son corps disparut, et il ne resta que ses armes sur le champ de bataille: Neptune, son père, l'avoit déjà métamorphosé en cet oiseau, dont il portoit le nom auparavant.

FABLES IV, V, VI ET VII.

ARGUMENT.

Comme pendant le festin qui suivit cette victoire, tout le monde s'étonnoit de l'aventure qui venoit d'arriver, Nestor raconta qu'au combat des Centaures et des Lapithes, auquel il s'étoit trouvé, la Nymphe Cenis qui avoit répondu à l'amour de Neptune, et qui avoit obtenu de ce Dieu d'être changée en homme, et d'être invulnérable, s'y étoit fort signalée, et on avoit été obligé de l'étouffer comme Cygnus. Néanmoins Neptune se souvenant de l'avoir aimée, ne voulut pas qu'elle pérît entièrement, et la convertit en oiseau. Périclymène, l'un des douze fils de Nelée et frère de Nestor, ayant reçu de Neptune le pouvoir de se revêtir de plusieurs formes, il s'en servit heureusement contre Hercule; mais s'étant enfin métamorphosé en aigle, pour se dérober aux coups de ce redoutable ennemi, il fut tué d'un coup de flèche dans le temps qu'il s'envoloit. Neptune, pour venger la mort de Cygnus, pria Apollon de se déguiser; parce que le Destin ne lui permettoit pas de la venger lui-même. Apollon entra dans le camp des Troyens, et ayant dirigé la flèche de Pâris, Achille en fut blessé au talon, le seul endroit de tout son corps où il n'étoit pas invulnérable.

LE premier combat des Grecs contre les Troyens fut suivi d'une trêve qui dura fort

long-temps. Les deux partis fatigués de la perte qu'ils y avoient faite, posèrent les armes : les Troyens se contentèrent pendant tout ce temps-là de garder leurs murailles, et les Grecs ne songèrent qu'à se retrancher dans leur camp. Ils y célébroient une fête pour rendre grace à Pallas de la victoire qu'Achille venoit de remporter sur Cygnus. Après que ce jeune héros eut offert à cette Déesse une génisse, et que la fumée, en montant jusqu'au Ciel, eut fait connoître que son sacrifice lui étoit agréable, il distribua une portion de la victime aux Sacrificateurs, et réserva l'autre pour le festin qu'il donna aux capitaines grecs. Lorsque le repas fut fini, on ne vit paroître ni musiciens ni symphonie pour divertir les conviés, et la conversation fit tout leur amusement. Elle dura une partie de la nuit, et roula sur toute la valeur et sur les vertus militaires. Après qu'on y eut parlé du dernier combat, chacun fit l'histoire des batailles où il s'étoit trouvé : car de quelle autre matière pouvoit parler le vaillant Achille, ou quel autre discours auroit-on pu tenir en sa présence qui lui eût été agréable ? On s'étendit beaucoup sur les circonstances de son combat avec Cygnus ; tout le monde paroissoit surpris d'avoir vu que ce jeune homme étoit invulnérable, et Achille lui-même en paroissoit étonné comme

les autres, lorsque Nestor leur parla ainsi: « Il » est vrai que Cygnus a été le seul homme in- » vulnérable que vous ayez pu voir de votre » temps; pour moi je me ressouviens d'avoir » vu autrefois Cenée qui lui ressembloit en » cela. Quelques coups qu'on lui portât, il n'étoit » pas possible de le blesser; et ce qui doit encore » vous étonner davantage, c'est qu'il étoit né » fille. Il se rendit extrêmement célèbre aux » environs du mont Othrys, où il habitoit. » Ce récit surprit toute l'assemblée, et on pria Nestor de raconter une histoire si singulière. Achille sur-tout l'en pressa, en l'assurant qu'il feroit plaisir à la compagnie. « Sage et éloquent vieil- » lard, lui dit-il, l'homme le plus prudent et le » plus respectable de notre siècle, apprenez-nous » quel étoit ce Cenée dont vous venez de par- » ler; par quelle aventure il avoit changé de » sexe; en quelle guerre vous vous êtes trouvé » avec lui; quels exploits l'ont rendu célèbre; » enfin, quel a été son vainqueur, si toutefois » il a pu être vaincu? Quoique le temps, » reprit Nestor, ait effacé de ma mémoire » le souvenir de plusieurs événemens arrivés » dans ma jeunesse, il en est cependant un » grand nombre, dont je me ressouviens en- » core parfaitement; mais de tout ce que » j'ai vu, soit pendant la guerre, soit pendant

» la paix, rien n'est demeuré plus vivement im-
» primé dans mon esprit, que l'histoire que vous
» me demandez. On sait que personne n'a vu
» autant de choses que moi, puisque j'ai déjà
» vécu deux âges d'homme, et que je cours
» maintenant le troisième (*). Cenis, fille d'Elate,
» la personne la plus aimable de son temps,
» s'étoit rendüe si célèbre par sa beauté, qu'elle
» avoit fait l'objet des vœux de tous les princes
» de Thessalie (car elle étoit du même pays
» que vous, mon cher Achille), et de tous les
» autres princes du voisinage. Pelée lui-même
» auroit aspiré à sa conquête, mais il avoit
» épousé la Déesse votre mère, ou du moins
» elle lui étoit destinée dès ce temps-là. La fière
» Cenis fuyant un tendre engagement, rebutoit
» tous ses amans, et refusoit de choisir un époux.
» Un jour, comme elle se promenoit sur le ri-
» vage de la mer, Neptune lui fit violence : c'est

(*) Quoiqu'Ovide, pour exprimer l'âge de Nestor, se serve du mot *biscentum*, deux cents ans, j'ai préféré l'expression de deux âges d'homme, pour me conformer à Homère, *Iliade, lib. I*, qui s'en étoit servi dans cette occasion. Le premier de ces trois âges se rapporte à la prise de Pyles par Hercule pendant la jeunesse de Nestor. Le second regarde le temps qui s'étoit écoulé depuis cette expédition jusqu'à la guerre de Troye, où commence le troisième, ce qui ne fournit au plus que 70 ou 80 ans.

» ainsi du moins que l'on conte cette aventure.
» On ajoute que ce Dieu ayant promis de lui
» accorder tout ce qu'elle demanderoit, elle lui
» tint ce discours : L'outrage que je viens de
» recevoir, me fait naître un souhait qui va
» vous paroître bien extraordinaire. Pour m'af-
» franchir à l'avenir d'une pareille insulte, faites
» ensorte que je change de sexe; et alors tous
» mes vœux seront accomplis. Cenis prononça
» ces dernières paroles d'un ton plus mâle et
» plus ferme, et on auroit pris sa voix pour celle
» d'un homme. Elle l'étoit en effet; Neptune
» avoit déjà exaucé ses vœux, et lui avoit accor-
» dé, outre cette faveur, le privilège d'être in-
» vulnérable. Content de ce double avantage,
» Cenée n'aima plus désormais que les exer-
» cices qui conviennent aux hommes, n'ayant
» d'autre plaisir qu'à parcourir les charmantes
» campagnes de la Thessalie, où il s'acquit beau-
» coup de réputation.

» Cependant le fils du téméraire Ixion, Piri-
» thoüs, avoit épousé la belle Hippodamie; et
» on célébroit la fête de son mariage dans un
» vallon délicieux tout couvert d'arbres. Tous les
» Princes de Thessalie et les Centaures avoient
» été invités au festin des nôces: il m'en avoit
» aussi prié, et je m'y trouvai avec les autres

» Lapithes. Toute l'assemblée ne respiroit que
» le plaisir et la joie. On n'entendoit de toutes
» parts que des chants d'allégresse et des épitha-
» lames qu'on chantoit en l'honneur des deux
» époux, lorsqu'Hippodamie parut suivie d'une
» troupe de dames. Tout le monde fut frappé
» de l'éclat de sa beauté, et on estima Pirithoüs
» heureux, d'avoir pour épouse une personne
» si accomplie. Mais l'évènement que je vais ra-
» conter troubla bientôt son bonheur. Le plus
» cruel et le plus farouche des Centaures, Eu-
» ryte, enflammé par l'amour, et encore plus
» par le vin, n'eût pas plutôt vu Hippodamie,
» qu'il renversa la table du festin, et prit la
» princesse aux cheveux, dans le dessein de
» l'enlever. Les autres Centaures, à son exem-
» ple, saisirent les femmes qui leur plaisoient le
» plus, ou qui se trouvoient à la portée. La
» fête changea tout d'un coup de face : tout re-
» tentit des cris des femmes qu'on enlevoit, et
» le lieu du festin devint dans ce moment sem-
» blable à une ville prise d'assaut. Nous nous
» levâmes en même-temps, et Thésée prenant
» la parole, s'adressa ainsi à Euryte : Insolent,
» lui dit-il, quelle est ta folie d'offenser ainsi
» Pirithoüs pendant que je respire ; ignores-tu
» que c'est offenser en même-temps deux per-

» sonnes? Pour montrer qu'il *ne* faisoit pas de
» vaines menaces, après avoir écarté tout ce qui
» lui faisoit obstacle, il s'approcha d'Euryte, et
» lui arracha Hippodamie. Le Centaure demeura
» interdit et muet; qu'auroit-il pu dire en effet
» pour excuser une action si lâche? Cependant
» pour se venger de l'affront qu'il venoit de re-
» cevoir, il se jèta sur Thésée, et le repoussa
» vigoureusement. Près de l'endroit où ils se
» battoient, étoit un vase antique d'une gran-
» deur énorme, et qui étoit orné de figures
» relevées en bosse. Thésée s'en saisit, et l'ayant
» jeté à la tête d'Euryte, lui écrasa la cervelle,
» et le renversa par terre. Le Centaure se rou-
» lant sur le sable, vomit avec son sang le vin
» qu'il venoit de boire. Les autres Centaures
» voyant leur frère expirer, deviennent furieux,
» et crient tout d'une voix, aux armes, aux ar-
» mes. Le vin leur échauffe le courage, et ils
» se servent pour armes de tout ce qui se ren-
» contre autour d'eux. On voit voler de tous
» côtés, vases, plats, urnes; en un mot, tout
» ce qui servoit au festin devient autant d'ins-
» trumens de guerre. Amique, fils d'Orphion,
» prit un grand chandelier qui portoit plusieurs
» flambeaux; et le levant comme on lève la
» hache dont on veut assommer un taureau que

» l'on va immoler, il en donne un coup sur le
» front du Lapithe Céladon, et lui écrase le visage.
» Le coup lui fait sortir les yeux de la tête, son
» nez rentre dans sa bouche, et ce malheureux
» en est tellement défiguré qu'il ne conserve
» plus aucun trait. Belate, pour l'achever, le
» renverse par terre avec le pied d'une table,
» lui en écrase le menton, et le fait expirer
» sous ses coups. Grynée, regardant d'un œil
» féroce l'autel près duquel il se trouvoit : pour-
» quoi, dit-il, ne me servirois-je pas des armes
» qui se présentent si à propos ? En même-temps
» il saisit l'autel tout fumant, et le jeta au mi-
» lieu des Lapithes. De ce coup il en étend deux
» sur la poussière, Brotée et Orion ; celui - ci
» étoit fils de Micale, cette fameuse magicienne,
» qui, par la force de ses enchantemens, avoit
» le pouvoir d'arracher la Lune du Ciel. Pourvu
» que je trouve des armes, dit Exadie à ce Cen-
» taure, ton sacrilège ne demeurera pas long-
» temps impuni. Dans le temps qu'il parloit
» ainsi, il apperçut un bois de cerf (*) que

(*) Les Grecs, au rapport du scoliaste d'Aristophane, à la fin de leurs chasses, ne manquoient pas d'attacher à un arbre, ou à quelque pieu, en l'honneur de Diane, la tête, le pied, ou quelqu'autre partie de la bête qu'ils avoient prise. Les Romains pratiquoient la même céré-

» quelque chasseur avoit attaché à un pin en
» forme de vœu. Il le prend, l'enfonce dans le
» visage de Grynée, et lui en crève les deux
» yeux, dont une partie demeure attachée au
» bois, et l'autre se répand avec son sang sur sa
» barbe, où elle demeure colée. Dans ces en-
» trefaites, Rhetus ayant saisi sur l'autel un gros
» tison allumé, en frappe Carax à la tempe
» droite; et comme il avoit beaucoup de che-
» veux, le feu y prit, ainsi que dans de la paille
» sèche, et le sang qui sortoit de sa plaie,
» venant avec la flamme, fit entendre le même
» bruit que fait un fer rouge que l'on plonge
» dans l'eau. Carax, après avoir éteint le feu qui
» brûloit ses cheveux, leva de terre une grosse
» roche qu'à peine quatre chevaux eussent pu

monie, ainsi que le dit ici notre poëte et Virgile, éclogue VII :

Setosi caput hoc apri tibi, Delia, parvus
Et ramosa Mycon vivacis cornua cervi.

Les Gaulois en usoient de même à l'égard de leur Dieu Cernunnos, ou Cornu, ainsi qu'il paroît par une figure de cette divinité, donnée par M. de Chezelles, qui tient un daim entre les bras. Les mêmes Gaulois, selon Diodore de Sicile, lib. V, faisoient parade des dépouilles des animaux qu'ils avoient pris ou tués à la chasse, en les attachant à la porte de leurs maisons : ce qui se pratique encore aujourd'hui.

» traîner, la mit sur ses épaules; mais la pesan-
» teur de cette lourde masse l'ayant empêché
» de la jeter sur son ennemi, il succomba sous
» le poids, et lui et Comètes qui se trouva près
» de lui, en furent accablés. Puissent tous les
» tiens, lui dit Rhetus, qui ne put retenir la joie
» que lui causoit cette aventure, être aussi re-
» doutable et avoir autant de force que toi!
» Après un discours si insultant, il lui donna
» encore plusieurs coups du tison qu'il tenoit à
» la main, et le lui enfonça dans le crâne. Carax
» hors de combat, Rhetus attaqua Evagre, Co-
» ryte et Dryas; et comme il tua d'abord le jeune
» Coryte, qui commençoit à peine à avoir de la
» barbe, Evagre lui reprocha l'indigne victoire
» qu'il venoit de remporter sur un enfant.
» Pour l'empêcher de pousser plus loin ce re-
» proche, Rhetus lui enfonça le tison enflammé
» dans la bouche. Fier de tant d'heureux succès,
» il alla, en faisant tourner ce même tison au-
» tour de sa tête, à l'endroit où étoit le brave
« Dryas, qui, avec son épieu lui perça le corps
» de part en part. A ce coup, Rhetus poussa
» un profond soupir, et après avoir arraché avec
» bien de la peine l'épieu de sa plaie, il fut
» contraint, parce qu'il perdoit tout son sang,
» de se retirer du combat. Ornée, Lycabas et

» Médon, qui étoit blessé à l'épaule droite,
» abandonnèrent dans le même temps le champ
» de bataille, ainsi que Pisenor et Thaumas.
» Mermère, l'homme de son temps le plus lé-
» ger à la course, les suivoit d'un pas lent,
» parce qu'il avoit reçu un coup dans la cuisse.
» On vit fuir aussi dans ce moment Abas, habile
» à la chasse du sanglier; Pholus et Ménalée. Le
» devin Astyle, qui avoit fait de vains efforts
» pour étouffer cette querelle, prit comme les
» autres le parti de la fuite; mais appercevant
» Nessus qui le suivoit, il lui dit: Ne craignez
» rien, Nessus, votre mort est réservée aux
» flêches d'Hercule. Cependant Eurynome, Ly-
» cidas et Arée, tombèrent sous les coups du
» brave Dryas; et Crenée, qui, en fuyant avoit
» voulu tourner la tête, reçut un coup d'épée
» entre les deux yeux. Au milieu de ce tumulte,
» Aphidas ivre, et tenant une bouteille à la main,
» dormoit tranquillement sur une peau d'ours;
» il faut, lui dit Phorbas, qui l'apperçut dans
» cet état, que tu mêles de l'eau du Styx dans
« ton vin; et dans le même temps s'étant ap-
» proché du lieu où il étoit, il lui lança son
» javelot et lui perça la gorge. Le sang de ce
» jeune homme réjailllt sur la peau où il repo-
» soit, et sur le pot qu'il tenoit à la main; il

» mourut sans aucun sentiment, et ses yeux
» demeurèrent fermés pour toujours. Pendant
» ce temps-là, je vis Pétrée qui s'efforçoit d'ar-
» racher un gros chêne; mais tandis qu'il le
» tenoit embrassé, et qu'il l'ébranloit pour le
» faire tomber, Pirithoüs le perça d'un coup de
» lance, et le laissa attaché à l'arbre. Il tua en-
» suite Lycus et Chromis; mais leur mort lui
» acquit moins de gloire que celle d'Hélops et
» de Dictys. Le premier fut tué d'un coup de
» javelot, qui lui passa par une oreille, et sor-
» tit par l'autre; Dictys fuyant devant un ennemi
» si redoutable, tomba du haut d'une montagne
» dans un précipice, et rompit par l'effort de sa
» chûte un grand orme qui lui déchira les en-
» trailles, et qui y demeurèrent attachées. Apha-
» rée, témoin de cette aventure, arrache une
» grosse roche de la montagne, et dans le temps
» qu'il veut la jeter sur Pirithoüs, pour venger
» la mort de Dictys, Thésée le prévient, lui
» casse le bras d'un coup de bâton; et content
» de l'avoir mis hors de combat, sans se soucier
» de l'achever, ou n'en ayant pas le temps, il
» saute dans le moment sur la croupe du Cen-
» taure Bianor, qui n'étoit pas accoutumé à un
» tel fardeau, lui presse les reins avec ses ge-
» noux, et lui donne tant de coups avec le

» bâton qu'il tenoit à la main; qu'il lui écrasa
» la tête. Il tua ensuite avec le même bâton
» Nedymne, Lycotas, Hippason, dont la barbe
» descendoit sur l'estomac, et Riphée, qui sur-
» passoit par la hauteur de sa taille les plus
» grands arbres. Terée, si habile à la chasse des
» ours, qu'il les prenoit en vie, eut le même
» sort que ceux que je viens de nommer. Dé-
» moléon irrité de tant de glorieux exploits,
» s'efforça d'arracher un vieux pin, et n'ayant pu le
» déraciner entièrement, il le rompit par le
» milieu, et le jeta contre Thésée, qui par l'ins-
» piration de Pallas, (du moins il vouloit qu'on
» le crût ainsi) esquiva heureusement le coup,
» dont Crantor eut le bras et l'épaule gauche
» fracassés. Ce Crantor, généreux Achille, étoit
» écuyer de votre père, qui après avoir vaincu
» Amyntor, chef des Dolopes, l'avoit reçu de
» sa main comme un gage de sa fidélité, et de
» la paix qu'ils venoient de conclure ensemble.
» Pelée le voyant dans le triste état où l'avoit
» mis la blessure qu'il venoit de recevoir, lui
» cria de loin: Reçois, cher Crantor, la victime
» que je vais immoler à tes mânes. Il poussa en
» même-temps de toute sa force la lance contre
» Démoléon, et lui perça le flanc; le fer étant
» entré dans les côtes, et jusques dans le pou-

» mon, le Centaure ne put jamais l'en dégager,
» et ne retira même le tronçon qu'avec peine.
» La douleur que lui causoit sa plaie, ayant redoublé sa fureur et sa rage, il fit un effort
» pour se relever, renversa votre père, le foula
» aux pieds; mais son casque et son bouclier
» l'ayant empêché d'être blessé, d'un seul coup
» il perça de part en part ce monstre demi-homme et demi-cheval. Des traits qu'il avoit
» lancés de loin contre un ennemi si redoutable, il avoit tué auparavant Phlégron et Hylas: puis en combat réglé il ôta la vie à
» Hiphinoüs, à Clanys et à Dorylas. Ce dernier
» portoit sur sa tête une peau de loup, armée
» de cornes de bœuf, qui étoient teintes du sang
» de ceux des nôtres qu'il avoit tués dans ce
» combat. Comme les belles actions dont je venois d'être témoin, avoient ranimé mon courage, je parlai ainsi à ce Centaure. Je vais
» t'apprendre combien cet équipage te rend redoutable, et en même-temps je lui lançai mon
» javelot avec tant de vigueur, que n'ayant pas
» le temps d'esquiver le coup, il porta la main
» au front, et elle y demeura attachée avec le
» javelot. Pendant que tout le monde rioit de
» voir l'attitude où je l'avois mis, Pelée qui
» étoit plus près de lui que de moi, lui passa

» son épée dans le ventre. Le Centaure arracha » lui-même ses entrailles qu'il fit sortir par sa » plaie, les jeta à terre, les foula aux pieds, » les déchira de rage, les passa autour de ses » jambes, et tomba roide mort.

» Votre beauté (si toutefois on peut trouver » de la beauté parmi les Centaures) ne vous » sauva pas, charmant Cyllare. Ce jeune Cen- » taure étoit dans l'âge où la barbe commence » à paroître. Des cheveux blonds lui descendoient » à grosses boucles sur les épaules et sur les » reins. Il avoit dans le visage un air noble et » mâle, les mains si belles, un air de tête si » fier, et en même-temps si gracieux, les épau- » les si bien taillées, que les chefs-d'œuvres des » plus habiles ouvriers n'offrent rien de plus par- » fait. Ce qu'il tenoit du cheval avoit les mêmes » beautés, et s'il en avoit eu la tête avec l'en- » colure, on l'auroit pris pour le cheval de Cas- » tor. Il avoit la croupe large, le poitrail relevé, » la peau noire comme du jais, la queue et les » jambes d'une blancheur éblouissante. Il n'y « avoit point de filles dans toute l'espèce des » Centaures, dont il ne fût aimé; mais Hylo- » nome, la plus belle de toutes, avoit trouvé » seule l'art de lui plaire. Elle l'avoit rendu sen- » sible par ses caresses, par ses empressemens

» et par l'aveu qu'elle lui avoit fait de sa ten-
» dresse. Tout ce qui pouvoit donner de l'éclat
» à sa beauté, Hylonome l'employoit avec plai-
» sir. Les cheveux toujours bien peignés, elle
» avoit soin d'y mêler les plus belles fleurs, les
» violettes, le romarin et les roses. Elle se la-
» voit deux fois le jour le visage dans une fon-
» taine qui couloit dans la forêt de Pagasée (*)
» et se baignoit deux fois le jour. La peau qu'elle
» portoit ou sur l'épaule ou sur le côté, étoit
» toujours une peau fine et bien choisie, qui
» lui donnoit une nouvelle grace. Cyllare et
» Hylonome brûloient l'un pour l'autre d'un
» amour mutuel, ils ne se quittoient jamais, et
» on les voyoit toujours ensemble dans les forêts
» et dans les bocages. Ils étoient venus aux nôces
» de Pirithoüs, et ils ne s'étoient pas abandonnés
» un moment pendant tout le combat. Un trait
» poussé au hasard, vint malheureusement don-
» ner dans le sein de Cyllare; et quoiqu'il ne
» lui eût qu'effleuré le cœur, il rendit cepen-
» dant le dernier soupir dans le moment qu'on
» lui arracha le fer de la plaie. Hylonome dé-
» sespérée d'un accident si triste, embrassa son
» cher Centaure, porta la main sur la plaie afin
» d'en arrêter le sang, et tint sa bouche colée

(*) Ville de Thessalie.

» sur la sienne, pour recueillir son dernier sou-
» pir. Dès qu'elle vit qu'il ne respiroit plus, elle
» s'abandonna à toute sa douleur; mais le tu-
» multe et le bruit m'empêchèrent d'entendre ses
» plaintes. Enfin, elle s'appuya sur le dard qui
» venoit d'ôter la vie à son mari, et se laissa tom-
» ber morte sur lui. Je me ressouviens, comme
» si je le voyois encore, de Phéocome qui por-
» toit ordinairement sur ses épaules six peaux de
» lions cousues ensemble. Ce Centaure lança un
» arbre d'une grosseur si prodigieuse, que qua-
» tre chevaux attelés auroient eu de la peine à
» le traîner; et en ayant frappé à la tête Phono-
» lenis, il lui fit sortir la cervelle par la bouche,
» par le nez, par les oreilles et par les yeux,
» comme on fait sortir le lait, ou quelqu'autre
» liqueur d'un crible dont les trous sont fort
» serrés. Dans le temps que ce barbare se pré-
» paroit à dépouiller l'ennemi qu'il venoit de
» vaincre, je lui passai mon épée au travers du
» corps, ainsi que votre père Achille, qui étoit
» présent, peut vous en rendre témoignage. J'ôtai
» aussi dans le même-temps la vie à Chtonius
» et à Teleboas. Le premier de ces deux Cen-
» taures étoit armé d'une fourche, l'autre d'un
» javelot, dont je fus blessé au visage, et dont
» je porte encore la marque. C'étoit alors que

» j'aurois dû venir au siège de Troye: si je » n'avois pu vaincre Hector, j'aurois du moins » été en état d'arrêter ses progrès. Mais ce vail- » lant homme n'étoit point né en ce temps-là; » ou du moins il n'étoit encore qu'un enfant, et » aujourd'hui le grand âge a entièrement épuisé » mes forces. Est-il nécessaire d'ajouter à ce que » je viens de dire que Périphas tua le Centaure » Pyretus, et qu'Ampique vainquit Œcle avec » un bâton de cormier qu'il lui enfonça dans le » crâne: que Macarée renversa mort le Lapithe » Erygdupe avec un épieu dont il le perça de » part en part, et que Cymèle fut blessé à l'aisne » d'un coup de javelot que Nessus lui porta. Ne » croyez pas, je vous prie, que Mopse ne fit » autre chose que prédire l'avenir. Il tua le Cen- » taure Odite d'un coup de dard, qui lui ayant » attaché la langue au menton, et le menton à » la gorge, il eut beau faire tous ses efforts, il » ne lui fut pas possible de prononcer un seul » mot. Cenée de son côté en tua cinq, Stiphèle, » Bromus, Antimaque, Helymus et Pyracmon. » Je ne me ressouviens pas maintenant du genre » de mort dont ils périrent; j'ai retenu seulement » leur nombre et leurs noms. Latrée, dont la » taille et la grosseur avoient quelque chose de » monstrueux, revêtu des dépouilles d'Halèse

» qu'il venoit de vaincre, accourut pour arrêter
» les progrès de Cenée. Ce Centaure qui étoit
» entre deux âges, et dont les cheveux com-
» mençoient à blanchir, avoit encore toute la
» vigueur d'un jeune homme. Il portoit pour
» armes un bouclier, un casque et une pique à
» la macédonienne. Après avoir fait quelques
» caracoles, et jeté les yeux sur les deux partis,
» en branlant la pique, il adressa ainsi la parole
» à Cenée, d'un air insultant et fanfaron : Eh
» quoi ! Cénis, dit-il, car je te regarde encore
» comme une fille, ton sexe ne devoit-il pas
» t'apprendre de ne point te commettre avec
» moi ? As-tu oublié ce que te coûta la trompeuse
» apparence dont tu te pares à nos yeux, et l'af-
» front que tu reçus pour l'acheter ? Crois-moi,
» retire-toi, va prendre la quenouille et le fu-
» seau, et laisse-nous le soin de manier les ar-
» mes. Tandis que Latrée tenoit cet insolent
» discours, et qu'en courant il avoit le corps
» tendu, Cenée lui lança son javelot, et le blessa
» au côté, précisément à l'endroit où l'homme
» et le cheval se joignoient. Le Centaure que
» cette blessure rendit furieux, donna de sa pique
» contre le visage de Cénée ; mais au lieu de
» pénétrer dans la chair, elle rejaillit comme la
» grêle qui tombe sur un toît, ou comme une

» petite pierre qu'on jeteroit contre un tambour.
» Alors, s'en approchant de plus près, il s'efforça de lui enfoncer son épée dans le corps,
» et cette seconde tentative ne lui ayant pas
» mieux réussi que la première : tu ne m'échapperas pas, lui dit-il ; puisque la pointe de mon
» épée est émoussée, le tranchant du moins ne
» le sera pas ; il lui en donna en effet plusieurs
» coups, qui, sans le blesser, retentirent, comme s'il avoit frappé sur un marbre, et la lame
» sauta en éclats. Après que Cenée se fut ainsi
» présenté à tous les coups que lui avoit portés
» Latrée, et que ce Centaure paroissoit étonné
» de voir qu'il n'avoit pu le blesser, ce brave
» Lapithe lui parla ainsi : Voyons maintenant si
» mes armes sont d'une meilleure trempe que les
» tiennes, et en même-temps il lui enfonça jusqu'à la garde son épée dans le flanc, et la tournant plusieurs fois dans la plaie, l'augmenta
» considérablement. A ce spectacle, tous les autres Centaures pleins de rage et de fureur,
» accourent avec de grands cris, et font tomber
» sur Cénée une grêle de coups, sans néanmoins
» pouvoir le blesser. Pendant que surpris et étonnés ils admirent cette espèce de prodige, Monichus leur parla ainsi : Quelle honte pour
» nous ! quoi, souffrirons-nous que toute notre
« race

» race succombe sous les coups d'un seul enne-
» mi, qui a peine peut être regardé comme un
» homme? Mais je me trompe, il mérite seul ce
» titre, pendant que par notre lâcheté nous som-
» mes devenus ce qu'il fut autrefois. A quoi nous
» sert cette taille monstrueuse? De quelle utilité
» nous est cette force que nous donnent les deux
» espèces que la nature a réunies en nous, comme
» ce qu'elle avoit de plus robuste et de plus
» vigoureux? Puisqu'un ennemi si peu redou-
» table devient notre vainqueur, ce n'est point
» une Déesse qui nous donna le jour: l'audacieux
» Ixion, qui osa porter ses vœux jusqu'à Junon,
» n'est point notre père. Courage, compagnons,
» faisons tomber sur cet ennemi, traits, arbres,
» rochers, montagnes: qu'il en soit accablé, puis-
» qu'il est invulnérable, le poids du moins dont
» il sera chargé l'étouffera. Il dit, et ayant trouvé
» sous sa main un arbre que le vent avoit dé-
» raciné, il le jeta sur Cenée. Tous les autres
» Centaures suivirent l'exemple de Monychus,
» et dans un moment les monts Othrys et Pelion
» se trouvèrent dépouillés de tous leurs arbres.
» Cenée accablé sous un poids si énorme, fit
» d'abord quelques efforts pour se relever; mais
» quand il fut accablé de cette forêt d'arbres, et
» qu'il n'eut plus la liberté de respirer, les forces
» commencèrent à lui manquer. Cependant il fit

» encore de nouveaux efforts pour se débarras-
» ser : il ébranla même cet amas monstrueux qui
» le couvroit, et lui donna une secousse, sem-
» blable à celles que donnent le feu et les vents
» aux montagnes sous lesquelles ils sont enfer-
» més. On ne savoit encore si Cenée étoit mort
» ou vivant, et plusieurs de nous croyoient qu'il
» avoit été étouffé sous cet horrible poids; lors-
» que Mopse nous détrompa, en nous assurant
» qu'il avoit vu un oiseau couvert de plumes
» jaunes, sortir de dessous ces arbres et s'envo-
» ler. Je n'avois jamais vu d'oiseau, ni de cette
» espèce, ni de cette figure, et je n'en ai jamais
» vu depuis qui lui ressemble. Le devin Mopse
» qui le vit voler doucement autour de notre
» troupe, et qui l'entendoit crier, le suivant des
» yeux et encore plus du cœur, lui adressa ainsi
» la parole : Incomparable Cenée, l'honneur et
» la gloire des Lapithes, qui d'homme que vous
» étiez, êtes maintenant un oiseau unique dans
» votre espèce, puissiez-vous jouir à jamais d'une
» heureuse destinée! On crût ce prodige sur la
» foi de celui qui l'assuroit. La douleur que nous
» causa la perte de ce brave Lapithe, nous ani-
» ma d'un nouveau courage, et ne voyant qu'avec
» un dépit mortel que tant d'ennemis s'étoient
» réunis pour accabler un seul homme, nous
» ne cessâmes de les poursuivre et de venger sa

» mort, que lorsque nous en eûmes taillé en
» pièces la plus grande partie, obligé l'autre à
» prendre la fuite, et que la nuit enfin eût dis-
» sipé le reste ».

Tlepolème ayant entendu le récit du combat des Centaures et des Lapithes que venoit de faire Nestor, témoigna du chagrin de ce qu'il n'avoit fait aucune mention d'Hercule. « Vénérable vieil-
» lard, lui dit-il, je suis fort étonné que vous
» n'ayez point rendu à mon père la justice qu'il
» méritoit. Je me souviens qu'il m'a dit plusieurs
» fois, que la défaite des Centaures étoit l'un de
» ses glorieux exploits. Pourquoi voulez-vous Tle-
» polème, reprit Nestor, me rappeller le triste sou-
» venir de mes malheurs, et renouveller des sujets
» de chagrin que le temps a presque effacés ? En-
» fin pourquoi me forcer d'avouer que je n'aimois
» pas votre père, et que j'avois toute sorte de rai-
» sons de le haïr ? Il est vrai, et je voudrois pou-
» voir en disconvenir, qu'il s'est rendu célèbre
» par des actions qui surpassent toute créance,
» et qu'il a rempli l'univers du bruit éclatant de
» ses hauts faits ; mais louons-nous Deiphobe, Po-
» lydamas, ou le vaillant Hector ? Est-ce un crime
» de ne point donner de louanges à ses ennemis.
» Hercule, votre père, renversa autrefois les mu-
» railles de Messène, et ruina de fond en comble
» Elys et Pyles, sans que ces villes se fussent

» attiré cette disgrace. Je ne parlerai point de
» toutes les cruautés qu'il y exerça, je me con-
» tenterai de dire qu'il n'épargna pas ma famille,
» et qu'étant entré dans le palais de mon père,
» il y mit tout à feu et à sang. De douze frères
» que nous étions, tous fort braves et pleins de
» valeur, il ne resta que moi seul : les autres
» furent tous tués par votre père. Il n'est pas
» surprenant qu'un héros tel que lui, ait pu les
» vaincre, et leur défaite n'a rien de singulier;
» mais celle de Périclymène a quelque chose de
» trop surprenant, pour ne pas vous la raconter.
» Neptune, à qui Nelée, mon père, rapportoit
» son origine, lui avoit donné le pouvoir de se
» revêtir de plusieurs figures, et de reparoître
» quand il lui plaisoit sous sa forme ordinaire.
» Après s'être métamorphosé en différentes
» manière, pendant le combat qu'il eut avec Her-
» cule, il prit enfin la figure de l'oiseau qui
» porte la foudre de Jupiter, et qui lui est si
» cher! et se servant de tout l'avantage que lui
» donnoit ce changement, il maltraita fort son
» ennemi avec ses serres et son bec, et le blessa au
» visage. Hercule, dans le temps que Périclymène
» avoit pris l'essor pour s'envoler, lui décocha
» une flèche, qui le blessa sous l'aîle. A la vérité
» la blessure étoit légère, mais comme le nerf
» qui donne le mouvement aux oiseaux avoit été

» coupé, il se laissa tomber sur la flèche, qui
» lui traversa l'aîle et la gorge. Illustre chef des
» Rhodiens, généreux Tlepolème, jugez mainte-
» nant si j'étois obligé de publier les actions de
» votre père. Cependant vous pouvez vous assurer
» que je ne tirerai d'autre vengeance de la mort
» de mes frères, que de ne jamais parler de lui :
» ce qui n'empêchera pas que je ne vive avec
» vous dans une parfaite union. » Après que Nestor eut fini cette histoire, qu'il avoit racontée avec beaucoup de grace et d'éloquence, on recommença à boire, et on donna le reste de la nuit au repos.

Cependant le Dieu qui, avec son trident, calme les flots de la mer, dont il est souverain, étoit toujours affligé de la mort de Cygnus son fils, et gardoit contre Achille une haine implacable. Enfin la dixième année du siège de Troye, il adressa ce discours à Apollon. « Vous, qui
» de tous les enfans de Jupiter, mon frère, me
» fûtes toujours le plus cher, et qui m'aidâtes
» autrefois à construire les murailles de Troye,
» Apollon, n'êtes-vous point touché en voyant
» qu'on est sur le point de les renverser ? Le
» sort d'un nombre infini de tant de braves
» hommes qui sont morts en les défendant, ne
» vous émeut-il point de compassion ? Enfin,

» pour abréger l'histoire des maux que cette » ville a soufferts, l'ombre du grand Hector, » qui fut indignement traîné autour de ses rem- » parts, ne vous trouve-t-elle point sensible, » pendant que le destructeur de notre ouvrage, » cet ennemi, plus redoutable que tout ce que » la guerre a d'horreurs, Achille, le barbare » Achille respire encore ? Que ne puis-je lui » faire ressentir la puissance de mon trident ! » Mais le destin ne me permet pas de l'attaquer, » ni de me battre contre lui. Vous, cher Appollon, » décochez-lui une de vos flèches et arrachez-lui » la vie dans le temps qu'il y pensera le moins ». Apollon, pour servir le ressentiment de Neptune son oncle, et le sien, se couvrit d'un nuage, et alla dans le camp des Troyens, où ayant vu Pâris, qui, dans le combat qui se donnoit alors, ne s'attachoit qu'à quelques personnes obscures et sans nom, il se fit connoître, et lui parla ainsi : « Pourquoi vous attacher à porter vos coups » contre une multitude, dont la mort ne sauroit » servir à votre gloire ? Si l'intérêt de votre patrie » vous est cher, tournez vos armes contre Achille, » et vengez par sa mort celle de vos frères ». Après ce peu de paroles, il lui fit voir ce fier ennemi qui faisoit un horrible carnage des Troyens, tourna l'arc de Pâris du côté d'Achille, et conduisit si

bien la flêche qu'il lui tira, qu'il en fut mortellement blessé. Cette mort fut la seule chose capable de donner quelque joie à Priam depuis la perte d'Hector. Ce fut ainsi, vaillant et courageux Achille, vainqueur de tant d'illustres capitaines, que vous fûtes vaincu vous-même par un lâche ravisseur. Si le destin vous avoit condamné à périr par les mains d'une femme, cette victoire devoit être réservée du moins à une Amazone. Déja ce jeune héros, la terreur des Troyens, l'honneur et le rempart de la Grèce, avoit été brûlé sur un bûcher. Celui qui lui avoit forgé des armes, Vulcain, le Dieu du feu, avoit consumé son corps : il n'étoit plus qu'un peu de cendres, et ce qui restoit du grand Achille suffisoit à peine pour remplir une urne. Mais je me trompe, Achille vit encore, puisque l'univers est rempli de son nom, et que la gloire qu'il s'est acquise, égale ses hauts faits ; cette partie de lui-même n'est point descendue avec lui dans les enfers. Pour mieux connoître ce que valoit ce jeune héros, il suffit de savoir que ses armes excitèrent une querelle parmi les Grecs, et qu'on fut prêt à se battre pour les avoir. On en faisoit un si grand cas, que Diomède lui-même, ni le fils d'Oïlée, ni Ménélas, ni Agamemnon, ni tous les autres capitaines n'osèrent y prétendre. Ajax, fils de Té-

lamon, et Ulysse, furent les seuls qui disputèrent des dépouilles si honorables. Agamemnon, pour ne pas s'exposer au ressentiment de celui des deux concurrens qui seroit vaincu dans cette dispute, fit assembler tous les chefs de l'armée, et leur remit le jugement de cette grande affaire.

EXPLICATION DES FABLES
DU DOUZIEME LIVRE.

Explication des Fables I, II et III. (Page 69.)

Lorsque les capitaines grecs qui devoient venger Ménélas se furent assemblés en Aulide, les deux aventures que décrit notre poëte les y arrêtèrent quelque temps. Calchas, qui étoit le grand prêtre de l'armée, prédit, comme le rapporte aussi Homère (1), qu'on seroit neuf ans devant Troye, et que cette ville ne seroit prise qu'à la dixième année. Pour appuyer cette prédiction, il publia qu'il avoit vu monter sur un arbre un serpent, qui, après avoir dévoré huit petits oiseaux qui étoient dans un nid, avoit été changé en pierre. Je ne crois pas que cette circonstance ait d'autre fondement que la superstition du grand-prêtre, ou plutôt le desir qu'il avoit de détourner une entreprise qui lui paroissoit pleine de dangers. On pourroit même très-bien conjecturer que cette prédiction fut faite de concert avec quelques-uns des généraux qui, n'ayant osé refuser leurs troupes à Agamemnon, auroient été charmés de rompre la partie. Le sacrifice d'Iphigénie fut peut-être aussi une suite de la même politique. Pour

(1) *Iliad.* Lib. II.

s'embarquer on attendoit un vent favorable, et c'étoit inutilement qu'on l'attendoit. Calchas fut encore consulté, et il répondit que pour avoir un vent favorable, il falloit appaiser Diane, offensée contre Agamemnon pour avoir tué une biche qui lui avoit été consacrée; il ajouta que la Déesse ne pouvoit être fléchie que par le sacrifice d'une princesse du sang de ce roi. Effrayé de cette réponse, Agamemnon fut prêt à abandonner l'entreprise : mais dans la suite il se trouva si pressé par les sollicitations de ceux des capitaines grecs qui s'étoient déclarés pour Ménélas, qu'il permit à Ulysse d'aller à Argos pour conduire Iphigénie sa fille dans le camp. Les poëtes ajoutent que Diane appaisée par cette soumission, enleva cette princesse dans le temps qu'on alloit l'immoler, la transporta dans la Tauride, et mit à sa place une biche qui lui fut immolée. Tous les anciens ne sont pas d'accord sur cette circonstance. Nicandre assure qu'elle fut changée en génisse; d'autres disent qu'elle fut métamorphosée en ourse, ou en vieille femme.

Il n'est rien de si célèbre dans l'antiquité que le sacrifice de cette princesse; et nous avons deux belles tragédies d'Euripide, l'une d'Iphigénie en Aulide, dans laquelle toute cette aventure est traitée d'une manière extrêmement touchante; l'autre d'Iphigénie en Tauride, où l'on voit Oreste retirer d'entre les mains du barbare Thoas une sœur qui lui étoit si chère. Virgile, Ovide, et tous les autres poëtes ont suivi cette même tradition. Cependant Homère n'en fait aucune mention, et il y a bien de l'apparence qu'il n'auroit pas passé sous silence un évènement si considérable, s'il avoit eu quelque fondement dans l'his-

toire de ce temps-là : au contraire, ce poëte parle d'Iphianasse, fille d'Agamemnon, qu'on envoya chercher sur la fin du siège de Troye, pour être le sceau de la reconciliation de ce prince avec Achille ; il paroît évident que cette Iphianasse est la même qu'Iphigénie.

Nos mythologues modernes, n'ayant pu s'imaginer qu'un père ait été assez barbare pour immoler sa fille, ont regardé ce fait comme une fable, ou ont dit qu'une connoissance confuse de l'histoire de Jephté, arrivée à-peu-près dans le même temps, y avoit donné lieu (1). Il y en a quelques-uns, qui, pour chercher un dénouement à ce mystère, ont été déterrer une autre Iphigénie, fille d'Hélène, et élevée chez Clytemnestre sa sœur, et c'est celui qu'a suivi M. Racine dans la belle tragédie qu'il a faite sur ce sujet (2). Cette tradition ne manque pas de fondement dans l'antiquité, et Pausanias qui l'a suivie (3), cite pour garans Euphorion de Chalcis, Alexandre, Stésichore et tout le peuple d'Argos qui le publioit ainsi. Sur quoi on peut consulter le savant Méziriac sur l'épitre d'Œnone à Pâris. Enfin il y a des auteurs, et c'est le plus grand nombre, qui soutiennent qu'Iphigénie fut véritablement immolée de la manière que Lucrèce (4), Virgile (5), Diodore et tant d'autres le racontent, et que la crainte qu'eut Agamemnon de perdre le commandement de l'armée, et l'occasion de venger l'affront de son frère,

(1) Voyez *M. Huet Demonst. Evang. page 4.*

(2) Voyez ce qu'il en dit sur la *Préface.*

(3) *In Corinth.*

(4) Lib. I.

(5) *Æneïd.* Lib. II.

avoit fait céder l'amour parternel à l'ambition. La superstition, dit que Lucrèce a souvent fait commettre d'aussi grands crimes.

——— Sæpius olim
Relligio peperit scelerata atque impia facta.

Ce que l'on peut dire de plus assuré sur un sujet sur lequel les anciens varient tant, est qu'Ulysse étant parti du camp d'Aulide à l'insu d'Agamemnon, comme le racontent Dictys de Crête et plusieurs scoliastes anciens, emmena avec lui Iphigénie, sous prétexte que son père vouloit, avant de partir, la marier avec Achille, et s'assurer par-là de l'obéissance d'un jeune prince, qui commençoit à se faire craindre dans l'armée; qu'on se disposa à l'immoler à Diane, mais que sur quelques prodiges qui arrivèrent en cette occasion, ou que Calchas qui craignoit le ressentiment d'Achille et d'Agamemnon, publia dans le dessein d'effrayer ceux qui le pressoient d'achever le sacrifice, on substitua à sa place une biche; et on envoya secrètement la princesse dans la Tauride. Par ce dénouement, qui est du moins aussi autorisé par les anciens, que la tradition qui porte qu'Iphigénie fut véritablement immolée, on lève la grande difficulté de l'opposition d'Achille, et de celle d'Agamemnon sur-tout, qu'on ne peut pas croire avoir souffert dans une armée qu'il commandoit qu'on immolât sa fille malgré lui. Le R. P. de Montfaucon a fait graver le beau vase qui représente le sacrifice d'Iphigénie (1). En expliquant les figures qui y sont reconnois-

(1) *Ant. Expliq. Tome II.*

sables, il dit qu'on y voit Achille qui prie la Déesse d'accepter cette victime pour le salut de l'armée; il me permettra bien de faire remarquer ici, que cette conjecture est contre le sentiment des anciens, qui disent tous de concert que ce jeune héros étoit amoureux d'Iphigénie, qu'il fut outré contre Ulysse qui l'avoit conduite dans le camp, et qu'il s'opposa de tout son pouvoir à ce sacrifice. M. Racine, qui le représente tel que je viens de le décrire, avoit copié son portrait d'après Euripide et les autres anciens, et il n'y a nulle apparence qu'un prince de ce caractère, joue dans cette antique le rôle d'un dévôt, qui offre à Diane une victime si chère. La figure représente un homme étonné, qui paroît rêver aux expédiens dont il veut se servir pour délivrer sa maîtresse; et c'est certainement sous ce point de vue qu'on a voulu le graver.

Ovide, qui avoit commencé dans ce livre à raconter les aventures arrivées au siège de Troye, continue de les exposer. Après que les Grecs eurent appaisé Diane, un vent favorable porta leur flotte sur le rivage de la Troade. Les Phrygiens, qui avoient eu le temps de se préparer à cette guerre, se trouvèrent en état de recevoir leurs ennemis, et firent tous leurs efforts pour s'opposer à leur descente. Protésilas, qui s'apperçut que les Grecs, effrayés par un oracle qui avoit prédit que le premier qui mettroit le pied sur le rivage seroit tué, n'osoit descendre de leurs vaisseaux, sacrifia généreusement sa vie pour le salut de sa patrie. Hector, qui le vainquit, fit paroître dès-lors combien il seroit redoutable dans la suite de cette guerre. Cygnus, qui suivoit Hector, fit de son côté plusieurs

actions de valeur, et Achille s'attacha à un ennemi qui paroissoit digne de lui. Il le poursuivit vivement, lui lança plusieurs traits sans le blesser : enfin l'ayant joint, il le prit à la gorge, l'étouffa entre ses bras, et le précipita du haut d'un rocher dans la mer. On publia que ce Cygnus, qu'il faut bien distinguer du parent de Phaëton, et d'un autre prince de ce nom qui fut vaincu par Hercule (1), étoit fils de Neptune; parce qu'il étoit apparemment puissant sur la mer, ou roi de quelque isle de l'Archipel ; on dit aussi qu'il étoit invulnérable, parce que ses armes étoient à l'épreuve du trait. On ajouta enfin qu'il avoit été changé en cygne ; circonstance qui n'a sans doute d'autre fondement que la ressemblance des noms. Une origine qui annonçoit des Dieux pour ancêtres, étoit la chimère de ces temps-là, et la métamorphose étoit la ressource ordinaire des flatteurs.

Explication des Fables IV, V, VI et VII. (Page 77.)

Après le premier combat des Troyens et des Grecs, Ovide raconte comment Nestor, voyant qu'Achille étoit étonné d'avoir rencontré un ennemi invulnérable, et contre lequel sa lance et son épée avoient été inutiles, lui apprend à son tour que dans le combat des Centaures et des Lapithes, où il s'étoit trouvé, Cenée, qui, de fille étoit devenu garçon par l'entremise de Neptune, étoit aussi invulnérable; et que pour le tuer, il avoit fallu l'accabler sous un monceau d'arbres. L'histoire de ce fameux combat qu'Ovide décrit d'une manière si détaillée, de-

(1) Voyez *Hésiode Theog. Apollod. Lib. II. Pausan. in Atticis.*

manderoit une explication un peu étendue; mais comme j'en ai parlé fort au long dans la seconde édition de mon explication des fables, et dans une dissertation dont l'extrait est dans le troisième tome des mémoires de l'académie des belles-lettres, je prie les lecteurs d'y avoir recours. Cependant, pour la satisfaction de ceux qui n'ont pas ces ouvrages, je vais expliquer le plus briévement qu'il me sera possible les principales circonstances de cette fable. Je rechercherai d'abord ce qu'on a entendu par le mot de Centaures : pourquoi on les a regardés comme des monstres composés de deux natures, et pour quelle raison on a dit qu'ils étoient fils d'Ixion, roi de Thessalie.

Il est certain, par le témoignage de Diodore de Sicile (1) et de plusieurs autres anciens auteurs (2), que les Thessaliens, sur-tout ceux qui habitoient autour du mont Pélion, furent les premiers des Grecs qui s'exercèrent à dompter des chevaux, pour s'en servir au lieu de charriots dont Erichthonius leur avoit appris l'usage. Pline (3) convient que les Thessaliens furent de tous les peuples de la Grèce, ceux qui réussirent le mieux dans cet exercice. Dans la suite le nom de chevalier ἱππεύς devint synonyme avec celui de Thessalien. On avoit donné à Neptune le même nom pour avoir fait sortir de terre un cheval, dans le différend qu'il eut avec Minerve, ainsi qu'à Bellerophon, qu'on surnomma Hipponous, pour s'être servi du cheval Pégase, et à Persée, dont le nom vient de *Paras*, qui, dans l'ancienne langue hébraïque, veut dire un chevalier.

(1) *Lib. IV.*
(2) *Virg. Georg.* Lib III. *Servius*, *etc.*
(3) *Lib. VII.*

Ces Thessaliens, soit pour devenir plus forts et plus adroits, soit, comme le prétend Paléphate, pour détruire des taureaux enragés qui s'étoient jetés dans les montagnes voisines, perçoient à coups de flèches ces animaux, ou les renversoient en les prenant par les cornes; ce qui les fit appeler des Hippocentaures, c'est-à-dire, des *chevaliers* Perce-Taureaux, ou simplement des Centaures. Pline (1) parle de ces combats propres aux Thessaliens, dont César, Claude et Néron donnèrent le spectacle à Rome : *Thessalorum gentis inventum equo juxta quadrupedante, cornu intorta cervice, tauros necare. Primus id spectaculum dedit Romæ Cæsar Dictator.*

Comme c'étoit sous le règne d'Ixion et par ses ordres que ces Thessaliens s'étoient exercés à monter à cheval, les poëtes dirent que les Centaures étoient ses enfans, et s'ils ajoutèrent qu'ils avoient pour mère cette Nuée que Jupiter avoit mise à la place de Junon, dont ce prince étoit amoureux, c'est comme le dit Paléphate, qu'ils étoient la plupart d'un lieu nommé *Nephele*, qui, dans la langue grecque, veut dire une Nuée, ou plutôt, parce que ces cavaliers étant fiers et insolens, et ayant commis plusieurs ravages dans ce pays, ceux qui avoient écrit leur histoire dans l'ancienne langue des Grecs, qui étoit mêlée de beaucoup de mots Phéniciens, les avoient appelés des *Nephilim*, nom que l'écriture-sainte donne aux Géans, et qui convient parfaitement à l'idée qu'on avoit de ces chevaliers, gens plus redoutables par les désordres qu'ils commettoient, que par l'énormité de leur taille. Car c'est

(1) *Lib. VII.* Voyez aussi *Suetone.*

ce que veut dire le mot *Nephilim*, que la Vulgate a traduit par celui de Géans. Ceux qui trouvèrent dans cette histoire un mot qu'ils n'entendoient plus, sachant que le mot *Nephele* vouloit dire une Nuée, inventèrent la fable que je viens de rapporter.

Ces cavaliers, au rapport de Diodore de Sicile, déclarèrent la guerre à Pirithoüs, prétendant, comme parens d'Ixion, avoir part à sa succession. Cependant l'affaire fut accommodée, et Pirithoüs les pria à la solemnité de son mariage. Ils y assistèrent en effet; mais dans le temps qu'on y pensoit le moins, ils se mirent en état d'enlever Hyppodamie, et les autres dames qui étoient à cette fête. Hercule, Thésée, Nestor et les autres Lapithes vengèrent Pirithoüs, firent un grand carnage des Centaures, et après les avoir entièrement chassés de la Thessalie, ils les obligèrent à aller se cacher dans les montagnes d'Arcadie. C'est dans le récit de ce combat, qu'Ovide a mêlé tout ce qu'une imagination vive et féconde peut fournir d'incidens propres à embellir une narration, et en même temps tout ce qui pouvoit soutenir l'idée qu'on s'étoit formée des Centaures, qu'on regardoit comme des monstres d'une force prodigieuse. Et il ne faut pas s'étonner si dans notre poëte, dans Juvenal et dans Apollodore, on les voit lancer des arbres au lieu de javelots, *Quantas jaculetur Monychus ornos* (1), déraciner des rochers pour les jeter contre leurs ennemis, *Saxumque è monte revulsum mittere conatur* (2), renverser par leur chûte les plus gros arbres et le reste.

L'Episode de Cenée, qu'il fallut accabler sous un mon-

(1) *Juvenal. Sat. I.*
(2) *Ovid.*

ceau d'arbres, n'a d'autre fondement que la force de ce cavalier, et la bonté de ses armes. Celui d'Hylonome qui se tua sur le corps de Cyllare qu'il aimoit, peut être fondé dans l'histoire : les Centaures avoient appris à leurs femmes à monter à cheval, et voilà pourquoi les anciens reconnoissent des Centaures femelles, telles qu'on les voit attelées au char de Bacchus (1) et dans d'autres monumens.

Pausanias (2) dit que le combat des Centaures avoit été représenté dans le temple de Jupiter Olympien, et Pline ajoute (3) que Phidias et Parrhasius en avoient laissé un beau monument à Athènes.

J'ai dit que les Centaures s'étoient retirés dans les montagnes de l'Arcadie, et je dois ajouter ici que les Lapithes les y poursuivirent, et les obligèrent à se retirer du côté du promontoire de Malée, où, selon Apollodore, Neptune les sauva ; c'est-à-dire, qu'ils s'y embarquèrent, pour se mettre à couvert de la fureur d'Hercule, qui, désespéré d'avoir blessé Chiron son précepteur, le plus sage des Centaures, ne leur donnoit aucun relâche. Il y en eut quelques-uns, si nous en croyons Servius et Antimachus, cité par Noël le Comte, qui se retirèrent dans l'isle des Sirènes, ou plutôt dans cette côte de l'Italie où régnoient ces petites reines, et où ils périrent dans les charmes de la volupté. Ainsi furent exterminés ces premiers cavaliers de Thessalie, gens fiers et brutaux, comme le dit Strabon, que quelques heureux succès avoient rendus fort insolens.

(1) Voyez l'*Ant. expliq. Tom. I et II.*
(2) *In Eliacis.*
(3) *Lib. XXVI.*

Ceux qui avoient été tués dans le combat que décrit Ovide, furent enterrés dans un lieu, qui fut depuis appelé le tombeau, ταφος, d'où, selon Strabon (1), ils répandoient une si mauvaise odeur, que les Locriens de cette contrée en furent surnommés Ozoles, c'est-à-dire, puans. Le temps auquel vivoient ces cavaliers est aisé à connoître par l'âge de Thésée, de Pelée et de Nestor, qui assistèrent aux noces de Pirithoüs, où ces Centaures furent défaits. Ainsi l'époque du fameux combat que décrit Ovide tombe vers l'an 35 avant le siège de Troye, comme il me seroit facile de le prouver par Ovide même.

Périclymène étoit fils de Nelée et de la belle Chloris, fille d'Amphion, ainsi que nous l'apprenons d'Homère (2), d'Apollodore (3) et de plusieurs autres anciens auteurs. Nelée, roi d'Orchomène, suivant les mêmes auteurs, reconnoissoit pour père Neptune, qui s'étoit revêtu de la figure du fleuve Enippe pour séduire la belle Tyro, fille de Salmonée. Nelée épousa Chloris, fille d'Amphion, roi de Thèbes (4), et en eut douze enfans, onze fils et une fille (5). Périclymène, le plus jeune de tous, étoit un prince très-vaillant, et si nous en croyons Apollodore (6), il avoit assisté avec Jason à la conquête des Argonautes. Hercule, après avoir établi les jeux olympiens alla dans la Messénie. et déclara la guerre à Nelée : les anciens ne sont pas d'accord sur le sujet de cette expédition, mais ils conviennent tous que ce héros se rendit maître de la ville de Pyles,

(1) *Lib. IX.*
(2) *Odyss. Lib. XI* et ailleurs.
(3) Lib. I.
(4) Voyez *Pausanias in Phoc.*
(5) Homère n'en nomme que trois.
(6) *Lib. I.*

que Nelée, pour n'être plus exposé aux caprices de son frère Pélias, venoit de bâtir, et qu'il tua ce prince et tous ses enfans, excepté Nestor qui étoit élevé parmi les Géraniens, et qui régna dans la suite sur les Pyliens. La fable rapporte que Périclymène se métamorphosoit en différentes figures, et qu'après plusieurs tentatives qui lui avoient été inutiles, il s'étoit changé en aigle, et qu'Hercule l'avoit percé en l'air d'un coup de flèche : ce qui veut dire que ce jeune prince, brave et vaillant, comme le dit Apollodore, avoit résisté long-temps aux attaques d'un ennemi redoutable, et qu'obligé enfin de fuir, il avoit été tué d'un coup de flèche. Si on a ajouté que Périclymène avoit reçu de Neptune le pouvoir de se métamorphoser ainsi, c'est que le prince marin, qui étoit son grand-père, et que l'on surnommoit Neptune, suivant l'usage de ce temps-là, avoit appris à son petit-fils l'art militaire, et plusieurs ruses qu'il sut mettre en pratique, mais qui ne lui servirent qu'à prolonger sa défaite.

Comme Ovide ne parle dans cette fable que de la mort d'Achille, je ne m'étendrai pas beaucoup sur les aventures de ce jeune héros; on peut en trouver des détails fort circonstanciés dans le premier tome du commentaire de Méziriac sur les épitres d'Ovide, et dans l'article que Bayle a inséré dans son dictionnaire critique : le premier sur-tout laisse très-peu de choses à desirer sur un sujet qu'il semble avoir épuisé. Dictis de Crête rapporte qu'Achille ayant vu Polixène, fille de Priam, auprès de Cassandre qui offroit un sacrifice à Apollon, en étoit devenu amoureux, et l'avoit demandée en mariage; qu'Hector n'avoit voulu la lui accorder qu'à condition qu'il trahiroit les Grecs, et que ce jeune héros, qui avoit été piqué de cette ré-

pense, après avoir tué le prince troyen, avoit traîné son cadavre autour des murailles de la ville. Cet auteur ajoute que lorsque Priam alla redemander le corps de son fils, il avoit amené avec lui Polixène pour fléchir Achille; ce qui lui avoit réussi, et que comme il s'étoit apperçu que ce prince en étoit toujours fort amoureux, il avoit conclu le mariage; que le jour pris pour la solemnité, qui devoit être célebrée dans le temple d'Apollon, Pâris s'étoit caché derrière l'autel de ce Dieu, d'où il avoit tiré un coup de flêche, qui blessa Achille au talon; et qu'il étoit mort de sa blessure : soit que la flêche fût empoisonnée, ou que véritablement le coup fût mortel, ayant frappé le tendon, qu'on a depuis appelé le tendon d'Achille, et dont les blessures sont fort dangereuses. A cet évènement on ajouta deux fables : la première que c'étoit Apollon lui-même, qui, à la prière de Neptune s'étoit déguisé et avoit fait le coup : circonstance fondée sur ce que Pâris s'étoit caché derrière l'autel de ce Dieu, qu'on croyoit être irrité, ainsi que Neptune, contre les Phrygiens, depuis que Laomédon avoit refusé de leur payer le salaire dont ils étoient convenus avec lui, lorsqu'ils bâtirent les murailles de Troye. La seconde, qu'Achille étoit invulnérable, excepté au talon, sur quoi on a dit que Thétis sa mère, en le plongeant dans l'eau du Styx, l'avoit tenu par le talon, qui, par conséquent, n'en avoit pas été mouillé.

Cette tradition sur la mort d'Achille qu'à suivie Ovide, n'étoit point connue du temps d'Homère, ce qui prouve qu'elle est plus récente que ce poëte, qui insinue (1) que ce jeune prince héros mourut en combattant pour sa patrie:

(1) *Odyss. Lib. XXIV.*

et il faut remarquer que pour ce qui regarde ces sortes d'événemens, l'autorité de ce poëte doit l'emporter sur ceux qui sont moins anciens que lui. Quoi qu'il en soit, Achille fut honoré après sa mort comme un demi-Dieu, et Strabon dit qu'il avoit un temple près du promontoire de Sigée. Pausanias (1) et Pline (2) parlent d'une isle du pont Euxin où ce héros étoit fort honoré, et qui, pour cette raison, fut nommé *Achillea*. On raconte les merveilles qu'il y opéroit; mais c'étoit autant de fables dont les prêtres de cette prétendue divinité amusoient la frivole curiosité des voyageurs.

(1) Lib. III.
(2) Lib. IV. Cap. XIII.

FIN DU LIVRE DOUZIÈME.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE TREIZIÈME.

FABLES I, II, III ET IV.

ARGUMENT.

Après la mort d'Achille, Ajax et Ulysse disputent ses armes; et les capitaines Grecs les ayant adjugées à ce dernier, Ajax se tue de désespoir, et son sang est changé en une fleur. Ulysse ayant conduit au siége de Troye Philoctète qui avoit en son pouvoir les flêches d'Hercule, et toutes les destinées de cette ville étant accomplies, elle fut prise et saccagée. Hécube, femme de Priam, qui s'étoit retirée entre les tombeaux de ses enfans, est faite esclave d'Ulysse. Priam ayant envoyé secrètement son fils Polydore à la cour de Polymestor pour y être élevé, ce lâche prince ayant appris la destruction de la ville de Troye, l'égorgea et le jeta dans la mer, pour avoir les trésors qui lui avoient été confiés.

LES capitaines Grecs s'étoient assis, et les troupes qui étoient debout les environnoient, lors-

qu'Ajax qui portoit un bouclier couvert de sept cuirs, se leva, et ayant regardé d'un œil farouche le rivage de Sigée, où étoit la flotte ; comme il étoit brusque et emporté, il s'écria en levant les mains vers le ciel : « Grand Jupiter ! c'est à » la vue de nos vaisseaux que je plaide ma » cause, et l'on met Ulysse en concurrence avec » moi ; Ulysse qui n'osa autrefois s'approcher de » ces mêmes vaisseaux, lorsqu'Hector, la torche » à la main, venoit y mettre le feu, et que » moi je les sauvai de l'embrâsement dont ils » étoient menacés. Il faut, sans doute, qu'il » soit plus sûr de discourir que de combattre ; » et quel avantage puis-je espérer aujourd'hui, » puisque si je l'emporte sur Ulysse par la » valeur et par le courage, je dois lui céder la » gloire de mieux parler que moi ?

» Il est inutile, ô Grecs, que je vous raconte » mes exploits, c'est sous vos yeux qu'ils se sont » passés : qu'Ulysse qui n'eut d'autres témoins » que la nuit et les ténèbres vous apprenne les » siens. La grace que je vous demande est, je » l'avoue, d'un grand prix, mais les prétentions » de mon concurrent m'enlèvent l'honneur qu'elle » m'auroit fait. Quelque flatteuse, quelque con» sidérable que soit une récompense, il n'est » plus glorieux de l'obtenir, dès qu'Ulysse a osé » y aspirer. Il a déjà remporté tout l'avantage

» de cette dispute, puisque vaincu, il pourra
» encore se vanter d'être entré en concurrence
» avec moi. Si ma valeur étoit moins connue,
» je pourrois me prévaloir de la noblesse de mon
» extraction. Fils de Télamon, qui avec Hercule
» saccagea la ville de Troye, et qui accompagna
» Jason à la conquête de la Toison d'Or, j'ai
» pour aïeul le juste Eaque, qui juge les om-
» bres dans le séjour, où Sisyphe est condamné
» à rouler éternellement une grosse roche.
» Eaque reconnoissoit Jupiter pour son père;
» ainsi je me vois le troisième descendant de ce
» Dieu. Je renoncerois cependant à cet avantage,
» si je ne le partageois avec Achille; il étoit
» mon cousin-germain; c'est à ce titre que je
» demande ses armes. Qu'a de commun avec ce
» héros, un homme de la race de Sisyphe,
» fourbe et voleur comme lui? Veut-on me re-
» fuser des armes qui m'appartiennent, parce
» que je fus le premier qui m'armai pour la
» querelle des Grecs, et que je n'attendis pas
» qu'on m'y forçât? Me préférera-t-on un hom-
» me qui n'est venu à cette guerre que le der-
» nier de tous, et qui contrefaisant l'insensé,
» demeura honteusement dans sa maison, jus-
» qu'à ce que Palamède plus rusé que lui, mais
» malheureusement moins sensible à ses propres

» intérêts, découvrît son lâche stratagême, et
» l'obligea de partir malgré lui ? Est-il juste qu'un
» homme qui refusoit de prendre les armes,
» obtienne aujourd'hui les plus belles et les meil-
» leures de toute l'armée, et que moi, qui,
» ayant droit d'y prétendre, et qui me suis exposé
» le premier au danger, je m'en voie honteuse-
» ment privé ? Plût au Ciel qu'Ulysse eût été
» véritablement insensé, ou qu'on l'eût cru tel,
» que ce fourbe qui ne sait conseiller que des
» crimes, ne fût jamais venu sur les rivages de
» Phrygie! Malheureux fils de Péan, vous ne
» seriez pas aujourd'hui par notre faute exposé
» dans l'isle de Lemnos. C'est-là qu'obligé de
» vous cacher dans les antres les plus sauvages,
» vous attendrissez les rochers même par vos
» larmes et par vos gémissemens, et que vous
» priez sans cesse les Dieux de punir le perfide
» qui nous conseilla de vous abandonner : vos
» vœux, s'il est des Dieux dans le Ciel, seront
» exaucés. Hélas! ce grand homme, cet illustre
» capitaine, qui s'étoit lié avec nous par un ser-
» ment solemnel, le seul héritier des flêches
» d'Hercule, maintenant dévoré par la faim,
» livré aux plus vives douleurs, est obligé de se
» servir contre des oiseaux, de ces flêches aux-
» quelles étoit attachée la destinée de Troye,

» sans d'autre nourriture que ces mêmes oiseaux, » ni d'autre vêtement que leurs plumes (*). Ce» pendant tout malheureux qu'il est, Philoctète » respire encore, parce qu'il n'a pas accompagné » Ulysse. Si Palamède avoit été abandonné comme » lui, il vivroit encore, ou du moins il seroit » mort exempt du soupçon qui le fit périr. » Ulysse pour se venger de ce que ce capi» taine avoit découvert que sa folie étoit une » feinte, l'accusa d'être d'intelligence avec l'en» nemi; et ayant fait trouver dans sa tente l'ar» gent qu'il y avoit caché lui-même, il sut le » convaincre d'un crime dont il étoit l'auteur. » C'est ainsi qu'Ulysse, ou par l'exil, ou par la » mort de nos chefs, sut affoiblir notre armée: » ce sont-là ses victoires; voilà le seul endroit » par où il s'est rendu redoutable. Quand il se» roit plus éloquent que Nestor, pourroit-il se » justifier d'avoir abandonné ce sage vieillard,

(*) Au lieu de *Velatur*, *aliturque avibus*, on lit dans plusieurs imprimés *Venatur*, *aliturque avibus*. Il se nourrit des oiseaux qu'il tue; mais M. Burman a cru devoir préférer la leçon qui porte *velatur*, il se couvre des plumes des oiseaux qu'il tue : ce qui est conforme à ce qu'en dit Cicéron, *lib. I, de Finibus*. *Philoctetam pennarum contextu corpori tegumenta fecisse*. Ce sens est plus beau, et Ajax réussit mieux à rendre Ulysse odieux : ce qui est tout le but de sa harangue.

» lorsqu'ayant son cheval blessé sous lui, il im-
» ploroit son secours? Diomède est témoin que
» ce n'est point un crime que je lui suppose; il
» l'appela plusieurs fois lui-même, et quoique
» son ami, il ne put s'empêcher de lui repro-
» cher une fuite si honteuse. Les Dieux sont les
» juges de nos actions, et ils sont des juges équi-
» tables. Ulysse tombe bientôt dans le même cas
» que Nestor, et il a besoin de secours comme
» lui. On pouvoit sans injustice l'abandonner,
» comme il avoit abandonné ce capitaine; il en
» avoit lui-même dicté la loi. Cependant je l'en-
» tends appeler ses compagnons; je vole à son
» secours; je le trouve pâle, tremblant, étendu
» par terre, effrayé de la mort qui étoit pré-
» sente à ses yeux, je le couvre de mon bou-
» clier, et je lui sauve la vie. Je ne prétends
» point en tirer vanité; il n'y a point de gloire
» à sauver un lâche; mais si après ce service,
» tu veux encore me disputer les armes que je
» demande; viens, Ulysse, dans l'endroit où je
» te rencontrai, viens-y avec tes blessures, avec
» cette frayeur qui ne t'abandonna jamais; que
» l'ennemi soit présent, cache-toi sous mon bou-
» clier, et là, fais valoir tes prétentions. D'abord
» il m'avoit paru fort affoibli par les blessures:
» je le dégage, il trouve des forces pour fuir.
» Cependant Hector paroît, et amène avec lui

» les Dieux au combat : la terreur vole devant
» lui, et il répand tant d'épouvante par-tout où
» il passe, que non-seulement Ulysse, mais même
» nos plus braves guerriers en sont effrayés. Je
» m'oppose à ce fier ennemi, et dans le temps
» qu'il paroissoit le plus animé par le carnage,
» je le renversai par terre d'un grand coup de
» pierre. Vous vous ressouvenez, ô Grecs, que
» lorsque ce héros vint nous présenter un com-
» bat singulier, j'acceptai le défi ; vous souhai-
» tiez tous que le sort tombât sur moi, et vos
» vœux furent exaucés. Faut-il vous apprendre
» le succès de ce combat ? Je ne fus point vain-
» cu. Lorsque les Troyens, soutenus par Jupi-
» ter lui-même, vinrent porter dans nos vais-
» seaux le fer et le feu, où étoit alors l'éloquent
» Ulysse ? Seul, je sauvai la flotte : j'assurai votre
» retour : pourriez-vous me refuser ces armes
» que je demande pour mille vaisseaux que j'em-
» pêchai d'être brûlés ? Faut-il parler sans feinte ?
» Il est moins question ici de ma gloire que de
» celle des armes elles-mêmes ; du moins la gloire
» est égale, puisque c'est moins des armes qu'on
» donne à Ajax, qu'Ajax qu'on leur donne pour
» les porter. Qu'Ulysse vienne maintenant com-
» parer ses actions avec les miennes. Qu'il fasse
» valoir la défaite de Rhésus, et celle du lâche
» Dolon ; qu'il se vante d'avoir enlevé le Palla-

» dium et Hélénus avec lui ; il n'a rien fait de
» jour, et rien jamais sans le secours de Dio-
» mède. Si cependant vous voulez récompenser des
» actions si peu importantes, vous devez partager
» les armes qui sont le sujet de notre dispute,
» et Diomède doit en avoir la meilleure part :
» mais pourquoi les donner à Ulysse, lui qui n'a
» jamais fait aucune entreprise, que désarmé,
» que la nuit, et qui n'a jamais su attaquer l'en-
» nemi que par surprise. L'éclat dont brille le
» casque d'Achille, le trahiroit, et découvriroit
» ses embûches : il ne pourroit pas même en
» soutenir le poids : des bras aussi foibles que
» les siens seroient accablés de la pesanteur de
» sa lance, et comment sa main qui n'est propre
» qu'aux larcins, porteroit-elle ce vaste bouclier
» sur lequel est gravé le monde entier ? Insensé,
» quel est ton dessein en demandant des armes
» qui ne serviroient qu'à t'affoiblir ? Que si les
» Grecs sont assez peu équitables pour te les
» accorder, ce présent excitera moins de terreur
» chez l'ennemi, que d'envie de t'en dépouiller.
» Souviens-toi, lâche, que c'est à fuir que tu
» excelles, et qu'un fardeau si pesant, ne servi-
» roit qu'à t'embarrasser. D'ailleurs, quel besoin
» as-tu d'un bouclier ? Le tien qui a vu si peu
» de combats, est encore entier : le mien criblé
» de coups m'oblige à en chercher un autre.

» Mais finissons de vains discours; que nos ac-
» tions décident cette querelle, qu'on porte les
» armes d'Achille au milieu des ennemis : ordon-
» nez qu'on aille les enlever, et qu'elles soient
» la récompense de celui qui les aura rappor-
» tées ». Tel fut le discours d'Ajax, dont les dernières paroles furent suivies d'un applaudissement qui fit croire que le soldat lui seroit favorable. Ulysse se leva ensuite, et après avoir tenu quelque temps les yeux baissés contre terre, il regarda les chefs de l'armée qui étoient dans l'impatience de l'entendre, et leur fit ce discours avec autant de grace que d'éloquence.

« Si mes vœux et les vôtres, ô Grecs, avoient
» été exaucés, ces armes ne causeroient aucun
» démêlé parmi nous. Vous les posséderiez,
» généreux Achille, et nous vous posséderions
» encore. Mais, ajouta-t-il en essuyant ses larmes,
» puisqu'une fatale destinée nous a ravi ce héros,
» est-il quelqu'un qui ait plus de droit sur les
» armes d'Achille que celui qui fit venir Achille
» à la guerre? Pourvu toutefois que la stupidité
» de mon concurrent ne soit point un titre pour
» lui, et que mon éloquence, qui vous a été
» si souvent utile, ne devienne point un motif
» d'exclusion pour moi. Vous ne devez pas trouver
» mauvais que cette même éloquence que j'ai sou-
» vent employée pour vos intérêts, je l'emploie au-

» jourd'hui pour les miens : il n'est pas défendu
» de se servir de ses avantages, je dis des avan-
» tages qui nous sont propres ; car pour ce qui
» regarde la naissance, les aïeux, en un mot,
» tout ce que nous n'avons point fait nous-mêmes ;
» ce n'est point là un bien qui nous appartienne.
» Cependant puisqu'Ajax s'est prévalu de ce qu'il
» descendoit de Jupiter, je puis me vanter d'en
» tirer aussi mon origine, et d'être avec ce Dieu
» au même degré que lui. Laërte, mon père,
» doit la naissance à Arcésie ; Arcésie reçut le
» jour de Jupiter ; et on ne trouve point dans
» ma famille ni de criminels, ni de bannis (*).
» Ma mère qui descend de Mercure, augmente
» encore la noblesse de mon extraction, puisque
» des deux côtés je compte des Dieux parmi mes
» ancêtres. Ce n'est point cependant, ni parce
» que ma naissance est plus illustre que celle
» d'Ajax par ma mère, ni parce que mon père
» ne fut jamais coupable du meurtre de son
» frère, que je demande les armes d'Achille,
» c'est sur le mérite que vous devez décider.
» Pourvu toutefois que vous n'en fassiez pas un
» à Ajax de ce que Télamon étoit frère de Pelée.
» Ce n'est point ici une affaire de succession. Les
» armes d'Achille doivent être la récompense de la

(*) C'est un reproche tacite à Ajax, sur ce que Télamon avoit été soupçonné du meurtre de Phoque son frère.

» valeur ;

» valeur ; et si l'on veut avoir égard à la proximité du sang et aux héritiers naturels, son père est encore vivant, et Pyrrhus est son fils ; quel droit reste-t-il à Ajax ? Il faut les envoyer ou à Phthie ou dans l'isle de Scyros. Teucer, quoiqu'aussi proche parent d'Achille qu'Ajax, les demande-t-il ? Espère-t-il sur ce titre de les remporter ? Non, encore un coup, la valeur seule a droit d'y prétendre. Puisqu'il ne s'agit donc ici que des services qu'on a rendus, je vais vous faire l'histoire des miens ; et comme ils ne sont pas assez présens à ma mémoire, j'espère que l'ordre des temps m'en rappelera le souvenir.

SUITE DE LA IVe. FABLE.

« Thétis qui voyoit dans l'avenir que son
» fils devoit perdre la vie au siége de Troye,
» le cacha dans l'isle de Scyros, sous les habits
» d'une fille. Ce déguisement trompa tout le
» monde, et Ajax lui-même y fut trompé comme
» les autres. Parmi des ajustemens de femmes et
» d'autres bagatelles, je mis des armes, dont je
» crus que la vue pourroit réveiller le courage
» d'un jeune prince. Ce stratagême me réussit :
» Achille se saisit d'une lance et d'un bouclier.
» Fils de Thétis, lui dis-je, en le prenant par
» la main, le destin de Troye est entre vos
» mains; balancez-vous encore à venir renverser
» ses murailles? C'est ainsi que je déterminai ce
» jeune héros à une entreprise si digne de lui.
» Dès-là tous ses exploits m'appartiennent. C'est moi
» qui terrassai le brave Téléphe et qui lui ac-
» cordai la vie après l'avoir vaincu. La chûte
» de Thèbes doit être mise au nombre de mes
» actions. C'est mon bras qui a détruit Lesbos,
» Ténédos, Chryse, Cylle et Scyros, villes qui
» étoient sous la protection d'Apollon. C'est moi
» qui ai fait la conquête de Lyrnesse. Pour tout

» dire en un mot, puisque j'ai conduit à l'armée » le vainqueur d'Hector, la mort de ce héros » fait partie de ma gloire. C'est pour les armes » que je portai à Achille que je vous demande » les siennes. Je l'armai pendant sa vie; je dois » avoir sa dépouille après sa mort. Toute la Grèce » avoit pris part à l'affront de Ménélas : pour » le venger, on avoit assemblé en Aulide mille » vaisseaux ; mais le calme et les vents contraires » les retenoient dans le port. L'Oracle consulté » répond que pour avoir un vent favorable, » Agamemnon doit appaiser Diane, en lui im- » molant Iphigénie, sa fille. Ce prince refuse » d'obéir à un ordre si barbare. Il accuse les Dieux » de cruauté, et les sentimens du père l'em- » portent sur ceux du roi. Pour le faire changer » de résolution, je m'y pris avec tant d'adresse, » que je le portai enfin à faire céder au bien » public la tendresse paternelle. L'affaire, je » dois l'avouer aujourd'hui, étoit délicate, et je » prie Agamemnon d'oublier ce que je fus obligé » de faire pour vaincre sa résistance. Enfin le » bien des peuples, l'honneur de son frère, le » commandement d'une puissante armée et sa » propre gloire, le firent consentir à un sacri- » fice si inhumain. On me députe vers Clytem- » nestre, son épouse. Il n'étoit point question » de la fléchir, ni de la persuader ; il étoit né-

» cessaire de la tromper, et il falloit beaucoup
» d'adresse pour y réussir. Si Ajax eût été chargé
» de cette commission, nos vaisseaux seroient
» encore en Aulide, et nous attendrions vainement un vent favorable.

» On m'envoie à Troye : j'entre hardiment
» dans cette ville : je parois à la cour de Priam,
» remplie alors de grands capitaines : j'exécute
» avec intrépidité les ordres dont j'étois chargé :
» je parle pour l'intérêt de la Grèce : j'accuse
» Pâris d'avoir ravi Hélène, et je la redemande.
» Priam et Antenor, que mes raisons avoient
» persuadés, consentent à la renvoyer; mais
» Pâris, ses frères, et ceux qui l'avoient servi
» dans cet enlèvement, s'y opposent, et s'emportent au point de vouloir nous maltraiter.
» Vous le savez, Ménélas, et c'est-là le premier
» danger que nous ayons couru ensemble. Je ne
» finirois point si je voulois parler de tous les
» services que j'ai rendus pendant cette guerre,
» ou par mes exploits ou par mes conseils. Après
» les premiers combats, les ennemis se tinrent
» long-temps enfermés dans leurs murailles; nous
» n'avons recommencé à combattre en pleine
» campagne, qu'à la dixième année du siége. Que
» faisiez-vous, Ajax, pendant tout ce temps-là,
» vous qui ne savez que vous battre? De quelle
» utilité étiez-vous? Pour moi, j'observois l'en-

» nemi ; je lui dressois des embûches ; je travail-
» lois à fortifier notre camp, à le fournir de vivres
» et de munitions. Occupé à encourager le sol-
» dat, je l'exhortois à supporter avec patience les
» incommodités d'un long siége. Enfin, on m'en-
» voyoit par-tout où m'appelloient les besoins de
» l'armée. Dans ces entrefaites, Agamemnon
» trompé par un vain songe, qu'il crut lui avoir
» été envoyé par Jupiter, ordonne qu'on lève le
» siége. Son erreur le justifie ; mais Ajax s'op-
» posa-t-il à ce dessein ? S'obstina-t-il à vouloir
» prendre Troye ? Donna-t-il en cette occasion
» quelque marque de valeur ? C'est pourtant la
» seule chose qu'on puisse attendre de lui. Pour-
» quoi ne prit-il pas les armes pour arrêter les
» soldats qui abandonnoient l'armée ? Pourquoi
» ne mit-il point d'obstacle à leur départ ? Pour-
» quoi ne leur donna-t-il point un exemple qu'ils
» pussent suivre ? Etoit-ce trop pour un homme
» qui ne parle que de ses exploits ? Au contraire,
» il prit la fuite avec les autres : j'en fus témoin,
» et je rougis, Ajax, lorsque je vous vis disposé
» à un départ aussi honteux. Compagnons,
» m'écriai-je, que faites-vous ? Quelle folie d'aban-
» donner ainsi la ville de Troye dans le temps
» qu'elle est sur le point de vous ouvrir ses
» portes ? Faut-il au bout de dix ans ne remporter
» en Grèce que la honte d'avoir vu échouer

» votre entreprise ? Par ce discours, ou par quel-
» qu'autre semblable, (car la douleur me ren-
» doit éloquent dans cette occasion), j'arrêtai la
» flotte prête à partir. Lorsqu'ensuite Agamem-
» non assembla le conseil, où tout le monde
» étoit encore en alarmes, Ajax y garda le silence,
» pendant que Thersite, lui-même, que je
» punis sur le champ de son insolence, avoit osé
» insulter nos chefs sur ce qui venoit de se pas-
» ser. Je pris ensuite la parole, j'animai le sol-
» dat abattu, et je fis tant par mes discours qu'il
» retrouva enfin le courage, que la crainte lui
» avoit ôté. J'empêchai Ajax de fuir; tout ce
» qu'il a fait depuis de grand et de glorieux m'ap-
» partient. Je ne vois pas, d'ailleurs, que per-
» sonne s'empresse à lui donner des louanges :
» on ne cherche point à l'avoir pour compagnon
» de ses actions; au lieu que Diomède me com-
» munique tous ses projets, se sert de mes con-
» seils, et m'associe à toutes ses entreprises. Il
» est glorieux, sans doute, d'être choisi seul par
» Diomède, parmi tant de braves et tant de vail-
» lans hommes. Ce n'étoit point le sort qui nous
» contraignoit de marcher, lorsque sans craindre
» ni les ténèbres ni l'ennemi, nous rencontrâmes
» Dolon qui venoit nous épier, comme de notre
» côté nous allions épier les Troyens. Je lui ôtai
» la vie; mais ce ne fut qu'après l'avoir forcé de

» nous révéler tous les projets de l'ennemi. Informé
» de leurs desseins les plus cachés, il ne me res-
» toit plus rien à faire, et je pouvois retourner
» à l'armée avec honneur. Cependant je m'avan-
» çai encore jusqu'au quartier de Rhésus, et
» après l'avoir tué, lui et tous ses compagnons,
» je revins monté sur son char, j'entrai triom-
» phant dans notre camp. Refusez-moi mainte-
» nant les armes d'Achille, dont les chevaux
» devoient être la récompense de Dolon, si son
» dessein eût réussi, et donnez-les à Ajax. Faut-il
» encore vous rappeller la victoire que je rem-
» portai sur Sarpédon et sur les Lyciens qui le
» suivoient ? Vous parlerai-je de Céranon, d'Hip-
» paside, d'Alastor, de Chromis, d'Alcandre,
» d'Halius, de Noëmon, de Prytanys, de Cher-
» sidamas, de Thoon, de Charope, d'Ennomon,
» et de tant d'autres moins connus que ceux que
» je viens de nommer, et que mon bras a fait
» périr sous les murailles de Troye. Je pourrois
» ajouter que j'ai plusieurs blessures qui sont
» des marques honorables de ma valeur. Ne m'en
» croyez pas sur ma parole, ajouta-t-il, en se
» découvrant l'estomac ; les voilà ces plaies que
» j'ai reçues en combattant pour l'honneur de
» la patrie. Ajax, depuis tant d'années que dure
» la guerre, n'a pas encore perdu une goutte
» de son sang ; il n'a pas une seule blessure sur

» tout son corps. Il est vrai, et je ne suis pas
» assez injuste pour lui refuser la gloire qu'il
» mérite, qu'il s'opposa vigoureusement aux
» Troyens et à Jupiter lui-même, dans le temps
» qu'ils venoient mettre le feu à nos vaisseaux;
» mais il ne doit pas prétendre seul à un hon-
» neur que vous devez partager avec lui : Pa-
» trocle, revêtu des armes d'Achille, repoussa
» dans cette occasion les Troyens et Hector, et
» empêcha nos vaisseaux d'être brûlés. Ajax se
» vante encore d'avoir été le seul qui eût osé
» accepter le combat singulier que le même Hec-
» tor étoit venu présenter aux Grecs; mais il ne
» veut pas apparemment se ressouvenir qu'Aga-
» memnon, quelques-uns de nos capitaines et
» moi nous acceptâmes ce défi (*). Il ne fut que
» le neuvième de ceux qui se présentèrent, et

(*) Les traducteurs ayant lu, *Regisque*, *Ducisque*, *meique*, ont cru, sans aucune raison, qu'Ovide avoit voulu nommer Ménélas avec Agamemnon et Ulysse; mais puisqu'ils furent neuf qui s'offrirent à ce combat, M. Burman a fort bien rétabli la leçon en mettant *Ducumque*. La seule chose en quoi notre poëte s'éloigne d'Homère, c'est en disant qu'Ajax étoit *Nonus in officio*, le dernier de ceux qui se présentèrent pour se battre contre Hector; au lieu que le poëte grec dit que c'étoit Ulysse; mais il a été permis à Ovide de s'éloigner d'Homère, pour insinuer dans toute cette harangue l'avantage d'Ulysse sur Ajax.

» ce fut le sort qui décida en sa faveur. Après » tout, quel fut le sort de ce grand combat, » vaillant et brave Ajax ? Hector se retira sans » être blessé.

» C'est avec une extrême douleur que je me » trouve obligé de rappeler le souvenir de ce » triste moment où nous perdîmes Achille, le » rempart de toute la Grèce. Hélas! mes larmes, » l'affliction dont j'étois accablé, ni la crainte ne » m'empêchèrent pas d'enlever son corps, et de » l'emporter sur mes épaules; oui, ces mêmes » épaules portèrent le corps et les armes de ce » jeune héros, et ce sont ces mêmes armes que » j'ai tant de peine à obtenir aujourd'hui. J'ai » donc, comme vous voyez, assez de force pour » en soutenir le poids, et je ne manquerai ja- » mais de reconnoissance, si vous me les accor- » dez. Thétis n'aura donc fait fabriquer par un » Dieu, et avec tant d'art, des armes pour son » fils, que pour en revêtir un soldat également » grossier et ignorant? Ajax ne connoîtroit point » le prix de la belle gravure du bouclier, sur » lequel on voit l'Océan, la Terre, le Ciel, avec » tous ses Astres, les Pleyades, les Hyades, la » constellation de l'Ourse, l'épée d'Orion, et un » grand nombre de villes : tout cela est au-des- » sus de ses connoissances. Il demande des armes » qui seroient une énigme pour lui. Quoi! il me

» reproche, que pour me dérober aux dangers
» et aux travaux de la guerre, je n'ai pris les
» armes que des derniers! Ne voit-il pas que
» ce reproche tombe aussi sur le grand Achille?
» Si c'est un crime de s'être déguisé pour ne
» point venir à cette guerre, c'est un crime que
» je partage avec ce héros; et s'il est honteux
» d'avoir temporisé, j'ai la gloire du moins d'être
» arrivé au camp avant lui. Une épouse chaste
» et aimable me retenoit: une mère tendre ar-
» rêtoit Achille. Nous ne pûmes leur refuser
» quelques jours; le reste a été employé au ser-
» vice de la patrie. Enfin, si je ne puis me laver
» de ce crime, il suffit qu'il me soit commun
» avec ce grand capitaine. D'ailleurs, ce fut
» Ulysse qui découvrit l'artifice d'Achille, et ce
» n'est point Ajax qui a conduit Ulysse à la guerre.
» Vous ne devez point être étonnés, ô Grecs!
» des injures grossières qu'il vient de me dire;
» il ne vous a pas épargnés plus que moi; car
» enfin si je suis coupable d'avoir supposé un
» crime à Palamède, vous sera-t-il glorieux de
» l'avoir condamné? Mais ce crime vous parut
» si énorme, il fut si bien prouvé, que Pala-
» mède ne put jamais s'en justifier. Ce ne fut
» point sur une simple accusation que vous le
» jugeâtes; vos yeux furent témoins de sa trahi-
» son, et l'or trouvé dans sa tente, la prouva

» mieux que tout ce qu'on auroit pu dire contre » lui. Je ne crois pas, au reste, que l'on puisse » me faire un crime personnel de ce que Phi- » loctète fut abandonné dans l'isle de Lemnos. » C'est à vous, capitaines Grecs, à vous en jus- » tifier, puisque vous avez consenti qu'on l'y » laissât. Je ne me défends pas d'avoir été le » premier à vous le conseiller, pour ne pas » l'exposer d'abord aux fatigues d'un voyage in- » commode, et aux travaux d'une longue guerre, » et pour voir si le repos n'adouciroit point les » cruelles douleurs que lui causoit sa blessure: » il consentit lui-même à demeurer, et il res- » pire encore (*). Mon avis étoit donc non-seu- » lement un conseil sage et prudent, ce qui » suffiroit pour me disculper; mais ce qui vaut » encore mieux, il a été suivi d'un heureux » succès. Maintenant que le destin déclare que

(*) Une des fatalités de Troye portoit que cette ville ne pouvoit être prise sans les flèches d'Hercule, qui étoient entre les mains de Philoctète, comme je l'ai dit dans l'histoire d'Hercule. Une de ces flèches étant tombée sur le pied de Philoctète, le venin de l'hydre de Lerne y avoit causé un abcès : et Ulysse avoit conseillé aux Grecs d'abandonner ce capitaine dans l'isle de Lemnos, où il souffrit les maux les plus cruels. Cependant le même Ulysse ne laissa pas d'être député vers lui, et il fit si bien qu'il l'emmena enfin au siège de Troye. Ce qui n'arriva qu'après cette harangue.

» Troye ne sauroit être renversée sans la pré-
» sence de ce capitaine, ne me chargez point de
» la commission de l'aller chercher, donnez-la
» à Ajax : il saura avec cette éloquence douce
» et insinuante qu'il possède si bien, calmer un
» homme aigri par la colère et par les douleurs;
» ou du moins fin et rusé comme il est, il trou-
» vera quelque expédient ingénieux pour le
» ramener. Parlons sans déguisement; vous ver-
» rez le Simoïs remonter à sa source, les arbres
» du mont Ida se dépouiller de toutes leurs
» feuilles, la Grèce donner du secours à Troye,
» plutôt que de voir que les conseils du stupide
» Ajax vous soient utiles, si une fois je cesse
» de vous donner les miens. Non, fier et bar-
» bare Philoctète, quelqu'offensé que vous soyez
» contre toute l'armée, contre le roi qui nous
» commande, contre moi en particulier, quoi-
» que je vous sois en horreur, et que vous
» fassiez sans cesse des vœux contre moi; que
» vous souhaitiez dans l'excès de votre colère,
» que je tombe quelque jour entre vos mains,
» et que ma vie dépende de vous comme la
» vôtre dépendit de moi, pour pouvoir assouvir
» dans mon sang la haine que vous me portez;
» tout cela n'empêchera pas que je n'aille vous
» chercher; que je ne vous force à me suivre;
» et si le Ciel favorise mon entreprise, je serai

» aussi utile à la Grèce, en lui procurant les
» flêches d'Hercule, dont vous êtes le dépositaire,
» que je le fus lorsque j'enlevai au milieu des
» ennemis la statue sacrée de Minerve ; que
» j'emmenai Hélénus captif, et que j'appris par
» lui les secrets les plus cachés des Troyens, et
» tout ce que les Dieux lui avoient révélé sur leur
» destinée. Qu'Ajax vienne maintenant se comparer
» à moi : car enfin, Troye étoit imprenable si je
» n'avois exécuté ce que je viens de raconter.
» Où étoit ce redoutable guerrier, lorsqu'il fal-
» lut venir à bout de ces entreprises ? A quoi
» y ont servi ces promesses aussi vaines que
» magnifiques, dont il nous étourdit sans cesse ?
» Pourquoi un homme aussi intrépide que lui,
» marqueroit-il tant de frayeur, lorsqu'Ulysse,
» au milieu des ténèbres de la nuit, ose passer
» à travers les sentinelles, entrer dans la ville de
» Troye, pénétrer jusques dans la citadelle, ar-
» racher Minerve de son temple, et l'emporter
» malgré les ennemis armés qui l'environnoient ?
» Si je n'eusse exécuté cette entreprise, le fils de
» Télamon porteroit en vain un bouclier couvert
» de sept cuirs. Ce fut dans cette nuit que je
» devins le vainqueur de Troye : cette ville fut
» prise dès qu'elle ne fut plus imprenable. Cessez
» donc, Ajax, de marquer par vos gestes, et par
» je ne sais quel murmure, de vouloir nous faire

» entendre que Diomède eut part à cette action :
» je ne lui refuse point la gloire qui lui appar-
» tient ; mais dites-moi, lorsque vous empêchâtes
» que les Troyens ne vinssent brûler notre flotte,
» étiez-vous seul ? Vous aviez avec vous une
» troupe d'hommes choisis. Moi je n'avois pour
» compagnon que le seul Diomède. Si ce grand
» capitaine n'étoit persuadé que la sagesse doit
» l'emporter sur la valeur, et qu'être invincible
» n'est pas un titre pour disputer les armes
» d'Achille, il auroit pu les demander. Ajax,
» fils d'Oïlée, plus sage et plus modéré que vous,
» le brave Euripile, le généreux fils d'Andre-
» mon (*), Idoménée, Mérion et Ménélas, au-
» roient aussi droit d'y prétendre. Quoiqu'aucun
» d'eux ne vous cède du côté de la valeur, ils
» ont cru néanmoins que leurs belles actions
» doivent céder à la sagesse de mes conseils.
» Votre bras, je l'avoue, est redoutable dans les
» combats, mais la fougue de votre génie a be-
» soin de la sage retenue du mien. Vous avez
» en partage la force et le courage, mais vous
» manquez de cette prévoyance dont je puis me
» glorifier. Vous êtes bon pour un jour de ba-

(*) Thoas, roi des Etoliens, qui, selon Homère, Iliade, liv. II, conduisit 40 vaisseaux au siège de Troye. Je ne sais pourquoi M. du Ryer, et après lui M. l'abbé de Bellegarde, ont mis Euriphon au lieu de Thoas.

» taille ; mais Agamemnon me consulte sur le
» moment où il faut la donner. Enfin, vous agis-
» sez du corps, et moi de l'esprit ; et autant que
» le pilote doit l'emporter sur celui qui rame, le
» général sur le soldat, autant je dois l'empor-
» ter sur vous. Avec cela j'ai le bras aussi bon
» que la tête ; et il faut ces deux parties pour
» faire un capitaine. Donnez donc, généreux
» princes, ces armes à un homme qui ne cessa
» jamais de veiller pour le salut de l'armée ;
» qu'elles deviennent la récompense des soins
» et des fatigues que je me suis donnés pendant
» une si longue guerre. Nous voilà heureuse-
» ment arrivés à la fin de nos travaux : le charme
» est rompu : j'ai pris la ville de Troye en levant
» les obstacles qui l'empêchoient d'être prise. Je
» vous conjure donc par l'espérance que nous
» avons maintenant de nous en rendre bientôt
» les maîtres ; par ces murs qui vont tomber à
» vos pieds ; par les Dieux que j'ai enlevés à nos
» ennemis, de m'accorder une demande si juste.
» Je vous en conjure par tout ce qui reste en-
» core à faire, où l'on ait besoin de sagesse, de
» courage. S'il faut quelque action hardie, une
» entreprise d'éclat, si toutes les destinées de
» Troye ne sont point encore accomplies, sou-
» venez-vous que j'ai toujours le même zèle et

» la même ardeur pour votre service : que si
» malgré tout ce que je viens de vous dire, vous
» me refusez les armes que je demande, donnez-
» les du moins à Minerve, ajouta-t-il, en leur
» montrant la statue de la Déesse ».

Ce discours et ce spectacle émeurent les chefs de l'armée : on reconnut dans cette occasion le pouvoir de l'éloquence ; et les armes du plus vaillant de tous les hommes devinrent la récompense du plus éloquent. Le brave Ajax, qui seul s'étoit opposé à Hector, qui avoit bravé tant de fois le fer, le feu, et Jupiter lui-même, ne put être le maître de sa colère. Jusques-là toujours invincible, la douleur seule sut le vaincre. « Ce
» fer, dit-il, en prenant son épée, est du moins
» à moi. Ulysse viendra-t-il me l'arracher ? Non,
» sans doute, et c'est contre moi qu'il faut l'em-
» ployer maintenant. Toujours teint du sang des
» Phrygiens, aujourd'hui il le sera de celui de son
» maître : Ajax, du moins, ne sera vaincu que par
» Ajax lui-même ». Après ce peu de paroles, il se plongea son épée dans le sein ; on fit de vains efforts pour l'en tirer ; mais il n'y eut que le sang qui sortoit de sa blessure avec impétuosité, qui pût l'en arracher. La terre teinte de ce sang, fit éclore une fleur couleur de pourpre, semblable à celle que forma autrefois le sang du jeune Hyacinthe,

Hyacinthe, et avec les mêmes lettres, qui marquent dans l'une le nom d'Ajax, et dans l'autre les plaintes d'Apollon (*).

Ulysse, après cette victoire, partit pour aller chercher les flêches d'Hercule dans le pays que Thoas et Hypsipyle sa fille, qui en avoit fait massacrer tous les hommes, avoient rendu si fameux (**), d'où ayant ramené au camp Philoctète qui avoit ces flêches en son pouvoir, on termina enfin une si longue guerre. Troye et l'empire de Priam sont renversés. La malheureuse Hécube, après avoir tout perdu, privée même de la figure humaine, porte par ses aboiemens la terreur dans une terre étrangère. L'Hellespont, dans cette partie où il commence à se resserrer, voyoit Ilion en feu, et la flamme qui le consumoit n'étoit pas encore éteinte, lorsque l'autel de Jupiter fut souillé du sang de l'infortuné Priam. La prêtresse d'Apollon, Cassandre, arrachée par les cheveux du temple de ce Dieu, lève vainement les mains vers le Ciel pour en implorer le secours (***). Les dames Troyennes

(*) Ces deux lettres sont *Ai* qui sont les deux premières du nom d'Ajax, et qui expriment aussi les plaintes qu'on fait à la mort de quelqu'un.

(**) L'isle de Lemnos. Voyez ce qui a été dit sur ce sujet dans l'explication de la fable des Argonautes.

(***) Virgile, lib. II, dit qu'elle avoit les mains liées

qui embrassoient les statues de leurs Dieux; et les autels enflammés, en sont indignement tirées par leurs vainqueurs. Astianax est précipité de cette même tour, d'où sa mère lui avoit fait si souvent voir Hector combattant pour l'empire de ses pères. Enfin, le vent étant favorable, les Grecs se disposèrent à partir. Ce fut dans ce triste moment que les Troyennes redoublèrent leurs cris et leurs gémissemens. Adieu, chère Troye, disoient-elles, en baisant pour la dernière fois la terre qu'elles alloient quitter; adieu, nous te perdons pour toujours. C'est ainsi qu'elles abandonnèrent leurs maisons, qui étoient en proie à la flamme. Hécube, quel spectacle! retirée par Ulysse du tombeau de ses enfans, dans le temps qu'elle baisoit leurs cendres, et tenoit embrassées les pierres qui les couvroient, est enfin contrainte de s'embarquer la dernière de toutes. Elle eut du moins dans son malheur la triste consolation d'emporter avec elle les cendres d'Hector qu'elle avoit avalées, et de laisser dans le tombeau de ce cher fils, ses cheveux et ses larmes dont elle fit un sacrifice à ses mânes (*),

et qu'elle levoit inutilement les yeux vers le ciel, *Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.* L'un et l'autre font allusion à l'insulte que lui avoit faite Ajax, fils d'Oilée.

(*) Ovide dit *inferias inopes*, ou parce qu'elle n'avoit alors autre chose à lui offrir, ou parce que c'étoit le sacrifice des personnes les plus pauvres.

la fortune ne lui ayant laissé que ses larmes et ses cheveux. Sur le rivage opposé à la Phrygie, où Troye fut autrefois, est le pays des Thraces dont Polymestor étoit roi : Priam avoit envoyé secrètement à ce prince le jeune Polydore son fils, pour être élevé à sa cour, et pour l'éloigner des dangers auxquels il eût été exposé pendant cette guerre. Ce projet auroit été très-sage, s'il n'avoit envoyé avec son fils des trésors capables de tenter un homme avare, et de le porter aux plus grands crimes. En effet, lorsque le roi de Thrace apprit que les Grecs s'étoient rendus maîtres de la ville de Troye, il viola les droits les plus sacrés, égorgea le jeune Polydore; et espérant d'ensevelir sous les flots son crime avec le corps de ce prince infortuné, il le jeta dans la mer.

FABLES V, VI, VII ET VIII.

ARGUMENT.

Les Grecs s'en retournant en leur pays, leurs vaisseaux furent arrêtés en Thrace par l'ombre d'Achille ; et pour appaiser ses mânes, on lui immola Polyxène, fille de Priam, qu'il demandoit en sacrifice. Hécube occupée à prendre de l'eau pour laver le corps de Polyxène, rencontra Polydore mort, qui étoit le dernier de ses enfans, et en devint si furieuse, qu'elle courut au palais du meurtrier de son fils, et l'ayant prié de lui parler en secret, sous prétexte de lui découvrir un trésor qu'elle avoit réservé à Polydore, elle lui creva les yeux, et fut ensuite métamorphosée en chienne. Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, ayant été tué par Achille, on lui fait de magnifiques funérailles, et à la prière que l'Aurore fait à Jupiter, on voit sortir de ses cendres des oiseaux, qu'on appelle depuis memnonides.

CEPENDANT le fils d'Atrée avoit jeté l'ancre sur les côtes de Thrace, pour attendre un vent

favorable, lorsque l'ombre d'Achille apparut aux Grecs avec cet air de fierté qu'avoit ce jeune héros, lorsqu'il tira l'épée contre Agamemnon, et leur parla ainsi : « Vous partez, Achille est » oublié, et sa gloire va demeurer pour jamais » ensevelie dans son tombeau. Arrêtez, pour » honorer ses mânes, immolez Polyxène ». A peine l'ombre avoit achevé de parler, que les Grecs allèrent arracher d'entre les bras de sa mère, cette princesse infortunée, qui étoit alors son unique consolation. Victime d'une ombre barbare, Polyxène se laissa conduire au tombeau d'Achille avec un courage et une fermeté qui trouvent peu d'exemples dans son sexe. Elle arrive près de l'autel, où en voyant le triste appareil du sacrifice, et Néoptolème, qui, le fer à la main avoit les yeux attachés sur elle, lui tint ce discours : « Achève, cruel, de répandre un » sang illustre ; frappe ce sein, ajouta-t-elle en » le découvrant, que rien ne t'arrête. Polyxène, » qui n'oublia jamais ni son sang ni sa naissance, » préfère la mort à l'esclavage ; et comme » tu ne saurois appaiser aucune divinité par un » sacrifice si inhumain, abrège d'inutiles céré- » monies. La seule chose que je souhaiterois, » est que ma mère pût ignorer ma mort. Seule » elle ébranle ma constance, et diminue la joie » que me causeroit le trépas, quoiqu'il soit un

» moindre supplice pour elle, que la vie que tu
» lui laisses. Vous, Grecs, éloignez-vous, afin
» que mon ombre puisse descendre libre dans
» le séjour de Pluton, que vos mains ne souillent
» point la pureté d'une princesse qui fut
» toujours chaste. Ma prière est juste, et mon
» sang, lorsque j'aurai la liberté de le répandre,
» en sera plus agréable à celui, quel qu'il soit,
» que vous prétendez appaiser par ma mort. Si
» mes dernières paroles peuvent vous toucher,
» voici ce qu'exige encore de vous la fille de
» Priam, non votre esclave. Rendez mon corps
» à ma mère sans rançon : autrefois elle n'épargna
» pas ses trésors dans de pareilles occasions ;
» que ses larmes aujourd'hui soient le seul prix
» avec lequel elle achète le triste droit de me
» rendre les derniers devoirs ». Ainsi parla Polyxène, sans répandre une seule larme, quoiqu'elle en arrachât à toute l'assemblée. Le ministre du sacrifice, fondant lui-même en pleurs, ne lui plongea qu'à regret le poignard dans le sein. Frappée du coup mortel, ses forces l'abandonnent, elle tombe ; et regardant la mort d'un œil intrépide, elle se couvre de sa robe, afin que sa chûte n'eût rien que de décent, et qui ne fût digne de la pureté d'une vierge. Les dames Troyennes enlèvent son corps, et rappellant à leur mémoire les malheurs de la famille de Priam,

à laquelle cette fatale guerre avoit coûté tant de sang ; tantôt elles déplorent votre triste sort, infortunée Polyxène ; tantôt elles gémissent sur vos malheurs, malheureuse épouse de Priam, mère de tant de princes autrefois l'honneur et la gloire de l'Asie, aujourd'hui le rebut de tout le monde, qu'Ulysse ne souffre parmi les esclaves, que parce que vous donnâtes le jour à Hector. Quel revers ! à peine Hector trouve un maître à sa mère ! Cette reine infortunée, dont les larmes avoient coulé tant de fois pour sa patrie, pour ses enfans et pour son époux, en répand encore pour la fille qu'elle vient de perdre. Elle tient entre ses bras ce corps, qu'avoit animé une si belle ame, elle en arrose la plaie avec ses larmes, et la baise tendrement ; elle mêle ses cheveux blancs avec le sang de sa fille, se meurtrit le sein ; et dans les transports de la plus vive douleur, elle exprime ainsi ses regrets.
« Ma chère fille, tu n'es plus ; ta mort met le » comble à mes malheurs, et cette fatale blessure qui vient de t'ôter la vie, perce le cœur » de la plus malheureuse de toutes les mères. » J'ai tout perdu, lorsque je t'ai vu rendre le » dernier soupir. Il ne te manquoit pour ressembler à tes frères, que de finir tes tristes » jours d'une manière si cruelle. En vain je me » flattois que ma fille n'étoit pas exposée à une

» mort violente, le fer n'a pas même épargné
» son sexe. Il falloit donc, chère Polyxène, que
» Troye qui a coûté la vie à tous tes frères, et
» le cruel Achille, né pour la perte de ma fa-
» mille, te ravissent aussi le jour. Lorsque je
» vis ce fatal ennemi expirer sous les coups de
» Pâris et d'Apollon : hélas ! disois-je en moi-
» même, le barbare ne sera plus à craindre.
» Cependant il étoit encore à craindre pour moi ;
» ses cendres s'élèvent contre nous, et nous re-
» trouvons ce fier ennemi jusques dans son tom-
» beau. Mère infortunée, je n'ai donc été féconde
» que pour assouvir la haine implacable du
» petit-fils d'Eaque. Ilion n'est plus, et les mal-
» heurs de cette ville déplorable finissent par
» la plus triste de toutes les catastrophes. Non,
» non, ils ne finissent point encore. Troye existe
» toujours pour moi ; elle fournit une nouvelle
» matière à ma douleur. Reine autrefois si heu-
» reuse ; qu'une famille nombreuse et florissante,
» et la gloire d'un époux puissant, élevoient au
» faîte des grandeurs ; aujourd'hui errante,
» pauvre, on m'arrache du tombeau de mes en-
» fans, et on me destine à être l'esclave de
» Pénélope. Voilà, dira-t-elle aux dames d'Ithaque,
» qui me verront occupée à des ouvrages
» serviles, voilà la mère d'Hector, l'épouse de
» Priam. Mais, est-ce là le comble de mes

» maux ? Non, il falloit encore après la perte
» de tous mes enfans, que ma chère Polyxène,
» l'unique consolation d'une mère désolée, ser-
» vît de victimes aux mânes d'un implacable
» ennemi ; c'est pour honorer son tombeau, ma
» chère fille, que je te donnai le jour. Pourquoi
» respirai-je encore ? Qu'est-ce qui peut m'atta-
» cher à la vie ? Funeste vieillesse, à quoi me
» réserves-tu ? Dieux barbares, est-ce donc pour
» de nouveaux malheurs que vous prolongez
» mes tristes jours ; croiroit-on après la destruc-
» tion de Troye que Priam pût être heureux ;
» oui, son sort est digne d'envie, puisque le
» même jour qui le termina, fut le dernier de
» son empire. Du moins, ma chère fille, il n'a
» pas été témoin de ta mort. Mais peut-être
» qu'on te destine des funérailles dignes de ta
» naissance, et que ton corps reposera dans le
» tombeau des rois tes ancêtres. Hélas! la famille
» de Priam ne doit plus prétendre à ces hon-
» neurs. Les larmes de ta mère, la seule chose
» qui lui reste, et un peu de terre sur un rivage
» étranger, c'est-là ce que tu peux attendre.
» Tout est perdu pour moi : il ne me reste plus
» que Polydore, le plus jeune de mes fils, que
» son père pendant le siége de Troye, confia
» au roi de Thrace. Pour lui seul je prolonge
» encore ma misérable vie ; allons sans tarder

» davantage, allons laver la plaie et le corps de
» Polyxène ». Elle dit, et marchant vers le rivage d'un pas lent et mal assuré, et les cheveux épars, elle demandoit aux Troyennes qui l'accompagnoient, une urne pour puiser de l'eau, lorsqu'elle apperçut sur le sable le corps de son fils, que Polymestor avoit percé de coups. A cette vue, les femmes poussent un grand cri, Hécube demeure muette, et la douleur tarit tout-à-coup la source de ses larmes. Immobile, quelquefois elle tient les yeux baissés contre terre, quelquefois elle les lève tristement vers le Ciel, ou les arrête sur le visage et sur les plaies de son fils. Enfin, se laissant transporter tout d'un coup à la fureur et à la rage, elle oublie l'état où elle est, et agissant comme si en effet elle étoit encore sur le trône, elle ne songe qu'à se venger. Telle qu'une lionne en fureur, à qui on vient d'enlever ses petits, suit les traces du ravisseur; Hécube oubliant ses années, et ne consultant que son courage, court au palais du meurtrier de son fils, et demande à lui parler en secret, sous prétexte de lui découvrir un trésor qu'elle avoit réservé à Polydore. L'avare Polymestor flatté de l'espérance d'une nouvelle proie, ajoute foi à ses discours, et va avec elle dans un lieu écarté. Là, Polymestor lui dit d'un air dissimulé: « Vous pouvez me confier le dépôt que

» vous destinez à votre fils ; tout ce que j'ai déjà » reçu pour lui, et ce que je pourrai recevoir » lui sera fidèlement rendu : j'en jure par les » Dieux immortels » : La reine que ce discours et les sermens du prince perfide animèrent d'une nouvelle fureur, le regarda d'un œil de courroux, et aidée des femmes de sa suite, elle se jeta sur lui et lui arracha les yeux. Les Thraces informés du malheur arrivé à leur roi, se mirent à poursuivre les Phrygiens à coups de flèches et de pierres. Hécube court après ces pierres et les mord, et voulant ouvrir la bouche pour parler et se plaindre, elle ne fait entendre que des aboiemens. On voit encore le lieu où arriva cette aventure, et il en porte le nom. Cette princesse infortunée se ressouvenant sans cesse de ses malheurs, fit retentir pendant long-temps de ses hurlemens les rivages de Thrace, et le triste état où elle étoit réduite, toucha de compassion les Grecs et les Troyens : les Dieux furent sensibles à ses malheurs, et Junon elle-même fut forcée d'avouer qu'elle n'avoit pas mérité une si cruelle destinée.

Quoique l'Aurore eût toujours été du parti des Troyens, elle ne parut pas cependant fort sensible à la prise de Troye, ni à l'affliction d'Hécube. Occupée de ses propres malheurs, elle pleuroit la mort de Memnon son fils, qu'elle

venoit de voir périr par les mains d'Achille, dans les campagnes de Phrygie. A ce triste spectacle, on vit pâlir cette couleur vive et vermeille, qui brille lorsque l'Aurore paroît, et le Ciel demeura couvert de nuages. Cette tendre mère ne pouvant soutenir la vue du bûcher qui alloit réduire en cendres le corps de son fils, alla les cheveux épars et les yeux baignés de larmes, se jeter aux pieds de Jupiter, et lui parla ainsi : « Quoi-
» que la moindre des Déesses qui habitent l'Olympe,
» puisque les mortels m'ont élevé si peu de
» temples, je viens cependant, en cette qualité,
» non pour vous demander des autels et de l'en-
» cens, ni pour vous prier d'ordonner qu'on
» établisse des jours de fêtes en mon honneur,
» que j'aurois cependant droit d'exiger, si on avoit
» égard aux services que je rends à l'univers,
» lorsque je lui prête cette lumière, qui fait dis-
» paroître les ténèbres de la nuit. Livrée à des
» soins plus pressans, l'Aurore n'est pas en état
» de demander aujourd'hui les honneurs qu'elle
» mérite. C'est l'intérêt de Memnon qui l'amène,
» de ce cher fils, qui étant venu au secours de
» Priam son oncle, a vu trancher ses jours dans
» la fleur de sa jeunesse, par les mains du cruel
» Achille. Telle étoit sa destinée. Pour consoler
» une mère affligée, je vous conjure, Souverain
» des Dieux, de lui accorder quelque privilège

» qui le distingue des autres mortels ». Jupiter écouta la prière de l'Aurore. Dans le moment, le bûcher déjà allumé s'écroula, et on en vit sortir des tourbillons de fumée, qui obscurcirent l'air, et qui ressembloient à ces vapeurs qu'exhalent les fleuves, et que les rayons du soleil ne peuvent percer. Les monçeaux de cendres qui s'élèvent en l'air, s'étant condensés, présentèrent d'abord un corps qui emprunta du feu, la chaleur et la vie, et la légèreté de cet élément lui fournit des aîles. Cette masse n'étoit d'abord qu'une espèce informe d'oiseau. Un moment après elle en prit toute la ressemblance, et se mit à battre des aîles, ainsi qu'un nombre infini d'autres qui sortirent des mêmes cendres. Ces oiseaux firent trois fois le tour du bûcher, trois fois ils firent entendre les mêmes cris. A la quatrième, ils se séparèrent en deux bandes, et se battirent les uns contre les autres avec tant de fureur et d'opiniâtreté, qu'ils tombèrent auprès du bûcher, comme des victimes qui s'immoloient aux cendres dont ils venoient de sortir : montrant par-là qu'ils devoient la naissance à un homme rempli de valeur et de courage. Ce fut aussi de lui qu'ils prirent le nom de memnonides. Ces oiseaux ne manquent pas de venir tous les ans dans le même endroit, où, par un semblable combat ils honorent le tombeau de ce héros. Tout le

monde avoit été touché d'entendre hurler l'infortunée Hécube ; l'Aurore seule n'avoit paru sensible qu'à ses propres malheurs. Elle versa des pleurs en abondance pour son fils, et depuis le jour fatal qu'elle le perdit, elle n'a point cessé d'en répandre. Ce sont ces mêmes larmes dont se forme la rosée qui tombe le matin.

FABLES IX, X ET XI.

ARGUMENT.

Enée, après la destruction de Troye, se sauve à Délos, chez Anius, prêtre d'Apollon, avec Anchise son père, et Ascagne son fils. Anius conte à Enée de quelle manière ses filles avoient été changées en colombes. Anius, Anchise et Enée se font des présens l'un à l'autre en se quittant, et Ovide prend de-là occasion de décrire la fable des filles d'Orion, qui s'étant immolées volontairement pour le salut de Thèbes leur patrie, que la peste désoloit, deux jeunes hommes couronnés sortirent de leurs cendres.

CEPENDANT le destin ne permit pas que toutes les espérances de Troye fussent ensevelies sous ses ruines. Le pieux Enée emporta sur ses épaules ses Dieux domestiques et son père, qu'il regardoit comme un fardeau aussi précieux que ses Dieux. Parmi tant de richesses que Troye enfermoit, il ne se chargea que de ce dépôt, et d'Ascagne son fils. Etant sorti du port d'Antandre, petite ville de Phrygie, avec sa flotte,

et profitant d'un vent favorable, il s'éloigna de la Thrace encore souillée du sang de Polydore, et arriva heureusement à Délos, ville consacrée à Apollon. Anius, prêtre de ce Dieu, et roi de l'isle, le reçut favorablement, lui fit voir le temple, et ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la ville, et lui montra les deux arbres que Latone tenoit embrassés lorsqu'elle accoucha d'Apollon et de Diane. Enfin, après avoir offert aux Dieux, selon la coutume, du vin et de l'encens, et immolé des victimes en leur honneur, il conduisit son hôte dans son palais, où il lui fit un grand festin. Alors Anchise adressant la parole à Anius: » il me semble, lui dit-il, autant que je puis » m'en ressouvenir, que lorsque je vins autre- » fois ici, vous aviez un fils et quatre filles. » Illustre Anchise, lui répartit Anius d'un air » triste et affligé, vous ne vous trompez pas: » j'avois en ce temps-là cinq enfans; mais telle » est l'inconstance des choses humaines; aujour- » d'hui je puis presque dire qu'il ne m'en reste » aucun; car quelle consolation et quel secours » puis-je tirer d'un fils absent? Souverain de » l'isle d'Andros, à laquelle il fait porter son » nom, ses nouveaux états lui tiennent lieu de » père. Apollon lui a révélé la connoissance de » l'avenir, et Bacchus accorda à mes filles un » privilège qui passe toute créance, et qu'elles

» n'auroient

» n'auroient jamais osé espérer. Tout ce qu'elles » touchoient étoit changé dans le moment en » bled, en vin, ou en huile : ainsi elles étoient » devenues des sources fécondes de tout ce qui » est nécessaire à l'usage de la vie. Ne vous ima- » ginez pas, cher Anchise, que je n'ai eu aucune » part à vos malheurs. Dès qu'Agamemnon qui » a renversé vos murailles, apprit que mes filles » possédoient un don si précieux, il voulut » les avoir dans son camp, pour nourrir son » armée des biens qu'une Divinité bienfaisante » leur accordoit, et il les arracha d'entre mes » bras, malgré elles et malgré moi. Ayant trouvé » le moyen de s'échapper, elles prirent la fuite, » et cherchèrent un asyle contre le tyran. Il » y en eut deux qui passèrent dans l'isle d'Eu- » bée ; les deux autres se réfugièrent dans celle » d'Andros, près de leur frère. Aussi-tôt une » troupe d'hommes armés entra dans ses états, » et on le menaça de mettre tout à feu et à sang, » s'il ne livroit ses sœurs. La tendresse qu'An- » dros avoit pour elles, céda enfin à la crainte » que lui donnoit l'armée ennemie, et il les re- » mit entre les mains des Grecs ; une frayeur » si bien fondée peut lui servir d'excuse : il » n'avoit auprès de lui, pour défendre ses » nouveaux états, ni Enée, ni Hector, ces deux

» braves guerriers qui ont résisté pendant dix » ans à toute la puissance de la Grèce. Déjà on » préparoit des chaînes pour lier mes filles comme » des esclaves, lorsque levant les mains au » Ciel, elles s'écrièrent : Divin Bacchus, soyez-» nous favorable, et ne nous abandonnez pas » dans un besoin si pressant ! Leur prière fut » écoutée, et le Dieu qu'elles venoient d'invo-» quer, les secourut : si toutefois c'est les avoir » secourues que de m'en avoir privé pour tou-» jours. Il ne m'a jamais été possible de savoir » par quel prodige elles furent métamorphosées, » et je ne saurois encore aujourd'hui vous en » parler avec quelque certitude. Tout ce que » je sais, c'est que leur corps fut revêtu de plumes, » et qu'elles furent changées en colombes, » oiseaux consacrés à Vénus votre épouse ».

Anius et ses hôtes après s'être entretenus pendant le festin, de ces discours et d'autres semblables, se levèrent de table, et se retirèrent pour donner le reste de la nuit au repos. Le lendemain dès que le jour parut, Anchise et Enée consultèrent l'oracle d'Apollon, qui leur ordonna d'aller chercher leur ancienne mère, et les rivages d'où leurs ancêtres étoient sortis. Anius qui les avoit accompagnés, les voyant prêts à mettre à la voile, signala sa magnificence par les pré-

sens qu'il leur fit. Anchise reçut un sceptre, Ascagne, son petit-fils, une veste et un carquois, et Enée un vase que Thersès, qu'Anius avoit reçu autrefois dans son palais, lui avoit envoyé de Béotie. Ce vase gravé de la main d'Alcon, représentoit une ville avec sept portes: ce qui faisoit assez connoître, quoique le nom n'y fût pas, que c'étoit celle de Thèbes. On voyoit auprès de la ville des préparatifs de funérailles, un tombeau, un bûcher allumé, des femmes ayant les cheveux épars et le sein découvert, marques de leur deuil et de leur affliction; des Nymphes fondant en larmes; des fontaines taries; des arbres languissans et dépouillés de leurs feuilles, et des troupeaux qui paissoient sur d'infertiles rochers. Au milieu de leur ville, on appercevoit les généreuses filles d'Orion qui se dévouoient pour le salut de leur patrie, avec une fermeté et un courage au-dessus de leur sexe. L'une paroissoit présenter la gorge à celui qui devoit l'immoler, pendant que l'autre s'enfonçoit un poignard dans le sein. Le peuple qu'elles venoient de sauver par ce sacrifice, leur faisoit de magnifiques funérailles, et le bûcher paroissoit placé dans l'endroit le plus éminent de la ville; et afin qu'un si beau sang ne périt pas avec ces courageuses filles, on voyoit sortir de leurs cendres deux jeunes hommes avec des couronnes sur la tête,

qui faisoient eux-mêmes les honneurs de la pompe funèbre, et qui dans la suite portèrent le nom de couronnés (1). Enfin, ce beau vase, outre cette belle gravure, étoit bordé de feuilles d'acanthe (2), en relief, entrelassées les unes dans les autres, et rehaussées d'or. Les présens qu'Anchise et Enée firent à Anius, n'étoient ni moins beaux ni moins précieux, que ceux qu'ils venoient d'en recevoir. Ils lui donnèrent une boëte à mettre de l'encens, une paterre et une couronne d'or; enrichie de pierres précieuses. Comme ils savoient que les Troyens tiroient leur origine de Teucer, ils allèrent d'abord dans l'isle de Crête; mais n'ayant pu s'accoutumer à l'air du pays, ils remirent à la voile peu de temps après pour aller en Italie. Une tempête les ayant obligés de relâcher dans un port des isles Strophades, ils furent effrayés à la vue des harpies qui y habitent, et se remirent promptement en mer. Après avoir passé Dulichie, Ithaque et Samos, isles qui obéissoient à Ulysse (3), ils arrivèrent

(1) Les Grecs les nomment pour la même raison *Stephani.*

(2) L'acanthe est un arbuste qui porte des fleurs et des épines, dont les feuilles servent d'ornement dans les corniches des colonnes d'ordre corinthien : on le nomme vulgairement la plante oursine.

(3) Le poëte ajoute *Neritiasque domos*, ce qui a fait croire qu'il avoit voulu parler de Néritis, ville du pro-

à la hauteur d'Ambracie, lieu devenu célèbre pour avoir excité une grande dispute entre les Dieux, et si connu aujourd'hui par le nom d'Apollon Actiaque, qu'il porte depuis ce temps-là. Ils apperçurent aussi le rocher qui cache l'arbitre de cette querelle, qui fut métamorphosé, pour avoir donné la préférence à Hercule sur les autres Dieux. Ils virent aussi Dodone, devenue si fameuse par les chênes qui y rendoient des oracles; et la Chaonie, où les enfans du roi Molosse avoient été changés en oiseaux, pour être garantis d'un incendie qui alloit les faire périr.

montoire de Leucade; mais je prouve dans un autre endroit, sur l'autorité de Strabon, que Néritus étoit aussi un rocher de l'isle d'Ithaque; et c'est de ce rocher qu'Ovide parle ici, car Leucade n'obéissoit pas à Ulysse.

FABLE XII.

ARGUMENT.

Polyphème, le plus affreux des Cyclopes, jaloux d'Acis, qui aimoit Galatée, et qui en étoit aimé, l'assomme avec une roche qu'il lui lança, et le sang de ce jeune amant est changé en un grand fleuve qui a depuis porté son nom.

ENFIN, après que la flotte troyenne eut côtoyé l'isle des Phéaciens (1), qui abonde en toutes sortes de fruits délicieux, elle aborda en Epire, près de Buthrote, où régnoit Hélénus, qui avoit fait de cette ville une petite Troye (2). Comme ce prince possédoit l'art de lire dans l'avenir, il prédit aux Troyens tout ce qui devoit leur arriver pendant leur voyage, et ce fut par ses conseils qu'ils allèrent en Sicile. Cette isle est remarquable par trois promontoires. Celui de Pachine est du côté du midi,

(1) Corcyre ou Corfou dans le golfe Adriatique.

(2) Il faut comparer ce livre et le suivant avec le troisième de l'Enéide, dans lequel on trouve toutes les aventures qu'Ovide décrit ici.

celui de Lilybée vers le couchant, et celui de Pélore, moins exposé aux vents que les deux autres, est au septentrion. Ce fut par ce côté-là que les Troyens, poussés par un vent favorable, arrivèrent la nuit au port de Zancle. A droite de cette côte est le détroit de Scylla, et à gauche celui de Charybde, deux gouffres épouvantables. Charybde revomit les flots qu'elle a engloutis : Scylla avec le visage d'une fille, a le reste du corps couvert de chiens qui font entendre des hurlemens effroyables. Si l'on ne doit point regarder comme autant de fictions ce que les poëtes ont avancé, Scylla fut autrefois la plus belle et la plus aimable de toutes les Nymphes. Une foule d'amans avoient cherché à lui plaire; mais elle n'avoit eu pour eux que de la cruauté et du mépris ; et tout son plaisir consistoit à s'en divertir avec les Nymphes ses compagnes. « Il » vous sied bien, lui dit un jour Galatée en sou- » pirant, et dans le temps que Scylla la peig- » noit ; il vous sied bien de parler comme vous » faites de vos amans, et de rire ainsi à leurs » dépens. Ceux à qui vous aviez inspiré de ten- » dres sentimens étoient du moins des personnes » polies et traitables, et vous pouviez être » cruelle impunément ; mais moi, fille de Né- » rée et de Doris, et sœur de tant de Néréïdes, » toujours disposées à me secourir, je n'ai pu

» me dérober aux poursuites d'un affreux Cyclope,
» qu'en me précipitant sous les flots ». Les soupirs de Galatée et ses larmes l'empêchèrent de poursuivre son discours. Ne dissimulez rien, lui dit Scylla en essuyant ses yeux, vous pouvez me dire tout; je suis discrète, et vous n'avez rien à craindre d'une personne qui vous est aussi attachée que je le suis. « Acis, reprit Galatée,
» qui devoit le jour à Faune et à la nymphe
» Symèthe, faisoit toutes les délices de ces deux
» époux. Il étoit beau, aimable, bienfait. A l'âge
» de seize ans, il cômmença à s'attacher à moi.
» Uniquement occupé du soin de me plaire, il
» me cherchoit sans cesse, me suivoit par-tout.
» Polyphème avoit aussi pour moi les mêmes
» empressemens; et si vous me demandiez si je
» n'avois pas autant de haine pour le Cyclope,
» que d'amour pour Acis, je vous répondrois
» que cela étoit bien égal. Je haïssois autant l'un
» que j'aimois l'autre. Amour, que ton pouvoir
» est grand, et ton empire absolu! Cet affreux
» Cyclope, l'horreur même des antres et des
» forêts, ce barbare, qui, violant les droits de
» l'hospitalité, égorgeoit ceux qui arrivoient
» chez lui; qui mettoit toute sa gloire à mépri-
» ser les Dieux; Polyphème ressentit lui-même
» ta puissance. Touché de mes charmes, il ou-
» blioit son troupeau, et ne se plaisoit plus dans

» les cavernes où il avoit coutume d'habiter au-
» paravant. Il commença même alors à prendre
» quelque soin de sa personne. Après avoir
» peigné avec un rateau les plus vilains che-
» veux du monde, et s'être rasé avec une faux,
» il se regardoit avec plaisir dans une fontaine.
» Moins cruel et moins farouche, il n'étoit plus
» avide de sang et de carnage, et les vaisseaux
» passoient impunément le long des côtes. Ce-
» pendant Télème (*), ce devin célèbre, qui
» tiroit du vol des oiseaux des augures infailli-
» bles, étant venu trouver le Cyclope dans les
» cavernes du mont Etna, lui prédit qu'Ulysse
» viendroit un jour lui arracher l'œil qu'il avoit
» au milieu du front. Devin le plus insensé et
» le plus extravagant qui fût jamais, lui dit Po-
» lyphème, en se moquant de lui, cet œil n'est
» plus à moi, elle me l'a arraché, méprisant
» ainsi une prédiction qui dans la suite ne se
» trouva que trop véritable. Cependant l'amou-
» reux Cyclope couroit tout le jour pour me
» chercher, et la nuit lorsqu'il étoit épuisé de
» fatigue, il alloit se reposer dans son antre.
» Sur le rivage s'élève un rocher qui avance fort
» avant dans la mer, et qui est sans cesse battu des

(*) Ce devin, selon Homère, *Odyss. Livre IX*, étoit fils d'Emède, et selon Hygin, *fable CXXV*, d'Euryme.

» flots qui l'environnent. Polyphème, sans son-
» ger à son troupeau, qu'il laissoit paître dans
» les campagnes voisines, monta un jour sur
» ce rocher, s'y assit, et après avoir quitté
» sa houlette, qui étoit un pin, dont on
» auroit pu faire un mat de vaisseau, il prit sa
» flûte, qui étoit composée de cent tuyaux, et
» se mit à en jouer. Tout le rivage, la mer et
» les montagnes voisines retentirent au bruit de
» cet horrible instrument. Comme j'étois cachée
» sous ce rocher avec Acis, que je tenois em-
» brassé, je ne perdis pas un mot de sa
» chanson, et je l'ai bien retenue. Galatée, di-
» soit-il, est plus blanche que les feuilles de
» troesne (*), sa taille est plus droite qu'un
» aulne; son teint plus brillant qu'une prairie
» émaillée des plus belles fleurs; plus éclatante
» que le verre, elle a tout le poli des plus belles
» écailles; elle est plus agile et plus vive

(*) Le troesne est un arbuste dont les feuilles sont vertes et les fleurs d'un blanc pâle : c'est de ces fleurs que Virgile dans ses éclogues dit, *Alba lygustra cadunt.* Polyphème qui ne regarde pas de si près, compare la blancheur de Galatée aux feuilles de cet arbuste : les traducteurs qui ont fait dire à ce Cyclope que la Nymphe étoit plus blanche que le lys, n'ont pas fait attention qu'Ovide ne met dans sa bouche que des choses également ridicules et grossières.

» qu'un jeune chevreau, plus agréable que le
» soleil durant l'hyver, et que la fraîcheur de
» l'ombre pendant les plus grandes chaleurs;
» plus belle qu'une pomme qui pend encore à
» l'arbre, elle a plus de majesté que le plus
» beau plane; plus luisante que la glace, elle
» a plus de saveur que le raisin, lorsqu'il est
» mûr. Sa peau est plus douce que la plume du
» cygne, et que le lait caillé. Ah! cruelle Gala-
» tée, si tu ne me fuyois point, je te trouve-
» rois mille fois plus agréable que le plus beau
» jardin. Non, Galatée est plus féroce qu'un
» taureau indompté, plus dure qu'un vieux
» chêne, plus trompeuse et plus inconstante que
» l'onde; plus souple que l'osier, plus insensible
» que les rochers; plus emportée qu'un torrent.
» Elle a plus de vanité que le paon, plus de
» violence que le feu. Elle est plus rude et plus
» piquante que les chardons et les épines;
» plus féroce qu'une ourse qui a ses petits, plus
» sourde que les flots agités, plus redoutable
» qu'un serpent sur lequel on auroit marché,
» et (ce que je voudrois bien qu'elle ne fût pas),
» elle est plus légère qu'un cerf qui fuit devant
» une meute de chiens; plus volage que le vent
» et les zéphyrs. Hélas! Galatée, si vous me
» connoissiez mieux, vous vous repentiriez, sans
» doute, de m'avoir évité avec tant de soin, et

» vous ne voudriez jamais vous séparer de moi;
» je suis le maître de ces cavernes agréables,
» où l'on ne ressent ni la chaleur pendant les ar-
» deurs de l'été, ni le froid dans les hivers les
» plus rigoureux. Les arbres que je possède,
» sont chargés des plus beaux fruits. J'ai des
» raisins jaunes comme de l'or; j'en ai des
» rouges, et c'est pour vous que je les réserve.
» Vous pourrez vous-même, lorsque vous serez
» mon épouse, cueillir dans les bois autant de
» fraises que vous en voudrez; les cormes, les
» prunes ne vous manqueront pas; j'en ai de
» toutes sortes, et de si belles que les fruits que
» l'on contrefait avec de la cire, ne sont pas plus
» beaux. Vous ne manquerez ni de châtaignes,
» ni des autres fruits qui naissent sur les ar-
» brisseaux. Tout sera pour vous. Ces troupeaux
» que vous voyez paître sur ce rivage sont à
» moi; j'en ai d'autres dans les vallées voisines,
» dans les bois, dans les cavernes de ces mon-
» tagnes. Si vous m'en demandiez le nombre,
» il ne me seroit pas possible de vous le dire.
» C'est être pauvre que de pouvoir compter ses
» troupeaux. Pour ce qui est de leur bonté, ne
» m'en croyez pas sur ma parole; voyez vous-
» même que les brebis peuvent à peine marcher,
» tant elles ont de lait. Avec cela, mes berge-
» ries sont remplies d'agneaux; j'en ai d'autres

» où sont les jeunes chevreaux. J'ai du lait en » abondance ; on en boit une partie, et de » l'autre on fait du fromage. Lorsque vous serez » avec moi, vous aurez non-seulement de ces « bagatelles qui servent d'amusement, et qu'il est » aisé de trouver, des daims, des lièvres, des » chevreuils, des pigeons, et de petits oiseaux : » mais je vous garde encore pour vous divertir » deux petits ours, que je trouvai dernièrement » sur ces montagnes, et qui se ressembloient » si parfaitement, qu'il n'est pas possible de » les distinguer l'un de l'autre. Dans le temps » que je les trouvai : Voilà, dis-je, un présent » digne de Galatée. Paroissez donc, charmante » Nymphe, sortez du sein des eaux, et ne mar- » quez pas tant de mépris pour les biens que je » vous offre. Certainement je me connois bien ; » je me suis vu ces jours passés dans une fon- » taine, je ne manque point d'agrémens. Con- » templez, je vous prie, la grandeur de ma » taille. Ce Jupiter qu'on nous dit être dans le » Ciel, n'en a pas assurément une pareille. J'ai » une forêt de cheveux qui ombragent mon vi- » sage et couvrent mes épaules. Ne croyez pas » que le poil dont je suis couvert soit une dif- » formité : un arbre sans feuilles n'est point » beau : un cheval qui n'a point de crins, n'a » nul agrément : les troupeaux ont leur toison,

» et les plumes embellissent les oiseaux : la barbe
» et le poil font le même agrément dans l'homme.
» A la vérité, je n'ai qu'un œil que je porte
» au milieu du front; mais il est d'une gran-
» deur proportionnée. Hé! quoi, le Soleil à qui
» rien n'est caché, en a-t-il plus d'un ? Ajoutez
» à tous ces avantages que Neptune de qui je
» reçus la lumière, est le souverain des mers
» où vous faites votre demeure; c'est lui que
» je vous donnerai pour beau-père. Belle Nym-
» phe, soyez sensible à mes maux, je n'aime que
» vous; et ce Polyphème qui brave le Ciel et les
» Dieux, vous adore, charmante Néréide; vous
» êtes sa seule divinité, et il redoute plus votre
» courroux que Jupiter et sa foudre. Encore si
» la cruelle avoit pour tout le monde la même
» indifférence qu'elle a pour moi, sa fierté me
» seroit moins insupportable; mais qu'au mépris
» de Polyphème, elle se laisse enflammer pour
» Acis, ah! c'est ce qui me désespère. Que ce
» jeune téméraire se vante de sa beauté et de
» ses charmes; qu'il te plaise même, cruelle
» Galatée, je le veux; mais s'il tombe jamais
» entre mes mains, je lui ferai connoître ce que
» peut un rival outragé. Je lui arracherai les en-
» trailles: je disperserai au milieu de la cam-
» pagne ses membres encore palpitans: je les
» jeterai dans la mer, afin que tu puisses jouir,

» cruelle, de cet affreux spectacle. Car enfin je » brûle d'amour pour toi, et le feu qui me dé» vore s'augmente encore par tes mépris. Je sens » dans mon cœur toutes les flammes du mont » Etna, et tu n'en es point touchée, barbare ». Après avoir ainsi exprimé ses plaintes et ses regrets, Polyphème se leva (car de l'endroit où j'étois, je voyois tout ce qu'il faisoit), et plus féroce qu'un taureau à qui on vient d'arracher une génisse, il se mit à courir à travers les bois et les montagnes. Dans ces entrefaites il nous apperçut, Acis et moi, dans le temps que nous nous en défions le moins. » Ah! s'écria-t-il, ce sera » aujourd'hui du moins la dernière fois que vous » vous serez vus ». Le cri qu'il poussa en cette occasion, fut tel qu'on pouvoit l'attendre du Cyclope irrité, et tout le mont Etna en retentit. Effrayée, je me jete dans la mer, pendant qu'Acis qui avoit pris la fuite, s'écrioit : « Galatée, chère » Galatée, accourez à mon secours. Faune, re» cevez dans les eaux où vous régnez, un mal» heureux prêt à périr ». Cependant le Cyclope qui le poursuivoit vivement, ayant arraché un rocher d'une grosseur immense, le jeta sur cet amant infortuné, et quoiqu'il ne fut atteint que par une des extrêmités de cette lourde masse, il en fut cependant accablé. Je fis dans cette triste occasion ce qui étoit en mon pouvoir : ce fut de

ramener mon amant à sa première origine (*). C'étoit-là tout ce que le destin me permettoit. L'eau qui commença à couler sur cette roche, étoit d'abord couleur de pourpre, un moment après elle parut de l'eau trouble, enfin elle s'éclaircit entièrement. Le rocher s'entr'ouvrit, il en sortit des roseaux, et l'eau qui couloit par ses ouvertures, faisoit entendre un doux murmure. Mais quel prodige! du fond de cette nouvelle source, on vit sortir un jeune homme, couronné de roseaux, et qui ressembloit parfaitement à Acis; seulement il avoit la taille plus majestueuse, et le visage de couleur bleue. C'étoit Acis lui-même changé en fleuve, qui a conservé son nom.

(*) Acis étoit fils d'une Nymphe des eaux.

FABLE

FABLE XIII.

ARGUMENT.

Glaucus, pêcheur célèbre, ayant vu des poissons, qu'il avoit laissés sur l'herbe, reprendre de nouvelles forces, et sauter dans l'eau, voulut lui-même éprouver la vertu de cette herbe; et en ayant mis dans sa bouche, il devint dans le moment insensé et furieux, et se jeta dans la mer, où il fut métamorphosé en Dieu marin, et étant devenu amoureux de Scylla, il lui fait le récit de son changement.

Dès que Galatée eut fini son histoire, les Nymphes qui l'accompagnoient, rentrèrent dans la mer, et Scylla qui n'osoit s'exposer à la merci des flots; s'amusoit à courir sur le rivage, et quand elle étoit fatiguée, elle entroit dans quelque grotte, au bord de la mer, pour s'y rafraîchir et s'y baigner. Un jour, Glaucus, nouvel habitant des eaux, et qui n'avoit été changé en Dieu marin que depuis peu de temps, l'apperçut et en devint amoureux. Elle prit la fuite, malgré tout ce qu'il pût lui dire pour l'arrêter, et la crainte lui donnant des aîles, elle monta sur un rocher escarpé, qui domine sur la mer, où se croyant en sûreté, elle se mit à regarder avec attention l'objet dont la vue l'avoit frappée, ne sachant si c'étoit un monstre ou un Dieu de la

mer. Elle admiroit sa couleur; les cheveux qui lui couvroient les épaules, et descendoient jusqu'aux reins, et la partie inférieure de son corps, qui se terminoit en queue de poisson. Glaucus qui pénétra le sujet de sa surprise, s'étant appuyé contre le rocher, lui parla ainsi: » Belle » Nymphe, celui que vous voyez n'est point un » monstre ni une bête féroce; je suis une divi- » nité des eaux. Protée, Triton, ni Palémon, » ne sont pas plus puissans sur la mer, que je » le suis. Il faut vous avouer cependant que je » ne jouis que depuis peu de temps des privilè- » ges des immortels. J'étois homme auparavant. » Pêcheur célèbre de la ville d'Anthédon, je » n'aimois que les eaux. Occupé d'un exercice » qui faisoit tout mon plaisir, j'étois continuel- » lement sur le bord de la mer avec mes filets, » ou assis avec une ligne sur quelque rocher. » Près du rivage où je faisois mon séjour ordi- » naire, est une prairie, dont un côté est arrosé » des flots de la mer, l'autre est toujours cou- » vert de fleurs et de verdure. Les chèvres, les » brebis, ni les autres troupeaux n'y sont jamais » entrés, les abeilles même n'y viennent point » ramasser le suc des fleurs dont elle est émail- » lée. On n'en a cueilli aucune pour faire des » couronnes ou des guirlandes, et la faux les a » toujours épargnées. Je fus le premier qui m'assis » sur cette charmante prairie, et tandis que je

» faisois sécher mes filets, que je comptois le
» poisson que je venois de prendre, et que je le
» jetois sur l'herbe, je fus frappé d'un prodige
» qui doit vous paroître incroyable, et qui a
» tout l'air d'une fable : mais quel intérêt au-
» rois-je à vous en imposer ? A peine ces pois-
» sons avoient touché l'herbe, qu'ils commen-
» cèrent à se remuer et à sauter avec la même
» vivacité que s'ils eussent été dans l'eau. Pen-
» dant que j'admirois un prodige si nouveau et
» si inoui, ils se jetèrent tous dans la mer. Saisi
» d'étonnement, et ne sachant si je devois attri-
» buer cette merveille à quelque Dieu, ou à la
» vertu de l'herbe de cette prairie, je me disois
» en moi-même, seroit-il possible que cette herbe
» eût une qualité si surprenante ? J'en cueillis
» dans le moment, je la portai à la bouche, et
» je la mâchai. Dès que j'en eus avalé, je sentis
» mon cœur et mes entrailles palpiter ; et il me
» prit tout-à-coup un si grand desir de changer
» de nature, qu'il ne me fut pas possible d'y
» résister plus long-temps. Adieu, m'écriai-je,
» adieu pour la dernière fois, terre que j'aban-
» donne, et en disant ces mots, je me précipitai
» dans la mer. Les Dieux qui l'habitent, touchés
» de compassion, me reçurent parmi eux, et
» prièrent l'Océan et Thétis de me dépouiller de
» tout ce que j'avois de terrestre et de mortel.

» Je fus purifié par ces deux divinités, qui m'or-
» donnèrent de répéter neuf fois des paroles mys-
» térieuses qu'on m'apprit, et de me plonger dans
» cent rivières. A peine avois-je reçu cet ordre,
» que je vis sortir de leurs sources cent fleuves,
» qui me passèrent tous sur la tête. Ce que je
» viens de vous raconter jusques-là est certain,
» et je m'en ressouviens parfaitement ; ce qui
» m'arriva dans la suite, je ne saurois vous le
» dire : interdit, comme hors de moi-même, je
» n'en eus aucune connoissance. Ce que je sais,
» c'est qu'ayant repris mes sens, je me trouvai
» tout autre que je n'étois auparavant, soit pour
» le corps, soit pour l'esprit. Ce fut alors que
» j'apperçus pour la première fois cette barbe
» verte que vous me voyez, ces longs cheveux
» qui nagent dans l'eau, ces larges épaules, ces
» bras qui sont de la même couleur que mes che-
» veux et que ma barbe ; enfin, cette longue
» queue de poisson qui avoit pris la place de mes
» cuisses et de mes jambes. Mais de quelle utilité
» est pour moi un changement si merveilleux ?
» Quel est le fruit que je tirai de la faveur des
» Dieux de la mer ? A quoi me sert d'être au rang
» des Immortels, si vous n'êtes point touchée de
» tous ces avantages » ? Ainsi parloit Glaucus,
et il alloit continuer, lorsque Scylla prit la fuite.
Irrité de ses mépris et de sa fierté, il alla sur le
champ dans le palais enchanté de Circé.

EXPLICATION DES FABLES

DU TREIZIEME LIVRE.

Explication des Fables I, II, III et IV. (Page 119).

JE ne craindrai pas d'être contredit quand j'avancerai que les harangues qu'on vient de lire, sont le chef-d'œuvre d'un grand poëte. On voit dans celle d'Ajax toute la fougue d'un capitaine brusque, emporté, furieux; dans celle d'Ulysse une éloquence douce, insinuante, artificieuse; mais ce qui est encore plus important, le poëte y traite une grande question, savoir lequel des deux doit l'emporter ou de la valeur ou de la sagesse. Cicéron a discuté cette matière avec toute la force et toute la délicatesse d'un grand orateur; mais Ovide, à mon avis, est inimitable, surtout par la manière ingénieuse dont il amène la décision. D'ailleurs, on peut assurer que ce poëte a parfaitement peint ces deux concurrens, et qu'il a attrapé leur véritable caractère : mais je laisse ces réflexions pour en venir au fond de la fable qui fait le sujet de ces deux discours, après avoir averti qu'on ne peut en reconnoître toutes les beautés qu'en se ressouvenant de ce que dit Homère de ces deux princes.

Tout le monde sait qu'il y avoit deux Ajax au siège de Troye, l'un fils d'Oïlée, roi de Locre; l'autre est celui dont il s'agit ici, fils de Télamon et petit-fils d'Eaque.

Les anciens dont on peut voir les témoignages rassemblés dans le *commentaire de Méziriac, sur les épitres d'Ovide* (1), ne sont pas d'accord sur la mère de ce prince; Darès, Phrygien, dit que c'étoit Hésione; Apollodore, Plutarque, Tzetzès et plusieurs autres prétendent que c'étoit Peribée, fille d'Alcothoüs (2).

Pindare (3) et après lui Apollodore (4), racontent qu'Hercule étant allé voir son ami Télamon, pria Jupiter de lui donner un enfant dont la peau fût aussi impénétrable que celle du lion de Némée qu'il portoit. Sa prière achevée il apperçut un aigle; et sur cet augure, il prédit à son ami qu'il auroit un fils tel qu'il le lui avoit souhaité. Il le pria même de le nommer Ajax, du nom de cet oiseau que les grecs appellent ἀιετός. Le scoliaste de Sophocle (5), Suidas et Tzetzes (6) ajoutent que le même Hercule étant retourné chez Télamon après la naissance d'Ajax, avoit revêtu cet enfant de la peau du lion, ce qui l'avoit rendu invulnérable, excepté dans l'endroit du corps qui répondoit au trou que la flêche d'Hercule avoit fait à cette peau: je n'entreprendrai pas de raconter toutes les actions d'un héros si célèbre dans l'Iliade; je me contente de rapporter le sujet de sa dispute avec Ulysse. Dictys de Crête (7), Suidas (8) et Cédrène, prétendent que c'étoit au sujet du Palladium que chacun de ces deux capitaines prétendoit obtenir. Ces auteurs ajoutent que les capitaines grecs l'ayant

(1) *Tome I, page 246.*

(2) Alcothoüs étoit fils de Pélops, et petit-fils de Tantale.

(3) *Ode VI des Isthmiques.*

(4) Lib. III.

(5) Sur la *tragédie d'Ajax.*

(6) *Sur Lycophron.*

(7) Lib. V.

(8) Au mot *Palladium.*

adjugé à Ulysse, Ajax menaça de les tuer, et que le lendemain on le trouva mort dans sa tente : mais la plus commune opinion est qu'il se tua lui-même de la manière que le raconte Sophocle dans la belle tragédie qu'il a faite sur ce sujet, pour n'avoir pu obtenir les armes de son cousin Achille. Piqué de la préférence qu'on avoit donnée à son concurrent, il entra en fureur, se jeta sur quelques troupeaux qu'il prit pour ses ennemis, et se perça de cette même épée, qu'Hector lui avoit donnée autrefois (1). Homère (2) insinue assez que ce fut-là le véritable motif de sa mort, lorsqu'il fait dire à Ulysse, que lorsqu'il descendit aux enfers, toutes les ames des héros grecs s'étoient approchées de lui, excepté le seul Ajax, qui, chagrin encore de ce qu'il n'avoit pu obtenir les armes d'Achille, s'en étoit tenu éloigné. Sur ce passage d'Homère, le scoliaste et Eustathe disent qu'Agamemnon, embarrassé d'un démêlé qui pouvoit avoir de fâcheuses suites, avoit fait appeler au conseil les prisonniers troyens, pour leur demander qui des deux, ou d'Ajax ou d'Ulysse, leur avoit fait le plus de mal, et qu'ils avoient répondu que c'étoit le dernier. Le scoliaste d'Aristophane (3), fondé sur l'autorité de l'auteur de la petite Iliade, ajoute que ce général envoya aussi des espions pour apprendre ce que les Troyens eux-mêmes pensoient de la valeur de ces deux capitaines, et que sur leur rapport, il adjugea à Ulysse les armes d'Achille.

Quoi qu'il en soit, Ajax fut enterré près du promontoire de Sigée, où on lui érigea un tombeau; quoique d'autres auteurs, après Dictys de Crête, mettent ce tom-

(1) Voyez ce que dit là-dessus Termèse dans la tragédie que je viens de citer.

(2) *Odyss.* Lib. XI.

(3) Sur la comédie des chevaliers.

beau sur le promontoire de Rhétée : et quand Horace (1) dit que ce héros fut privé des honneurs de la sépulture, il s'éloigne de la vérité pour faire allusion à cet incident de la tragédie de Sophocle, où le poëte feint qu'Agamemnon ne vouloit point qu'on enterrât le corps d'Ajax, mais que cependant il avoit cédé à la fin aux instances de Teucer.

On raconte encore plusieurs autres fables au sujet d'Ajax; mais pour ne pas répéter ici ce que j'ai dit dans mon *explication des fables, tome III*, j'y renvoie ceux qui auront envie d'en voir le dénouement. Pour ce qui concerne sa métamorphose, on peut consulter ce que j'en ai dit dans l'histoire d'Hyacinthe qui fut changé en la même fleur. Il y a un incident de la vie d'Achille dont parle Ovide dans la harangue d'Ulysse : c'est le déguisement de ce jeune prince, dont voici l'explication. Thétis ayant appris de l'oracle que la guerre de Troye seroit fatale à son fils, l'envoya secrètement à Lycomède son frère, qui régnoit dans l'isle de Scyros, où pour être mieux caché on le déguisa en fille. Cependant comme une des fatalités de Troye portoit que cette ville ne pouvoit être prise, si Achille n'étoit présent au siège, on le fit chercher avec soin; et comme on apprit qu'il étoit à la cour de Lycomède, Ulysse se servit, pour le reconnoître, d'un stratagême qui lui réussit. Il mêla parmi plusieurs bijoux qu'il destinoit aux filles de la reine, des armes d'un très-beau travail; et Achille ne les eut pas plutôt vues qu'il se jeta dessus et se fit connoître par-là. C'est ainsi qu'Ovide, Hygin, chapitre XCVI, et Stace, après quelques autres anciens, racontent cette aventure; mais apparemment qu'elle n'étoit pas connue à Homère, qui, parlant de la manière dont ce jeune héros fut en-

(1) Sat. III. Lib. II.

gagé à la guerre, dit (1) que Nestor et Ulysse, étant allés chez Pelée et chez Ménétius, emmenèrent avec eux Achille et Patrocle, que ces deux princes leur accordèrent de bon cœur. Il est vrai cependant qu'Achille avoit été à la cour de Lycomède, puisque c'est-là que s'étant fait aimer de Déidamie, il l'épousa, et en eut Pyrrhus et Néoptolème, qui assista à la prise de Troye, dans un âge peu avancé; puisque vraisemblablement il n'avoit que quinze ou seize ans. Mais il y a sur cet article des difficultés de chronologie, dont le détail me meneroit trop loin.

Explication des Fables V, VI, VII et VIII. (Page 148).

Ovide, dans cette fable et dans les suivantes, raconte les aventures qui arrivèrent après la prise de Troye, et il touche ici les malheurs de la famille de Priam, d'une manière qui, à quelques circonstances près, est assez conforme à l'histoire. On y voit la ville saccagée par les Grecs, Priam égorgé sur l'autel de Jupiter Erceus, qu'il avoit regardé comme un asyle assuré contre la fureur de Néoptolème: Astyanax, fils d'Hector, la seule espérance des Troyens, précipité du haut d'une tour: Polyxène immolée aux mânes d'Achille; Hécube arraché du tombeau de ses enfans, et lapidée sur les rivages de Thrace. Mais ces deux derniers évènemens demandent une explication particulière.

Dictys de Crête (2), Philostrate (3) et Hygin (4) racontent que lorsque Priam alla demander à Achille le corps d'Hector, il amena avec lui Polyxène, la plus jeune de

(1) *Iliad.* Lib. XI.
(2) Lib. III.
(3) *Héroïd. Cap. XIX.*
(4) *Fab. CX.*

ses filles, suivant la coutume qui se pratiquoit alors de se faire accompagner par les plus jeunes de ses enfans. Achille fut touché des charmes de cette princesse; mais sans vouloir la retenir malgré elle, quoiqu'il en fût le maître, il se contenta de la parole que Priam lui donna de la lui faire épouser, dès qu'il auroit éloigné les Grecs et fait lever le siége de Troye. Cette intrigue dura quelque temps, et Achille se laissa engager à venir dans un temple d'Apollon, qui étoit hors de la ville, pour épouser Polyxène. Pâris, s'étant caché derrière l'autel, le tua d'un coup de flêche, ainsi que je l'ai raconté dans le livre précédent. Polyxène, au désespoir de la mort d'un prince qu'elle aimoit, se retira dans le camp des Grecs, et y fut très-bien reçue par Agamemnon; mais s'étant dérobée une nuit, elle alla sur le tombeau de son époux, et se perça le sein.

C'est ainsi que Philostrate raconte cette aventure; mais pour savoir le cas qu'on doit faire de l'autorité de cet auteur, je dois rapporter ce qu'il dit dans un autre endroit sur ce même sujet (1). L'ombre d'Achille, dit-il, étant apparue à Apollonius de Tyane, lui permit de lui faire cinq questions, l'assurant qu'elle le satisferoit exactement. Parmi ces questions, Apollonius lui demanda s'il étoit vrai que les Grecs eussent immolé Polyxène sur son tombeau; et l'ombre répondit que c'étoit cette princesse, qui, ne pouvant survivre à un époux qu'elle aimoit, s'étoit donné elle-même la mort.

Tous les anciens s'éloignent en cela de l'opinion de Philostrate; ce fut, selon eux, Pyrrhus qui sacrifia Polyxène aux mânes de son père, pour se venger de ce qu'elle avoit donné occasion à sa mort. Pausanias (2), qui con-

(1) *Vita Apollon. Lib. IV. Cap. XVI.*
(2) *In Attic. et in Phoc.*

vient que c'étoit-là l'opinion de tous les anciens, dit qu'Homère a passé à dessein ce fait sous silence, parce qu'il étoit trop déshonorant pour les Grecs. Le même auteur, dans la belle description du tableau de Polygnote, dit que Polyxène y étoit représentée dans le temps qu'on la conduisoit au tombeau d'Achille, sur lequel elle fut immolée par les Grecs. Pour donner plus de vraisemblance à cette opinion, qu'il dit être celle de tous les poëtes Grecs, il ajoute qu'il avoit vu cette princesse peinte de même à Pergame, à Athènes et dans plusieurs autres endroits.

Il se trouve cependant quelque différence dans les poëtes sur les circonstances de cet évènement. La plupart, parmi lesquels est Virgile (1), assurent que Polyxène fut immolée dans la Troade sur le tombeau d'Achille, ainsi qu'il l'avoit exigé en mourant :

Hostilem ad tumulum, Troiæ cub mœnibus altis.

Euripide, au contraire, suivi par Ovide, dit que ce fut dans la Chersonèse de Thrace, sur un cénotaphe qu'on avoit élevé en l'honneur d'Achille, que l'ombre de ce héros apparut; et que Calchas ayant été consulté, avoit décidé qu'il falloit lui immoler cette princesse, ce qui fut exécuté par Pyrrhus lui-même. Pour ce qui regarde Hécube, je dois dire ici qu'il y a trois opinions sur son extraction (2). La première est celle d'Homère (3), qui dit qu'elle étoit fille de Dymas, roi de Phrygie; et ce poëte a été suivi par son scoliaste, par Suidas, par l'auteur du grand Etymologicon et par Ovide. La seconde, qui a Euripide pour

(1) *Æneïd. Lib. III.*
(2) *Consultez Méziriac.*
(3) *Iliad. Lib. XVI*

garant (1) et qui a été adoptée par Virgile et par Servius, est que cette princesse étoit fille de Cisseus. La troisième, rapportée par Apollodore (2) lui donne pour père Sangar, et Mérope pour mère.

Dans le partage du butin que firent les Grecs après la prise de Troye, Hécube fut esclave d'Ulysse, et périt dans la Thrace par l'aventure que je vais raconter. Priam, voyant que les Grecs se préparoient à lui faire la guerre, avoit envoyé Polydore son fils, avec une partie de ses trésors, chez Polymestor ou Polymnestor, roi de Thrace, qui avoit épousé Ilionne, sa fille. Ce prince, ayant appris la mort de Priam, fit périr secrètement ce jeune prince, et fit jeter son corps dans la mer. Hécube, informée de la cruauté de son gendre, obtint la permission de le voir, faisant espérer aux Grecs de leur livrer les trésors que son époux lui avoit confiés. Introduite à la cour, elle eut avec lui un entretien secret, et après quelques discours, elle se jeta sur lui et lui arracha les yeux. Les Thraces, pour venger leur roi, la lapidèrent, et firent courir le le bruit qu'elle avoit été changée en chienne. Plaute (3) et Servius (4) prétendent que les Grecs eux-mêmes publièrent cette métamorphose, parce qu'Hécube, pour obtenir la mort qu'elle préféroit à la servitude, ne cessoit de leur dire des injures: *Omnia mala ingerebat quemquam aspexerat; itaque adeo jure cœpta est appellari canis* (5).

(1) *Tragédie d'Hécube.*
(2) Lib. III.
(3) *Dans les Menechmes.*
(4) *Sur le troisième livre de l'Énéïde.*
(5) *Plaut. loco citato.*

Selon Strabon (1) et Méla (2), on voyoit dans la Thrace le lieu de la sépulture d'Hécube, qu'on appeloit *le tombeau du chien*. Hygin croit qu'on la jeta dans la mer près du promontoire, qui, depuis ce temps-là, fut nommé *Cyneum promontorium*. Euripide, dans sa tragédie d'Hécube, n'avoit pas suivi cette tradition sur la mort de cette princesse, puisqu'il l'introduit, se plaignant qu'on l'eût enchaînée comme un chien à la porte d'Agamemnon. Sur quoi il est bon de remarquer, que les femmes anciennement étoient souvent employées à la garde des maisons, et qu'on les y tenoit enchaînées. Peut-être qu'Hécube servit dans cet emploi le roi de Mycènes, qui la prit parmi ses esclaves dans le temple qu'Ulysse, obligé d'abandonner l'armée, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir assassiné Ajax, partit secrètement pour s'en retourner à Ithaque. Si l'on s'en tient à ce que je viens de dire après cet ancien poëte, la métamorphose d'Hécube n'est fondée que sur ce qu'on la tenoit attachée comme un chien à la porte d'Agamemnon.

Je ne dois pas oublier de dire que l'histoire de Polydore, qui est racontée d'une manière si touchante dans le troisième livre de l'Enéïde, est rapportée un peu différemment par Hygin (3). Priam, dit-il, ayant envoyé Polydore, qui n'étoit encore qu'au berceau, à Polymestor, roi de Thrace, Ilione, qui se défioit de l'avarice et de la cruauté de son mari, l'éleva comme son fils, et le fit passer pour son frère Déiphile, qui étoit de même âge. Les Grecs, après la prise de Troye, offrirent à Polymestor Electre en mariage, s'il vouloit répudier Ilione et faire mourir Polydore, et ce prince qui accepta cette pro-

(1) Lib. XIII.

(2) Lib. II.

(3) *Fable CIX.*

position, fit périr son fils au lieu de son beau-frère. Polydore, dans ces entrefaites, alla consulter l'oracle sur sa destinée, et il apprit que son père étoit mort, et la capitale de ses états réduits en cendres. De retour en Thrace, il crut que l'oracle l'avoit trompé; mais sa sœur lui ayant dévoilé ce mystère, il creva les yeux à Polymestor.

Quoi qu'il en soit, Hécube avoit eu de Priam dix-sept enfans, dix garçons et sept filles, dont Apollodore (1) et Hygin (2) nous ont conservé les noms. La plupart de ces enfans avoient été mariés, et voilà ce qui fait dire à cette princesse, *tot generis, natisque potens, nuribusque, viroque*. Elle les vit presque tous périr pendant le siége de Troye, et Achille qu'elle nomme, *nostri orbator*, en avoit tué le plus grand nombre.

Si je rapportois ici tout ce que les anciens et les modernes ont dit au sujet de Memnon, je serois obligé d'entrer dans des discussions aussi longues qu'embarrassantes; ainsi je me contenterai de dire en abrégé ce qu'il y a de plus certain sur son histoire, et de renvoyer ceux qui souhaiteront en savoir davantage aux auteurs que je cite. Hésiode (3), Diodore de Sicile (4), Quintus Calaber (5), Apollodore (6), les deux Philostrates, le scoliaste d'Homère (7), celui de Pindare (8), Dictys de Crête, et plu-

(1) Lib. III.
(2) *Fab. CXIX.*
(3) *Theog.*
(4) Lib. IV.
(5) Lib. II.
(6) Lib. III.
(7) *Sur le premier et sur le second de l'Iliade.*
(8) *Sur le second Olymp.*

sieurs autres anciens qu'Ovide a suivis, assurent que Memnon étoit fils de Tithon, frère de Priam et de l'Aurore, qu'il vint au secours de Troye avec dix mille Persans et dix mille Ethiopiens, qu'il fut tué par Achille, qu'on lui fit de superbes funérailles ; que ses cendres furent changées en oiseaux, qu'on appela memnonides, et que ces oiseaux venoient tous les ans se livrer un sanglant combat sur le tombeau de ce prince.

Diodore de Sicile convient que ce qui donna lieu de dire que Tithon avoit été enlevé par l'Aurore, c'est que ce prince abandonna la Phrygie pour aller s'établir dans l'Orient ; mais on n'est pas d'accord sur le pays où il fixa sa demeure ; les uns croient que ce fut à Suse en Perse ; d'autres prétendent que ce fut en Egypte, ou dans l'Ethiopie, ce qui est la même chose ; car anciennement l'Ethiopie n'étoit pas distinguée de la haute Egypte. Le savant Marsham (1) prétend que Memnon étoit le même qu'Aménophis, qui vivoit long-temps après le guerre de Troye ; M. le Clerc assure qu'il est le même que Hammon ou Cham, fils de Noé, et Vossius (2) le confond avec Baaltis, Dieu des Syriens. Si l'on veut se donner la peine de lire ce qu'en ont dit ces trois auteurs, sur-tout le premier, et ce que j'en ai rapporté moi-même dans mon *explication des fables* (3), on y trouvera tout ce que la fable et l'histoire ont publié sur ce sujet.

Pour ce qui regarde cette fameuse statue de Memnon, connue dans l'antiquité, on peut consulter Strabon, qui l'avoit vue, Pausanias, Pline, et parmi les modernes,

(1) *Can. Sæculo XV.*

(2) *Sur Pomp. Mela.*

(3) *Tome III, page 344, etc.*

Athanase Kircher (1) qui dit que le son qu'elle rendoit au lever de l'Aurore, étoit l'effet d'un ressort, dont les cordes relâchées par l'humidité de la nuit, s'étendoient ensuite lorsque le soleil commençoit à échauffer l'air, et venant à se rompre avec éclat, faisoient un bruit semblable à une corde de viole qui se rompt, ainsi que l'explique Pausanias (2); Philostrate ajoute qu'elle rendoit même quelques paroles qu'on regardoit comme des oracles; ce que Tacite exprime ainsi : *Memnonis saxea effigies, ubi radiis Solis acta est, vocalem sonum reddens* (3).

Explication des Fables IX, X et XI. (Page 159).

Anius, qui étoit en même-temps roi de Délos et prêtre d'Apollon, ainsi que Virgile nous l'apprend (4), *rex Anius, rex idem hominum, phœbique sacerdos*, tiroit son origine de Cadmus, par sa mère Rheo, fille de Stephilus. Cette princesse, selon Diodore de Sicile (5), ayant eu quelque galanterie, son père l'exposa sur la mer, dans une barque qui aborda à Délos, où elle accoucha d'Anius, qui dans la suite devint roi de cette isle (6). Anius eut de sa femme Doripe trois filles qui furent extrêmement ménagères, et qui, profitant des offrandes qu'on portoit au temple d'Apollon, en avoient fait de grands magasins. Les Grecs, pendant le siège de Troye, envoyèrent Palamède à Délos pour demander des vivres au grand-prêtre,

(1) *Dans son Œdipe, tome II.*

(2) *In Atticis.*

(3) *Annal. Lib. II.*

(4) *Æneïd. Lib. III.*

(5) *Lib. V.*

(6) Ovide dit que c'étoit à Delphes; mais tout le monde convient qu'Anius étoit roi et prêtre à Délos.

et

et l'obligèrent même de donner ses filles en otâge. Dans la suite ces princesses trouvèrent le moyen de s'échapper, et on dit que Bacchus, leur parent du côté de Cadmus, les avoit changées en pigeons. On pourroit, pour expliquer la fable qui dit que ces filles changeoient tout ce qu'elles touchoient en vin, en bled et en huile, dire qu'elle n'a d'autre fondement que leur économie; mais Bochart (1) en tire le dénouement de leurs propres noms, Œno, Spermo et Elaïs, qui, dans l'ancienne langue des Phéniciens, signifioient du vin, du bled, et de l'huile; *hunc Anium*, dit ce savant homme, *ducta Doripe genuisse tres Oenotropas, Oeno, Spermo et Eliadem, quibus Bacchus id impertivit, ut pro nominum ratione, vinum, semina et oleum consequerentur. Fabulæ dedit occasionem magna vini, frumenti et olei copia ab Anio Sacerdote Apollinis in Græcorum castra submissa.* Virgile, dans l'endroit que j'ai cité, raconte comment Enée aborda à l'isle de Délos, où il fut très-bien reçu d'Anius, qui avoit toute sorte de raisons de n'aimer pas les Grecs.

Parmi les fables que rapporte Ovide, il y en a qui sont liées à ces grands événemens de l'histoire fabuleuse, tant chantée par les anciens poëtes : d'autres qui sont des faits détachés, qu'il trouve l'art de mêler dans sa narration. Telle est l'histoire des filles d'Orion qui s'offrirent pour le salut de leur patrie, dans l'occasion dont je vais parler. Du temps d'Orion, la peste affligea la ville de Thèbes. On alla consulter l'oracle, ressource ordinaire dans les grandes calamités, et on eut pour réponse que la contagion cesseroit lorsque deux princesses du sang royal auroient été immo-

(1) *Chan. Lib. I. Cap. XIV.*

lées à la colère des Dieux. Les deux filles du roi se présentèrent à l'autel, elles furent immolées et le ciel s'appaisa. Cet exemple donna tant d'émulation aux jeunes Thébains, que de lâches et efféminés qu'ils étoient, ils devinrent des hommes braves et pleins de courage; c'est ce qui fit dire dans la suite que les cendres de ces généreuses filles avoient véritablement formé des hommes.

Notre poëte continue ici de suivre Enée dans son voyage, et cela pour débiter les fables qui se trouvent sur sa route, si j'ose m'exprimer ainsi. Ce héros, après avoir quitté l'isle de Délos, fit voile à celle de Crête, où il ne demeura pas long-temps. De-là il côtoya l'Ionie, passa près des Strophades, où il n'osa s'arrêter à cause des Harpies qui y habitoient (1); il vit de loin Dulichie, Ithaque et Samos; et continuant toujours à suivre cette côte, il apperçut la ville d'Ambracie pour laquelle les Dieux avoient autrefois combattu; et ce rocher fameux en quoi avoit été changé l'arbitre de ce différend, qui l'avoit jugé en faveur d'Hercule. Comme Ovide ne touche cette fable qu'en passant, il est à propos de la faire un peu mieux connoître. La ville d'Ambracie est dans cette partie de l'Epire, qui est voisine du golfe qui porte le même nom; près de-là est le promontoire d'Actium, fameux par le temple d'Apollon, et par la bataille navale d'Auguste contre Marc-Antoine: ce lieu, qui a changé de nom, s'appelle aujourd'hui Larte. Antonius Liberalis (2), sur l'autorité de Nicandre, rapporte qu'Apollon, Diane et Hercule avoient

(1) La fable des Harpies a été expliquée dans la fable des Argonautes.

(2) *Met. IV.*

autrefois combattu pour cette ville, qu'ils s'en étoient rapportés au jugement de Cragaleus, et que ce juge ayant décidé en faveur d'Hercule, Apollon, irrité de cette décision, l'avoit métamorphosé en rocher. Cette fable, peu connue, et sur laquelle les interprêtes d'Ovide gardent un profond silence, nous apprend, si je ne me trompe, que les habitans d'Ambracie, voulant consacrer leur ville à l'une de ces trois divinités, Cragaleus avoit décidé qu'il falloit préférer Hercule à Apollon et à Diane; c'est-à-dire, les travaux militaires aux sciences et aux beaux arts; on ajouta qu'Apollon l'avoit changé en rocher; peut-être parce qu'il périt près du promontoire sur lequel étoit le temple de ce Dieu, ou qu'on voulut marquer par-là sa stupidité.

Après avoir traversé le golfe d'Ambracie, Enée vit le pays si fameux par l'oracle de Dodone, et la Chaonie, où les enfans de Molossus échappèrent des flammes, par le moyen des aîles que les Dieux leur avoient données. Voici encore deux fables qu'il faut expliquer. Commençons par la dernière, qui est peu importante. Antonius Liberalis est le seul, je crois, qui en parle (1), et ce qu'il en dit ne nous donne pas beaucoup de lumières. Munichus, dit-il, roi des Molosses, avoit trois fils, Alcandre, Mégalétor et Philæus, et une fille nommée Hypéripe. Des voleurs ayant mis le feu au palais de leur père, Jupiter les changea en oiseaux. Ce qui veut dire, sans doute, que ces trois princes se sauverent, contre toute sorte d'apparence, des flammes qui consumèrent la maison royale.

Pour ce qui regarde l'oracle de Dodone, je suis si effrayé de la confusion et de la variété qui règnent sur ce sujet parmi

(1) *Met. Cap. XIV.*

les anciens, que je serois tenté de n'en rien dire ici. Je pourrois même renvoyer les curieux à ce qu'en ont écrit *Van-Dale, dans son histoire des oracles* (1) et M. Paulmier de Grantemesnil dans la description de la Grèce (2), et sur-tout Pausanias qui en parle en plusieurs endroits. Cependant, pour la satisfaction de ceux qui n'aiment pas à voir des passages grecs et latins entassés les uns avec les autres, je vais rapporter ce qu'il y a de plus important sur cette matière. Silius Italicus (3) raconte que deux colombes s'étant envolées de Thèbes en Egypte, il y en eut une qui alla dans la Libye, où elle donna lieu à l'établissement de l'oracle de Jupiter Ammon : l'autre s'étant arrêtée sur un chêne dans la Chaonie, apprit aux Pélasges qui y habitoient, que l'intention de Jupiter étoit qu'il y eût en cet endroit un oracle, par lequel on pût apprendre ses volontés. Hérodote (4), qui, long-temps avant l'auteur que je viens de citer, avoit bien compris que ce qu'on avoit dit au sujet de l'établissement de cet oracle n'étoit qu'une fable, tâche à en développer l'origine. Il y eut autrefois, dit-il, deux prêtresses de Thèbes en Egypte qui furent enlevées par des marchands Phéniciens : celle qui fut achetée par les Grecs, alla s'établir dans la forêt de Dodone, et fit bâtir une petite chapelle au pied d'un chêne, à l'honneur de Jupiter, où elle rendit des oracles. Ce même auteur ajoute qu'on l'appela *la Colombe*, parce qu'étant étrangère, on n'entendoit pas son langage : à la fin elle apprit la langue des anciens Pélasges, et on pu-

(1) *Page 198* et suivantes.

(2) *Page 56* et suivantes.

(3) *Lib. III. de Bello punico secundo*.

(4) *Lib. I.*

blia là-dessus que la colombe parloit : on alla même jusqu'à dire que c'étoit le chêne lui-même qui rendoit les oracles.

Quoique cette manière d'expliquer l'origine de cet oracle soit assez naturelle, je crois cependant qu'on pourroit penser que quelques mots équivoques de la langue hébraïque ou arabique, y ont donné lieu. Dans ces deux langues, des deux mots *Himan* et *Heman*, l'un veut dire un prêtre, l'autre une colombe (1) ; ceux qui trouvoient dans l'ancienne histoire de la Grèce où les Phéniciens avoient laissé plusieurs colonies, ces mots qu'ils n'entendoient qu'imparfaitement, préférant toujours ce qui tenoit du merveilleux, à ce qui ne présentoit qu'un sens naturel ; au lieu de dire que c'étoit une prêtresse qui avoit établi l'oracle, publièrent qu'il devoit son origine à une colombe, qui s'étoit arrêtée sur les chênes de Dodone. Bochart prétend que le mot πέλειαι vouloit dire aussi, dans la même langue des Phéniciens, des colombes ou des femmes ; mais M. l'abbé Sallier, dans une dissertation qu'il a lue à l'académie, prouve qu'il ne faut pas avoir recours pour cela à la langue phénicienne, et que dans la dialecte des peuples d'Epire où étoit l'oracle dont nous parlons, ce mot signifioit une vieille femme, aussi-bien qu'une colombe.

Quoi qu'il en soit, cet oracle devint très-fameux dans la suite, et on en raconta une infinité de fables. L'artifice avec lequel on y rendoit les réponses, avoit été compris de peu de personnes. Les prêtres éloignoient ceux qui venoient le consulter du lieu obscur et ténébreux où ils l'avoient

(1) Voyez *Bochart. Chan. Lib. II. Cap. XI.*

établi ; et sur les réponses qu'ils entendoient on leur faisoit accroire tout ce qu'on vouloit. Voilà la véritable raison de la variété qui se trouve dans les descriptions que les anciens nous en ont laissées. Selon quelques-uns, c'étoient les chênes eux-mêmes qui parloient, ou bien des hêtres, ce qui fit donner à Jupiter l'épithète de *Fagineus ;* d'autres disent que c'étoient des colombes ; quelques-uns que c'étoit au bruit d'un ou de plusieurs chaudrons qu'on apprenoit la volonté de Jupiter ; et c'étoit un proverbe parmi les Grecs, lorsqu'ils vouloient désigner un grand parleur, de dire, le *chaudron de Dodone.*

Comme Etienne de Bysance est de tous les anciens celui qui a le mieux décrit l'artifice de ces chaudrons de Dodone, je vais rapporter ce qu'il en dit (1) sur l'autorité de Polémon, d'Aristide, de Tharrée et de Ménandre. Dans l'endroit de la forêt de Dodone, où Jupiter rendoit ses oracles, il y avoit deux colonnes parallèles, et proches l'une de l'autre. Sur l'une de ces deux colonnes étoit un vase de bronze de la grandeur ordinaire des chaudrons de ce temps-là. Sur l'autre étoit un petit garçon (c'étoit sans doute un automate) qui tenoit un fouet d'airain à plusieurs cordes, faciles à mouvoir. Quand le vent souffloit, ce fouet étoit poussé contre le vase de bronze, et le faisoit résonner ; et cela continuoit autant de temps que duroit le vent. Comme le vent régnoit ordinairement dans la forêt, cet airain résonnoit presque toujours. Je dois ajouter ici que c'est de ces chaudrons

(1) Ceux qui voudront consulter cet article dans l'auteur, doivent le lire dans le catalogue de la bibliothèque de Coaslin, dressé par dom Bernard de Montfaucon, où il est plus correct que dans les autres éditions.

que la forêt où étoit l'oracle avoit pris le nom de Dodone, *dodo* voulant dire un chaudron.

Strabon, qui parle de cet oracle (1), après avoir dit qu'il étoit desservi par trois prêtresses, raconte l'histoire qui donna lieu à y joindre deux prêtres. Les Béotiens, trahis par les Thraces qui les attaquèrent pendant la trêve qu'ils avoient faite ensemble, allèrent consulter l'oracle de Dodone; et la prêtresse leur répondit qu'ils réussiroient dans leur entreprise, s'ils agissoient en impies. Les envoyés soupçonnant que cette réponse captieuse avoit été dictée par les Pélasges dont la prêtresse descendoit, la firent brûler, et dirent qu'une action, qui paroissoit si barbare, étoit juste de quelque côté qu'on l'envisageât. Si la prêtresse nous a voulu tromper, disoient-ils, elle a bien mérité ce châtiment; si elle a parlé sincérement, nous réussirons, puisque l'oracle se trouve accompli. Cette excuse ne fut point reçue. On prit les envoyés, et on les cita devant les deux autres prêtresses. Mais comme ils firent voir qu'il étoit injuste de les livrer à deux personnes qui avoient tant de sujet de les haïr, on y joignit deux prêtres qui furent établis pour juges; et ceux-ci, qui avoient obligation aux Béotiens, d'une place qui alloit les enrichir, déclarèrent qu'ils étoient innocens. Depuis ce temps-là ceux de cette nation qui venoient à l'oracle, ne consultoient que les prêtres.

Explication de la douzième Fable. (Page 166.)

Homère, qui parle fort au long de Polyphème et des Cyclopes, dans le neuvième livre de l'Odyssée, ne dit rien

(2) *Page 277.*

de l'aventure que décrit notre poëte d'après Théocrite, qui avoit traité ce sujet avec cette grace et cette naïveté qui lui sont propres. Ovide, dont l'imagination étoit extrêmement féconde, ajoute toutes les circonstances qui pouvoient embellir le contraste que formoit la jalousie d'un amant si différent du jeune et bel Acis. Ainsi grossissoient les fables en passant par les mains des poëtes. Quoique quelques auteurs aient prétendu qu'Acis étoit un jeune Sicilien, qui se voyant méprisé de la belle Galatée, dont il étoit amoureux, s'étoit jeté de désespoir dans le fleuve, qui porta son nom dans la suite, je suis cependant persuadé que ce roman n'a aucun fondement dans l'histoire, et je crois, avec le savant Bochart (1), que le fleuve Acis, qui sortoit du mont Etna, fut ainsi nommé à cause de la rapidité de ses eaux. Le scoliaste de Théocrite (2), et Eustathe (3) donnent lieu à cette conjecture, puisqu'ils disent que ce fleuve fut ainsi nommé parce que son cours ressembloit à une flèche; et ce qui ne laisse aucun lieu d'en douter, c'est que parmi les Grecs ἀκὶς, veut dire la pointe d'une flèche. Tout cela est dérivé du mot syrien *Achis*, ou de l'hébreu *Hachis*, qui signifie *vîtesse*, *rapidité*. Mais sans m'arrêter davantage à ces étymologies, qui ne sont pas du goût de tout le monde, je vais dire sur Polyphème et sur les Cyclopes, quelque chose de plus satisfaisant.

Homère (4), après avoir raconté de quelle manière Ulysse revenant du pays des Lotophages, aborda sur les côtes qu'habitoient les Cyclopes, décrit les mœurs de cet

(1) *Chan. Lib. I. Cap. XXV.*
(2) *Sur la première Idylle.*
(3) *Sur le seizième livre de l'Iliade.*
(4) *Odyss. Lib. IX.*

ancien peuple de la Sicile. C'étoient, selon ce savant poëte, des gens superbes, qui ne se soumettoient à aucune loi. Contens de ce que la providence leur fournissoit, ils ne semoient ni ne plantoient, se nourrissant seulement des fruits que la terre produit sans être cultivée. Ils ne tenoient point, comme les autres peuples, d'assemblées pour délibérer sur les affaires publiques et ne se gouvernoient point par ces loix qui règlent les mœurs et la police. Eloignés des villes, ils habitoient les antres et les montagnes; indépendans les uns des autres, chacun d'eux gouvernoit sa famille, et régnoit sur sa femme et sur ses enfans. La vie pastorale, si honorable dans ces anciens temps, faisoit toute leur occupation. C'étoient, au reste, des hommes d'une taille monstrueuse, et qui n'avoient qu'un œil au milieu du front. Polyphème, le plus fameux des Cyclopes, étoit un monstre étonnant, c'est toujours d'après Homère que je parle; il ne ressembloit pas à un homme, mais à une haute montagne. Sa houlette étoit faite d'un chêne qu'il avoit coupé; et il avoit assez de force pour lancer des rochers d'une grosseur énorme, comme le dit Ovide. Cette description des Cyclopes ne doit pas passer pour une fable, si l'on en excepte quelques circonstances que j'expliquerai dans la suite. Thucidide (1) convient qu'ils étoient les premiers habitans de la Sicile, et Cluvier, un de nos plus exacts géographes, avoue que tous les anciens sont en cela d'accord avec Homère. Comme on ignoroit leur origine, on publioit qu'ils étoient enfans de Neptune: ce qui veut dire qu'ils étoient venus par mer s'établir dans la Sicile. Le savant Bochart croit qu'ils y entrèrent en-

(1) Lib. II.

viron un siècle après Phaleg ; et si nous en croyons l'abréviateur de Trogus (1), ils possédèrent cette isle jusqu'au temps de Cocalus, prince qui, comme je l'ai dit ailleurs, vivoit du temps de Minos second. Mais cet auteur abandonne ici l'autorité d'Homère, qui met les Cyclopes dans la Sicile du temps d'Ulysse, et quelques années après la prise de Troye.

Les Cyclopes habitoient la partie occidentale de cette isle, près de Lilybée et de Drépane ; et c'est de-là même qu'ils ont tiré leur nom, comme Bochart l'a fort heureusement remarqué (2) : les Cyclopes, dit-il, ont été ainsi nommés du phénicien *Chek-lub*, par contraction pour *Chek-lelub*, c'est-à-dire, le golfe de Lilybée ; ainsi les habitans de ce canton furent nommés par les Phéniciens qui vinrent s'établir en Sicile quelques siècles après, les *Chek-lelub*, d'où les Grecs formèrent dans la suite le nom de Cyclopes ; et parce que dans leur langue le mot κύκλος, qui y a quelque rapport, signifie rond, ils publièrent que les Cyclopes étoient ainsi nommés, parce qu'ils n'avoient qu'un œil au milieu du front, et que cet œil, d'une grandeur proportionnée à la taille de ces géans, étoit rond : ce que Virgile (3) exprime si bien dans ce vers :

Argolici clypei et Phœbeæ lampadis instar.

Comme les Cyclopes étoient extrêmement féroces, et peut-être même d'une taille monstrueuse, on débita encore à leur sujet plusieurs autres fables. On les fit passer pour de vrais antropophages ; ce qui peut être pris à la lettre,

(1) *Lib. IV.*
(2) *Chan. Lib. I. Cap. XXX.*
(3) *Æneid. Lib. III. vers. 637.*

ou dans un sens qui marque leur extrême cruauté. Ils habitoient assez près du mont Etna ; voilà ce qui les fit passer pour les forgerons de Vulcain ; et sur cet article les poëtes se donnèrent l'essor. Virgile (1) les nomme *Ætnæos Cyclopas*, et les représente forgeant la foudre de Jupiter. D'autres ajoutent que c'étoient eux qui avoient armé les Dieux, qu'ils avoient donné la foudre à Jupiter, le casque à Pluton, et le trident à Neptune. On n'en demeura pas-là ; Stace leur attribue la structure des murs d'Argos ; Virgile (2) celle de l'enceinte et des portes des Champs-Elysées, et Aristote les regarde comme les premiers qui bâtirent des tours ; ces trépieds qui marchoient d'eux-mêmes, dont parle Homère, étoient aussi l'ouvrage des Cyclopes.

Polyphème, le plus fameux de tous, est représenté par les poëtes, comme un monstre horrible.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum (3).

Et Ovide, dans la fable qu'on vient de lire, en fait un portrait tout-à-fait singulier. Toutes ces idées sont tirées d'Homère, et ont leur fondement dans l'histoire. Si nous en croyons Diodore (4) et Tzetzès, Polyphème étoit roi d'une partie de la Sicile du temps qu'Ulysse y aborda. Ce prince s'étant fait aimer d'Elpe, fille de ce Cyclope, la lui enleva. Les Lestrygons, peuple voisin des états de Polyphème, l'ayant poursuivi, l'obligèrent à abandonner

(1) *Ænéid. Lib. XI.*
(2) *Ænéid. Lib. VI.*
(3) *Virg. Ænéid. Lib. III. vers.* 658.
(4) *Lib. IV.*

sa conquête, et Elpe fut rendue à son père. Ulysse, qui racontoit aux Phéaciens cette aventure, en supprimoit adroitement les circonstances qui ne lui étoient pas honorables, et débitoit à ce peuple, grand amateur de contes frivoles, les fables les plus absurdes, au sujet des Cyclopes qui apparemment leur étoient fort peu connus.

Explication de la treizième Fable. (Page 177.)

L'antiquité reconnoît trois Glaucus; l'un fils de Minos; l'autre fils d'Hippolocus, dont il est parlé dans l'Iliade; le troisième, surnommé le Pontique, celui dont il s'agit dans cette fable, étoit de la ville d'Anthédon dans la Béotie (1). Cette pluralité de noms a porté beaucoup de confusion dans la généalogie de ce Glaucus; quelques auteurs lui donnent pour père Polybe, d'autres le font fils de Phorbas, d'autres enfin de Neptune. Ce que nous pouvons conclure de plus certain, c'est qu'il étoit un habile pêcheur qui savoit très-bien nager; comme il demeuroit long-temps plongé dans l'eau pour s'attirer de la considération, il publioit qu'il avoit dans ce temps-là des entretiens secrets avec les Dieux de la mer. Cependant, malgré son habileté, il se noya, ainsi que nous l'apprenons de Paléphate (2), et pour honorer sa mémoire, on dit qu'il avoit été changé en Dieu marin. La ville d'Anthédon lui rendit un culte religieux, lui éleva un temple, et lui offrit des sacrifices. La manière dont Ovide raconte son apothéose est très-singulière, et je ne me souviens pas

(1) *Strab. Georg. Lib. II.*
(2) *Lib. II. Cap. XXVIII.*

d'avoir jamais rien lu de semblable dans les anciens. Les poëtes ont débité dans la suite un grand nombre de fables à son occasion; car sans parler de celle que rapporte Ovide, on a dit que ce fut lui qui enleva Ariadne dans l'isle de Naxe, où Thésée l'avoit abandonnée, et que Bacchus, pour le punir, l'attacha à un sep de vigne, ainsi qu'on peut le voir dans Athénée (1). Selon Diodore de Sicile (2) ce fut lui qui apparut aux Argonautes sous la figure d'un Dieu marin, lorsqu'Orphée, à l'occasion d'une tempête, fit un vœu solemnel aux Dieux de Samothrace. Il leur prédit même, au rapport d'Apollonius de Rhodes, qu'Hercule et les deux Tyndarides, Castor et Pollux, seroient un jour mis au rang des Dieux. On ajoute encore que dans le combat qui fut donné entre Jason et les Tyrrhéniens, il fut le seul qui ne fut point blessé, et que s'étant jeté dans la mer, il fut reçu au nombre des Dieux qui l'habitent. Enfin Euripide (3) et après lui Pausanias (4), rapportent qu'il étoit l'interprête de Nérée, et qu'il prédisoit l'avenir. Si nous en croyons Nicandre, c'étoit de lui qu'Apollon lui-même avoit appris l'art de lire dans l'avenir. Enfin Strabon, suivi en cela par Philostrate dans son tableau de Glaucus, prétend qu'il fut métamorphosé en triton; et le portrait qu'en fait le dernier de ces deux auteurs, ressemble parfaitement à ce qu'on raconte de cette espèce de monstre. De toutes ces fictions on peut conclure que Glaucus s'étant noyé, on l'honora comme un Dieu de la mer. L'endroit où il périt étoit devenu cé-

(1) *Lib. VII. Cap. XII.*

(2) *Lib. VI.*

(3) *Dans son Oreste.*

(4) *In Bœotic. Lib. II.*

lèbre : et Pausanias, parlant de la ville d'Anthédon dans la Béotie, remarque qu'on y voyoit *le saut de Glaucus*, c'est-à-dire, le lieu d'où il s'étoit jeté dans la mer. Comme Ovide feint dans cette fable que Glaucus étoit amoureux de Scylla, une des Néréïdes, et que ce fut à elle qu'il raconta l'histoire de sa métamorphose, je pourrois commencer d'expliquer ici les fables qui la regardent; mais je les réserve pour le livre suivant.

FIN DU TREIZIÈME LIVRE.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE QUATORZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Circé ayant conçu de l'amour pour Glaucus, qui lui parloit des mépris de Scylla, et n'ayant pu l'engager à abandonner pour elle une maîtresse ingrate, elle empoisonna les fontaines où cette Nymphe avoit coutume de se baigner, et lui fit prendre une forme si hideuse et si horrible, que ne pouvant se supporter elle-même, elle se précipita dans la mer, où elle fut changée en rocher.

GLAUCUS avoit déjà passé les côtes qui sont près du mont Etna, et le pays qu'habitent les Cyclopes, où l'usage de l'agriculture fut toujours inconnu, et où l'on ne vit jamais de bœufs attelés labourer la terre. Il avoit laissé derrière lui

la ville de Zancle, et celle de Rhège, qui est vis-à-vis. Il avoit traversé ce détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, et qui est devenu si célèbre par tant de naufrages. Enfin, après avoir parcouru la mer des Tyrrhéniens, il arriva auprès de ces collines couvertes de toutes sortes d'herbes, où habite la fille du Soleil. Lorsqu'il fut entré dans son palais, qui se trouva rempli de toutes sortes de bêtes féroces, il salua Circé, et lui parla ainsi : « Déesse, » soyez sensible au sort d'un Dieu qui vient im- » plorer votre secours. Si je ne suis pas indigne » de vos bontés, vous pouvez adoucir les tour- » mens que l'amour me cause. Je sais mieux » qu'aucun des Dieux quelle est la vertu des » plantes dont vous avez une connoissance si » parfaite, puisque c'est par cette même vertu » que j'ai changé de nature. Mais pour ne pas » vous laisser ignorer plus long-temps le sujet qui » m'amène, je vis sur le rivage, qui est vis-à-vis » de Messine, la belle Scylla, et j'en devins éper- » duement amoureux. J'aurois honte de répéter » tout ce que je lui dis pour la rendre sensible. » Mes plaintes, mes caresses, mes larmes, mes » promesses, tout fut inutile, et un cruel mépris » fut la récompense de mes empressemens. Circé, » si les enchantemens ont quelque pouvoir, si les » plantes ont des vertus secrètes, employez en ma » faveur ce qu'il y a de plus efficace dans les

» plantes

» plantes ou dans les enchantemens. Je ne vous » demande pas que vous guérissiez mes maux, » je ne cesserai jamais d'aimer l'ingrate Scylla : » ce que je souhaite, est que par votre moyen » elle partage ma peine et ma langueur ». Circé, la personne du monde la plus aisée à s'enflammer, (soit qu'elle fût d'un tempérament amoureux, ou que Vénus, pour se venger du Soleil qui avoit découvert son intrigue avec Mars, lui eût donné un cœur trop tendre), répondit ainsi à Glaucus. « Au lieu de soupirer pour une in- » grate, vous devriez aimer une personne qui » brûleroit pour vous des mêmes feux, et qui » partageroit vos peines. Je suis persuadée, vous » devez m'en croire, que si on espéroit d'être » écoutée, on feroit aisément les avances. Votre » mérite est un sûr garant de ce que je dis. Car » enfin, moi Déesse et fille du Soleil, moi que » les enchantemens et les plantes, dont je con- » nois toutes les vertus, rendent également puis- » sante et redoutable, je soupire pour vous. Ou- » bliez donc une ingrate qui vous méprise ; aimez » une Déesse qui vous adore : vengez-vous, et » vengez-moi en même-temps d'une indigne ri- » vale (*). Ah ! reprit Glaucus, on verra les

(*) Dans la plupart des imprimés on lit *uno que duas ulciscere facto*. Mais il n'y a aucun sens. Car en vengeant

» roseaux croître sur le sommet des montagnes;
» et les arbres sortir du fond de la mer, plutôt
» que de me voir changer ». Circé offensée de ce discours, ne roula plus dans son esprit que des desseins de vengeance; et comme elle voyoit qu'elle ne pouvoit la faire tomber sur Glaucus, et que même l'amour qu'elle avoit pour lui l'en auroit empêchée, elle résolut d'immoler sa rivale à son ressentiment. Elle se met sur le champ à préparer des herbes vénimeuses; et après les avoir broyées, elle prononça quelques paroles magiques, se revêtit d'une robe d'un bleu céleste, sortit de son palais, à travers une infinité de bêtes féroces qui la caressoient en passant, et s'étant rendue sur le bord de ce détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, elle entra dans la mer, et marcha sur les flots sans se mouiller, et avec la même facilité que si elle avoit marché sur la terre. Dans ce détroit est une espèce de gouffre, où Scylla venoit ordinairement se rafraîchir pendant les plus grandes chaleurs du jour. Circé y répandit le poison qu'elle avoit préparé, en répétant neuf fois, à trois différentes reprises, des enchantemens composés de mots mystérieux et inconnus. Scylla s'étant rendue peu de temps après dans

Circé, Glaucus ne sauroit venger Scylla, au lieu qu'en isant *duos*, vous et moi, ainsi qu'on le trouve dans les meilleurs manuscrits, le sens est très-beau.

cette grotte, et étant entrée dans l'eau jusqu'à la ceinture, s'apperçut que cette partie de son corps étoit environnée de chiens qui hurloient d'une manière épouvantable. Comme elle ne crut pas d'abord que ces monstres fissent partie d'elle-même, elle chercha à s'en éloigner et à les chasser ; mais elle ne fit que les entraîner avec elle. Elle se toucha les cuisses, les jambes et les pieds, et elle ne trouva par-tout que des chiens et des monstres qui aboyoient contre elle, et qui en étoient inséparables. Glaucus, à qui cette aventure fit verser des pleurs, ne songea qu'à s'éloigner d'une personne qui venoit de se venger avec tant de cruauté. Scylla demeura dans ce détroit, et à la première occasion qu'elle eut de faire éclater son ressentiment, elle fit périr les compagnons d'Ulysse, l'amant de sa rivale. Les vaisseaux Troyens qui conduisoient Enée, alloient aussi avoir le même sort, lorsque Scylla fut changée en ce rocher, qu'on voit encore aujourd'hui dans cette mer, et que les pilotes évitent avec tant de précaution.

FABLE II.

ARGUMENT.

Didon reçoit Enée dans son palais, et étant devenue amoureuse de lui, se perce le sein, pour se punir d'avoir été trompée par un ingrat. Les Cercopes étoient des hommes fourbes et méchans, que Jupiter changea en singes. Les isles qu'ils habitoient, furent depuis ce temps-là nommées Pithécuses, *ou les isles des Singes, car* Pithécos *signifie en grec, un singe.*

LA flotte Troyenne avoit évité les écueils de Scylla, et le gouffre affreux de Charybde, et elle étoit sur le point d'arriver en Italie, lorsque les vents la poussèrent sur les côtes d'Afrique. Didon, reine de Carthage, reçut Enée dans son palais, et devint sensible pour lui. Lorsqu'ensuite ce prince l'abandonna, elle fit dresser un bûcher, sous prétexte d'offrir un sacrifice, et ayant trompé toute sa cour par cet artifice, elle se perça le sein, pour se punir d'avoir été trompée elle-même par un ingrat. Enée, au sortir de Carthage, aborda dans les états d'Erix, et chez son ami Aceste, où il offrit des sacrifices pour hono-

rer la mémoire de son père Anchise. Ensuite, s'étant embarqué sur ses vaisseaux, qu'Iris, par l'ordre de Junon, avoit presque réduits en cendres, il côtoya les isles qui forment l'empire d'Eole, et qui vomissent sans cesse des tourbillons de soufre et de flammes. Après avoir heureusement évité les écueils qu'habitent les Sirènes, et avoir perdu Palinure son pilote, il passa près de l'isle Enaria, de celle de Prochyte, et de celle de Pithécuse, où l'on ne voit que de stériles rochers. Cette isle a pris son nom de celui de ses habitans : car le maître des Dieux, pour punir les Cercopes les plus fourbes et les plus scélérats de tous les hommes, les changea en singes, afin que cessant d'être des hommes, il leur ressemblassent encore après leur métamorphose. Leur taille fut raccourcie, leur nez applati, le visage semé de rides, le corps couvert d'un poil roux, et ils furent relégués dans cette isle. L'usage de la parole, dont ils ne se servoient que pour le crime et le parjure, leur fut interdit, et ils ne conservèrent que cette voix enrouée qui ne fait entendre que des plaintes.

FABLE III.

ARGUMENT.

Apollon, pour rendre la Sibylle, fille de Glaucus, sensible à sa passion, lui accorda le pouvoir de vivre autant d'années, qu'elle tenoit de g ains de sable dans ses mains; mais comme elle n'avoit pas exigé de son amant de demeurer toujours dans l'état de jeunesse, elle devint si vieille et si caduque, qu'il ne lui resta plus que la voix.

ENÉE, après avoir passé toutes ces isles, laissant Naples à sa droite, et à sa gauche le tombeau de Misène, cet excellent joueur de trompette, fils d'Eole, aborda près de Cumes, d'où il alla dans l'antre de la Sibylle, qui a vécu un si grand nombre d'années, et la pria de le conduire dans le séjour des ombres, pour voir son père. La Sibylle, après avoir tenu pendant longtemps les yeux baissés, le regarda enfin, et lui dit dans l'un de ces transports dont elle étoit agitée par le Dieu qui l'inspiroit : « Grand prince, » vous demandez la chose du monde la plus » difficile; et quoique vos belles actions aien

» rendu votre nom célèbre, que votre courage » vous ait fait affronter les plus grands dangers, » et que votre piété ait bravé la flamme qui ré- » duisit en cendres la ville de Troye, cette en- » treprise pour cela n'en est pas moins hardie; » cependant rassurez-vous, vos vœux seront » satisfaits, et je vous accompagnerai dans les » Champs-Elysées. Vous visiterez avec moi ce » sombre empire, qui est dans le centre de » l'univers, où vous aurez la consolation de con- » sulter l'ombre de votre père : rien n'est inac- » cessible à la vertu : tous les chemins lui sont » ouverts ». La Sibylle, après ce discours, lui montra dans la forêt de Proserpine, un rameau d'or, qu'elle lui commanda d'arracher. Enée obéit à cet ordre, et descendit avec son guide dans le royaume de Pluton, où après avoir vu les richesses et les trésors de ce Dieu, il y trouva les ombres de ses ancêtres, et celle du grand Anchise son père, qui lui apprit tout ce qui se passoit dans le séjour des morts, et lui fit voir tous les dangers auxquels il alloit être exposé dans les longues guerres qu'il auroit à soutenir. Après cet entretien, Enée sortit des Enfers par un chemin sombre, et où l'on voyoit à peine à se conduire. Comme il étoit fatigué d'un voyage si pénible, il adoucissoit son ennui en conversant avec la Sibylle. « Soit que vous soyez une Déesse

» ou une mortelle chérie des Dieux, lui disoit-
» il, je vous honorerai toujours comme une
» divinité : je n'oublierai jamais que c'est sous
» votre conduite que j'ai pénétré jusques dans
» les Enfers, et que j'en suis revenu, sans aucun
» accident. Si-tôt que je verrai la lumière, j'éle-
» verai un temple en votre honneur, où je signa-
» lerai ma reconnoissance par les sacrifices que
» je vous y offrirai. Je ne suis point une Déesse,
» lui dit la Sibylle, en soupirant, l'encens ni les
» sacrifices ne me sont point dûs : je ne suis
» qu'une mortelle ; mais pour vous tirer de l'er-
» reur où vous êtes, je veux vous apprendre
» mon aventure. Si j'eusse voulu répondre à la
» passion d'Apollon qui m'aimoit, j'aurois obtenu
» l'immortalité. Tandis qu'il espéra de me rendre
» sensible, il m'offrit de m'accorder tout ce
» que je souhaiterois. Je lui demandai de vivre
» autant d'années que je tenois dans la main de
» grains de sable, que je venois de ramasser.
» Malheureusement j'oubliai de demander en
» même-temps de pouvoir conserver dans tout ce
» temps-là cette même fraîcheur dont je brillois
» alors. Il me l'offrit cependant, si je voulois
» répondre à sa tendresse ; mais je préférai l'avan-
» tage d'une chasteté inviolable, au plaisir de
» jouir d'une éternelle jeunesse. Maintenant les
» plus belles années de ma vie se sont écoulées;

» une triste et languissante vieillesse leur a succédé, j'ai déjà vécu sept cents ans, et pour remplir le nombre de ces grains de sable qui doivent être la mesure de ma vie, il me reste encore à voir trois cents moissons et trois cents vendanges. Enfin, il viendra un temps où mon corps consumé et dévoré par les années, sera presque réduit à rien. Je serai si changée alors, qu'on ne pourra pas se persuader que j'aie jamais eu assez de charmes pour inspirer de l'amour à un Dieu; peut-être qu'Apollon lui-même ne le croira plus, ou du moins qu'il rougira de l'avouer. Invisible, on ne me connoîtra qu'à la voix, que le destin me laissera éternellement ».

FABLE IV.

ARGUMENT.

Enée étant arrivé au port de Gaïète, en Italie, Acheménide, de l'isle d'Ithaque, qui étoit sur son vaisseau, rencontre Macarée, un de ses compagnons, à qui il raconte le hasard où il avoit été en Sicile, d'être dévoré par Polyphème. Macarée lui dit à son tour, qu'Ulysse reçut en présent du roi Eole une peau de bœuf où étoient renfermés les vents ; ce qui fut cause qu'il vogua neuf jours entiers heureusement, mais que le dixième, quelques-uns du vaisseau poussés par leur avarice, délièrent cette peau, d'où les vents étant sortis avec impétuosité, ils furent jetés dans le pays des Lestrygons, où ils auroient été dévorés s'ils ne s'étoient sauvés par la fuite.

TANDIS que la Sibylle entretenoit ainsi Enée, ils sortirent des Enfers, et retournèrent à Cumes, où le prince Troyen signala sa piété par les sacrifices qu'il offrit aux Dieux. De-là il arriva sur ce rivage qui ne portoit pas encore le nom de sa

nourrice (*). Macarée, qui avoit accompagné Ulysse dans tous ses voyages, et qui pour se reposer après tant de fatigues, s'en étoit enfin séparé, reconnut Acheménide, qu'Ulysse avoit abandonné en Sicile, et parut fort étonné de le voir sur les vaisseaux d'Enée. « Par quel heu» reux hasard, lui dit-il, vous retrouvai-je au» jourd'hui, cher Acheménide, que je croyois » mort depuis long-temps? Quelle divinité favo» rable vous a délivré de tant de dangers, et » comment, étant Grec, vous êtes-vous embar» qué avec nos ennemis? Apprenez-moi, je vous » prie, où vous avez dessein d'aller ». Achemé-nide qui n'avoit plus cet air hideux et cet habit couvert de lambeaux qu'il portoit dans les cavernes du mont Etna, lui répondit ainsi: « Je con» sens de retomber encore une fois entre les » mains du cruel Polyphème, et de revoir ce » monstre toujours souillé du sang des malheu» reux qu'il dévore, si le vaisseau sur lequel vous » me voyez, ne m'est mille fois plus cher que » l'isle d'Ithaque, et que ma maison même, et si » je n'ai tout le reste de ma vie plus de ten» dresse et de respect pour le généreux Enée, » que pour mon père. Non, quoique je puisse » faire, il ne me sera jamais possible de recon-

(*) Le port de Gaïete.

» noître toutes les obligations que je lui ai. Si
» je respire encore, si je jouis de la lumière qui
» nous éclaire, c'est à lui seul que j'en suis re-
» devable. Pourrois-je être jamais assez ingrat
» pour l'oublier ? C'est lui qui m'a empêché d'être
» dévoré par Polyphème. Si je mourois main-
» tenant, je pourrois espérer de jouir des hon-
» neurs de la sépulture; du moins le ventre de
» ce monstre ne me serviroit pas de tombeau.
» Imaginez-vous, je vous prie, quel dut être mon
» désespoir, si la frayeur mortelle dont j'étois
» saisi, me laissa encore quelque sentiment,
» lorsque du rivage où je fus abandonné, je vis
» le vaisseau d'Ulysse en pleine mer. D'abord,
» j'eus le dessein de crier, mais la crainte d'être
» découvert par le Cyclope, m'en empêcha. Le
» cri même que fit Ulysse en partant, pensa lui
» être funeste. Je vis en effet le géant arracher
» une roche d'une grosseur immense et la jeter
» dans la mer. Je le vis lancer contre votre vais-
» seau de grosses pierres, avec la même impé-
» tuosité que les auroit lancées une machine de
» guerre, et je craignis que le vaisseau n'en fût
» fracassé, ou que les flots que ces masses sou-
» levoient, ne l'engloutissent. Je vous l'avoue,
» j'oubliai le danger où j'étois, pour ne penser
» qu'à celui où vous étiez vous-même. Enfin,
» quand vous fûtes assez éloigné pour être hors

» des atteintes de Polyphème, plein de fureur et » de rage, il se mit à courir sur le mont Etna, » et comme Ulysse lui avoit arraché son œil, » il heurtoit à tous momens contre les rochers, » ou contre les arbres. Enfin, étendant ses bras » encore ensanglantés du côté de la mer, il vomit » mille imprécations contre les Grecs: Ah! si » quelque heureux hasard, disoit-il, ramenoit » jamais ici, ou Ulysse ou quelqu'un de ses com- » pagnons, que je pusse lui faire sentir les effets » de ma rage et de ma fureur, le mettre en pièces, » dévorer ses entrailles, avaler son sang, et » faire craquer sous mes dents ses os et ses » membres encore palpitans; la perte de mon » œil ne seroit plus un mal pour moi, ou du » moins j'y serois peu sensible: ainsi parloit le » barbare Cyclope. Moi, voyant le visage affreux » de ce monstre, la place de l'œil qu'Ulysse ve- » noit de lui arracher, sa barbe, ses bras, et tout » son corps couverts de sang, j'étois saisi de crainte » et d'horreur; la mort étoit sans cesse présente » à mes yeux, et elle étoit encore le moindre » des maux que j'appréhendois. A chaque ins- » tant je croyois tomber entre ses mains, et en » être dévoré tout vivant. Je me ressouvenois de » ce triste moment, où je l'avois vu saisir deux » de mes compagnons, et après les avoir froissés » à différentes reprises contre terre, se jeter sur » eux comme un lion affamé, les dévorer et

» sucer la moëlle de leurs os. L'idée de cet af-
» feux spectacle m'avoit glacé, et voyant encore
» le Cyclope mâcher les tristes restes de cet hor-
» rible repas, et revomir avec le vin les morceaux
» encore tout sanglans, je m'attendois à un sort
» pareil. Caché pendant long-temps, effrayé au
» moindre bruit, n'attendant que la mort, que
» j'aurois cependant souhaitée; sans d'autre nour-
» riture que quelques glands, de l'herbe et des
» feuilles; seul, sans espérance, sans secours,
» en proie à la douleur la plus vive, exposé au
» trépas le plus affreux, j'apperçus enfin de loin
» un vaisseau: je courus sur le rivage, et ayant
» fait quelques signes à ceux qui étoient dans
» ce navire, pour exciter leur compassion, ils
» furent sensibles à mes maux, et quoique
» Troyens, ils voulurent bien donner du secours
» à un Grec. Vous, Macarée, le plus cher de
» mes compagnons, racontez-moi à votre tour
» vos aventures, celles d'Ulysse et de ceux qui
» s'étoient embarqués avec lui. Après que nous
» cûmes quitté la Sicile, répondit Macarée, nous
» arrivâmes dans les états d'Eole. Ce prince, qui
» reçut le jour d'Hippotus, est le souverain des
» vents, qu'il tient enchaînés dans de vastes
» cavernes. Pour en rendre Ulysse le maître, il
» les enferma dans une peau de bœuf, qu'il lui
» donna; présent considérable, et qui devoit lui
» être d'une grande utilité dans sa navigation.

» Elle fut en effet très-heureuse pendant neuf
» jours, et nous commencions déjà à découvrir
» la terre qui devoit être le terme de nos voyages.
» Le dixième, au lever de l'Aurore, nos com-
» pagnons poussés par leur curiosité et par
» leur avarice, s'imaginant qu'il y avoit un trésor
» dans cette peau, la délièrent, et les vents qui
» en sortirent avec impétuosité, nous forcèrent
» de retourner dans le port d'Eole. De-là nous
» fûmes jetés dans le pays des Lestrygons. Je fus
» député avec deux de nos compagnons vers
» Antiphate qui en étoit roi, et nous eûmes bien
» de la peine, un des envoyés et moi, d'échap-
» per à la cruauté de ce prince, qui dévora notre
» camarade. Le barbare ayant rassemblé ses trou-
» pes, nous poursuivit vivement, et fit lancer sur
» notre flotte une si prodigieuse quantité d'ar-
» bres et de rochers, qu'elle fut submergée avec
» ceux qui étoient dedans; le seul vaisseau
» d'Ulysse, sur lequel j'étois, échappa à un danger
» si pressant. Après avoir donné des larmes à
» la mort de nos compagnons, nous abordâmes
» sur cette côte que vous voyez d'ici. Si vous m'en
» croyez, vous n'approcherez jamais d'une isle (*)

(*) Le lieu où habitoit Circé n'étoit pas une isle, mais une espèce de presqu'isle, ou plutôt un promontoire qui s'avançoit dans la mer, et qu'on nomme aujourd'hui *Monte Circello*.

» qui nous fut si funeste. Et vous qui reçûtes le
» jour d'une Déesse, le plus juste et le plus sage
» de tous les Troyens, et que nous ne devons
» plus désormais regarder comme notre ennemi,
» généreux Enée, profitez de l'avis salutaire
» que je vous donne: fuyez les lieux qu'habite
» Circé ».

FABLE V.

ARGUMENT.

Macarée continue à raconter à Achéménide, qu'ayant pris terre dans une isle où régnoit Circé, il fut député avec plusieurs de ses compagnons pour aller saluer Circé dans son palais; laquelle, après leur avoir fait un bon accueil, leur fit boire d'une liqueur délicieuse, et les toucha avec une baguette sur la tête, et qu'à peine ils eurent bu, ils furent changés en pourceaux, excepté Euryloque, qui, ayant refusé ce fatal breuvage, en avertit Ulysse, qui étant venu au palais de Circé, l'obligea de donner à ses compagnons leur première forme.

« LORSQUE nous eûmes jeté l'ancre sur ce » rivage, continua Macarée, comme nous étions » encore vivement frappés du souvenir des maux » que le cruel Antiphate et le barbare Cyclope » nous avoient fait souffrir, nous eûmes bien de » la peine à nous résoudre d'aller dans un palais » qui nous étoit inconnu. On tira au sort pour » nous y envoyer, et le sort tomba sur moi, sur

» le sage Polyte, sur Euryloque, et sur Elpe-
» nor; nous fûmes accompagnés dans cette am-
» bassade de dix-huit de nos compagnons. En
» approchant du palais de Circé, nous rencon-
» trâmes des loups, des ours et des lions, dont
» la vue nous effraya d'abord, mais qui bien
» loin de nous faire aucun mal, se mirent à
» nous caresser, et nous accompagnèrent jus-
» qu'à la porte, où quelques filles vinrent nous
» recevoir, et nous conduisirent à travers une
» galerie, où le marbre brilloit de tous côtés,
» vers leur maîtresse. Assise sur un trône su-
» perbe, au milieu d'un magnifique salon, Circé
» étoit vêtue d'un habit enrichi d'or et de pier-
» reries. Les Néréïdes et les Nymphes qui étoient
» autour d'elle, au lieu de travailler aux ou-
» vrages qui conviennent à leur sexe, n'étoient
» occupées qu'à séparer différens genres de
» plantes et d'herbes odoriférantes, et à arranger
» dans des corbeilles des fleurs qui étoient en
» confusion devant elles. C'est-là tout le travail
» que Circé leur demande. Personne au monde
» ne connoît mieux qu'elle la vertu de toutes les
» plantes : elle sait quelles sont leurs proprié-
» tés, et l'effet que peut avoir leur mêlange.
» Aussi nous la trouvâmes très-attentive à les exa-
» miner. Dès qu'elle nous apperçut, et que nous
» l'eûmes saluée, elle prit un air doux et riant,

» et parut nous recevoir de la manière du monde » la plus favorable ; mais ayant ordonné a ses » femmes de composer un breuvage avec de » l'orge, du miel, du vin et du lait, elle y mêla » je ne sais quelle liqueur qui le rendit d'une dou- » ceur admirable, et nous présenta elle-même la » coupe, que nous prîmes de sa main. Pressés » par une soif ardente, nous avalâmes cette li- » queur avec avidité, et dans le même temps » Circé nous donna un petit coup de baguette » sur la tête. Ce que je vais vous raconter doit » me couvrir de honte et de confusion ; je ne » laisserai pas cependant de vous l'apprendre. » J'avois à peine bu le fatal breuvage, que mon » corps commença à être tout hérissé de poil. » Au lieu de l'usage de la parole, il ne me resta » qu'une voix rauque et désagréable. Tout mon » corps se pencha vers la terre, et je m'apper- » çus que mon visage et ma bouche s'allon- » geoient, que mon cou devenoit plus gros et » plus large, et que ces mêmes mains qui ve- » noient de me servir à porter la coupe à la » bouche, n'étoient plus que des pieds qui me » servoient à marcher. Funeste effet de ce breu- » vage ! Après un changement si prodigieux, on » nous enferma, mes compagnons et moi, dans » une étable. Euryloque, le seul qui eût refusé » la coupe, ne fut point changé en pourceau

» comme nous. S'il n'eût évité un piége si dan-
» gereux, nous serions encore dans le même
» état, et il n'auroit pu apprendre notre sort
» à Ulysse, qui vint nous délivrer et nous ven-
» ger. Mercure lui avoit donné une plante dont
» la racine est noire, et que les Dieux nomment
» *Molly;* instruit par celui qui la lui avoit donnée,
» et assuré de la vertu de cette plante, il vint
» hardiment dans le palais de Circé. Elle lui pré-
» senta d'abord le breuvage qui nous avoit été
» si funeste : elle voulut même le toucher de sa
» baguette : mais il la repoussa, mit l'épée à la
» main, et la fit craindre pour sa vie. Leur paix
» cependant fut bientôt faite. Circé donna à
» Ulysse son cœur et sa main, et notre déli-
» vrance fut le gage de leur hymen. Pour nous
» tirer du triste état où nous étions, elle répan-
» dit d'abord sur nous le suc d'une plante plus
» salutaire, nous frappa de l'autre bout de sa
» baguette, et prononça des paroles différentes
» de celles qui nous avoient été si fatales. A
» mesure qu'elle les prononçoit, nous apperce-
» vions nos corps qui se redressoient, et se dé-
» pouilloient du poil qui les couvroit. Enfin, nos
» pieds, nos mains, nos bras et nos épaules re-
» prirent leur première forme. Le visage baigné
» de pleurs, nous embrassâmes Ulysse qui ré-
» pandit des larmes de joie. Nous demeurâmes

» long-temps attachés à son cou, et les premières
» paroles que nous prononçâmes, ne furent
» employées qu'à marquer notre reconnoissance.
» Circé nous retint un an dans son palais. Pendant
» ce temps-là, je vis des choses bien étonnantes,
» et j'en appris d'autres qui ne l'étoient pas moins.
» Parmi celles-là, voici une histoire que me
» raconta l'une des quatre femmes qui étoient
» employées dans les secrets les plus mystérieux
» de leur maîtresse. Dans le temps que Circé
» étoit seule avec Ulysse, cette femme me fit
» voir dans un lieu retiré une statue de marbre
» blanc, qui représente un jeune homme avec
» un pivert, et plusieurs couronnes sur la tête.
» Je lui demandai qui étoit ce jeune homme,
» pourquoi on avoit placé sa figure dans l'en-
» droit le plus respectable du palais, et ce que
» signifioit l'oiseau qui l'accompagnoit. Je vais
» vous l'apprendre, Macarée, me dit cette femme,
» et vous connoîtrez par ce que je vous dirai,
» quel est le pouvoir de ma maîtresse: donnez
» toute votre attention au récit de cette aven-
» ture ».

FABLES VI ET VII.

ARGUMENT.

Circé étant devenue amoureuse de Picus, fils de Saturne, et roi d'Italie, et n'ayant pu ébranler la fidélité qu'il avoit jurée à Canente, son épouse, elle le change en oiseau, qu'on appelle encore de son nom parmi les Latins, c'est-à-dire, un Pivert, et ceux qui accompagnoient ce prince, en plusieurs sortes d'animaux. Canente fut si affligée de la perte de son mari, et la douleur la consuma de telle sorte, qu'elle s'évapora en regrets, et il ne resta d'elle que le nom, qu'a porté depuis ce temps-là, le lieu où elle avoit disparu.

« Picus, roi d'Italie, étoit fils de Saturne. Ce » jeune prince, qui aimoit fort les chevaux, avoit » toute la beauté que vous pouvez remarquer » dans sa statue : ce sont les mêmes traits, et » je puis vous assurer que le sculpteur ne l'a » point flatté ; avec cela, les agrémens de l'es- » prit égaloient la beauté du corps. Il n'avoit pas » encore vingt ans, qu'il avoit attiré sur lui les

» regards de toutes les Dryades d'Italie, des
» Nymphes des fontaines, des Nayades du Tibre,
» de celles du fleuve Numique, de l'Anis, de
» l'Aline, du Nar, du Tabaris, de celles enfin
» qui habitent le bois sacré où l'on révère
» Diane, et les étangs du voisinage. Toutes
» auroient formé des desseins sur son cœur;
» mais la fille de Janus et de Vénilie étoit la
» seule qui en eût trouvé le chemin : les em-
» pressemens de toutes les autres n'avoient été
» payés que par des mépris. Si-tôt que cette prin-
» cesse fut en âge d'être mariée, Picus fut pré-
» féré à tous ses rivaux, et lui donna la main.
» Quoiqu'elle fût extrêmement belle, les charmes
» de sa voix l'emportoient encore sur sa
» beauté, et c'est ce qui lui avoit fait donner le
» nom de Canente. Elle chantoit en effet avec
» tant de grace et tant de goût, qu'elle rendoit
» sensibles à ses doux accens les rochers et les
» arbres, adoucissoit les animaux les plus féroces,
» et arrêtoit le cours rapide des fleuves et
» le vol des oiseaux. Un jour qu'elle s'amusoit
» à chanter, Picus alla à la chasse du sanglier.
» Il étoit vêtu d'un habit pourpre, rehaussé d'or,
» tenoit deux dards à la main, et montoit un
» très-beau cheval. Circé, qui étoit venue dans
» le bois où Picus chassoit, pour y chercher des

P 4

» plantes qu'on ne trouve point dans le lieu où
» elle faisoit son séjour ordinaire, l'ayant apperçu,
» fut si frappée de l'éclat de sa beauté, qu'elle
» laissa tomber toutes les herbes qu'elle venoit
» de cueillir, et se sentit tout d'un coup em-
» brâsée d'un violent amour. Après ce pre-
» mier mouvement, lorsqu'elle fut un peu plus
» tranquille, elle résolut d'aller lui déclarer les
» sentimens qu'elle avoit pour lui; mais Picus
» s'étant mis à fuir, et se trouvant environné de
» gardes, il ne lui fut pas possible de l'atteindre.
» Ah! s'écria Circé, si les plantes ont encore quel-
» que vertu, si je n'ai pas oublié tous les secrets
» de mon art, tu ne m'échapperas pas, quand ta
» fuite seroit aussi rapide que le vent. En même-
» temps elle forma un fantôme semblable à un
» sanglier, qui, après avoir couru quelque temps
» devant Picus, lui parut entrer dans un bois
» extrêmement touffu, et où il étoit impos-
» sible aux chevaux d'entrer. Ce jeune prince,
» suivant la trace de la bête, saute promptement
» de cheval, et entre dans le bois. Circé pro-
» nonça alors ces paroles terribles, dont elle se
» sert, lorsqu'elle veut faire pâlir la Lune, ou
» dérober à l'univers la lumière du Soleil son
» père. A peine les eut-elle prononcées, que le
» ciel s'obscurcit, la terre exhala une vapeur

» noire, et on en vit sortir un brouillard si épais,
» que les chasseurs ne pouvant plus se recon-
» noître, s'égarèrent bientôt, et laissèrent le roi
» seul. Circé ayant saisi cette occasion, s'appro-
» cha de lui, et lui tint ce discours. Aimable
» prince, je vous conjure par ces beaux yeux,
» qui ont fait tant d'impression sur les miens, par
» cette beauté et ces graces qui forcent aujour-
» d'hui une Déesse à paroître en suppliante de-
» vant vous, de soulager des maux dont vous
» êtes l'auteur. Si vous devenez sensible pour une
» personne qui vous adore, vous aurez pour beau-
» père l'Astre qui nous éclaire : ne soyez pas assez
» cruel, pour rebuter les vœux de Circé. Qui que
» vous soyez, répondit Picus, avec une fierté
» mêlée de mépris, je ne saurois être à vous :
» je ne suis plus le maître de mon cœur, et
» puisse celle qui le possède, le conserver éter-
» nellement! Tandis que la belle Canente respirera,
» je lui garderai une fidélité inviolable, et jamais
» une nouvelle flamme ne viendra troubler une
» si belle union. Les mépris de Picus ne rebutèrent
» point Circé, et elle continua à le presser de
» répondre à sa tendresse; mais enfin, quand
» elle vit qu'il étoit inexorable : ce ne sera pas
» impunément que tu m'auras offensée, lui dit-
» elle; tu ne reverras jamais cette Canente que

» tu aimes tant : ma vengeance va t'apprendre
» ce que peut une femme et une amante en
» courroux, et tu sauras que Circé est en même-
» temps femme, amante et outragée. Après cette
» menace, elle se tourna deux fois du côté du
» couchant, et deux fois vers le levant : elle tou-
» cha trois fois Picus avec sa baguette, et pro-
» nonça autant de fois des paroles magiques.
» Picus, qui avoit pris la fuite, s'apperçut avec
» étonnement qu'il couroit plus vîte qu'à l'ordi-
» naire, et qu'il étoit couvert de plumes. Indigné
» de se voir ainsi changé en oiseau, il se mit à
» frapper les arbres et à les percer à grands coups
» de bec. Dans cette métamorphose, ses plumes
» conservèrent la couleur de l'habit pourpre
» qu'il avoit ce jour-là, et l'agraffe d'or qui l'at-
» tachoit, rendit celle de son cou d'un jaune écla-
» tant. Du reste, il ne conserva que le nom de
» Picus.

» Cependant ceux qui l'avoient accompagné à
» la chasse, et qui ne savoient ce qu'il étoit
» devenu, courant à travers les bois et les cam-
» pagnes pour le chercher, rencontrèrent Circé
» qui venoit de dissiper les nuages dont l'air avoit
» été obscurci, lui demandèrent des nouvelles de
» leur maître ; et comme ils ne doutoient pas qu'elle
» ne l'eût fait périr, ils se mirent en état de ven-

» ger sa mort. Circé qui se sentoit coupable, » répandit le suc et le venin de quelques herbes » empoisonnées, appela à son secours les divinités de la nuit, l'Erèbe, le Chaos, et sur-tout » Hécate, qu'elle implora avec des hurlemens » affreux. Quel prodige! d'abord les forêts semblèrent changer de place; les arbres pâlirent » d'horreur, la terre trembla, et l'herbe fut teinte » de gouttes de sang. On crut entendre des chiens » hurler, et les rochers pousser de tristes gémissemens; la terre parut couverte d'insectes et de » serpens; et on vit voltiger dans les airs des » ombres et des fantômes. Pendant que les gardes » de Picus étoient consternés à la vue d'un » spectacle si effrayant, Circé les toucha de sa » baguette, qu'elle venoit de tremper dans des » sucs empoisonnés, et les changea en plusieurs » espèces d'animaux, sans qu'aucun pût lui » échapper.

» Le Soleil s'étoit déjà plongé dans l'Océan, et » Canente ne voyoit point revenir son époux. » Inquiète et affligée, elle ordonne à ses gardes » et à tout le peuple de la ville d'allumer des » flambeaux, et d'aller le chercher. Après avoir » répandu un torrent de larmes, s'être arraché » les cheveux, et avoir donné toutes les marques » de la plus vive douleur, elle sortit du palais,

» et alla elle-même courir au milieu des bois, » des rochers et des montagnes, selon que le » hasard la conduisoit, et elle passa ainsi six jours » sans manger et sans dormir. Enfin, accablée » de douleur et de lassitude, elle se coucha sur » les bords du Tybre, où mêlant ses larmes aux » tristes accens de sa voix, elle déplora ses mal- » heurs avec cette douce mélodie que font enten- » dre les cygnes mourans: enfin la douleur la » consuma de telle sorte, que son corps disparut » peu-à-peu, et s'évapora dans les airs. Cette » aventure rendit célèbre le lieu où elle étoit » arrivée, et les Muses d'Italie l'appelèrent » Canente, du nom de cette nymphe (*). Voilà, » ajouta Macarée, une partie des merveilles que » je vis, ou qui me furent racontées pendant le » cours d'une année, que nous demeurâmes dans » le palais de Circé. Enfin, dans le temps que les » plaisirs nous avoient entièrement amolis, Ulysse

(*) Les meilleurs manuscrits portent *veteres dixere Camenæ*, au lieu de dire *veteres coloni*, qu'on trouve dans plusieurs imprimés; soit qu'Ovide ait entendu par les Muses les anciens poëtes, qui donnèrent le nom de Canente au lieu où cette Nymphe disparut, ou les Muses elles-mêmes qui avoient peut-être habité l'Italie, ou les vers des Saliens, connus autrefois dans l'ancien *Latium*, il est toujours sûr que c'est la leçon qu'il faut suivre.

» nous ordonna de nous embarquer et de remettre
» à la voile. Comme Circé nous avoit fait enten-
» dre que nous avions encore beaucoup de mers
» à courir, et plusieurs dangers à essuyer, je
» fus si effrayé de ses discours, que dès que
» nous fûmes arrivés sur cette côte, j'y fixai
» mon séjour ».

FABLES VIII ET IX.

ARGUMENT.

Turnus ayant demandé du secours à Diomède contre Enée, fils de Vénus, qui lui avoit déclaré la guerre, le prince grec, qui redoutoit le courroux de Vénus, dont il avoit ressenti les effets, n'osa lui envoyer des troupes; et raconte comment ses soldats avoient été changés en oiseaux, qui sont semblables à des cygnes, pour le moins par la couleur. Un berger ayant insulté des Nymphes qui dansoient, est changé en olivier.

APRÈS que Macarée eut fini le récit de ses aventures, Enée fit les funérailles de sa nourrice, et on grava par son ordre cette épitaphe sur un tombeau de marbre. *Cy gist Caïete, nourrice d'Enée, qui après l'avoir sauvée de l'embrâsement de Troye, fit brûler son corps en cet endroit.* Ensuite il abandonna cette côte, s'éloigna du séjour enchanté de Circé, arriva enfin dans le lieu où le Tybre porte dans la mer des eaux troubles et bourbeuses. Latinus, fils de Faune, le reçut dans son palais, et lui donna sa fille en

mariage ; mais cette alliance coûta de grands combats, et il fallut faire la guerre contre une nation féroce. Turnus, à qui cette princesse avoit été promise, prit les armes contre son rival. Toute la Toscane se déclara contre le pays Latin, et la victoire fut long-temps disputée. Les deux partis cherchèrent à se fortifier par des alliances avec les princes voisins, dont les uns furent pour les Rutules, les autres pour les Troyens. Enée envoya demander du secours à Evandre, et en obtint ; mais la négociation de Turnus auprès de Diomède, n'eut pas un heureux succès. Ce prince ayant abandonné son pays, s'étoit établi dans la Japygie (*), et par le secours de Daunus, qui lui avoit donné sa fille en mariage, il avoit bâti la ville où il régnoit alors. Vénulus y étant allé de la part de son maître, lui demanda des troupes ; mais le prince grec lui répondit, qu'il n'osoit exposer celles de son beau-père, et que pour les siennes, il n'en avoit pas assez pour en envoyer à Turnus. « Pour vous montrer, dit-il à » l'ambassadeur, que mon refus est fondé sur des » raisons légitimes, je vous exposerai les motifs « qui m'engagent à n'accorder pas le secours que » vous me demandez : quoique je ne puisse vous » les apprendre sans renouveller le triste souve-

(*) C'est cette partie de l'Italie qui se nomme aujourd'hui la Pouille.

» nir de mes malheurs. Lorque la ville de Troye
» fut réduite en cendres, et qu'Ajax, fils d'Oilée,
» eut attiré sur tous les grecs le châtiment qu'il
» méritoit, pour avoir violé Cassandre dans le
» temple de Pallas, nous fûmes assaillis d'une
» tempête qui écarta tous nos vaisseaux; et
» comme si nous avions tous été coupables de
» ce sacrilège, les vents, la pluie, le tonnerre,
» la foudre, le ciel et la mer nous déclarèrent la
» guerre. Enfin, pour comble de maux, la
» plupart de nos vaisseaux allèrent se briser
» contre les rochers de Capharée. Pour ne point
» vous ennuyer par le récit de toutes nos aven-
» tures, je me contenterai de vous dire, que
» Priam lui-même, s'il avoit vécu, auroit été
» sensible à nos malheurs. Délivré de la fureur
» des flots par le secours favorable de Minerve,
« je retournai dans ma patrie, que je fus bien-
» tôt contraint d'abandonner. Vénus, pour se
» venger de ce que je l'avois blessée au siége
» de Troye, m'a depuis ce temps-là fait souffrir
» tant de traverses sur mer et sur terre, que j'ai
» mille fois envié le bonheur de ceux que la
» tempête et les rochers de Capharée avoient
» fait périr. Eh! plût aux Dieux que j'eusse été
» submergé avec eux! Mes compagnons épuisés
» de fatigues, et rebutés des maux sans nombre
» qu'une longue et pénible navigation, et les
» guerres différentes où ils s'étoient trouvés, leur

avoient

» avoient fait souffrir, me conjurèrent de mettre
» fin à leurs travaux, et de leur procurer
» quelque repos. Mais Acmon, homme vif et
» emporté, et que nos malheurs avoient encore
» aigri, leur parla ainsi : Amis, que vous reste-
» t-il donc tant à souffrir pour vous découra-
» ger ainsi? Quels maux pourroit encore vous
» faire Vénus, quand même elle continueroit de
» vous persécuter? On ne doit faire des vœux
» que lorsqu'on craint des disgraces plus cruelles
» encore que celles qu'on a essuyées; mais lors-
» qu'on a éprouvé le sort le plus affreux, on ne
» doit plus rien craindre : le comble des maux
» fait la sécurité des malheureux. Il m'importe
» peu que Vénus m'entende, et qu'elle haïsse
» tout ce qui est attaché à Diomède; Diomède
» seul nous suffit, et nous pouvons, sous la con-
» duite de ce héros, braver le courroux de cette
» déesse. Ce discours d'Acmon irrita encore de
» nouveau Vénus contre nous, et il fut approuvé
» de peu de personnes. Je lui représentai, avec
» ceux de ses amis qui blâmoient sa conduite,
» et qui faisoient le plus grand nombre, le tort
» qu'il avoit de parler ainsi d'une Déesse qui nous
» haissoit; et comme il voulut répliquer, la
» parole lui manqua, et sa voix ne fit entendre
» qu'un son foible et mal articulé. Ses cheveux

» se changèrent en plumes ; son col, son estomac » et son dos en furent aussi revêtus. Ses bras se » courbèrent et devinrent des aîles ; ses bras se » fendirent, et à la place de sa bouche parut un » bec extrêmement allongé. Tandis que Lycus, » Idas, Rhetenor, Abas et Nictée paroissoient » étonnés d'un changement si inoui, ils en éprou- » vèrent un semblable ; et prenant tous en même- » temps leur essor, ils se mirent à voltiger au- » tour de notre vaisseau. Si vous me demandez » maintenant en quelle sorte d'oiseau ils furent » métamorphosés, je vous dirai que si ce ne sont » pas des cygnes, ils leur ressemblent beaucoup » par leur blancheur. Enfin, après tant de mal- » heurs, j'arrivai avec bien de la peine, et peu » accompagné, dans les états de Daunus, qui me » reçut favorablement, et me donna sa fille en » mariage ».

Après ce discours, Vénulus sortit des états de Diomède, et quitta le pays des Peucétiens (1) et de la Messapie (2), où il vit ces antres humides qu'une sombre forêt environne, et que le Dieu Pan habitoit alors. Les Nymphes y avoient fait autrefois leur demeure : mais elles en avoient été chassées par un berger de la Pouille. La vue de

(1) Cette partie de la Pouille qui est à l'Orient et qui avoit la Daunie au couchant.

(2) Aujourd'hui la Calabre.

ce brutal les avoit d'abord obligées de prendre la fuite; mais lorsque leur frayeur fut dissipée, elles ne marquèrent pour lui que du mépris, et se mirent à danser. Le berger se moqua de leur danse, qu'il imitoit d'une manière ridicule, et il ne cessa de les insulter d'une manière également indécente et grossière, que lorsque sa tête fut entièrement enveloppée d'écorce. Il fut changé en olivier sauvage, arbre dont le fruit marque par son amertume, toute l'aigreur et la rusticité de ce berger.

FABLES X, XI ET XII.

ARGUMENT.

Turnus ayant mis le feu aux vaisseaux d'Enée, Cybelle les changea en nymphes de la mer. Après la mort de Turnus, la ville d'Ardée, dont il étoit prince, fut brûlée, et il sortit de ses cendres un oiseau de même nom. Vénus voyant Enée, son fils, après tant d'actions héroïques, prêt à rendre le dernier soupir, obtient de Jupiter qu'il seroit mis au nombre des Dieux.

LES ambassadeurs étant de retour, apprirent à Turnus que Diomède leur avoit refusé les troupes qu'ils lui avoient demandées de sa part. Les Rutules, quoique privés de ce secours, ne laissèrent pas de faire la guerre à Enée. Elle fut sanglante, et les deux partis y firent de grandes pertes. Cependant Turnus, la torche à la main, alla mettre le feu dans les vaisseaux d'Enée, qui sembloient n'avoir été épargnés par les flots, que pour devenir la proie d'un autre élément. Les matières combustibles dont ils étoient enduits commençoient à brûler ; la flamme

montoit le long des mâts et des voiles, et l'on voyoit sortir des bancs des rameurs, des tourbillons de fumée; lorsque la mère des Dieux, se ressouvenant que ces vaisseaux avoient été construits du bois du mont Ida, parut au milieu des airs, montée sur son char attelé de lions; et après qu'on eut entendu le bruit des instrumens d'airain qui l'accompagnoient, et qu'elle eut elle-même sonné de sa trompette, elle parla ainsi: « C'est en vain, Turnus, que tu t'applaudis à » la vue de la flamme que ta main sacrilège » vient d'allumer : je saurai l'éteindre, et je ne » souffrirai pas qu'elle consume un bois qui » m'étoit consacré ». La Déesse parloit encore, lorsqu'on entendit gronder le tonnerre, et qu'on vit tomber une pluie abondante, mêlée de grêle. Les vents en courroux troublèrent l'air et soulevèrent les flots; et ces fiers enfans du géant Astrée (*) sembloient se faire la guerre. L'un d'eux, dont Cybelle emprunta le secours, rompit les cordages qui tenoient les vaisseaux attachés l'un contre l'autre, les poussa, les renversa, et les plongea sous les flots. Le bois dont ils étoient construits, s'étant amolli, fut changé en d'autres corps, qui en conservèrent la couleur.

(*) Les vents passoient pour être les enfans du géant Astrée, un des Titans, et de l'Aurore. Voyez Hésiode Theog. et Apollodore, lib. I.

La pouppe prit la forme d'une tête et d'un visage; les rames devinrent des jambes et des cuisses; les flancs des vaisseaux, des côtes; la quille, l'épine du dos; les cordages, des cheveux; et les antennes, des bras. Ces nouvelles Nymphes de la mer, oubliant les montagnes d'où elles tiroient leur origine, se plaisent maintenant au milieu des ondes, et jouent avec les flots qu'elles redoutoient auparavant. Cependant comme elles se ressouviennent des dangers auxquels la mer en courroux les avoit souvent exposées, elles prêtent une main favorable aux vaisseaux qui sont menacés du naufrage; pourvu toutefois que ce ne soit pas des vaisseaux grecs; car elles haïssent cette nation qui a détruit la ville de Troye. Ainsi elles virent avec plaisir les tristes débris du vaisseau d'Ulysse, et celui d'Alcinoüs changé en rocher (*).

On espéroit que le prodige, qui venoit d'arriver en faveur des vaisseaux d'Enée, épouvanteroit Turnus, et l'obligeroit enfin à poser les armes; cependant il s'opiniâtra à continuer la guerre. Les Dieux s'étoient partagés entre les

(*) Alcinoüs, roi des Phéaciens, avoit prêté à Ulysse un vaisseau pour le conduire à Ithaque, ainsi que le dit Homère, *Odyss. Liv. 13*. Ce vaisseau fit naufrage, et on publia qu'il avoit été changé en rocher par Neptune qui voulut venger son fils Polyphème qu'Ulysse avoit aveuglé.

deux rivaux ; et ce qui vaut bien le secours des Dieux, ils étoient l'un et l'autre pleins de courage et de valeur. Ce n'est plus pour la couronne de Latinus, ni pour vous, belle Lavinie, qui deviez l'apporter pour dot à votre époux, que ces deux braves guerriers livrent tant de batailles ; ils ne combattent désormais que pour la gloire ; et la honte qu'il y auroit à quitter les armes le premier, est le seul motif qui les retienne. Enfin Vénus voit son fils victorieux. Turnus expire, et la ville d'Ardée, si florissante pendant qu'il vivoit, tombe avec lui. Lorsque le feu, que les Troyens y avoient allumé, l'eut consumée, on vit sortir de ses cendres un oiseau d'une nouvelle espèce ; son chant triste et lugubre, sa maigreur, sa couleur, tout convenoit au déplorable état d'une ville saccagée. Il en conserva le nom ; et en volant autour de ses ruines, il déplora long-temps les malheurs d'Ardée.

La valeur et les belles actions d'Enée avoient mis tous les Dieux dans son parti, et forcé Junon elle-même à oublier le ressentiment qu'elle avoit si long-temps conservé contre lui. Il étoit temps que ce héros, après avoir affermi l'empire d'Iule, son fils, abandonnât la terre, pour aller prendre dans le ciel la place qu'il avoit méritée. Vénus avoit brigué en sa faveur les suffrages de tous les Dieux, et s'étant jetée au col de Jupiter,

son père, après plusieurs caresses, lui avoit fait cette prière : « Souverain, maître des Dieux,
» qui avez toujours été un père plein de tendresse pour moi, c'est en cette occasion que
» vous devez me donner de nouvelles marques
» de votre bonté, et accorder à Enée, qui,
» étant mon fils, vous reconnoît pour ayeul,
» une place parmi les Dieux. Quand même vous
» ne l'éleveriez qu'au rang des moindres divinités, je serois au comble de mes vœux. C'est
» assez qu'il ait vu une fois le royaume des
» ombres, et qu'il ait passé les fleuves de l'Enfer ».
Tous les Dieux applaudirent à la demande de Vénus ; l'épouse même de Jupiter n'en parut point offensée, et fit connoître, par un mouvement de tête, qu'elle consentoit à l'apothéose d'Enée. Jupiter, adressant alors la parole à Vénus, lui parla ainsi : « Celui pour qui vous vous
» intéressez, et vous, ma fille, vous méritez
» également l'un et l'autre la grace que vous
» me demandez. Vos vœux sont accomplis, et
» votre fils sera au nombre des immortels ».
Vénus, charmée de ce discours, rendit grace à son père, monta sur son char attelé de colombes; et après avoir traversé la vaste étendue des airs, elle se rendit sur les rivages des Laurentins, à l'endroit où le Numique, couronné de joncs et de roseaux, va porter le tribut de ses eaux dans

la mer. Elle ordonna à ce fleuve de laver le corps d'Enée, son fils, et d'entraîner sous les flots tout ce qu'il avoit de mortel (1). Le fleuve obéit; et purifiant ce que ce héros avoit de terrestre, il ne lui laissa que ce qu'il avoit de divin. Après cette cérémonie, Vénus répandit sur son fils une essence céleste, où elle avoit mêlé le nectar et l'ambroisie : elle lui en frotta le visage; et lui en ayant fait avaler une partie, elle le rendit semblable aux Dieux. Le peuple latin qui lui a élevé des temples et des autels, le nomment *Indigete* (2).

(1) Cette expression, *et tacito de ferre sub æquora cursu*, que les traducteurs n'ont pas rendue, m'a paru mystérieuse, et elle a quelque rapport avec ce que Dieu dit dans l'écriture, pour marquer qu'il oublieroit les pêchés de ceux qui se repentent, *projiciam in profundum maris*.

(2) C'étoit le nom qu'on donnoit aux Dieux du pays. *Indigetes quasi indigenæ*. On peut voir plusieurs autres étymologies de ce nom, dans *le premier tome de mon explication des fables* et dans le *trésor de la langue latine de Robert Etienne* au mot *indiges*.

FABLE XIII.

ARGUMENT.

Vertumne, amoureux de Pomone, prenoit différentes figures pour lui plaire. Enfin s'étant métamorphosé en vieille, il la rend sensible par les choses qu'il lui dit.

SON fils Iule, qui portoit aussi le nom d'Ascagne, lui ayant succédé, le peuple latin et la ville d'Albe le reconnurent pour souverain. Après sa mort, Sylvius monta sur le trône, et laissa la couronne à son fils Latinus, second du nom, qui se rendit célèbre pendant son règne. Après lui régnèrent Alba, Epitus, Capis, Capetus et Tiberinus, qui, s'étant noyé dans le fleuve qui coule dans le pays latin, lui fit porter le nom de Tibre (*). Tiberinus laissa deux enfans, Rémulus et Acrotas. Le premier, qui étoit l'aîné, ayant voulu imiter la foudre de Jupiter, perdit la vie d'un coup de tonnerre. Acrotas, plus sage et plus modéré que son frère, fut l'héritier de sa couronne, et la laissa, en mourant, au cou-

(*) Le Tibre se nommoit anciennement *Albula*.

rageux Aventinus, qui fut enseveli sous une montagne, qui étoit dans ses états, et à laquelle il donna son nom.

Ce fut sous le règne de Procas, successeur d'Aventinus, que vécut Pomone. Parmi toutes les Hamadryades du pays latin, il n'en étoit point de plus habile qu'elle dans la culture des jardins et des arbres fruitiers : ce qui lui avoit fait donner le nom de Pomone. Elle n'aimoit ni les forêts, ni les eaux; elle n'avoit d'inclination que pour la campagne et pour les arbres qui portent du fruit. Au lieu d'un javelot, on ne lui voyoit à la main qu'une serpette, avec laquelle elle en retranchoit les branches inutiles, ou les greffoit sur d'autres arbres. Attentive à les arroser, elle ménageoit de petites rigoles autour de leurs racines. Telles étoient les occupations de Pomone. Insensible aux plaisirs de l'amour, et craignant toujours quelque insulte des gens de la campagne, elle avoit enfermé ses jardins de murailles; et l'entrée en étoit interdite à tous les hommes. Que ne tentèrent point pour la séduire, les Satyres, cette jeunesse si portée aux plaisirs et aux jeux; les Pans, dont la tête est toujours couronnée de branches de pin; Silvain, que sa vieillesse rend encore plus vif et plus enjoué; enfin le Dieu des jardins (*), qui,

(*) Priape.

avec sa faux, épouvante les voleurs? Mais personne ne l'aimoit avec autant de tendresse que Vertumne, qui cependant n'en étoit pas traité avec moins de rigueur que les autres. Combien de fois, caché sous un habit qui l'auroit fait prendre pour un moissonneur, parut-il devant elle chargé de gerbes de bled ? Quelquefois la tête, couronnée de foin, on auroit cru qu'il venoit de faucher quelque pré, ou l'aiguillon à la main, il ressembloit à un bouvier, qui venoit de quitter la charrue. Lorsqu'il portoit une serpe, on auroit juré que c'étoit un véritable vigneron. S'il avoit une échelle sur ses épaules, vous eussiez dit qu'il alloit cueillir des pommes. Avec une épée, il paroissoit être un soldat, et la ligne à la main, un pêcheur. Ce fut à la faveur de tant de déguisemens qu'il eut souvent le plaisir de paroître devant Pomone, et de contempler tous ses charmes. Enfin il résolut de se métamorphoser en vieille. D'abord ses cheveux devinrent blancs, et son visage se couvrit de rides. Il prit une coëffure qui convenoit à ce déguisement, avec un bâton à la main, et entra ainsi dans le jardin de Pomone. Après en avoir admiré la beauté, et loué celle qui en avoit soin, il lui donna des baisers capables de trahir son déguisement. Il s'assit ensuite sur le gazon, dans un endroit un peu élevé, et se mit à regarder les arbres qui

étoient si chargés de fruits, que leurs branches touchoient presque à terre. Près de-là étoit un orme couvert des raisins d'une vigne qu'il soutenoit. Vertumne saisit cette occasion pour lier conversation avec Pomone. « Si cet arbre, dit-il, » étoit demeuré seul, qu'il ne se fût point joint » avec cette vigne, il seroit stérile, et ne porteroit que des feuilles ; et si la vigne elle-même » ne s'étoit unie avec lui, vous la verriez triste » et languissante ramper sur terre. Cependant » cet exemple ne vous touche point, belle Pomone, vous fuyez un tendre engagement, et » vous avez de l'éloignement pour le mariage. » Ah ! si vous deveniez sensible, vous auriez » plus d'amans que n'en eurent, ni Hélène, ni » celle qui causa la guerre des Lapithes, Hippodamie, ni l'épouse du brave Ulysse (*). » Dans le temps même que vous évitez avec » tant de soin ceux qui vous aiment, vous êtes » suivie d'une foule de soupirans. Les Dieux, » et les demi-Dieux cherchent à vous plaire, et » il n'en est aucun dans les montagnes d'Albe » qui ne soit devenu sensible pour vous. Cepen-

(*) Comme les imprimés portent tous, *timidi aut audacis Ulyssis*, les traducteurs ont mis du timide ou du courageux Ulysse. M. Burman a suivi la leçon d'un manuscrit de la biblioth. de Barb. où il y a *timidis audacis Ulyssei, id est audacis in timidos*.

» dant si vous êtes sages ; si vous aspirez à une
» alliance qui soit digne de vous, si vous m'en
» croyez, moi qui vous parle, et qui vous aime
» plus que personne, et même beaucoup plus
» que vous ne pensez, refusez tout autre en-
» gagement, et ne donnez la main qu'à Ver-
» tumne. Je puis vous répondre de lui et de sa
» tendresse, puisqu'il ne se connoît pas mieux
» lui-même, que je le connois. Au reste, ce n'est
» point un volage qui coure sans cesse de cli-
» mat en climat ; il n'aime que ce pays, et ne
» cherche point d'autre séjour. Il ne ressemble
» pas à ces amans qui se laissent enflammer par
» le dernier objet qui frappe leur vue : vous
» êtes sa première passion, et il n'en aura jamais
» d'autre : c'est à vous qu'il consacre le reste de
» ses jours. Je pourrois ajouter encore qu'il est
» jeune, que la nature l'a doué d'une excellente
» beauté, et qu'il peut, quand il lui plaît, se
» revêtir de toutes sortes de figures : il n'en est
» point certainement qu'il ne prenne, quand vous
» le lui ordonnerez. Qu'est-ce donc qui peut vous
» empêcher de devenir sensible pour lui ? Est-ce
» parce qu'il a les mêmes inclinations que vous ?
» C'est à lui qu'on offre les prémices de ces
» fruits que vous cultivez avec tant de soin ; et
» l'air dont il les reçoit, fait assez connoître
» combien ces présens lui sont chers. Aujour-

» d'hui ce ne sont ni les fruits, ni les plantes » de vos jardins qu'il demande ; c'est votre » cœur : il ne souhaite que vous. Cédez donc à » ses tendres empressemens, et figurez-vous que » c'est lui-même qui vous en sollicite par ma » bouche. Craignez les Dieux vengeurs, crai- » gnez la mère d'Amour, qui punit les cœurs » insensibles ; redoutez sur-tout Némésis (*) » qu'on n'offensa jamais impunément. Pour vous » faire voir que la crainte que je cherche à » vous inspirer, n'est pas sans fondement ; comme » mon âge et l'expérience m'ont appris beau- » coup de choses, je vais vous conter une his- » toire qui est très-connue dans l'isle de Chypre, » et très-propre en même-temps à vaincre votre » résistance, et à vous rendre sensible.

(1) Némésis, fille de Jupiter et de la Nécessité, étoit parmi les anciens, la déesse qui vengeoit les crimes, sur-tout ceux dont l'orgueil et la fierté étoient la source. Les Athéniens la nommoient Rhamnusie, d'un bois de l'Attique, où ils lui avoient construit un temple. La même Déesse récompensoit aussi les vertus et le mérite ; ainsi elle étoit fort honorée.

FABLES XIV, XV ET XVI.

ARGUMENT.

Vertumne raconte à Pomone l'histoire d'Anaxarète, qui, ayant obligé par ses mépris Iphis, son amant, à se pendre, est changée en rocher par Vénus. Le récit de cet évènement ayant touché Pomone, Vertumne quitte son déguisement, et paroît sous sa forme ordinaire. Après la mort d'Amulius et de Numitor, derniers rois d'Albe, Romulus règne dans Rome qu'il avoit bâtie. Tatius, roi des Sabins, lui fait la guerre, et Junon se déclare contre les Romains. Vénus les protège, et Romulus victorieux est enlevé dans le ciel, où il est mis au nombre des Dieux, sous le nom de Quirinus. Hersilie, femme de Romulus, devient immortelle comme lui, et est appelée la déesse Ora.

« IPHIS, né de parens obscurs, ayant vu Anaxa-
» rète, qui tiroit son origine de l'illustre sang
» de Teucer, en devint éperduement amoureux.
» Il

» Il combattit long-temps sa passion naissante ; » mais voyant qu'il lui étoit impossible de la » vaincre, il prit le parti d'aller chez sa maî- » tresse ; et s'adressant d'abord d'un air humble » et soumis, à sa nourrice, il lui apprit l'amour » qu'il avoit pour Anaxarète, et la conjura par » tout ce qu'elle avoit de plus cher au monde, » de lui être favorable. Il observa la même con- » duite à l'égard de tous les autres domestiques, » qu'il tâcha de mettre dans ses intérêts. Il lui » écrivit souvent des lettres pleines de tendresse. » Souvent il attachoit à sa porte des guirlandes » de fleurs, qu'il avoit arrosées de ses larmes. » Il passoit les nuits entières sous cette même » porte ; et dans l'excès de sa douleur, il s'en » prenoit à elle, comme au seul obstacle qui » l'empêchoit d'être heureux. Cependant la fière » Anaxarète, plus sourde que les flots en cour- » roux (1), plus dure que le fer (2), et plus

(1) Le poëte ajoute *cadentibus Hœdis*, parce que quand ces étoiles, qui sont au-dessous de la chèvre et vers l'épaule du charetier, sont près de leur coucher héliaque, la mer est souvent agitée de vents et de tempêtes.

(2) Le poëte dit, *quod Noricus excoquit ignis*, *qui est forgé chez les Noriciens*. Parce que ce peuple d'Allemagne qui habitoit vers l'Autriche et la Bavière, avoit d'excellentes forges.

» insensible que les rochers, n'avoit que du mé-
» pris pour lui, et en faisoit de cruelles raille-
» ries. Elle ne parloit de la passion d'Iphis qu'avec
» une hauteur insupportable, et faisoit paroître
» en toute occasion tant de fierté, qu'elle lui
» ravit jusqu'à l'espérance de pouvoir jamais la
» rendre sensible. Contraint de céder à sa dou-
» leur, et à son désespoir, il alla pour la der-
» nière fois à la porte d'Anaxarète, où il fit
» entendre ces plaintes : Vous avez triomphé,
» cruelle ; mais vous serez bientôt délivrée d'un
» amour qui vous importune. Couronnez-vous
» de laurier, célébrez votre victoire, je vais ter-
» miner mon triste sort : vous pouvez goûter
» le barbare plaisir de me voir mourir. Je me
» flatte du moins que vous applaudirez à la der-
» nière action de ma vie, et que vous serez obligée
» d'avouer que j'ai su vous plaire en quelque
» chose. Ne croyez pas cependant que je renonce
» à mon amour, avant que de rendre le dernier
» soupir ; le même instant me privera de la lu-
» mière du soleil et de celle de vos beaux yeux.
» Ce ne sera point, au reste, la Renommée qui
» vous apprendra la nouvelle de mon désespoir :
» je veux vous l'apprendre moi-même, afin que
» vous n'en puissiez pas douter. Vous me verrez
» expirer, et vos yeux, cruelle, jouiront d'un

» spectacle qui ne sauroit leur être qu'agréable.
» Grands Dieux ! si vous êtes témoins des actions des hommes, souvenez-vous de l'infortuné Iphis, et apprenez à la postérité l'histoire du plus malheureux des amans. Ajoutez au souvenir de mon nom, des jours que vous me retranchez. Telle fut la prière qu'Iphis fit aux Dieux : c'est tout ce qu'il osa leur demander. Il leva ensuite les yeux et les mains vers cette porte qu'il avoit si souvent ornée de guirlandes et de couronnes de fleurs ; et en y attachant un cordon, il parla ainsi pour la dernière fois à Anaxarète : Cruelle, lui dit-il, voilà une couronne qui vous sera plus agréable que celles que vous avez vues ici tant de fois ! et en même-temps il passa sa tête dans le nœud fatal et s'étrangla. Le bruit qu'il fit avec les pieds contre la porte, fit accourir les domestiques d'Anaxarète, qui, à la vue de ce triste spectacle, jetèrent un grand cri, et firent tous leurs efforts pour secourir ce malheureux amant ; mais voyant qu'il avoit rendu le dernier soupir, ils portèrent son corps chez sa mère ; car son père étoit mort. Elle prit ce fils infortuné entre ses bras, l'embrassa tendrement ; et après avoir donné toutes les marques du plus grand désespoir, elle se disposa à lui

» rendre les derniers devoirs. On portoit Iphis
» dans le lieu où l'on avoit préparé le bûcher ;
» et comme la pompe funèbre, que la mère
» accompagnoit, traversoit la ville, elle passa
» près de la maison d'Anaxarète, dont le cœur
» commençoit déjà à être agité par un Dieu
» vengeur. Lorsqu'elle entendit le bruit de cette
» cérémonie : Voyons-la, dit-elle, et en même-
» temps elle monta dans le lieu le plus élevé
» de sa maison, et se mit à la fenêtre. A peine
» avoit-elle jeté les yeux sur le lit funèbre, qu'ils
» commencèrent à s'endurcir ; son sang se glaça,
» et une pâleur mortelle se répandit sur tout
» son corps. Elle s'efforça de s'arracher de la
» fenêtre ; mais elle s'y sentit arrêtée. Elle vou-
» lut détourner les yeux d'un spectacle si triste,
» et ils se trouvèrent sans mouvement. Enfin la
» dureté de son cœur se communiqua à toutes
» les parties du corps, qui fut changé en ro-
» cher. Ne croyez pas, au reste, que ce que
» je vous raconte est une fable : Salamine (1)
» conserve encore la statue qui cache cette prin-
» cesse, et on a bâti dans cette ville un temple
» en l'honneur de Vénus *Spéculatrice* (2).

(1) Ville de l'isle de Chypre, bâtie par Teucer, fils de Télamon, dont selon notre poëte, Anaxarète étoit descendue.

(2) C'est ainsi, je crois, qu'il faut traduire *Veneris pros-*

» Faites réflexion sur cette aventure, belle » Nymphe, ne soyez plus si fière, et rendez » les armes à l'amour. Puissiez-vous être toujours » heureuse ! Puissent les gelées du printemps » ne nuire jamais aux fleurs de vos arbres, ni » les vents de l'automne en faire tomber les » fruits » ! Après que Vertumne eut fini cette histoire, sans que Pomone en parût touchée, il quitta son déguisement, reprit la figure d'un jeune homme, et se montra aux yeux de Pomone aussi beau que le soleil qui sort d'un nuage qui avoit obscurci son éclat. Il se préparoit à lui faire violence ; mais la force n'étoit plus nécessaire : la Nymphe, charmée d'un Dieu qui soupiroit pour elle, étoit devenue sensible pour lui, et l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée.

Après la mort de Procas, Amulius régna dans la ville d'Albe ; mais le vieux Numitor qu'il avoit injustement chassé du trône, y fut rétabli par la

picientis, et non pas vengeresse, comme messieurs du Ryer et de Bellegarde l'ont traduit. Ce terme fait allusion à Anaxarète, qui fut punie de son insensibilité, dans le temps qu'elle regardoit la pompe funèbre d'Iphis. Le temple que Phédre avoit fait construire dans le lieu où elle alloit voir Hippolyte qui faisoit ses exercices dans les plaines de Trœsène, fut nommé pour cette raison le temple de Vénus *Spéculatrice*.

valeur de Romulus et de Remus, ses petits-fils. Quelque temps après, Romulus jeta les fondemens de la ville de Rome, le jour auquel on célébroit la fête de Palès (1); Tatius et les Sabins lui déclarèrent la guerre, et la forteresse du capitole leur fut livrée par Tarpéia, qui, pour récompense, fut étouffée sous un amas de boucliers qu'on lui jeta. Fiers de cet avantage, les Sabins, dans le dessein de surprendre les Romains pendant leur sommeil, s'avancèrent sans bruit, comme des loups ravisseurs, vers les portes de la ville, qu'ils trouvèrent fermées. Junon leur en ouvrit une, sans que personne s'en apperçût, que Vénus, qui entendit le bruit qu'elle fit en s'ouvrant. Elle n'auroit pas manqué sans doute de la refermer sur-le-champ, s'il étoit permis à un Dieu de défaire ce qu'un autre Dieu a fait. Cependant, pour ne pas abandonner Romulus dans une occasion si pressante, elle alla trouver les Nymphes de la fontaine qui est proche du temple de Janus, et les pria de secourir les Romains. Les Nymphes, pour obéir à Vénus, ouvrent en même-temps toutes les veines de leur source, et en font couler un nouveau fleuve; car il n'y avoit point encore en cet endroit d'eau

(1) C'étoit une fête que les bergers célébroient en l'honneur de Palès, pendant laquelle on allumoit des feux et on sautoit par-dessus.

qui fermât l'entrée du temple de ce Dieu. Elles remplirent ensuite de soufre tous les canaux de cette fontaine, et allumèrent un bitume, qui l'échauffa tellement, que ses eaux, qui étoient auparavant aussi froides que celles qui descendent des Alpes, disputèrent alors de la chaleur avec le feu. On vit même fumer les portes du temple de Janus par le bouillonnement de ces eaux, qui servit de rempart à la porte de la ville, que Junon venoit d'ouvrir, tandis que les soldats prenoient les armes. Romulus se mit à leur tête, les rangea en bataille, et dans un moment la terre se trouva jonchée de Sabins et de Romains, qui perdirent la vie dans ce combat, où la fureur fit verser indifféremment le sang du beau-père et du gendre. Cependant pour ne pas porter les choses à la dernière extrêmité, on conclut une paix, par laquelle Tatius fut associé à l'empire. Après sa mort, et dans le temps que Romulus gouvernoit les deux peuples avec une égale équité, Mars, ayant quitté son casque, parla ainsi au souverain maître des Dieux et des hommes : « Mon père, lui dit-il, puisque les fondemens » de Rome sont si bien affermis, et que cette » ville se trouve maintenant soumise à un seul » chef, il est temps de vous acquitter de la » promesse que vous me fîtes autrefois, de placer

» votre petit-fils dans le ciel, dont il s'est rendu
» digne par ses belles actions. Je me ressouviens
» que vous dites un jour en présence de tous
» les Dieux, que vous éleveriez un de mes fils
» au rang des immortels : accomplissez aujour-
» d'hui une promesse si solemnelle ». Jupiter accorda la demande de Mars. Cependant le ciel parut tout-à-coup couvert de nuages sombres et épais, et les éclairs, dont l'air fut embrâsé, joints au bruit du tonnerre, portèrent l'épouvante et la terreur dans la ville de Rome. L'intrépide Mars qui reconnut à ce signal qu'il étoit temps de placer Romulus dans le ciel, monta sur son char ensanglanté, et s'appuyant sur sa lance, et pressant ses chevaux à coups de fouet, il traversa en un instant la vaste étendue des airs, et arriva sur le sommet du mont Palatin, où, trouvant Romulus qui rendoit la justice à son peuple, il l'enleva dans son chariot. Le corps de ce prince, en montant vers le ciel, se purifia ; et tout ce qu'il avoit de mortel, se dissipa comme la balle de plomb qui est lancée avec une fronde. Son visage prit tout l'éclat de la majesté des Dieux, tel qu'on le voit avec sa robe dans la statue de Quirinus. Hersilie répandoit des larmes pour la mort d'un époux si cher, qu'elle croyoit mort, lorsque Junon ordonna à Iris de descendre sur

la terre, pour aller la consoler, en lui parlant ainsi de sa part : « Sage princesse, la gloire et » l'ornement des Romains et des Sabins, digne » épouse, autrefois du grand Romulus, aujour- » d'hui de Quirinus, cessez enfin de vous affli- » ger, essuyez vos larmes ; et si vous avez quel- » que empressement de voir le prince qui vous » fut si cher, venez avec moi dans le bois sacré, » qui est sur le mont Quirinal, et qui couvre » de son ombre le temple du roi des Romains ». Iris obéit ; et étant descendue sur un arc, où brilloient mille couleurs, elle exécuta l'ordre de Junon. Hersilie étonnée, et n'osant presque lever les yeux, lui répondit d'un air sage et modeste : « Déesse, car quoique votre nom me soit in- » connu, je ne doute pas que vous ne soyez du » nombre des immortelles, conduisez-moi par- » tout où il vous plaira : je suis prête à vous » suivre, pourvu que vous me procuriez le bon- » heur de voir mon époux : si le destin m'ac- » corde cette faveur, je serai aussi contente que » si les Dieux m'avoient reçue dans le ciel ». Iris et Hersilie montèrent sur la sacrée colline, et elles n'y furent pas plutôt arrivées, qu'une étoile tomba du ciel, et le feu dont elle brilloit s'étant attaché aux cheveux de la princesse, elle

disparut sur-le-champ avec l'astre. Romulus, le fondateur de Rome, la prit entre ses bras, l'enleva, et la faisant changer d'état et de nom, lui donna celui *d'Ora*, Déesse que les Romains adorent avec Quirinus.

EXPLICATION DES FABLES DU QUATORZIEME LIVRE.

Explication de la première Fable. (Page 207.)

Circé, si nous en croyons Hésiode (1), étoit fille du Soleil, et de Perséis, et sœur de Pasiphaé, femme de Minos second. Homère, qui a débité plusieurs fables sur son sujet, ajoute qu'elle étoit sœur d'Eea ou Æeta, roi de Colchide. Circé s'étoit adonnée à la connoissance des simples, dont elle savoit composer plusieurs remèdes; mais comme elle se servit de cette même connoissance pour faire des breuvages empoisonnés, elle passa dans l'esprit de tout le monde pour une magicienne. Apollonius de Rhodes, dans son poëme des Argonautes, dit que cette princesse ayant empoisonné le roi des Sarmates qu'elle avoit épousé, le Soleil, son père, pour la retirer des mains d'un peuple irrité, la prit sur son char et la transporta en Italie. Virgile (2) et Ovide, selon cette tradition, disent qu'elle habitoit sur un promontoire de l'Italie, qui porta depuis son nom, et qu'on appelle encore aujourd'hui *Monte Circello ;* mais quelle apparence que du fond de la Scythie, Circé soit venue s'établir dans

(1) *Theogon.*
(2) *Ænéid. Lib. III.*

un pays si éloigné, sur-tout dans un temps où la navigation étoit si difficile et si pleine de dangers ? Dirons-nous, avec quelques mythologues, que ce fut sur un vaisseau à voile qu'elle fit ce trajet, et que ce n'est que pour donner du merveilleux à ce voyage, qu'Apollonius dit que le Soleil lui-même l'y avoit conduite sur son char. Concluons plutôt que jamais Circé ne connut ni la Colchide ni la Thrace; qu'elle n'a passé pour être la sœur de Médée, qu'à cause de la ressemblance de leurs caractères; qu'on ne leur a donné à l'une et à l'autre le Soleil pour père, que parce qu'elles avoient quelque connoissance des simples; qu'elles n'ont passé pour magiciennes, que parce qu'elles avoient abusé des secrets qu'elles avoient appris; que leurs prétendus enchantemens étoient plutôt un effet de leur beauté, qui attiroit plusieurs amans à leur cour, où ils périssoient dans les charmes de la volupté, que celui de la magie. Ajoutons avec Strabon, dont la remarque m'a paru fort judicieuse, qu'Homère, ayant entendu parler de la navigation de Jason dans la Colchide, et sachant toutes les fables qu'on avoit débitées au sujet de Médée et de Circé, voyant des caractères si ressemblans, avoit dit qu'elles étoient sœurs quoiqu'elles eussent vécu l'une et l'autre dans des pays fort éloignés; que l'une eût habité dans l'extrêmité du Pont-Euxin, et l'autre sur les côtes d'Italie, du côté de la Sicile; et que ce poëte, parlant aux Phéaciens, gens oisifs et ignorans, n'avoit pas fait difficulté, pour donner du merveilleux à sa narration, de fixer la demeure de ces deux personnes, au milieu de l'Océan. Pour tout dire en un mot, Circé étoit une belle personne, qui eut quelques aventures galantes sur les côtes de d'Italie vers le temps de la guerre de Troye, et qui, s'étant vengée de ses rivales et de ceux qui la méprisoient,

passa dans la suite pour une magicienne, comme nous l'expliquerons plus au long dans les fables suivantes.

Notre poëte dit que Glaucus, piqué des mépris de Scylla qui refusoit de répondre à sa tendresse, s'adressa à Circé, qui, pour le venger, composa un poison subtil, le jeta dans une fontaine, où la Nymphe étant venue se baigner, fut changée en monstre. Scylla, selon quelques auteurs, étoit fille de Phorcys et d'Hécaté, selon d'autres de Typhon. Homère en fait cette description. Elle a, dit-il, la voix d'un jeune chien qui vient de naître; aucun homme, aucun Dieu, ne peut la regarder qu'avec horreur; elle a douze pieds, six cous fort longs, au bout de chacun desquels est une tête monstrueuse, dont la gueule renferme trois rangées de dents, qui portent la mort à tous ceux qu'elle rencontre. Un ancien qui a enchéri sur le poëte grec, ajoute que ces six têtes sont celles d'un insecte, d'un chien, d'un lion, d'une baleine, d'une gorgone et d'un homme. Virgile, qui a copié Homère, en parle ainsi:

Prima hominis facies, et pulchro pectore Virgo.
Pube tenus, postrema, immani corpore pistris.
Delphinum caudas utero commissa luporum (1).

On ajoute que Scylla, effrayée elle-même par les hurlemens importuns des chiens que formoient ses cuisses et ses jambes, se précipita dans cette mer, qui, depuis, a porté son nom, et qu'elle se vengea de Circé sa rivale, en faisant périr les vaisseaux d'Ulysse qui en étoit amoureux.

Entre Messine et Rhégio est un détroit fort serré, où de grands rochers s'avancent dans la mer, des deux rivages opposés. La partie de ce détroit qui confine la Sicile,

(1) *Ænéid. Lib. III, vers. 426.*

étoit nommée le détroit de Charybde, et celle qui étoit près de l'Italie, le détroit de Scylla :

Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charibdis Obsidet (1).

Toute cette mer est comprise aujourd'hui sous le nom de Phare de Messine. Ce lieu a toujours été fort dangereux et très - difficile à traverser. Comme il s'y rencontre des courans extrêmement rapides, et que l'eau s'y précipite avec impétuosité dans des gouffres et dans des tourbillons, on entend un bruit confus assez semblable à celui que feroient plusieurs chiens qui s'entremordroient : ce que Virgile exprime ainsi :

Multis circum latrantibus undis.

Ajoutons à cela, que comme ce détroit est fort serré, à mesure qu'on s'en éloigne, il paroît que les vaisseaux qu'on y voit entrer y sont engloutis. Voilà l'origine de la fable : c'est ainsi que l'abréviateur de Trogus l'explique (2). *Hinc fabulæ Scyllam et Charybdim peperere ; hinc latratus auditus, hinc monstri credita simulachra, dum navigantes magnis vorticibus pelagi decidentis exterriti, latrare putant undas, quas sorbentis æstus vorago condidit. Ea est procul inspicientibus natura loci ut sinum maris non transitum putes ; quò cùm accesseris, discedere ac sejungi promontoria, quæ anteà juncta fuerant, arbitrere.* Peu content d'une explication si naturelle, Paléphate (3), et après lui Eusèbe, prétendent que Scylla étoit un navire de corsaires tyrrhéniens qui

(1) *Virg. Ænéid. Lib. III.*
(2) *Just. Lib. IV.*
(5) *Lib. I. Cap. XXI.*

ravageoit les côtes de Sicile, et dont la proue représentoit une tête de femme, qui avoit toute la partie inférieure du corps environnée de chiens. Ulysse, selon ces deux auteurs, ayant évité heureusement sa rencontre, raconta cet évènement aux Phéaciens, de la manière que le rapporte Homère. Les étymologies grecques des noms de Scylla et de Charybde, semblent autoriser cette explication : Le premier, en effet, signifie *dépouiller ;* le second, *engloutir.* Cependant Bochart, plus conforme en cela à Trogus, tire ces deux étymologies de la langue phénicienne, *scol*, dont on a fait le nom de Scylla, qui veut dire *ruine*, et Charybde, *gouffre :* ce qui convient parfaitement au détroit qui a donné lieu à la fable. Quoi qu'il en soit, nous ne trouvons parmi les monumens antiques qu'une seule médaille qui représente Scylla avec plusieurs têtes. Elle est rapportée dans Spanheim (1). Je ne dois pas oublier de dire que quelques auteurs confondent cette Scylla avec la fille de Nisus, dont j'ai parlé dans l'histoire de Minos ; mais il paroît, par ce que je viens de dire, par sa généalogie, et par sa métamorphose, qu'il faut les distinguer l'une de l'autre.

Explication de la deuxième Fable. (Page 212).

Ovide, continuant de raconter les aventures d'Enée, passe rapidement sur son séjour en Afrique, et ne parle qu'en peu de mots de la mort de Didon. Cet événement si connu par le récit inimitable qu'en fait Virgile *dans le quatrième livre de son Enéide*, mérite bien qu'on s'y arrête, pour voir ce qu'il peut y avoir d'historique.

(1) *Page CCXXXIII.*

Elise (1) étoit fille de Bélus, second du nom, roi de Tyr, et selon l'usage de ce temps-là, elle rapportoit son origine à Jupiter, ainsi qu'on peut le voir dans Servius (2) qui l'arrange de cette sorte. Jupiter, Epaphus, Libye, Bélus premier, Agenor, Phénix, Bélus second ou Métrès, Pygmalion et Didon (3). De tous les auteurs anciens qui ont parlé des aventures de cette princesse, il n'y en a point qui les ait racontées avec plus d'exactitude qu'Eustathe (4), et Appien Alexandrin (5); et comme ces deux auteurs n'ont fait que copier l'abréviateur de Trogus, je me contenterai de rapporter ce qu'il en dit (6). Le roi de Tyr (c'est Bélus second) en mourant, laissa la couronne à son fils Pygmalion et à Elise sa fille, princesse d'une extrême beauté. Cependant le peuple la déféra au jeune Pygmalion, quoiqu'encore enfant, et Elise fut mariée à son oncle Sicharbas, prêtre d'Hercule (c'est le Sichée de Virgile). Sicharbas, outre cette dignité qui lui donnoit le premier rang après le roi, possédoit de grandes richesses, que la crainte que lui donnoit l'avarice de son beau-frère, l'obligeoit de tenir cachées (7) dans la terre, et ce n'étoit que par conjecture qu'on savoit qu'il avoit des trésors.

(1) C'est ainsi qu'elle s'appeloit, le nom de Didon ne lui ayant été donné que pour marquer sa force et son courage.

(2) Sur *le premier livre de l'Enéïde.*

(3) Il faut consulter Méziriac, tome II, pag. 146, qui rapporte toutes les opinions des anciens sur cette généalogie.

(4) Sur *Denis le géographe.*

(5) *Dans ses Libyques.*

(6) *Lib. XVIII.*

(7) M. Huet avoit fort bien corrigé le vers de Virgile où il y a *ditissimus agri Phœnicum*, en substituant le mot *auri*, parce qu'en effet les Phéniciens étoient plus riches par leur commerce que par l'étendue de leurs terres.

Pygmalion,

Pygmalion, sans être retenu par la double alliance, qui étoit entre lui et Sicharbas, le fit assassiner. Elise, après avoir marqué tout son ressentiment contre son frère, prit le parti de dissimuler, et s'étant réconciliée avec lui en apparence, elle forma le dessein de s'éloigner d'un pays qu'elle ne regardoit qu'avec horreur. Pour y réussir plus sûrement, elle communiqua son dessein à ceux des Tyriens qui avoient comme elle des raisons de se plaindre de la cruauté et de l'avarice du roi. Après les avoir mis dans ses intérêts, elle demanda la permission à son frère de le venir trouver à Tyr, sous prétexte qu'elle ne pouvoit plus demeurer dans un lieu qui lui rappeloit sans cesse le souvenir de son mari. Pygmalion, qui ne douta pas qu'elle n'apportât avec elle ses trésors et tout ce qu'elle avoit de plus précieux, lui accorda sa demande. La nuit suivante, elle embarqua en effet toutes ses richesses; mais elle eut l'adresse de mêler quelques sacs remplis de sable, avec ceux où étoit son or; et cela pour tromper ceux que son frère avoit envoyés pour la conduire. Lorsqu'elle fut en pleine mer, elle fit jeter ses sacs dans la mer, pour appaiser, disoit-elle, par ce sacrifice, les manes de son époux, à qui ces trésors avoient coûté la vie. S'adressant ensuite aux officiers qui l'accompagnoient, elle leur fit entendre qu'ils seroient mal reçus de l'avare Pygmalion; qu'il ne leur pardonneroit jamais d'avoir permis que les trésors de Sicharbas eussent été jetés dans la mer, et qu'ils n'avoient désormais d'autre ressource que d'aller chercher une retraite, qui les mît à couvert de son ressentiment. Ces officiers n'eurent pas de peine à se rendre à ces raisons; ainsi après avoir embarqué ceux des sénateurs de Tyr qui savoient son secret, elle offrit un sacrifice à Hercule, et mit à la voile. Elle aborda d'abord dans l'isle de Chypre

où ayant fait enlever quatre-vingt filles qu'elle trouva sur le bord de la mer, elle les fit épouser à ceux qui l'avoient suivie (1). Pygmalion, informé de l'évasion de sa sœur, se mit en devoir de la poursuivre; mais les larmes de sa mère, encore plus les remontrances des prêtres, qui le menaçoient de la colère des Dieux, l'empêchèrent de poursuivre son dessein. Ainsi Elise eut tout le temps de s'établir en Afrique, où, ayant été très-bien reçue, elle proposa aux habitans de la côte de lui vendre autant de terre que pourroit en contenir la peau d'un bœuf, ce qui lui fut accordé : après cette permission, elle fit couper en plusieurs lanières un cuir, qui, par ce moyen renferma assez d'espace pour bâtir un fort, qui, pour cette raison, fut nommé *Byrsa*, ou cuir de bœuf. Comme en creusant les fondemens, on trouva la tête d'un bœuf, ce qui marquoit que la ville seroit un jour réduite en servitude, on alla les poser dans un autre endroit, où l'on rencontra la tête d'un cheval; ce qui fut pris à bon augure. Cette nouvelle habitation ayant attiré beaucoup de monde, la ville s'agrandit peu-à-peu, et forma dans la suite cette redoutable Carthage, qui devint l'émule de Rome.

Avant que de passer outre, joignons à ce récit une réflexion. Il y a bien de l'apparence d'abord que la fable de ce cuir de bœuf nous vient des Grecs, qui voulant tout rapporter à leur langue, ignoroient que *Bostra*, ou *Bothrah*, qui ressemble si fort à leur *Byrsa*, est un mot phénicien, qui veut dire une citadelle (2). L'histoire que je viens de raconter, étoit sans doute écrite dans la langue

(1) Justin remarque que ces filles, selon la coutume de cette isle, étoient allées par ordre de leurs parens offrir leur virginité à Vénus.

(2) *Boch. Chau. Lib. I. Cap. XIV.*

des Phéniciens qui s'étoient retirés en Afrique. On y avoit marqué qu'Elise avoit bâti un fort en Afrique, et les Grecs y trouvant l'expression que je viens de rapporter, et qui approche de leur mot Βυρσα, qui veut dire un cuir, publièrent la fable que rapporte Justin. Revenons à l'histoire de Didon. Après cet établissement, comme on vouloit l'obliger à épouser Iarbas, roi de Mauritanie, elle demanda trois mois pour se déterminer; et quand ce terme fut expiré, elle donna ordre qu'on préparât un sacrifie pour expier les mânes de son époux, et elle fit élever dans un lieu secret du palais, un bûcher pour y faire consumer tout ce qui avoit appartenu à Sichée. Elle y monta elle-même pour hâter le sacrifice, et s'y poignarda. Tel fut la fin de cette courageuse princesse. Virgile, charmé d'avoir trouvé un épisode, qui rapportoit au temps d'Enée même le fondement de la haine des Carthaginois contre les Romains, a imaginé heureusement que Didon s'étoit tuée de désespoir de ce que ce prince l'avoit abandonnée; faisant ainsi d'une femme fidelle à la mémoire de son époux, une amante désespérée. Je n'entrerai pas ici dans les preuves de l'anacronisme de Virgile; tout le monde le reconnoît (1); il est même, selon quelques auteurs, de près de trois cents ans; et quoique selon d'autres, il ne soit que de 143 ans, et que M. Newton, dans l'abrégé de sa chronologie qu'on vient d'imprimer à la suite de l'histoire des Juifs, par Prideaux, ne mette que vingt-quatre ans entre la prise de Troye et la fondation de Carthage, il est toujours sûr que cette ville ne fut bâtie que vers le temps de Joram, roi de Juda, et que Troye fut détruite du temps des pre-

(1) Voyez *Scaliger* de Emend. Temp. *le père Petau, M. Méziriac, sur l'épitre de Didon à Enée; Bochart dans la dissertat. sur le voyage d'Enée, etc.*

miers juges. Ou pour dire quelque chose plus précis, Didon sortit de Tyr, la septième année du règne de Pygmalion, l'an 953 avant Jesus-Christ, et Troye fut prise l'an avant la même ère 1184. N'oublions pas de dire ici que Didon étoit tante de la fameuse Jésabel, qui épousa Achab, et qui causa tant de trouble dans le royaume d'Israël, ainsi que le savant Bochart l'a prouvé.

Notre poëte après avoir parlé de la mort de Didon, dit qu'Enée rencontra sur sa route les Cercopes, que Jupiter avoit changés en singes à cause de leur méchanceté. Xénagor, dans son histoire, Harpocration et Suidas rapportent qu'il y avoit autrefois dans une isle voisine de la Sicile (1) deux célèbres brigands, qu'Æschine nomme Candule et Atlas, qui maltraitoient tous ceux qui y abordoient; on dit encore qu'ils entreprirent d'insulter Jupiter lui-même, et que ce Dieu les métamorphosa en singes; ce qui fit porter à l'isle qu'ils habitoient le nom de Pithécuse, qui est celui que les Grecs donnent aux singes. Sabinus ajoute qu'ils furent appelés Cercopes, parce qu'ils étoient semblables aux singes qui caressent avec leur queue, pendant qu'ils ne songent qu'à faire du mal, *quasi caudati, sumpta metaphorâ ab animalibus qui caudâ blandiuntur.* Zénobius place le séjour des Cercopes dans la Libye, et prétend qu'ils furent changés en pierres, pour avoir voulu se battre contre Hercule; mais cet auteur s'éloigne de l'opinion commune qui les fait habiter auprès de la Sicile.

Explication de la troisième Fable. (Page 214.)

Tout ce qui regarde les Sibylles, et les vers qui portent leur nom, a été traité si amplement dans le dernier siècle,

(1) Voyez *Strabon, Cap. LIV et LVII.*

que je ferai mieux d'indiquer les ouvrages de ceux qui se sont distingués sur ce sujet, que d'entrer dans un détail qui n'auroit plus aujourd'hui rien de piquant, et qui me meneroit au-delà des bornes que je me suis prescrites.

Les premiers pères de l'église, en particulier saint-Justin, se servirent dans leurs apologies pour la religion chrétienne, des vers des Sibylles, où se trouvoient prédits plusieurs de nos dogmes. L'empereur Constantin, dans le discours qu'il fit aux pères du concile de Nicée, fait aussi valoir ces mêmes vers, ajoutant cependant qu'il se trouvoit plusieurs personnes qui n'étoient point persuadées que ces prophéties fussent émanées de la bouche des Sibylles. Enfin, saint Augustin (1), dans le bel ouvrage de la cité de Dieu, a employé en faveur de la religion leur témoignage et leurs prédictions.

Sébastien Castalion qui écrivoit dans le seizième siècle, ayant traduit en latin les vers dont il est ici question, soutint avec chaleur la vérité des oracles qu'ils renferment; mais il fut obligé d'avouer qu'il y avoit trouvé beaucoup d'endroits faux et corrompus. Cette traduction ayant mis les vers des Sibylles entre les mains de tout le monde, il s'éleva plusieurs critiques, qui, après les avoir sérieusement examinés, publièrent que c'étoit un ouvrage supposé, et qui ne devoit son origine qu'à une fraude pieuse : les moins emportés avouèrent que les premiers chrétiens, se servant de quelques oracles obscurs et ambigus qu'ils y avoient trouvés, les avoient éclaircis, en y ajoutant plusieurs circonstances qui regardoient nos mystères. Autrement, disoient-ils, comment pourroit-on comprendre que des filles payennes eussent parlé de Jesus - Christ et des

(1) *De Civit. Dei. Lib. XVIII.*

dogmes qu'il enseigna d'une manière plus claire et plus précise, que ni Moyse, ni les autres prophêtes ? Cette nouvelle opinion alarma le père Possevin, jésuite; sentant toute la force des raisons dont on commençoit à l'appuyer (1), il prit un parti plus modéré; et après avoir avoué qu'il y avoit dans l'ouvrage qui portoit le nom des Sibylles, des choses qu'on y avoit visiblement ajoutées, il justifie les pères de la fraude dont on les chargeoit. M. Blondel, ministre protestant, combattit le sentiment du savant jésuite, et soutint qu'aucune Sibylle n'avoit jamais parlé de Jesus-Christ, et que tous les vers qu'on leur attribuoit étoient supposés (2). Le père Crasset prit le parti du père Possevin, et fit imprimer une dissertation (3) dans laquelle il refute le ministre protestant. M. Gallé ne laissa pas jouir long-temps le père Crasset de la victoire qu'il se flattoit d'avoir remportée, et fit paroître (4) vingt-six dissertations, dans lesquelles il rapporte tout ce qu'on peut dire sur cette matière. Peu content d'un ouvrage si étendu, il fit imprimer l'année suivante 1689 les oracles des Sibylles en grec et en latin, avec un ample commentaire. Dans ces entrefaites, Pierre Petit fit imprimer un ouvrage fort savant (5), dans lequel il entreprend de prouver qu'il n'y avoit jamais eu qu'une Sibylle, contre le sentiment de Varron, et des autres anciens qui en avoient admis jusqu'à dix.

Quoique personne ne me blâmât, après avoir indiqué tant d'ouvrages sur les Sibylles, de n'entrer ici dans autre

(1) *Appar. Sacr. Lib. II.*
(2) *Discours sur les Sibylles. Lib. I. Cap. XXVI.*
(3) *Dissertation sur les Sibylles. Paris 1678.*
(4) *Servatii Gallæi Dissertat. de Sibyllis, etc. Amstelodami 1688.*
(5) *Petrus Petitius de Sibylla.*

détail ; cependant comme il se trouvera des lecteurs qui n'ont point ces livres, ou qui ne veulent pas se donner la peine de les consulter, je vais, pour leur satisfaction, examiner en peu de mots ces trois points. 1°. S'il y a eu des Sibylles, combien il y en a eu, et en quel temps elles ont vécu. 2°. S'il a paru autrefois des vers de leur façon. 3°. Si ceux qu'on a aujourd'hui sont un ouvrage qui soit véritablement à elles.

On ne sauroit douter qu'il n'y ait eu autrefois de certaines femmes, qui, emportées par un enthousiasme et une fureur qui approchoient de la folie, prononçoient des sentences obscures, dont elles amusoient la curiosité de ceux qui venoient les consulter. Virgile (1) et Ovide (2) font aller Enée dans l'antre de la Sibylle Cumée, pour apprendre d'elle ses aventures, et le succès des guerres qu'il avoit à soutenir ; et selon le premier de ces deux poëtes, c'étoit Hélénus qui le lui avoit conseillé. Platon (3), l'auteur du livre *de mirabilibus Auscultationibus*, cité par Aristote, Diodore de Sicile (4), Strabon (5), Plutarque, Pline, Solin et Pausanias, sans parler des autres, font mention de ces filles mystérieuses qui prédisoient l'avenir, et ce seroit une extravagance de dire avec Fauste Socin, qu'il n'y a jamais eu de Sibylles. Les avantages que Platon et les autres anciens disent qu'on avoit retirés de leurs oracles, les noms des villes où elles avoient pris naissance, et de celles où elles avoient voyagé, la peinture de leurs mœurs, l'époque des temps auxquels elles avoient

(1) *Ænéid. Lib. IV.*
(2) *Métam. Lib. XIV.*
(3) *In Phœdo.*
(4) Lib. IV.
(5) Lib. XIV.

vécu, les statues érigées en leur honneur, leurs épitaphes, que l'antiquité a conservées, tout cela ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'y ait eu de ces prophétesses dans le monde, semblables aux femmes qui prédisoient l'avenir à Dodone, et à la prêtresse de Delphes.

Pour ce qui regarde leur nombre, il est vrai qu'on trouve une grande variété dans les anciens; plusieurs d'entr'eux ne font mention que d'une Sibylle, qu'ils disent être née à Babylone, ou, selon d'autres, à Erythres, dans la Phrygie. Platon et Diodore ne parlent que de celle de Delphes, que ce dernier nomme Daphné (1). Strabon et Stephanus n'en reconnoissent que deux, l'une sortie de Gergès, petite ville près de Troye; et l'autre de Mermès, dans le même pays. Solin en compte trois : la Delphique, Hérophile d'Erythres et celle de Cumes. Enfin Varron, cité par Lactance, croyoit qu'il y en avoit dix, dont voici les noms suivant l'ordre chronologique que leur donne Panvinus. La première et la plus ancienne est la *Delphique*, qui vivoit avant la guerre de Troye, et dont Homère, suivant les anciens, a inséré les prédictions dans l'Iliade et dans l'Odyssée. La seconde est la Sibylle *Erythrée*, à laquelle on attribuoit les vers acrostiches, et qui, selon Suidas, vivoit 483 ans après la prise de Troye. La troisième est la *Cumée*. Nævius, dans les livres qu'il a écrits de la première guerre punique, et Pison, dans ses annales, en font mention. C'est celle qui est devenue si fameuse dans l'Enéïde, et qu'on nommoit Déiphobé. La quatrième est la *Samienne*, appelée *Pitho*, qu'Eusèbe, qui la nomme *Hérophile*, fait vivre, du temps de Numa Pompilius. La cinquième, nommée *Amalthée* ou *Démophile*, vivoit à Cumes,

(1) Voyez le *Traité de M. Petit*.

dans l'Asie mineure. La sixième est *l'Hellespontine*, née à Mermès, près de Troye. La septième est la *Lybique*, dont Euripide a fait mention, et qui, selon Onuphre Panvinus, devoit prophétiser avant la quatre-vingtième olympiade, parce que c'étoit alors qu'en parloit le poëte que je viens de nommer. On croit que c'est celle-là qui a la première porté le nom de Sibylle, que les Africains lui donnèrent. La huitième, est la Persique, que l'on appelle aussi la Babylonienne, et qui est nommée *Sambethe* par Suidas. La neuvième, est la *Phrygienne*, qui rendoit ses oracles à Ancire, ville de Phrygie. La dixième, enfin, est Tiburtine, nommée *Albunea*, qui prophétisoit à Tibur ou Tivoli, sur les bords de l'Anio, et où l'on a trouvé une statue qu'on a cru la représenter.

Pour ce qui regarde le second point, il est sûr que les Romains avoient plusieurs siècles avant la naissance de JESUS-CHRIST, un recueil de vers qui étoit attribué aux Sibylles; qu'on les consultoit dans plusieurs occasions; et qu'il y avoit même dans le temps de Tarquin le Superbe, deux hommes préposés à la garde et à la conservation de ce recueil, qui dans les calamités publiques, alloient voir s'il n'y avoit point quelque oracle qui les eût annoncés, et qui en faisoient leur rapport au sénat. Ces livres étoient enfermés dans un coffre de pierre, au temple de Jupiter Capitolin. Ces *Duumvirs* subsistèrent jusqu'à l'an de Rome 388, auquel temps on en ajouta huit autres; qui formèrent avec les deux premiers le collége des *Decemvirs*, gardes des livres sibyllins; et après l'incendie du capitole en l'an 671, quatre-vingt-trois ans avant l'ère chrétienne, on joignit à ce collége cinq autres gardes qui formèrent les *Quindecemvirs*.

Si nous en croyons Denys d'Halicarnasse (1), Pline, Aulugelle, Solin, Servius, et beaucoup d'autres anciens, voici quelle est l'origine de ces livres sibyllins ; une vieille femme étrangère se trouvant à Rome, alla présenter à Tarquin le superbe (2) neuf livres qui contenoient les oracles des Sibylles, et lui en demanda une grosse somme d'argent. Ce roi ayant refusé de les acheter, et ayant fait chasser cette femme comme une folle, elle alla brûler trois de ces livres ; et ayant rapporté les six autres, elle en demanda la même somme qu'elle avoit exigée pour le recueil entier. Comme elle reçut la même réponse que la première fois, elle brûla encore la moitié de ce qui lui restoit, et vint pour la troisième fois demander le même prix pour les trois livres qu'elle n'avoit pas encore condamnés au feu. Tarquin, surpris de cette démarche, et encore plus de l'air d'assurance avec lequel cette femme lui parloit, lui donna enfin pour ces trois livres la somme qu'elle avoit demandée pour tout l'ouvrage. Pline et Solin varient un peu sur cette histoire ; ils disent que cette femme ne présenta d'abord à Tarquin que trois livres, et qu'elle en brûla deux.

Le troisième article qui a fait le sujet de toutes les disputes qui nous ont procuré tant de savans ouvrages sur ce sujet ; savoir, si les huit livres que nous avons aujourd'hui sont véritablement ceux des Sibylles, sera bientôt décidé. Il est sûr d'abord que dans l'embrâsement du Capitole, les livres que Tarquin avoit achetés de cette étrangère, furent consumés avec la plupart des annales qu'on y conservoit. Il est sûr en second lieu, que pour réparer

(1) *Antiqu. Rom. Lib. IV.*

(2) Ou, selon d'autres, à Tarquin l'ancien.

cette perte, les Romains envoyèrent dans plusieurs villes de l'Italie, et jusques dans l'Asie et dans l'Afrique même, des députés pour ramasser tout ce qui portoit le nom des oracles sibyllins. P. Gabinius, M. Octacilius et L. Valérius, qui furent envoyés pour cela dans ces différentes provinces, en rapportèrent un ample recueil de vers, dont la plupart furent rebutés, et les autres remis à la garde des Quindecemvirs. Auguste, dans la suite, fut obligé d'en ordonner une seconde révision, et ceux qui, après un sévère examen, se trouvèrent d'un bon aloi, furent enfermés dans deux cassettes, sous une statue d'Apollon palatin. Tibère les fit examiner de nouveau, et on en rejeta encore un grand nombre. Enfin l'an de Jesus-Christ 399, Stilicon, si nous en croyons Rutilius Numatianus, ou plutôt l'empereur Honorius lui-même, les fit brûler.

Pour ce qui regarde le recueil que nous avons aujourd'hui en huit livres, presque tout le monde convient, ou que c'est un ouvrage de quelques personnes un peu trop zélées, ou du moins qu'on a ajouté à l'ancien plusieurs prédictions, qui, pour être trop claires, sont devenues suspectes. Dieu auroit-il voulu révéler à des payennes d'une manière si développée, ce qu'il avoit caché à Moyse et aux prophêtes ? Et quand saint-Jérôme a dit que ce don de prédire l'avenir avoit été la récompense de la chasteté des Sybilles, il n'a pas, sans doute, fait attention à ce que dit l'une d'elles :

Mille mihi lecti, connubia nulla fuerunt, etc.

Enfin les vers sibyllins que l'on consultoit si souvent à Rome, n'insinuoient que l'idolâtrie, le culte des faux

Dieux, et ordonnoient des sacrifices barbares; au lieu que ceux qui nous restent n'enseignent que le culte du vrai Dieu; les mystères de la religion s'y trouvent clairement prédits, et le nom même de Jesus-Christ et celui de la Vierge, sa mère, s'y lisent comme dans nos livres saints.

Explication de la quatrième Fable. (Page 218.)

Notre poëte, continuant toujours de suivre Enée dans sa longue et pénible navigation, raconte comment ce prince étant arrivé près du port qui prit dans la suite le nom de Gaïette, de celui de sa nourrice qui y fut enterrée, y rencontra Macarée de la ville d'Ithaque, et par conséquent sujet d'Ulysse, qui s'étoit établi sur cette côte. Celui-ci reconnoissant Acheménide, qu'Enée avoit reçu dans sa flotte, ainsi que le rapporte Virgile dans le troisième livre de son Enéide, lie une conversation avec les Troyens, et leur apprend que Polyphème avoit dévoré quelques-uns des compagnons d'Ulysse; que ce prince étant sorti de l'antre de ce Cyclope, après lui avoir crevé l'œil, étoit arrivé chez Circé, qui avoit métamorphosé en cochons ceux qu'il avoit envoyés à sa cour, et que ce prince muni de la plante Moly que Mercure lui avoit donnée, s'étoit garanti des enchantemens de cette princesse, et l'avoit obligée de remettre ses compagnons dans leur état ordinaire.

Ces fables qui sont tirées de l'Odyssée d'Homère, ont été suffisamment expliquées dans le livre précédent. J'ajoute ici seulement qu'il est très-aisé d'appercevoir que ce sont des enveloppes qui cachent de véritables événemens: Ulysse fut fort maltraité en Sicile par les Cyclopes, qui lui tuèrent quelques-uns de ses compagnons; et par une hyperbole outrée, il publia qu'ils en avoient été dévorés.

Ce qu'Homère et après lui Ovide, ajoutent de cette peau de bœuf, dans laquelle Ulysse enferma les vents par le conseil d'Eole, est encore un nouveau voile qui nous cache une vérité.

Eole, si nous en croyons Servius, après Varron, étoit fils d'Hippotus, et régnoit vers le temps de la guerre de Troye, sur les isles qu'on nommoit anciennement Vulcanies, et qui ont depuis le temps de ce prince porté le nom d'Eolies. Ces isles, au nombre de sept, sont entre la Sicile et l'Italie, du côté du promontoire de Pélore, ainsi que Diodore de Sicile (1), Strabon (2) et Pline (3) l'assurent. Homère ne parle que d'une de ces isles qu'il nomme Eolie, quoiqu'il n'y en ait jamais eu aucune en particulier qui ait porté ce nom. Ce poëte vouloit indiquer celle de Lipare, où il y a quelques volcans, et qui a passé pour être le lieu où Vulcain tenoit ses forges (4). Quoi qu'il en soit, Eole étoit un prince sage et prudent, et qui accordoit l'hospitalité à ceux que le vent jetoit sur les côtes de l'isle où il habitoit : il ne manquoit pas sur-tout de leur donner de bons avis sur les écueils qu'ils rencontroient dans les mers voisines, ainsi que le rapporte Diodore de Sicile. Pline ajoute qu'il s'étoit fort appliqué à connoître les vents, par l'inspection de la fumée qui sortoit des antres de Lipare. Il avoit même poussé si loin ses connoissances sur cet article, qu'il prédisoit avec assez de sûreté le vent qui devoit régner pendant quelques

(1) Lib. V.

(2) Lib. VIII.

(3) Lib. III.

(4) Bochart tire l'origine de cette fable, de ce que les Phéniciens, qui avoient remarqué ces volcans, avoient nommé cette isle *Nibaras* ou *Nibras*, ou le *Flambeau*. De ce mot a été formé, par corruption, celui de Lipare. *Chan. Lib. I.*

jours, et il étoit souvent consulté dans un temps où la navigation étoit encore très-imparfaite (1). Il n'en fallut pas davantage aux poëtes pour les engager à reconnoître Eole pour le roi des vents, qu'il tenoit enfermés dans des antres profonds, d'où il les lâchoit à son gré, lorsqu'il vouloit exciter quelque tempête (2). Homère, qui ne manioit guère de trait d'histoire sans l'embellir par quelque fiction, voulant nous apprendre qu'Ulysse, n'ayant pas ajouté foi aux conseils de ce prince, et ayant demeuré sur mer au-delà du temps qu'il lui avoit prescrit, avoit essuyé une tempête qui avoit fait périr sa flotte à la vue d'Ithaque, ajoute d'une manière poétique, qu'Eole lui avoit donné les vents enfermés dans une peau, et que ses compagnons qui crurent que c'étoit un trésor, l'ayant ouverte, les vents en étoient sortis avec fureur. Virgile, marchant toujours sur les traces du poëte grec, fait aller Junon dans le séjour d'Eole, pour le prier d'exciter la tempête (3) qui mit la flotte d'Enée dans un état déplorable. Tous les autres poëtes à l'envi ont enchéri sur ces idées, mais il est inutile de s'étendre davantage sur ce sujet. J'ajouterai seulement qu'on peut penser, pour expliquer la fable d'Homère, que ce poëte fait peut-être allusion à une coutume semblable à celle que pratiquent encore aujourd'hui les Lapons, qui vendent les vents aux navigateurs, et leur promettent de tenir enfermés ceux qui leur sont contraires, ainsi que le rapportent la plupart de nos voyageurs. Eratosthène n'avoit pas pris dans ce sens-là cette circonstance de la fable d'Homère, puisqu'il dit qu'*on trouveroit tous les lieux où Ulysse avoit*

(1) Voyez *Strabon, lib. VIII.*
(2) *Virg. Æneid. Lib. I.*
(3) *Æneid. ibid.*

passé, lorsqu'on auroit trouvé celui qui avoit cousu le sac où les vents étoient enfermés. Mais Polybe, qui rapporte ce bon mot, le refute très-solidement, en soutenant que le fonds des voyages d'Ulysse étoit vrai, quoiqu'Homère, comme poëte, y eût mêlé plusieurs fictions. Je soupçonne en effet, pour le dire en passant, que lorsque ce poëte dit qu'Eole avoit six filles et six garçons, qu'il maria ensemble, il a voulu parler des douze vents principaux, que ce prince avoit observés avec quelque exactitude, quoique Diodore de Sicile prenne à la lettre cet endroit du poëte grec.

Explication de la cinquième Fable. (Page 225.)

Ulysse, après avoir demeuré quelque temps à la cour de Circé, au milieu des plaisirs et de la volupté, fit réflexion sur l'indigne état où il étoit, et se retira sagement d'un séjour si nuisible à sa gloire. Voilà la plante *Moly*, symbole de la prudence.

Ses compagnons changés en pourceaux, sont un emblême des désordres où plonge la volupté. L'histoire de l'enfant prodigue, que l'évangile dit avoir été réduit à passer sa vie avec ces animaux immondes, nous marque assez ce que l'on doit entendre par ces sortes de paraboles.

Explication des Fables VI et VII. (Page 230).

Je ne sais si on a remarqué qu'Ovide, après avoir rapporté jusqu'ici les fables des Egyptiens, des Phéniciens et des Grecs, entre dans celles qui devoient leur origine à l'Italie, en commençant par celles qu'on avoit inventées au sujet d'Enée, à qui les Romains rapportoient leur origine, et con-

tinuant jusqu'à la mort de Jules César, par où il finit cet ingénieux et pénible ouvrage. Ainsi, avant que d'expliquer celle de Picus et de Canente, dont il s'agit dans cette métamorphose, je crois qu'il est à propos d'établir une règle sûre, qui puisse tout d'un coup faire appercevoir l'origine de ces anciennes fictions. Lorsqu'on trouve des fables dont les noms sont tirés des anciennes langues de l'Orient, comme celles d'Adonis, de Dagon, d'Arachné, d'Aréthuse, d'Osiris et plusieurs autres, on peut assurer qu'elles étoient originaires d'Egypte et de Phénicie, et qu'elles n'étoient passées dans la Grèce qu'avec les colonies qui étoient venues s'y établir. Lorsque ces mêmes noms sont conformes à la langue grecque, comme ceux de Daphné, des Myrmidons, d'Alopis, de Galantis, de Cygnus et tant d'autres, on doit penser qu'elles avoient été inventées par les Grecs. Enfin, lorsqu'ils sont d'origine latine, comme ceux de Canente, de Picus, d'Anna Perenna, de Flore, de Quirinus, et plusieurs autres, on peut croire que c'est dans le pays latin que ces fables ont pris naissance. Et ce qui sert à confirmer cette règle, c'est qu'on ne trouve point ces dernières fictions hors de l'Italie, ni les précédentes hors de la Grèce, si on excepte les auteurs latins qui ont visiblement copié en cela les auteurs grecs; au lieu qu'en suivant la trace des premières, si on les voit établies en Italie, on les trouve aussi dans la Grèce, et en remontant à leur origine, dans l'Egypte et dans la Phénicie. Cette règle qui est assez sûre, demande cependant quelque exception; car les Grecs et les Latins ont souvent changé ces fables, et se les sont appropriées en changeant les noms qui les composoient. Ainsi on se tromperoit si on vouloit assurer que la fable de Matuta et de Portumnus est d'origine italique, sur ce que ces deux noms sont latins, puisque nous trouvons la

même fable dans la Grèce, sous le nom de Leucothoé et de Palémon; et si nous voulons aller à la source, on la découvre aussi dans la Phénicie, d'où Cadmus l'avoit apportée sous ceux d'Ino et de Mélicerte. C'est ainsi qu'on peut quelquefois suivre les fables jusques dans leur origine; mais il est temps d'expliquer celle de Picus qui a donné lieu à cette réflexion.

Ceux qui ont étudié l'histoire des anciens peuples, savent que l'Italie fut autrefois peuplée par différentes colonies. La plus ancienne de toutes est connue sous le nom de colonies des Aborigènes. On appeloit ainsi ceux qui étoient d'une origine étrangère, pour les distinguer des *Autochthones*, qui étoient ceux qu'on croyoit nés dans le pays où ils habitoient. Si on veut s'en rapporter à Denys d'Halicarnasse (1), qui possédoit parfaitement les antiquités italiques, et qui cite pour garans de son opinion Caton, le censeur, et Aseillius Sempronius, ces Aborigènes étoient une colonie grecque qui vint s'établir en Italie plusieurs siècles avant la guerre de Troye. Il est vrai que l'auteur que je viens de citer, les fait venir d'Arcadie, sous la conduite d'Œnotrius, et que Caton et Sempronius prétendoient qu'ils étoient sortis de l'Achaïe; mais Théodore Rykius, qui a fait sur ce sujet une savante dissertation, abandonne l'auteur grec pour suivre l'opinion de Caton, de Sempronius et de Trogus, et c'est, je crois, le parti qu'il faut prendre, et distinguer la colonie des Aborigènes de celle des Œnotriens, qui ne vint que long-temps après en Italie. Le premier de ces Aborigènes qui régna sur les Latins, est connu sous le nom de Stercès; Janus qui lui succéda, fut le second, et Picus, fils

(1) *Antiq. Rom. Lib. II.*

de Stercès, le troisième; et son règne tombe vers le temps de Pandion second, ou d'Egée; c'est-à-dire, cinquante ou soixante ans avant la prise de Troye.

Picus, au rapport de Servius (1), se mêloit de prédire l'avenir, et se servoit dans ses augures d'un pivert, qu'il avoit apprivoisé : *Augur fuit Picus, et domui habuit Picum per quem futura noscebat;* ainsi on publia après sa mort qu'il avoit pris la figure de cet oiseau, et on l'honora comme un Dieu *Indigete* (2). Ce prince étant mort fort jeune, sa femme Canente se retira dans une solitude, où elle ne vécut pas long-temps. Pour exprimer ses tristes regrets, on dit qu'elle avoit été changée en voix. Comme nous avons peu de mémoires pour ces antiquités italiques, il a été aisé aux modernes de détrôner un prince si peu connu. Si nous en croyons Gérard Vossius (3), il n'y eut jamais de roi de ce nom en Italie, et toute cette fable n'est fondée que sur ce qu'il y avoit un oracle de Mars parmi les Sabins, où un Pivert rendoit les oracles. Selon Bochart (4), elle vient du mot Phénicien *Picea*, qui veut dire un devin. Enfin, il y a des savans qui prétendent que Picus est Jupiter lui-même, honoré en Italie sous le nom de cet oiseau, qui étoit d'un grand usage dans les augures. Ainsi s'évanouissent, à l'aide de ces étymologies, le roman des amours de Circé et de Picus, et les plaintes de la belle Canente. Pour moi, je m'en tiens à l'opinion de Denys d'Halicarnasse, plus instruit

(1) Sur le septième livre de l'Enéïde.

(2) Quoiqu'on donne plusieurs étymologies au nom d'Indigète, je crois cependant que la plus naturelle est celle qui explique ce mot par *un Dieu* du pays.

(3) *De orig. et prog. Idol. Lib. I. Cap. XII.*

(4) *Chan. Lib. I.*

que nous ne sommes aujourd'hui des antiquités de l'Italie, à condition toutefois qu'on ne mêlera pas, comme a fait Ovide, l'histoire de Picus avec celle de Circé, qui ne vint s'établir dans cette partie du pays latin, où étoit le promontoire qui porte son nom, que long-temps après le règne de ce prince.

Explication des Fables, VIII et IX. (Page 238.)

L'Italie n'étoit pas aussi féconde en fables que la Grèce, et dans le temps dont parle Ovide, ces anciennes fictions avoient beaucoup perdu de leur crédit ; aussi voyons-nous ce poëte couler rapidement sur quelques aventures d'Enée, pour en venir à la métamorphose de Jules César en astre, par laquelle il avoit résolu de finir son ouvrage.

Enée, après avoir essuyé tous les dangers d'une longue navigation, arriva enfin en Italie par l'embouchure du Tibre (1). Le roi Latinus averti par un oracle qu'un prince étranger devoit venir dans ses états, et épouser Lavinie sa fille, le reçut dans son palais, fit alliance avec lui, et promit de lui donner la princesse en mariage. Turnus, neveu de sa femme Amate, qui devoit l'épouser, déclara la guerre à Enée, et ces deux rivaux se mirent en état de disputer la couronne et Lavinie. On ne s'attend pas que j'entre dans le détail d'une histoire si connue ; ainsi je me contenterai d'expliquer les événemens qu'en rapporte notre poëte : Turnus, dit-il, ayant envoyé demander du secours à Diomède, qui s'étoit établi dans la Pouille, depuis la prise de Troye ; ce prince, prenant pour prétexte la colère

(1) *Denys d'Halicarnasse, lib. I. Tite-Live, Lib. I. Virg. Ænéid, lib. VII, etc.*

de Vénus, qui lui avoit fait souffrir les maux les plus cruels, refusa de lui donner des troupes, et renvoya Vénulus qui étoit venu les lui demander.

Pour expliquer cette aventure, il est bon de savoir que Diomède, fils de Tydée, au retour de la guerre de Troye, où il s'étoit acquis beaucoup de réputation, voulant retourner dans ses états, apprit qu'ils avoient été envahis par Cyllabarus, qui avoit épousé Egialée sa femme. Comme ses troupes avoient considérablement été diminuées pendant le siège de Troye, il ne crut pas être en état de chasser son concurrent, et il prit le parti de se retirer en Italie, où il bâtit la ville d'Argiripe, ou Argos Hippium (1). Comme Enée arriva à peu près dans le même temps sur les bords du Tybre, Turnus rechercha l'alliance du prince grec; mais soit qu'il ne voulût pas se brouiller avec Enée, ou que dans ce nouvel établissement il n'eût pas assez de force pour faire cette diversion, il refusa l'alliance de Rutule, et ne songea qu'à affermir son autorité. Pausanias (2) qui dit qu'aucun prince grec n'avoit fait la guerre aux Romains avant Pyrrhus, ajoute que Diomède lui-même n'avoit pas voulu la faire à Enée : ce qui confirme la tradition que je viens de rapporter. Diomède, qui avoit épousé la fille de Daunus, s'étant brouillé dans la suite avec son beau-père, fut tué dans un combat, et ses compagnons se retirèrent dans une isle voisine, qui porta dans la suite le nom de Diomédée. Cette fuite fit dire qu'ils avoient été changés en oiseaux; et on ne manqua pas d'ajouter que c'étoit Vénus elle-même (3) qui avoit puni de la sorte les soldats de ce

(1) Aujourd'hui Benevent, ou Monte Santo Angelo, selon d'autres.

(2) *In Atticis.*

(3) *Virg. Æneid. Lib. VII.*

prince, qui l'avoit blessée à la main au siége de Troye, ainsi qu'Homère le rapporte. Ajoutons que ce qui servit à donner cours à cette métamorphose, c'est que l'isle où se retirèrent les sujets de Diomède, étoit remplie de cygnes et de hérons, comme nous l'apprenons des anciens, qui ont débité bien des fables sur cette aventure. Pline et Solin disent que ces oiseaux, se ressouvenant de leur origine, caressoient les Grecs qui abordoient dans cette isle, et fuyoient ceux qui n'étoient pas de cette nation. On ne sait pas, au reste, en quelle espèce d'oiseau les compagnons de Diomède furent changés. Ovide dit qu'ils ressembloient aux cygnes ; d'autres les prennent pour des hérons ou des cicognes, ou des faucons, ce qui après tout est très-peu important. Les curieux pourront lire la savante dissertation de Fréderic Lachmon, qui a recueilli tout ce que les anciens et les modernes ont dit sur ce sujet (1).

Ovide joint à cette aventure celle d'un berger du même pays, qui fut changé en olivier sauvage; mais comme l'histoire ne fournit rien sur ce sujet, je crois qu'on pensera bien, sans que je le dise, qu'on a voulu nous marquer par cette fiction que quelques nymphes, c'est-à-dire quelques bergères, s'étoient vengées d'un brutal qui les avoit insultées, en le faisant périr dans les bois.

Explication des Fables X, XI et XII. (Page 244).

La guerre entre Turnus et Enée fut fort opiniâtre, et les deux chefs disputèrent avec vigueur la couronne de Latinus. Le prince des Rutules craignant qu'après qu'il auroit défait ses ennemis, ils ne remontassent sur leurs vaisseaux, pour aller briguer l'alliance des peuples voisins,

(1) *In Dissert. de Ave Diomedea.*

y fit mettre le feu, et sans le prompt secours qu'on y apporta, ils auroient été réduits en cendres. Quelques auteurs prétendent qu'un orage subit qui s'éleva dans ce moment, éteignit le feu, et sauva la flotte qui alloit devenir la proie des flammes. On habilla ce fait en fable, et Virgile, qui est l'auteur de cette fiction, du moins ne connoît-on personne qui en ait parlé avant lui, feignit que Cybelle, à la prière de Vénus, mère d'Enée, pour conserver le bois de ces vaisseaux, qui avoit été pris dans les forêts du mont Ida, qui lui étoient consacrées, les avoit changés en Nymphes (1). C'est ainsi qu'on donnoit du merveilleux aux choses les plus simples, et qu'on rehaussoit la gloire des héros, en faisant intervenir les Dieux dans ce qui les regardoit. Ovide ajoute que le vaisseau d'Alcinoüs avoit aussi été changé en rocher : ce qui veut dire qu'il avoit fait naufrage près de quelques écueils.

Nous devons penser la même chose de la fable qui suit celle que je viens d'expliquer. Les soldats d'Enée, pour venger l'affront qu'ils venoient de recevoir, ayant mis le feu à la ville d'Ardée, capitale du petit état des Rutules, dont Turnus étoit roi, on publia qu'il en étoit sorti un oiseau de même nom. On voit encore par cet exemple que le surnaturel ne coûtoit rien dans ces temps-là, puisqu'on en mêloit par-tout. Ce qui autorisoit cette fiction, c'est qu'il y avoit dans le pays un oiseau, qui, parmi les Latins, portoit le même nom que celui de cette ville. Je ne sais, au reste, si la ville d'Ardée fut entièrement consumée dans cet incendie, comme le prétend Ovide, ou si elle fut rétablie dans la suite ; mais il est sûr que Tite-Live dit qu'elle subsistoit encore du temps des Tarquins. Enfin, pour finir les aventures, je dois dire qu'après différens combats, Enée

(1) *Æneid. Lib. IX.*

ôta la vie à son rival, épousa Lavinie, et après avoir régné trois ans sur les Latins, il fut tué lui-même dans la bataille que lui livra Mézence, roi des Tyrrhéniens, sept ans après la prise de Troye, comme le dit Denys d'Halicarnasse (1), laissant la reine grosse d'un fils, qui fut nommé Sylvius. Comme on ne trouva point le corps d'Enée après le combat, on publia que Vénus, sa mère, l'avoit mis au rang des Dieux, et on l'honora dans la suite sous le nom de Jupiter Indigète. Son fils Ascagne lui succéda, et bâtit la ville d'Albe, où ses descendans, au nombre de quatorze, régnèrent jusqu'à Numitor, grand-père de Romulus.

J'ai suivi, au reste, dans l'explication des aventures d'Enée, l'opinion la plus commune. Denys d'Halicarnasse et Tite-Live ont été mes guides, et j'ai évité à dessein les discussions dans lesquelles sont entrés Bochart, Rykius, et quelques autres savans modernes que l'on pourra consulter.

Explication de la treizième Fable. (Page 250.)

Parmi les divinités Etrusques, qui furent adoptées par les Romains, étoient Vertumne et Pomone, Dieux qui présidoient aux fruits et aux jardins, ainsi que Properce le fait entendre dans ces vers où Vertumne se glorifie d'avoir abandonné le pays des Etrusques pour aller à Rome.

Tuscus ego, Tuscis orior : nec pœnitet inter
Prœlia Volscinos deseruisse focos.
Nec me turba juvat, nec templo lætor eburno,
Romanum satis est posse videre forum (2).

(1) *Ant. Rom. Lib. I.*
(2) *Prop. Lib. IV.*

Pour peu qu'on soit initié dans les mystères de la religion payenne, on sait qu'on avoit divinisé presque toutes les parties de l'univers ; qu'il y avoit des Dieux dans le Ciel, dans l'Enfer, dans la Mer et sur la Terre ; qu'il y en avoit dans les bois, dans les fleuves, dans les fontaines et dans les maisons particulières ; que le monde entier ayant paru port vaste pour être gouverné par une seule divinité, on en avoit établi un nombre infini pour les différentes parties qui le composent, et il suffit d'avoir lu des livres de la cité de Dieu, de St. Augustin, pour savoir que tout, jusqu'à la fièvre, avoit sa divinité tutélaire. Les jardins et les vergers avoient pour patrons Pomone et Vertumne, auxquels on offroit des sacrifices pour la conservation des fruits, comme Festus le dit après Varron. Ces deux divinités avoient à Rome leurs temples et leurs autels, et le prêtre de Pomone portoit le nom de *Flamen Pomonalis*. L'antiquité nous a conservé quelques statues de cette Déesse, qu'on peut voir dans le premier volume du père Montfaucon. Pour ce qui regarde le roman qu'on vient de lire dans Ovide, je crois qu'il n'a d'autre fondement que l'imagination des poëtes : à moins que de penser par une conjecture très-vraisemblable, que comme Vertumne, dont le nom vient de *vertere*, changer, tourner, marquoit l'année et ses variations, on avoit raison de feindre que ce Dieu prenoit différentes figures pour plaire à Pomone ; c'est-à-dire, pour amener les fruits à leur maturité. Ovide lui-même donne lieu à cette conjecture, puisqu'il dit que ce Dieu prit la figure d'un laboureur, celle d'un moissonneur, et celle d'une vieille femme, pour marquer par-là le Printemps, l'Eté et l'Hiver. Un vers d'Horace nous apprend qu'on prenoit le nom de Vertumne pour l'année.

Vertumnis, quotquot sunt, natus iniquis.

Remarquez encore qu'il y avoit un marché célèbre près du temple de ce Dieu, parce que Vertumne étoit regardé comme le Dieu des marchands. C'est à cela que fait allusion le poëte que je viens de citer, lorsqu'adressant la parole á son livre, il dit :

Vertumnum, Janumque, Liber, spectare videris.

Ce temple étoit dans la rue appelée *vicus Tuscus*, par laquelle on alloit au grand cirque. Cicéron dans la première des Verrines, parle ainsi de la statue de ce Dieu : *Est-il quelqu'un, qui dans le chemin qui conduit de la statue de Vertumnus au grand cirque, n'ait trouvé sur chacun des degrés des marques de son avarice?* Enfin, pour remonter à l'origine de Vertumne, on peut dire sur l'autorité des garans que cite le commentateur des fastes d'Ovide, que c'étoit un ancien roi des Etrusques, qui, ayant pris un soin particulier de la culture des jardins, mérita après sa mort d'être mis au rang des Dieux (1).

Explication des Fables XIV, XV et XVI. (Page 256).

Comme la fable d'Iphis qui se pendit de désespoir, pour avoir trouvé sa maîtresse insensible, ne renferme aucun évènement qui puisse nous intéresser, il faut avoir recours à la règle générale que j'ai déjà indiquée plus d'une fois. Quelque poëte de ce temps-là, qui écrivit cette aventure, l'embellit en y mêlant la métamorphose d'Anaxarète en rocher, pour marquer son insensibilité. Ces sortes de métamorphoses sont des jeux d'esprit, semblables à celui d'un poëte moderne, qui a changé les larmes de Philis en astres.

(1) *Ant. Fanensis in lib. VI. Fastorum.*

Pétrone établit la différence qui doit se trouver entre l'historien et le poëte. Le premier est obligé de rapporter les événemens, comme ils sont arrivés, et citer les garans de ce qu'il avance : *religiosæ orationis sub testibus fides :* le second se livrant au feu de son imagination, emprunte le secours de la fiction et le ministère des Dieux, et ce qui coule de sa plume doit ressembler à la fureur et aux transports d'un homme inspiré, *per ambages Deorumque ministeria et fabulosum sententiarum tormentum, præcipitandus est liber spiritus, adeo ut furentis animi vaticinatio appareat.* C'est ce qu'Ovide avoit pratiqué dans la métamorphose qui fait le sujet de cette explication. Il raconte un événement connu de l'histoire romaine, mais c'est en y mêlant ce sublime qui doit soutenir les narrations poétiques. Si les Sabins entrent dans Rome, c'est Junon qui leur en ouvre la porte : s'il se donne un combat près du temple de Janus, les Nymphes du lieu, à la prière de Vénus, font sortir des eaux enflammées qui obligent les ennemis à se retirer. Ces fictions fondées sur ce qu'on croyoit que Junon, toujours irritée contre Enée, dont les Romains se flattoient de descendre, les persécutoit dans sa postérité, donnoient du sublime et du merveilleux aux événemens les plus ordinaires. Homère qui avoit établi l'intérêt que les Dieux prenoient aux aventures des Grecs et des Troyens, a été suivi en cela par les autres poëtes ; et pour ne rapporter que des exemples semblables à celui que je viens d'expliquer, Virgile (1) racontant la manière dont Troye avoit été prise, fait remarquer que Junon étoit assise sur la porte Scée, exhortant les ennemis à entrer dans la

(1) *Æneid. Lib. II.*

ville, pendant que Neptune à coup de trident, en ébranloit les fondemens.

Pour faire mieux sentir cette différence qui doit être entre le poëte et l'historien, et voir en même-temps ce qu'il y a d'historique dans la narration d'Ovide, je vais rapporter succinctement ce que dit à ce sujet Denys d'Halicarnasse, sur la foi des premiers historiens romains.

Les Sabins, jaloux des progrès de Romulus, levèrent une puissante armée (1), et allèrent attaquer la ville qu'il venoit de bâtir. Tatius ayant observé la contenance de l'armée romaine, fit faire un mouvement à la sienne pendant la nuit, et le lendemain matin il établit son camp entre le mont Quirinal et le mont Capitolin ; mais il auroit été contraint de demeurer long-temps dans ce poste, sans oser rien entreprendre, parce que toutes les portes de la ville étoient bien gardées, si une trahison ne lui eût facilité l'entrée dans la ville. Une fille nommée Tarpéïa, dont le père étoit commis à la garde de la montagne, ayant apperçu que les Sabins portoient aux bras des brasselets d'or, fit dire à Tatius qu'elle lui ouvriroit la porte que son père venoit d'abandonner pour une affaire importante, si pour prix de ce service, il vouloit lui donner les bijoux des Sabins, et tout ce qu'ils portoient à la main gauche. La condition fut acceptée ; l'ennemi entra dans la ville, et Tarpéïa, qui, suivant quelques anciens auteurs cités par Denys d'Halicarnasse, n'avoit eu d'autre dessein que de désarmer les Sabins, leur ayant demandé leurs boucliers, qu'elle prétendoit être entrés dans la convention, Tatius ordonna qu'on les lui jetât à la tête. Ainsi mourut Tarpéïa accablée d'une infinité de boucliers.

(1) *Denys d'Halicarnasse, lib. II.*

Après différens combats, on fit la paix, et Tatius partagea avec Romulus l'autorité souveraine. Mais comme la suite de cette histoire ne regarde point les fables que j'explique, je passe avec notre poëte à la mort de Romulus, par où il finit ce quatorzième livre; et pour voir à quoi on doit s'en tenir sur un événement auquel on a encore mêlé la fable, je vais rapporter ce qu'en dit l'historien que je viens de citer, et qui avoit étudié avec soin ces antiquités romaines.

Les sentimens sont partagés, dit ce judicieux historien (1), sur les circonstances de la mort de Romulus. Ceux qui ont mêlé la fable avec l'histoire, disent que ce prince haranguant les troupes romaines dans son camp, le Ciel tout d'un coup changea de face; qu'une nuit obscure succéda à un temps fort serein, et qu'au milieu d'une horrible tempête, il disparut; ce qui fit croire que Mars son père l'avoit enlevé au Ciel. D'autres, qui approchent plus de la vérité de l'histoire, conviennent qu'il fut tué par ses citoyens, pour avoir renvoyé les ôtages des Véïens, sans la participation du peuple; et pour n'avoir pas gardé avec ses sujets assez d'égalité, et pour avoir joint à beaucoup de fierté, une sévérité qui n'étoit pas du goût de ceux qui l'avoient servi dans son nouvel établissement. Sur ces sujets de plainte, et sur d'autres encore qu'on peut voir dans les historiens, les Patrices conspirèrent contre lui, l'assassinèrent, mirent son corps en pièces, et chacun en prit un morceau sous sa robe, pour l'enterrer en secret, et dérober par-là au public la connoissance du parricide qu'ils venoient de commettre. Cette mort, ainsi que nous l'apprenons de Tite-Live (2), ayant jeté la consternation dans

(1) Lib. III.
(2) Lib. II.

toute la ville, et le peuple commençant à soupçonner les sénateurs du meurtre de leur roi, Proculus Julius s'avança au milieu de la multitude, et parla ainsi : *Romains, le fondateur de cette ville, Romulus, dès le point du jour est descendu du Ciel, et s'est présenté devant moi : dans l'étonnement et le respect que m'a causé sa présence, je l'ai prié qu'il me fût permis de le contempler à loisir. Allez, m'a-t-il répondu, annoncez aux Romains que la volonté des Dieux est que Rome soit la première ville du monde ; qu'ils aient soin de se distinguer dans le métier de la guerre ; qu'ils sachent de plus, et qu'ils en instruisent la postérité, que rien ne sera capable de résister à la force de leurs armes. A ces mots, il s'est élevé dans les airs.*

Il n'en fallut pas davantage pour porter le peuple à croire que Romulus étoit au nombre des Dieux. On changea son nom, comme il arrivoit souvent dans ces sortes d'apothéoses, et on l'honora depuis ce temps-là comme un Dieu, sous le nom de *Quirinus*, qui étoit un de ceux de Mars (1), qu'on croyoit être son père. On lui établit des fêtes qui furent appelées *Quirinalia*, et qui se célébroient le dix-sept de Février, ou le treize des calendes de Mars, mois qui étoient consacrés au Dieu qui lui avoit donné le jour. Ovide en parle ainsi dans ses fastes.

Proxima lux vacua est, at tertia dicta QUIRINO.
Qui tenet hoc nomen, Romulus ante fuit.

Romulus eut aussi un grand pontife appelé de son nom *Flamen Quirinalis*, et cette charge fut créée par Numa Pompilius, son successeur. Ceux qui font l'apothéose des grands hommes, ajoute Denys d'Halicarnasse, profitèrent

(1) Mars, parmi les Sabins, étoit appelé *Quirie*.

des événemens extraordinaires qui étoient arrivés à la naissance et à la mort de Romulus, pour en faire une divinité. Ils s'autorisoient sur ce que le jour qu'on avoit fait violence à sa mère, soit que ce fût un homme ou un Dieu qui en fût l'auteur, il y eut une éclipse de soleil, qui couvrit la terre de ténèbres, semblables à celles de la nuit, et que la même chose se renouvella à sa mort. On accorda aussi à Hersilie, sa femme, les honneurs divins, et elle fut honorée à Rome sous le nom d'*Ora* ou d'Horta, parce que, comme le dit Plutarque (1), elle exhortoit les jeunes gens à donner en toutes occasions des marques de vigueur et de courage.

J'ai dit qu'on changeoit ordinairement les noms de ceux qu'on mettoit au rang des Dieux, et cette proposition est fondée dans l'antiquité. Ainsi, on avoit donné le nom de Leucothoé à Ino, celui de Palémon à Mélicerte, et celui de Mérica, sans parler des autres, à Circé : soit qu'on voulût par ces nouveaux noms rendre plus respectables ceux qu'on honoroit comme des Dieux, ou qu'on prétendit par-là faire oublier qu'ils avoient été des hommes mortels.

(1) Dans ses problêmes.

FIN DU QUATORZIÈME LIVRE.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE QUINZIÈME.

FABLES I, II, III, IV, V, VI, VII ET VIII.

ARGUMENT.

Mycile, fils d'Alemon, averti par Hercule, dans un songe, de quitter Argos, sa patrie, pour aller chercher un établissement en Italie, et se disposant à partir, est arrêté pour être puni suivant la loi qui défendoit aux Argiens d'abandonner la ville sans la permission des magistrats. On fait un scrutin pour le juger; mais par un prodige singulier, les boules noires qu'on y avoit jetées s'étant trouvées blanches, Mycile fut absous, et alla en Italie, où il bâtit la ville de Crotone. Pythagore ayant quitté Samos, sa patrie, va habiter à Crotone, où il enseigne sa doctrine. Sa réputation y attire Numa Pompilius. Le poëte

prend de-là occasion d'exposer les dogmes de ce philosophe, et de s'étendre sur les changemens différens et les métamorphoses qui arrivent dans la nature. Egérie, après avoir long-temps pleuré la mort de Numa, son époux, sans pouvoir être consolée, ni par les Nymphes, ni par Hyppolite, qui lui raconte l'histoire de ses malheurs, se retire dans la forêt d'Aricine, où elle est changée en fontaine. Un paysan, en labourant, vit une motte de terre s'animer et former un enfant qu'on nomma Tagès, et qui dans la suite fut un célèbre devin. Romulus jette son dard du mont Aventin sur le mont Palatin, qui y prend racine et forme un arbre; ce qui est regardé comme un heureux présage de la grandeur et de la durée de l'empire romain. Cippus, s'étant regardé dans le Tibre, revenant victorieux à Rome, s'apperçut qu'il avoit des cornes sur la tête; et les Augures lui ayant prédit qu'il seroit roi s'il entroit dans la ville, il aima mieux s'en bannir pour toujours.

CEPENDANT on cherchoit un homme capable de soutenir le pesant fardeau du gouvernement de la ville de Rome, et qui fût digne de succéder à un roi tel que Romulus, lorsque la Renommée vint

vint offrir Numa aux Romains. Ce grand homme, peu content de s'être instruit à fond des mœurs, des loix, des cérémonies religieuses des Sabins, avoit formé le vaste dessein de pénétrer les secrets les plus cachés de la nature. Pour y réussir, il avoit abandonné Cures, sa patrie, et étoit allé dans cette ville célèbre qui porte le nom de l'hôte d'Hercule (1), et qu'un Grec étoit venu bâtir sur les rivages d'Italie. Un vieillard, instruit des antiquités de son pays, apprit à Numa l'histoire du fondateur de cette ville. « Le fils de Jupiter (2), lui dit-il, chargé des richesses de la Bétique, et conduisant les troupeaux qu'il y avoit enlevés, aborda heureusement près du promontoire de Lacinie (3), et pendant que ses bœufs paissoient dans les campagnes voisines, il alla loger chez le célèbre Croton, dont la maison étoit ouverte à tous les étrangers, pour s'y reposer quelque temps, après la fatigue d'un si long voyage. Lorsqu'il prit ensuite congé de son hôte, il lui prédit qu'un jour on bâtiroit une ville célèbre dans le lieu où étoit sa maison, et l'évènemnt justifia sa prédiction. Il y avoit à Argos un homme d'une probité singulière, et le plus sage de son temps. Mycile étoit son nom, et il

(1) Croton.

(2) Hercule.

(3) Promontoire d'Italie près de Crotone.

devoit le jour à Alemon. Une nuit, pendant qu'il dormoit, Hercule lui apparut et lui parla ainsi : Levez-vous, abandonnez votre patrie, et allez établir votre séjour sur les bords du fleuve Esare. A cet ordre il ajouta les menaces les plus terribles s'il ne lui obéissoit. Hercule disparut ensuite, et Mycile s'étant réveillé en sursaut, se leva, et faisant de sérieuses réflexions sur ce songe, il balança long-temps à se déterminer. Un Dieu lui ordonnoit de quitter le lieu de sa naissance ; les loix du pays le lui défendoient, et la mort étoit le châtiment de la désobéissance. Le soleil s'étoit déjà replongé dans l'océan, et les étoiles brilloient dans le ciel, lorsqu'Hercule apparut encore à Mycile, et lui fit le même commandement, mais avec des menaces plus effrayantes encore que la première fois. Mycile en fut si frappé, qu'il résolut enfin de porter ses Dieux domestiques dans une terre étrangère. Son dessein fut découvert : toute la ville en fut en rumeur, et on le cita comme coupable d'avoir violé les loix du pays. Lorsque son crime fut prouvé, sans qu'on eût eu besoin de témoins, Mycile, triste et abattu, levant les mains et les yeux vers le ciel, fit cette prière à Hercule : Grand Dieu, à qui douze célèbres travaux méritèrent une place parmi les immortels, venez à mon secours, puisque c'est pour avoir voulu vous obéir que

je suis coupable du crime dont on m'accuse. C'étoit une ancienne coutume à Argos, lorsqu'on vouloit juger un criminel, de jeter dans une urne des boules blanches, si on avoit dessein de l'absoudre, ou des boules noires pour le condamner. Mycile fut soumis à cette loi, et on ne mit dans l'urne que des boules noires. Cependant lorsqu'on la renversa pour compter les suffrages, elles se trouvèrent toutes blanches, et Mycile, par un prodige qu'Hercule avoit opéré en sa faveur, fut absous tout d'une voix. Il en rendit graces à son bienfaiteur, et lorsqu'il eut un vent favorable, il mit à la voile, traversa la mer d'Ionie; et après avoir passé la ville de Tarente, qui devoit sa splendeur aux Lacédémoniens (1), Sybaris, le fleuve Neethe, dans le pays des Salentins, le golfe de Thuri, Temèse (2), le pays des Japygiens (3), et parcouru avec beaucoup de peines et de dangers toutes ces côtes, il arriva enfin à l'embouchure de l'Esare, où les destins lui avoient marqué sa demeure. Ayant trouvé près de-là le tombeau du célèbre Croton, il y

(1) Tarente, ville célèbre dans le pays des Salentins, aujourd'hui la Calabre, avoit été bâtie par Taras, fils de Neptune, et fut dans la suite embellie par Phalante, chef des Lacédémoniens.

(2) Ville ancienne des Brutiens dont parle Strabon.

(3) Japyx, fils de Dédale, s'étant établi dans la Calabre, donna son nom à ce pays.

jeta les fondemens d'une ville, selon l'ordre qu'il en avoit reçu d'Hercule, et lui donna le nom de cet homme illustre. Telle étoit la tradition sur cette fameuse ville, que les Grecs étoient venus bâtir sur les côtes d'Italie.

Il y avoit à Crotone un homme de l'isle de Samos, qui s'étoit banni volontairement de sa patrie, par la haine qu'il portoit aux tyrans, qui en avoient usurpé la domination. Quoiqu'obligé de vivre et de converser parmi les hommes, il entretenoit cependant un commerce étroit avec les Dieux, et possédoit l'art de pénétrer avec les yeux de l'esprit, ce que la nature cachoit aux yeux du corps. Lorsque par ses méditations et par ses veilles, il avoit acquis quelque nouvelle connoissance, il en faisoit part à une foule de disciples, qui l'admiroient dans un grand silence : il leur expliquoit l'origine de l'univers et les principes de tous les êtres : qu'elle étoit la nature de la divinité ; de quelle manière se formoient la neige et la foudre : si c'étoit Jupiter ou les vents, en poussant les nuées les unes contre les autres, qui faisoient entendre le bruit du tonnerre ; il leur apprenoit la cause des tremblemens de terre : les loix qui suivènt les astres dans leurs mouvemens ; en un mot tous les mystères les plus impénétrables de la nature. Il fut le premier qui condamna l'usage de manger de la chair des

animaux : doctrine sublime, et si peu goûtée, dont il doit être regardé comme le père. Cessez, mortels, disoit-il, cessez de vous servir de mets si abominables : les campagnes vous présentent d'abondantes moissons ; les arbres sont chargés des plus beaux fruits, et les vignes portent des raisins pour votre usage. Vous avez des légumes d'un goût agréable, parmi lesquels il s'en trouve d'excellens quand ils sont cuits. Le lait et le miel ne vous sont point interdits. Enfin la terre vous prodigue ses richesses, et vous fournit des alimens de toute espèce, sans qu'il soit besoin, pour vous nourrir, d'avoir recours au meurtre et au carnage. Il n'appartient qu'aux animaux de manger de la chair ; encore ne s'en nourrissent-ils pas tous. Les chevaux, les bœufs, les brebis ne vivent que d'herbe : il n'y a que des bêtes féroces, des tygres, des lions, des ours et des loups qui en fassent leur nourriture ordinaire. Quel crime horrible de faire entrer dans nos entrailles, celles des autres animaux, d'engraisser notre corps de leur substance et de leur sang ! Faut-il donc ne conserver la vie d'un animal que par la destruction d'un autre ? Faut-il qu'au milieu de tant de biens que la terre, la meilleure de toutes les mères, prodigue aux hommes avec tant de profusion, ils aient encore recours au meurtre pour se nourrir, à la manière des Cy-

clopes, et qu'ils ne puissent assouvir leur faim, qu'en égorgeant des animaux ? Ce n'étoit pas ainsi qu'on en usoit dans cet heureux temps, que nous appelons le siècle d'or. Content des plantes et des fruits que produit la terre, l'homme ne souilloit pas sa bouche du sang des animaux. Les oiseaux voloient sans crainte au milieu des airs ; le lièvre couroit impunément dans les campagnes : l'hameçon n'avoit point encore trompé le poisson, trop facile à s'y laisser prendre ; l'univers tranquille ne connoissoit ni pièges, ni embûches ; tout étoit en paix. Celui, quel qu'il soit, qui pour dégoûter les hommes des alimens innocens dont ils se nourrissoient, introduisit l'usage de manger la chair des animaux, ouvrit en même-temps la porte à toute sorte de crimes ; car ce fut sans doute par le carnage qu'on fit de ces animaux, que le fer commença à être ensanglanté. Il est permis, à la vérité, d'ôter la vie aux animaux qui attaquent la nôtre ; mais il falloit en demeurer-là, et ne pas se nourrir de leur chair. Cependant on alla plus loin encore, on voulut en faire des sacrifices aux Dieux. On dit que le pourceau fut la première victime qu'on immola, parce que cet animal, en faisant le dégât dans les champs ensemencés, ruinoit l'espérance des laboureurs. Le bouc de même fut égorgé sur les autels de Bacchus, pour avoir

ravagé les vignes. La mort de ces deux animaux fut le juste châtiment des maux qu'ils avoient causés ; mais quel crime aviez-vous commis, innocentes brebis, troupeaux paisibles, qui fournissez aux hommes un nectar délicieux, qui vous laissez dépouiller de votre toison pour les couvrir, et qui enfin leur êtes plus utiles quand ils vous laissent vivre, que lorsqu'ils vous tuent ? Quel mal vous a fait le bœuf, animal doux, incapable de vous nuire, et qui n'est fait que pour le travail ? Il faut être ingrat, dénaturé, et tout-à-fait indigne des biens que nous donne la terre, lorsqu'on va tirer de la charrue ce tranquille animal, le meilleur de tous nos ouvriers, qu'on le conduit à l'autel pour porter le coup fatal à cette tête, qui a si souvent gémi sous le joug, et qui par un travail dur et pénible, a tant de fois renouvellé nos moissons. Ce n'étoit pas assez aux hommes de commettre de si grands crimes, il a fallu encore qu'ils en aient rendu les Dieux complices, lorsqu'ils ont cru que le sacrifice d'un animal si utile pouvoit leur être agréable. On choisit même la plus belle victime, la plus parfaite, et c'est un malheur pour celle qui se trouve sans défaut : on la pare de fleurs et de rubans, et on la conduit ainsi à l'autel. Là on récite sur elle des prières qu'elle n'entend pas : on met entre ses cornes, qu'on avoit eu soin

auparavant de dorer, un gâteau fait du grain même qu'elle avoit cultivé, et on lui plonge dans le sein le coûteau sacré, qu'elle avoit peut-être déjà apperçu dans l'eau qui étoit préparée pour le sacrifice. On lui arrache sur-le-champ les entrailles encore palpitantes, pour les consulter, et y lire les secrets des Dieux. Apprenez-moi, hommes insatiables, d'où vient cette avidité, qui ne peut être assouvie que par des viandes défendues? Renoncez à un usage si criminel; suivez les conseils que je vous donne, et sachez que lorsque vous mangez la chair du bœuf que vous venez d'égorger, vous mangez votre laboureur. Puisque c'est un Dieu qui m'ouvre la bouche, je me livre aux mouvemens qu'il m'inspire : je vais vous annoncer de grandes et d'importantes vérités, et vous dévoiler des mystères inconnus jusqu'à présent. Mais il faut que je m'élève jusqu'aux astres; que j'abandonne la terre, pour marcher au-dessus des nues, et ajouter un nouveau poids au pesant fardeau d'Atlas. De-là, regardant les hommes livrés à l'erreur, à des frayeurs frivoles, à la crainte de la mort, sans jamais faire usage de leur raison, je les encouragerai, et je leur expliquerai les loix éternelles de leurs destinées. Foibles mortels, leur dirai-je, que l'image du trépas épouvante sans cesse, pourquoi craindre le Styx et le royaume téné-

breux, vaines chimères, supplices imaginaires, inventés par les poëtes ? Soit que la flamme réduise nos corps en cendres, soit que la pourriture les consume, ne croyez pas qu'après la mort il leur reste aucun sentiment.

Nos ames sont immortelles, et quand elles abandonnent leur première demeure, elles vont animer d'autres corps. Moi qui vous parle, je me souviens d'avoir été pendant le siége de Troye Euphorbe que Ménélas tua d'un coup de flêche ; et il n'y a pas long-temps que je reconnus à Argos, dans le temple de Junon, le bouclier que je portois alors. Tout change, rien ne périt ; nos ames passent sans cesse d'un corps dans un autre ; du corps d'un animal dans le corps d'un homme, et de celui d'un homme dans celui d'un animal, et par cette circulation, qui ne finit jamais, elles sont éternelles. Comme la cire molle, qui, en prenant toutes les figures qu'on veut lui donner, conserve toujours sa même substance, nos ames sont toujours les mêmes, quoiqu'elles prennent différentes formes selon les corps qu'elles animent. Que la piété ne soit donc point sacrifiée à votre gourmandise, et n'allez point, pour vous rassasier, chasser de leurs corps les ames de vos parens, ni vous nourrir de leur sang. Mais puisque je suis entré si avant dans cette matière, que je vogue, pour ainsi dire,

en pleine mer, je vais parcourir tout l'univers ; et vous faire voir qu'il n'y a rien de stable, rien de permanent dans le monde. Tout change, et quelques formes que prennent les corps, ce ne sont que des formes passagères. Semblable à un fleuve rapide, le temps coule, et rien ne peut l'arrêter. Comme une vague pousse l'autre, comme le flot qui survient, chasse celui qui le précède, et est chassé ensuite lui-même par celui qui le suit, les instans se suivent, se succèdent et se renouvellent sans cesse. Le présent éloigne le passé, et l'avenir chasse le présent ; l'un n'est plus, et l'autre cesse dans le moment d'être ce qu'il étoit. Voyez comme la nuit précipite sa course pour faire place au jour, et comme le jour se hâte pour faire place à la nuit. Dans le temps que tout jouit des charmes du repos, le ciel ne jette pas le même éclat que lorsque l'étoile du matin commence à paroître, et la lumière que cet astre répand, n'est pas celle qu'on remarque au moment que l'aurore vient annoncer le retour du soleil. Le soleil lui-même paroît rouge, lorsqu'il se lève et lorsqu'il se couche. Quand il est dans le lieu le plus élevé de sa course, comme l'air y est plus pur et plus dégagé des vapeurs et des exhalaisons de la terre, sa lumière est aussi plus vive et plus éclatante. La lune n'offre jamais les mêmes apparences.

Son croissant, plus petit aujourd'hui qu'il ne le sera demain, lorsqu'elle est nouvelle, est au contraire plus grand un jour que l'autre, quand elle est dans son décours. Vous n'ignorez pas que l'année se partage en quatre saisons, pour imiter les quatre âges de l'homme. Le printemps, saison tendre, et qui ressemble parfaitement à l'enfance, ne produit que des berbes et des feuilles, dont la vue flatte le laboureur de la douce espérance de la récolte. La terre riante est parée alors d'une agréable verdure et des plus belles fleurs ; mais ces fleurs et cette verdure ne sont encore d'aucune utilité. L'été succède au printemps : l'année est semblable alors à un jeune homme robuste et vigoureux ; car l'année n'a jamais plus de force, ni plus de vigueur que dans cette saison-là. Elle entre ensuite dans l'automne ; dans cette saison mûre, où le feu de l'âge commence à se ralentir ; dans ce milieu qui est entre la jeunesse et la vieillesse, pendant lequel les cheveux commencent à blanchir. Enfin arrive d'un pas tremblant et tardif l'hiver, qui la dépouille de tous ses cheveux, ou ne lui en laisse que de blancs. Telle est l'image de notre vie. Nos corps sont sujets à une éternelle vicissitude : demain nous ne serons pas ce que nous sommes aujourd'hui, et aujourd'hui nous ne sommes pas ce que nous étions hier. Il a été un temps où nous n'étions dans le

sein de nos mères que le germe, que le premier principe d'un homme. La nature nous prêta une main favorable pour nous y former peu-à-peu; et quand nous nous sommes trouvés trop pressés dans notre prison, elle nous en a délivrés. Lorsque nous commençâmes à jouir de la lumière du jour, foibles enfans, sans avoir la force de nous soutenir, nous étions contraints de demeurer couchés à terre. Nous nous sommes ensuite traînés avec les pieds et les mains, à la manière des bêtes. Quelque temps après, commençant à nous tenir debout, nos genoux encore chancelans et mal assurés, ont eu besoin de secours pour nous porter. Puis est venue la jeunesse, cet âge robuste et vigoureux, qui passe si rapidement. Un âge plus mûr et plus raisonnable lui succède, et nous conduit insensiblement à la vieillesse, qui détruit toute la force et toute la vigueur des autres âges. Milon, devenu vieux, répand des larmes, en considérant ses bras, autrefois aussi robustes et aussi nerveux que ceux d'Hercule, alors foibles et languissans. Hélène, voyant dans son miroir son visage semé de rides, ne peut s'empêcher de pleurer, et se demande à elle-même comment elle avoit pu être enlevée deux fois (*). Le temps et la vieillesse consument tout; et laissant sur tous les corps des traces de leur

(*) Par Thésée et par Pâris.

ravage, ils les font périr d'une mort lente et tardive. Ce que nous appelons les élémens est sujet aux mêmes loix, et je vais vous apprendre les divers changemens qui leur arrive; prêtez-moi toute votre attention.

Le monde est composé de quatre élémens, qui sont les principes de tous les êtres. Les deux plus pesans, la terre et l'eau, sont tombés par leur propre poids dans le lieu le plus bas : l'air, et le feu qui est encore plus pur que l'air, n'ayant d'eux-mêmes aucune pesanteur, ont occupé la région la plus élevée; quoiqu'éloignés l'un de l'autre par leur situation, ils entrent cependant dans la composition de tous les corps, et eux-mêmes se convertissent l'un en l'autre. La terre se résout et se change en eau; l'eau, en s'évaporant, devient de l'air; l'air, s'étant déchargé de ce qu'il avoit de plus grossier, se subtilise et prend la nature du feu; et par une révolution toute contraire, le feu qui se condense se change en air, cet air redevient de l'eau, et l'eau, qui s'épaissit, reprend la consistance et la solidité de la terre. Rien dans le monde ne conserve sa forme primitive; et la nature, qui change et renouvelle sans cesse la face de l'univers, dépouille à chaque instant les êtres de la forme qu'elle leur avoit donnée, pour leur faire prendre celles des autres corps; car enfin, et vous pouvez m'en croire,

rien ne périt, rien ne s'anéantit dans le monde; quoique tout y change de figure. Naître, n'est autre chose que commencer à être ce qu'on n'étoit pas auparavant : mourir, n'est que cesser d'être ce qu'on étoit. Quoique ce qui étoit dans un lieu soit transporté dans un autre, son essence pour cela n'est pas anéantie : tout se conserve dans l'univers ; il n'y a que les modifications qui changent. Mais il est vrai, et il faut en convenir, rien ne subsiste long-temps sous la même forme. Ainsi du siècle d'or on passe bientôt au siècle de fer : ainsi ont souvent changé de place différens lieux. J'ai vu la mer dans des endroits où l'on voyoit la terre auparavant; et j'ai vu, au contraire, la terre, dans des lieux que la mer occupoit autrefois. On rencontre bien loin de ses rivages, des coquillages qu'elle a formés, et on a trouvé une ancre sur le sommet d'une montagne. La chûte des torrens a quelquefois changé les campagnes en de profondes vallées, et les inondations ont caché des montagnes sous les flots. La terre marécageuse est devenue en quelques endroits un sable aride, et par une révolution contraire, on voit des marécages, où l'on ne voyoit autrefois que des terres sèches et brûlées. Ici la nature fait couler de nouvelles sources, là elle tarit les fontaines qui y couloient auparavant. Les tremblemens de terre ont souvent fait

sortir de nouveaux fleuves, ou en ont entièrement desséché d'autres. C'est ainsi que le fleuve Lycus, englouti dans la terre, va reparoître dans un pays fort éloigné du lieu où il avoit coutume de couler : que l'Erasin, après avoir disparu, ressort du gouffre qui le cachoit, et va arroser le royaume d'Argos (1). On raconte aussi que le Mysus, comme s'il s'ennuyoit de sortir toujours de la même source, et d'avoir les mêmes rivages, va couler dans un autre pays sous le nom du Caïque (2). L'Amasène, fleuve de Sicile, roule quelquefois ses eaux avec le sable qu'il entraîne, quelquefois il demeure à sec (3). L'eau du fleuve Anigre (4) étoit autrefois bonne à boire, aujourd'hui on n'oseroit en faire usage ; et si l'on ne doit pas regarder comme fabuleux tout ce que les poëtes ont dit, elle a contracté cette mauvaise qualité, depuis que les Centaures y lavèrent les plaies que leur firent les flèches d'Hercule. Celle

(1) Ce fleuve qui coule d'abord dans l'Arcadie, et qui sort du lac Stymphale, dont il porte le nom, est englouti dans la terre et reparoît dans l'Argolide sous le nom de l'Erasin.

(2) Le Mysus, fleuve de Mysie, englouti dans la terre, reparoît ensuite sous le nom de Caïque, comme le dit Strabon.

(3) C'est une espèce de torrent qui sort du mont Etna, et qui se perd dans les sables.

(4) L'Anigre est un fleuve qui coule dans l'Elide.

du fleuve Hypanis (1), qui descend des montagnes de la Scythie, douce, près de sa source, devient amère à quelque distance de-là. Antisse, Pharos et Tyr étoient autrefois des isles, elles sont aujourd'hui attachées à la terre ferme : au contraire, Leucade qui tenoit au continent, s'en est depuis séparée et est devenue une isle. Zancle (2) de même étoit jointe à l'Italie, la mer l'en a éloignée. Si vous demandez ce que sont devenues Helice et Buris, villes de l'Achaïe, vous les trouverez sous les eaux : les pilotes qui passent près du lieu où elles furent submergées en montrent encore les ruines. On voit près de Thresène, où régna autrefois le sage Pitthée, une montagne dans un lieu qui n'étoit autrefois qu'une plaine. Les vents, sans doute, quelque extraordinaire que cela paroisse, étant renfermés dans les antres et dans les cavernes de la terre, ont fait des efforts pour en sortir ; et n'ayant trouvé aucune issue, lui ont donné de violentes secousses, et l'ont fait enfler, comme on enfle une vessie ou une peau de bouc. Cette enflure

(1) L'Hypanis étoit un fleuve de la Sarmatie européenne qui se jetoit dans le Borysthène, et de-là dans le Pont Euxin.

(2) Messine en Sicile qu'on croit avoir autrefois été attachée à l'Italie avant que la mer eût formé le golfe qu'on appelle le Phare de Messine.

y est demeurée, s'est affermie avec le temps, et a formé les collines et les montagnes. Quoique sur ces sortes de changemens je puisse vous rapporter une infinité d'exemples, ou que vous avez vus vous-mêmes, ou que d'autres vous ont appris, je ne vous en citerai cependant qu'un petit nombre. Vous n'ignorez pas que l'eau reçoit toutes sortes de qualités et qu'elle les communique. Celle de la fontaine d'Ammon est chaude à midi, et froide le matin et le soir. On raconte que le bois s'enflamme dans la fontaine qui coule dans les pays des Athamanes (1), si on l'y jette lorsque la lune est dans les derniers jours de son déclin. Il y a dans la Thrace une rivière dont l'eau pétrifie les entrailles de ceux qui en boivent, et convertit en rocher tout ce qu'elle touche. Le Crathis et le Sybaris, qui n'est pas fort éloigné d'ici, jaunissent les cheveux, et les rendent de couleur d'or ou d'ambre. Mais ce qui est encore bien plus surprenant, on trouve des eaux qui

(1) Les Athamanes étoient des peuples de l'Epire, et la fontaine dont parle ici Ovide, est celle de Dodone. Je n'affecte point de relever les fautes des autres traducteurs, mais celle qu'ils ont commises en cet endroit, en prenant ce peuple pour le fleuve Athamanes même, m'a paru trop grossière pour ne la pas faire remarquer. Consultez Lucrèce, Pline et Solin sur cette vertu de la fontaine de Dodone, qu'on disoit éteindre le bois allumé, et allumer celui qui ne l'étoit pas.

font impression sur l'esprit, comme sur le corps. Tout le monde a entendu parler de la fontaine Salmacis, qui rend efféminés ceux qui s'y baignent, et de ce lac d'Éthiopie, dont l'eau rend furieux, ou assoupit d'un profond sommeil ceux qui en boivent. Celle de la fontaine de Clitorre (1) inspire de l'aversion pour le vin, et dès qu'on en a goûté une fois, on ne sauroit plus boire que de l'eau : soit qu'elle ait quelque qualité contraire au vin, soit, comme le racontent les gens du pays, que Melampon, fils d'Amithaon, ayant guéri, avec quelques herbes enchantées, les filles de Pretus de la fureur dont elles étoient possédées, jeta dans cette fontaine ces herbes qui lui communiquèrent cette propriété (2). Celle du fleuve Lynceste a une vertu toute opposée : pour peu qu'on en boive, on chancelle comme si on avoit bu du vin pur. Dans l'Arcadie est un lac que les anciens nommoient le lac de Phenée, dont les eaux sont pernicieuses, lorsqu'on en boit

(1) C'est un fleuve, selon Pausanias, qui coule près de Clitone, ville peu éloignée du golfe de Corinthe.

(2) Junon, pour se venger des filles de Pretus, roi d'Argos, les rendit insensées; et croyant être devenues des vaches, elles couroient au milieu des campagnes : *Prœtides implerunt falsis mugitibus agros, etc.* Virg. Egl. VI. Mélampe les guérit de cette folie, et il épousa une de ces filles, nommée Iphianasse.

la nuit, et ne font aucun mal quand on en boit pendant le jour. L'isle Ortygie (1) qui est maintenant immobile, flottoit auparavant sur les eaux. Le navire Argo redoutoit autrefois le choc des Symplegales, qui heurtoient les unes contre les autres, et qui sont maintenant des isles fermes et capables de résister à toute l'impétuosité des vents (2). Le volcan qui sort des gouffres enflammés du mont Etna, n'a pas toujours été allumé, et ne le sera pas toujours; car enfin si la terre est un animal, si elle a des soupiraux, par où elle respire le feu qui est dans ses entrailles, il peut arriver, toutes les fois qu'elle est ébranlée, que ces canaux se bouchent, et qu'il s'en ouvre d'autres en d'autres endroits. Que si ce feu s'allume par la roncontre de quelques cailloux, que le vent pressé dans ses cavernes pousse les uns contre les autres, et en fait sortir des étincelles qui allument une matière propre à s'embraser, il s'éteindra, lorsque ce vent se sera appaisé. Enfin, si ce feu est causé par le soufre

(1) C'est l'isle de Délos.

(2) Les Symplegades sont deux rochers du Pont Euxin, si proches l'un de l'autre, qu'on croyoit, lorsqu'on les voyoit de loin, qu'ils se touchoient. On dit que les Argonautes y firent passer une colombe, c'est-à-dire une chaloupe, qui, ayant rapporté qu'on pouvoit les traverser, ils y passèrent sans danger; et on publia que depuis ce temps-là ils étoient demeurés immobiles.

et par le bitume, qui s'allument d'eux-mêmes; lorsque ce bitume et ce soufre seront consumés, par une longue suite de siècles, ce feu qui ne peut subsister sans aliment, perdra peu-à-peu son activité, et s'éteindra enfin tout-à-fait. On dit que le lac Triton, qui est à Pallène, dans le pays des Hyperboréens, a la vertu de couvrir de plumes ceux qui s'y sont baignés neuf fois. J'avoue que je ne saurois croire ce prodige, ni ce qu'on rapporte de quelques femmes scythes, qui, après s'être frottées de certaines herbes, se trouvent aussi revêtues de plumes. Mais s'il faut ajouter foi à des choses dont nos yeux sont témoins, ne voyons-nous pas que les animaux qui se corrompent, engendrent un nombre infini d'autres petits animaux? Qu'on assomme un taureau, qu'on l'enfouisse dans la terre, l'expérience fait connoître qu'il sort de ses entrailles des abeilles qui aiment la campagne comme celui qui les fit naître, et travaillent avec assiduité et utilement comme lui. Enfouissez de même un cheval, il engendrera des frêlons. Otez les pattes et les jambes à une écrevisse, couvrez de terre le reste du corps, il en sortira un scorpion, avec cette queue qui est si fort à craindre. C'est une chose connue des gens de la campagne, que les vers à soie se changent en papillons. Les grenouilles se forment du limon de la terre; d'abord elles

naissent sans pieds; un peu après il vient des cuisses, dont elles se servent pour nager, et la partie inférieure de leur corps est plus longue que la supérieure, afin qu'elles puissent sauter avec plus de facilité. Un ours qui vient de naître n'est qu'une masse de chair, et ce n'est qu'en le léchant que la mère lui donne cette forme que nous lui voyons. Ne sait-on pas que les mouches à miel, qui naissent dans ces petites cellules hexagones qu'elles font avec leur cire, ne sont pas d'abord bien formées, et que les pieds et les aîles ne leur viennent qu'après quelque temps? Pourroit-on croire, si on ne le savoit avec certitude, que l'oiseau de Junon, dont la queue est semée d'étoiles; que celui qui porte la foudre de Jupiter, que les colombes, qui sont chères à Vénus; en un mot, que tous les oiseaux en général naissent du germe d'un œuf? Il y a des gens qui sont persuadés que la moëlle de l'épine du dos d'un homme mort engendre des serpens. Du moins, tous ces êtres ont un principe qui les produit, mais il est un oiseau, que les Assyriens nomment le Phenix, qui se reproduit de lui-même. Cet oiseau ne mange ni herbe ni grain; les larmes de l'encens, et le plus pur des arbres odoriférans de l'Arabie, sont toute sa nourriture. Après qu'il a vécu cinq cents ans, il construit sur le haut d'un chène ou d'un pal-

mier une espèce de bûcher, et après l'avoir couvert de petits bâtons de myrte et de canelle, il se couche dessus, et expire au milieu des parfums les plus exquis. On assure qu'il renaît de ses cendres un autre Phenix, qui vit aussi longtemps que lui. Quand celui-ci a assez de force pour porter un fardeau, il se charge du nid qui lui servit de berceau, et de tombeau à son père, et après l'avoir porté jusqu'à la ville du Soleil (1), il dépose ce précieux dépôt à la porte du temple de ce Dieu. Si le changement de sexe doit être regardé comme une chose fort extraordinaire, ne devons-nous pas admirer l'hyène qui est mâle et femelle alternativement? Ce petit animal (2) qui ne vit que d'air, et qui prend toutes sortes de couleurs, ne mérite-t-il pas aussi notre admiration? Lorsque Bacchus fit la conquête des Indes, on lui fit présent de quelques Lynx, dont on dit que l'urine se pétrifie d'abord qu'elle est exposée à l'air. Il en est de même du corail, plante tendre

(1) Cette ville du Soleil, si nous en croyons Pline, étoit dans l'Arabie, près du golfe de Panchaïe.

(2) Le Caméleon. C'est une espèce de lézard qu'on trouve assez fréquemment dans la basse Egypte. Il est faux qu'il ne vive que d'air; il prend avec sa langue des moucherons, et cela avec une adresse admirable. Comme sa peau est fort lisse, elle se pare aisément des couleurs des corps qui sont autour de lui.

et molle pendant qu'elle est dans l'eau, elle se durcit quand on l'en a retirée. Je ne finirois point si je voulois entrer dans le détail de tous les changemens qui arrivent dans la nature : il en arrive de même dans les empires et dans les états, dont les uns s'élèvent et s'agrandissent, tandis que les autres tombent en décadence et se détruisent. La fameuse Troye, ville autrefois si florissante et si peuplée, et qui soutint un siège de dix ans; au lieu des superbes édifices dont elle étoit ornée, et des richesses immenses qu'elle renfermoit, ne montre plus aujourd'hui que de tristes débris, et les tombeaux des grands hommes qu'elle avoit vus naître. Sparte fut aussi autrefois une ville célèbre; Mycènes, Athènes, Thèbes, ne le furent pas moins : aujourd'hui Sparte est un lieu vil et méprisé; Mycènes a perdu toute sa splendeur, et il ne reste plus que les noms de Thèbes et d'Athènes. Maintenant on commence fort à parler de Rome, de cette ville qui vient de jeter sur les bords du Tibre les fondemens d'un grand empire. A mesure qu'elle s'agrandit, elle devient toujours plus belle, plus magnifique, et elle doit être un jour la maîtreese du monde. Ainsi l'ont annoncé les oracles. Voici, autant que je puis m'en ressouvenir, le discours que tint Hélénus, fils de Priam, à Enée, dans le temps que ce héros déploroit le malheur de sa patrie,

et qu'il étoit incertain sur le parti qu'il devoit prendre : Fils de Déesse, lui dit-il, si vous avez quelque confiance dans l'art de lire dans l'avenir, que je possède, je puis vous prédire que Troye ne sera pas entièrement détruite, tant que vous respirerez. Le fer et le feu vous ouvriront un passage, et vous traînerez avec vous le triste débris d'Ilion, jusqu'à ce qu'enfin vous ayez trouvé dans une terre étrangère un établissement, où vous serez plus heureux que dans votre patrie. Les destinées promettent à vos descendans une ville si puissante et si florissante, qu'il n'en est point dans le monde, qu'il n'y en eut jamais, et qu'il n'y en aura point à l'avenir qui l'égale. Ceux qui la gouverneront, s'attacheront, pendant plusieurs siècles, à augmenter sa splendeur et son éclat; et il viendra enfin un prince, du sang d'Iule, qui la rendra la maîtresse de l'univers. Après qu'il aura fourni sa carrière, les Dieux l'enlèveront à la terre, pour le placer dans le ciel qui lui est destiné. Telle fut la prédiction que fit Hélénus à Enée. Aujourd'hui, qu'elle commence à s'accomplir, je suis charmé des progrès d'une ville qui est alliée avec Crotone, et je vois avec plaisir que la victoire des Grecs a tourné à l'avantage des Troyens. Mais pour ne pas m'écarter plus long-temps de mon sujet, je dis que le ciel et tout ce qu'il contient, que la terre et tous les

êtres qu'elle renferme sont sujets à d'éternelles vicissitudes. Nous-mêmes, qui en faisons partie, nous n'en sommes pas exempts. Comme nous avons une ame, qui, après notre mort, peut passer dans le corps des animaux, laissons-les tranquillement jouir de la vie, et ne troublons pas, en les tuant, le repos de nos pères, de nos frères, de nos parens, ou enfin des hommes quels qu'ils puissent être ; ne nous exposons pas à faire des repas aussi horribles que celui de Thyeste. C'est s'accoutumer à répandre le sang humain, que d'égorger d'innocens animaux, et entendre sans pitié leurs tristes gémissemens. Il y a de l'inhumanité à n'être point touché de la mort d'un jeune chevreau, dont les cris ressemblent si fort à ceux des enfans, et à manger des oiseaux, à qui nous avons si souvent donné à manger nous-mêmes. Ah, qu'il s'en faut peu que ce ne soient-là des crimes énormes ! Quel funeste apprentissage ! Laissez donc le bœuf labourer tranquillement la terre, et que sa mort soit une suite naturelle de la vieillesse. Contentons-nous de la toison des brebis, pour nous garantir des injures de l'air, et du lait des chèvres pour nous nourrir : brisez vos filets et vos toiles ; ne trompez plus désormais avec la glu le crédule oiseau. N'enfermez plus le timide cerf dans les enceintes, en lui présentant des plumes qui l'épou-

vantent (*). Et ne cachez plus l'hameçon sous un appas trompeur. Tuez les animaux qui peuvent vous nuire ; mais contentez-vous de les tuer sans les manger, et ne vous servez que d'alimens dont l'usage soit légitime ».

On dit que Numa, après avoir puisé dans les entretiens de Pythagore toutes ces vérités, et une infinité d'autres belles connoissances, retourna dans son pays, où le peuple romain vint le chercher, pour l'élever sur le trône de Romulus. Ce prince, par les sages conseils d'Egerie, son épouse, et des Muses qu'il consultoit, eut le bonheur d'inspirer à un peuple féroce, et qui ne respiroit que la guerre, des sentimens de paix, de douceur et d'équité, et de l'instruire

(*) Cet endroit n'a pas été entendu des commentateurs, ni des traducteurs qui ont pris le mot *pinnis*, ou *pennis*, pour des flêches. Le poëte fait ici allusion à une sorte de chasse fort connue de quelques anciens. On mettoit des plumes de différentes couleurs, et même quelquefois avec des odeurs, sur le passage des cerfs, ce qui les épouvantoit et les faisoit entrer dans les toiles qu'on leur avoit tendues. Virgile, dans le troisième liv. de ses Georg. vers 371; Lucain, liv. IV; Senèque dans son Hippolyte, et d'autres encore font allusion à cette chasse. Et je sais qu'on se sert encore aujourd'hui de ce stratagême pour épouvanter les lièvres, qui, n'osant passer à travers ces plumes qu'on a disposées sur leur route, reviennent aux chasseurs.

dans les cérémonies de la religion. Il régna jusqu'à une extrême vieillesse, et sa mort fit verser des larmes aux dames romaines, au peuple et aux sénateurs. Son épouse ayant quitté le séjour de Rome, se retira dans la forêt d'Aricie, où elle interrompit souvent, par ses gémissemens et par ses sanglots, les sacrifices qu'on offroit à cette Diane qu'Oreste y avoit apportée. Ah, combien de fois les Nymphes de la forêt firent-elles de vains efforts pour la consoler ! combien de fois Hippolyte, la voyant baignée de larmes, chercha-t-il à en arrêter le cours. « Cessez de » vous affliger, lui disoit-il, vous n'êtes pas la » seule dont on doive plaindre les malheurs. Voyez » les disgraces des autres, et vous apprendrez à » supporter les vôtres avec plus de courage et de » fermeté. Plût au ciel que ce fût par l'exemple » des malheurs étrangers, que je pusse vous con- » soler, sans être obligé de vous faire le récit des » miens : du moins sont-ils très-propres à adoucir » en quelque sorte la tristesse dont vous êtes ac- » cablée. Vous avez sans doute entendu parler » d'Hippolyte, que la foible crédulité d'un père et » les cruels artifices d'une injuste marâtre firent » périr autrefois. Vous auriez lieu, sans doute, » d'être étonnée de voir près de vous ce malheu- » reux prince, et il aura bien de la peine à vous » convaincre que c'est lui qui vous parle : c'est

» pourtant lui-même. La fille de Pasiphaé (*),
» après avoir employé tous ses soins pour m'inspi-
» rer de tendres sentimens pour elle, me voyant
» toujours insensible, soit qu'elle craignît que je
» ne révélasse cet affreux mystère à Thésée, ou
» pour se venger de mes mépris, m'accusa de
» l'avoir outragée, et me chargea du crime qu'elle
» avoit voulu commettre. Quoiqu'innocent, mon
» père me bannit d'Athènes, et me chargea des
» plus horribles malédictions. Monté sur mon char,
» j'allois chercher une retraite à Trésène, et j'étois
» arrivé sur les rivages de Corynthe, lorsque les
» flots de la mer, s'élevant à gros bouillons, for-
» mèrent une espèce de montagne, d'où on enten-
» dit sortir un effroyable mugissement. Un mo-
» ment après, le flot s'approcha du rivage, se
» brisa, et vomit un monstre furieux, dont le
» front étoit orné de cornes menaçantes. Elevé de
» la moitié du corps au-dessus de la surface de
» l'eau, il vomissoit par les narines et par la gueule
» les flots qu'il avoit avalés. Mes gardes en furent
» épouvantés : pour moi, uniquement occupé de
» mes malheurs, la vue de ce monstre ne m'inspira
» aucune crainte. Mes chevaux, effrayés, s'em-
» portèrent, et entraînèrent avec impétuosité
» mon char à travers les rochers. Je voulus les

(*) Phèdre, épouse de Thésée, et belle-mère d'Hippolyte.

» retenir, je n'abandonnai point les rênes qu'ils » avoient blanchies de leur écume, et je me pen- » chois en arrière pour avoir plus de force ; mais » tous mes efforts étoient inutiles, et il m'étoit im- » possible de les arrêter : lorsqu'enfin une des roues » ayant heurté contre le tronc d'un arbre, se brisa » et sauta en éclats. Je fus renversé du choc ; et » comme en tombant je demeurai embarrassé dans » les guides, mes chevaux me traînèrent parmi les » rochers et les montagnes, et je fus en un mo- » ment déchiré en mille pièces. Vous auriez vu » mes membres, moitié épars, moitié traînés par » les chevaux, mes entrailles s'attacher aux arbres » et aux racines, mes os se briser avec grand bruit, » enfin mon ame contrainte d'abandonner un corps » défiguré, méconnoissable, et si meurtri, qu'il » n'étoit plus qu'une plaie. Pouvez-vous mainte- » nant, Egérie, mettre en parallèle vos maux » avec les miens ? Oseriez-vous en faire la com- » paraison ? Ajoutez encore que je suis descendu » dans le royaume ténébreux, que j'ai lavé mes » plaies dans les eaux enflammées du Phlégeton, » et que je n'aurois jamais revu la lumière du jour, » si le fils d'Apollon (*) par la vertu toute puis- » sante de son art, ne m'eût rendu la vie. Comme » Pluton étoit indigné de la faveur que je venois » de recevoir, et que ma présence auroit pu ins-

(*) Esculape.

» pirer de la jalousie aux Ombres, Diane, en me
» conduisant hors des enfers, me couvrit d'un
» nuage. Pour mettre mes jours en sûreté, et ne
» plus m'exposer aux persécutions d'une cruelle
» marâtre, cette Déesse changea tous mes traits,
» me fit paroître plus âgé que je n'étois, et me
» rendit entièrement méconnoissable. Elle balança
» entre l'isle de Crète et l'isle de Délos, pour y
» fixer mon séjour. Enfin elle me transporta en ce
» lieu, et me donna un autre nom, de peur que
» celui d'Hippolyte ne rappelât le souvenir de mes
» malheurs. Vous êtes Hippolyte, me dit-elle,
» vous serez désormais *Virbius*. Depuis ce temps-
» là j'habite dans cette forêt. Admis au rang des
» divinités inférieures, je demeure ici caché sous
» la protection de ma bienfaitrice, à laquelle je
» serai éternellement dévoué ».

Le récit des maux qu'avoit soufferts Hippolyte, ne fut pas capable d'adoucir la douleur d'Egérie. Assise au pied d'une montagne, elle versoit sans cesse des pleurs : lorsqu'enfin Diane, touchée de l'affliction d'une épouse si tendre, la changea en une fontaine, dont les eaux ne tarissent jamais.

Le prodige que Diane venoit d'opérer en faveur d'Egérie, remplit d'admiration toutes les Nymphes de la forêt; et l'étonnement d'Hippolyte en cette occasion, fut aussi grand que celui de cet Etrurien, qui, en labourant son champ, apperçut une motte

de terre qui donna d'abord quelque signe de mouvement, s'anima ensuite, et devint un enfant, qui, en naissant, commença à prédire l'avenir. On lui donna le nom de Tagès, et ce fut lui qui apprit aux Etruriens l'art de la divination. On peut comparer aussi l'étonnement d'Hippolyte à celui de Romulus, lorsqu'ayant lancé son dard sur le mont Palatin, il le vit sur-le-champ prendre racine, et devenir un arbre capable de donner de l'ombre aux Romains, qui furent remplis d'admiration à la vue de ce prodige.

Enfin l'étonnement d'Hippolyte fut aussi grand que celui de Cippus, lorsqu'il vit dans les eaux du Tibre, qu'il avoit des cornes à sa tête. Cette merveille ne lui parut d'abord qu'une illusion; mais ayant porté plusieurs fois les mains au front, il ne lui fut plus possible de douter de ce qu'il venoit de voir. Cette aventure qui lui arriva dans le temps qu'il revenoit à Rome, après avoir vaincu les ennemis de la patrie, l'obligea de s'arrêter; et levant les yeux et les mains vers le ciel, il fit cette prière : « Grands Dieux ! si ce prodige est » un heureux présage, je consens qu'il le soit » pour le peuple romain; s'il est de mauvais » augure, qu'il ne soit funeste qu'à moi seul ». Après ce discours, il éleva un autel de gazon, sur lequel il fit brûler de l'encens, y répandit du vin; et après y avoir immolé deux brebis, il cher-

cha dans leurs entrailles ce que les Dieux lui annonçoient par cette aventure. L'Aruspice Etrusque, qui les examina en même-temps (*), apperçut qu'elles promettoient, quoique d'une manière obscure, de grandes destinées à Cippus ; mais dès qu'il eut détourné les yeux de dessus la victime, pour le regarder : « Je vous salue, prince, » dit-il, je vous salue en qualité de roi. Ce qui » vient de vous arriver m'annonce que Rome, et » tout ce qui est soumis à sa puissance, vous » reconnoîtront pour souverain. Hâtez-vous d'en- » trer dans la ville, qui vous ouvre ses portes : » ainsi l'ordonnent vos destinées. Dès que vous y » serez arrivé, vous y serez couronné, et votre » règne sera long et tranquille ». A ces mots Cippus recula, et détournant ses regards de dessus la ville : « Ah ! dit-il, quel funeste présage ! Que » les Dieux en détournent l'effet ! Loin de Rome, » exilé de ma patrie, je coulerai des jours plus » innocens, que si j'entrois le sceptre à la main » dans le capitole ». Après ce discours, il convoqua le sénat et le peuple, et ayant pris la précaution de se couvrir la tête d'une couronne de laurier, il monta sur une éminence, que les sol-

(*) Comme les Etruriens, ou Toscans, avoient appris aux Romains cette espèce de divination par les entrailles des animaux, Ovide a raison de dire de celui dont il parle ici, qu'il étoit toscan. *Tyrrhenæ gentis Aruspex.*

dats venoient d'élever. Là, après avoir invoqué le secours des Dieux, selon l'ancienne coutume, il parla ainsi à l'assemblée : « Vous avez ici un » homme qui sera votre roi, si vous ne le ban- » nissez de la ville. Vous le reconnoîtrez, sans que » je le nomme, aux marques que je vais indiquer. » Il a des cornes sur la tête, et les Devins lui ont » prédit que s'il entre dans Rome, il sera roi, et » vous donnera des loix. Les portes lui étant ou- » vertes, il pouvoit y entrer sans résistance, mais » je l'en ai empêché, quoiqu'il n'y ait personne » au monde qui me touche de plus près que lui. » Peuple Romain, c'est à vous maintenant à lui » fermer vos portes, à le charger de chaînes, » si vous le jugez coupable, ou plutôt finissez » par la mort du tyran vos craintes et vos alarmes ». A ce discours, on entendit dans l'assemblée un murmure sourd, semblable à celui que fait le vent qui s'engouffre dans une forêt, ou les flots irrités, lorsqu'on les entend d'un lieu éloigné. Au milieu d'une multitude de voix confuses, on distinguoit ces mots : Qui est-ce, où est celui dont parle Cippus ? et chacun se regardoit à la tête : Cippus prenant alors la parole : « Voici, dit-il, celui que » vous cherchez ; » et ôtant sa couronne, malgré le peuple qui s'y opposoit (*), il fit voir le fu-

(*) Ce mot *prohibente populo*, a paru suspect aux com-

neste présage. Tout le monde détourna les yeux, et on n'entendit dans l'assemblée que des soupirs et des gémissemens. Pourroit-on le croire? on ne regarda plus alors qu'avec peine un homme si cher à la république, et qui s'étoit rendu si recommandable par ses belles actions. Cependant pour ne pas le laisser plus long-temps dans un état qui diminuoit l'estime qu'on avoit pour lui, on lui remit sur la tête la couronne que sa victoire lui avoit méritée, et les sénateurs lui parlèrent ainsi : « Puisque vous craignez, Cippus, d'entrer » dans Rome, Rome, pour récompenser votre » modération, vous accorde autant de terre que » vous pourrez en enfermer avec une charrue, » dans l'espace de toute une journée ». Pour con-

mentateurs ; car comment le peuple a-t-il pu ou dû empêcher cette action ? Les traducteurs ont mieux aimé le supprimer que d'entrer dans quelque discussion. M. Burman soupçonne que des copistes ignorans ont mis le mot de *populo prohibente*, au lieu de *populo probante*, ou *nullo prohibente*; mais comme les manuscrits ne varient point, j'ai cru devoir l'exprimer à la lettre ; et sans dire ici qu'il faut, autant qu'on peut, faire céder ses conjectures aux anciennes leçons, sur-tout lorsqu'elles sont uniformes, je crois que celle-ci aura un très-beau sens, lorsque faisant réflexion que Cippus venoit de vaincre les ennemis de Rome, et que par conséquent il devoit être chéri du peuple, on eut peur de voir sur sa tête le présage de sa disgrace.

server le souvenir d'un évènement si mémorable, on fit poser sur la porte de la ville, par laquelle il devoit entrer, une statue avec des cornes, qui ressembloit à Cippus.

FABLE IX.

ARGUMENT.

Dans le temps que Rome étoit affligée de la peste, on envoya à Delphes consulter l'oracle d'Apollon ; et la Prêtresse répondit que pour faire cesser la contagion, il falloit aller chercher Esculape, et le conduire à Rome ; ce qui fut exécuté.

MUSES, qui inspirez les poëtes, Déesses à qui l'antiquité la plus reculée n'a rien de caché, apprenez-moi maintenant de quelle contrée le fils de Coronis (*) fut amené à Rome pour être mis au rang des Dieux qu'on y adore. Une funeste contagion affligoit l'Italie, faisoit d'horribles ravages dans toutes ses villes, et l'air avoit répandu de tous côtés une mortelle corruption. Lorsqu'on vit que les remèdes et tout l'art de la médecine étoient inutiles, on eut recours au ciel, et on implora le secours des Dieux. On envoya à l'Oracle de Delphes, ville située au milieu de la terre, pour prier Apollon de remédier à un mal si pressant,

(*) Esculape.

et de mettre fin aux malheurs d'une ville célèbre. A peine la prière des députés étoit finie, qu'on vit trembler le temple, avec les lauriers et les carquois, et qu'on entendit sortir du fond du sacré trépied, cette voix, qui remplit d'étonnement toute l'assemblée : Romains, ce que vous venez chercher ici, vous auriez pu le trouver plus près de vous. Vous n'avez pas besoin de mon secours; c'est celui de mon fils qui vous est nécessaire. Partez, allez sous de favorables auspices, et conduisez à Rome le fils d'Apollon. Après que les envoyés eurent rapporté cette réponse à Rome, le sénat s'informa avec soin du nom de la ville où il demeuroit; et lorsqu'il en fut instruit, il envoya une célèbre ambassade à Epidaure. Dès que le vaisseau y fut arrivé, les Romains se présentèrent devant les principaux de la ville, qui s'étoient assemblés pour les recevoir, et les supplièrent de permettre qu'ils emmenassent avec eux Esculape, afin que sa présence terminât les maux cruels dont l'Italie étoit affligée, ajoutant qu'ainsi l'ordonnoit l'Oracle de ce Dieu. Les opinions se trouvèrent partagées dans l'assemblée : les uns étoient d'avis qu'il falloit accorder la demande des députés, et ne pas les priver du secours qu'ils étoient venus chercher ; d'autres s'y opposoient, et opinoient qu'il ne falloit point se priver de la

présence d'un Dieu si favorable. Tout le jour se passa en contestations. La nuit suivante, Esculape apparut à l'ambassadeur tel qu'on le voit dans son temple, tenant un bâton de la main gauche, et portant la droite à sa barbe, et ce Dieu lui parla ainsi d'un air doux et paisible : « Ne craignez rien, je partirai avec vous ; mais » ce sera sous une autre figure. Voyez ce ser- » pent qui se replie autour de mon bâton ; con- » sidérez-le bien, afin que vous ne puissiez pas » me méconnoître. C'est cette forme que j'em- » prunterai ; avec cette différence, que je serai » beaucoup plus grand, et tel qu'il convient aux » Dieux de se montrer ». A ces mots le Dieu disparut, l'ambassadeur se réveilla, et la nuit fit place au jour. Dès que l'aurore eut dissipé les ténèbres, les Epidauriens s'assemblèrent dans le magnifique temple d'Esculape, et le prièrent de leur faire connoître par quelque signe le lieu qu'il vouloit choisir pour son séjour. A peine avoient-ils fini leur prière, que ce Dieu, sous la forme d'un serpent, dont la tête étoit couverte d'écailles jaunissantes (*), annonça sa venue par

(*) C'est le sens de ces mots *cum cristis aureus altis in serpente Deus*. Au lieu de ces mots l'ancien scoliaste et après lui les traducteurs ont cru que *Deus aureus* vouloit dire ce Dieu qu'on adoroit sous un simulacre d'or.

des sifflemens qui firent trembler la statue, son autel et les portes et le temple. Il parut ensuite élevé de la moitié du corps, et regarda les assistans avec des yeux, dont l'éclat jeta l'épouvante dans toute l'assemblée. Le prêtre, dont la tête étoit liée d'une bandelette blanche, l'ayant reconnu, s'écria : « Voilà Esculape ; voilà le Dieu » que nous adorons. Que tout le monde recon- » noisse sa présence par ses vœux et par ses » respects : et vous, ajouta-t-il, en s'adressant » à Esculape, qui avez la bonté de vous faire » voir, faites que votre présence comble de biens » un peuple qui vous adore ». Toute l'assemblée se prosterna, et chacun répéta les paroles que le prêtre venoit de prononcer. Les Romains surtout implorèrent de la bouche et du cœur le secours de ce Dieu, qui, par un mouvement de tête, et en faisant entendre trois sifflemens, leur fit connoître qu'il avoit exaucé leur prière. Ensuite s'étant coulé le long des marches, il tourna la tête du côté du temple, regarda le lieu où il avoit été honoré pendant si long-temps et le salua avant que de s'en éloigner. De-là il traversa la ville, en se glissant sur les fleurs dont les rues étoient jonchées ; et lorsqu'il fut arrivé au port, il s'arrêta sur le rivage, jeta sur le peuple un regard doux et paisible, pour lui marquer qu'il

étoit content de son zèle, et entra dans le vaisseau des Romains, qui se trouva surchargé de ce nouveau poids. Les ambassadeurs, charmés de voir ce Dieu dans leur navire, qu'ils avoient eu soin d'orner de couronnes et de guirlandes de fleurs, immolèrent un taureau sur le rivage, et mirent à la voile. Tandis qu'un doux zéphire faisoit voguer le vaisseau, Esculape se tenoit tranquillement sur le tillac, et contemploit la mer. Comme le vent étoit favorable, on arriva en six jours sur les côtes d'Italie, au-delà du promontoire de Lacinie, célèbre par le temple de Junon (1), et du golfe de Scylacée (2). Ensuite le vaisseau traversa les côtes de la Japygie, et évita les rochers d'Amphisse (3), laissa à droite Ceraunie, Roméchion, Caulon et Narycie (4). Et

(1) Virgile et Tite-Live parlent du temple de Junon lacinienne qui étoit sur ce promontoire d'Italie.

(2) Ce golfe étoit sur les côtes de la Calabre. Virgile, qui en parle dans le liv. 3 de l'Enéïde, vers 552, le nomme *navifragum Scylaceum.* Velléius Paterculus parle aussi d'une ville qu'il nomme Scylacée : les deux traducteurs que j'ai quelquefois cités dans mes remarques, ont cru qu'il s'agissoit en cet endroit du golfe de Scylla.

(3) Ainsi nommés de la ville d'Amphisse, bâtie sur cette côte par les Locres.

(4) On ne connoit pas trop ces deux dernières côtes;

surmontant tous les dangers de ces mers, après avoir passé à la hauteur du promontoire de Pélore, des isles Eoliennes et de Temèse, ville que ses mines ont rendue fameuse, il alla près de l'isle de Leucosie, d'où on voit les beaux jardins de la ville de Pæste. De-là il passa à la vue de Caprée, du promontoire de Minerve (1) et des collines de Surrente, si renommées par leurs bons vins; d'Heraclée, de Stapie et de Naples, ville délicieuse, qui est le séjour des jeux et des plaisirs; du temple dédié à la Sibylle de Cumes; des fontaines chaudes de Bayes, de Linternes, où l'on voit des arbres d'où découle le mastic; du Vulturne, qui roule avec ses eaux une grande quantité de sable dans la mer; de la ville de Sinuesse, qui abonde en colombes blanches (2); de Minturne, où l'air est grossier et mal sain; de Caïette,

ce qui a fait croire que ces vers étoient altérés. C'étoient sans doute les côtes de la Calabre, comme il paroît par Narycie que les Locres y avoient bâtie.

(1) On croit qu'Ulysse avoit bâti le temple de Minerve qui étoit sur ce promontoire.

(2) Tous ces lieux sont sur la côte de la Campanie et du royaume de Naples. Au lieu de *niveis columbis*, on lisoit *niveis colubris*; personne n'a, je crois, fait mention de ces serpens blancs; aussi M. Burman a fort bien rétabli cet endroit, sur l'autorité de Pline, liv. 10, chap. 37, qui parle des pigeons de la Campanie.

où Enée rendit les derniers devoirs à sa nourrice ; de Formium, où régna le cruel Antiphate; de Terracine (1), ville environnée de marécages ; du promontoire de Circé (2), et d'Antium, où les Romains, voyant que la mer commençoit à s'enfler, furent obligés de relâcher. Dès qu'on eut pris terre, Esculape sortit du vaisseau, et se roulant à replis tortueux, il alla dans le temple d'Apollon, son père, qui étoit sur ce rivage. Quand l'orage fut passé, il en sortit, retourna dans le navire, et s'étant coulé le long du gouvernail, il monta sur la pouppe, et y demeura tandis qu'on faisoit voile du côté de Castrum, d'où l'on passa près de la ville de Lacinie, et delà on entra dans l'embouchure du Tibre, aux acclamations et aux cris de joie du peuple, qui y étoit accouru en foule avec le sénat, les dames romaines et les vestales qui veillent à la garde du feu sacré. Des autels élevés sur les deux bords de ce fleuve, de distance en distance, répandoient dans l'air l'agréable odeur de l'encens et des parfums qu'on y brûloit ; et à mesure que le vaisseau avançoit, on immoloit des victimes. Enfin quand on fut arrivé à Rome, Esculape s'éleva le long du mât du navire, pour voir dans quel

(1) Cette ville se nommoit aussi Anxur.

(2) Aujourd'hui Monte Circello.

lieu il devoit aller habiter. Le Tibre se divisant en deux bras, forme en cet endroit une isle qui est également éloignée de ses deux bords. Ce fut dans cette isle que le fils d'Apollon, après s'être revêtu de la majesté qui lui convenoit, alla établir son séjour. Sa présence fut le salut de Rome, et fit cesser les maux dont l'Italie étoit affligée.

FABLE X.

ARGUMENT.

Jules César ayant été assassiné dans le Sénat, est changé en Comète par les soins de Vénus, à laquelle il rapportoit son origine.

CE fut d'un climat étranger qu'Esculape vint à Rome; César fut mis au nombre des Dieux dans la ville même qui l'avoit vu naître. Cet homme incomparable, grand dans la guerre, grand dans la paix, mérita moins d'occuper une place dans le Ciel, et d'y former un nouvel astre, pour avoir triomphé des ennemis de Rome, pour avoir réglé les affaires de la république, et pour s'être acquis une gloire immortelle, que par les vertus de son successeur. En effet, le plus grand mérite de César, son titre le plus éclatant, est d'être le père d'Auguste (1). Avoir subjugué la grande Bretagne, avoir vu ses vaisseaux victorieux entrer dans le Nil, avoir dompté les rebelles Numides,

(1) Auguste n'étoit que l'arrière-neveu de César, fils de la fille de sa sœur; mais il étoit son fils et son héritier par adoption.

et vaincu leur roi Juba, avoir réduit sous la puissance des Romains les peuples du Pont, fiers des victoires et du nom du grand Mithridate; en un mot, avoir triomphé quelquefois, et avoir encore plus souvent mérité les honneurs du triomphe, sont des actions moins glorieuses pour lui, que d'avoir adopté un si grand homme. Dieux! en rendant Auguste le maître du monde, vous avez suffisamment pourvu à notre bonheur. Il a donc fallu élever César au rang des Dieux, afin que le père d'Auguste fût au-dessus d'un homme mortel. Vénus qui en connoissoit la nécessité, et qui voyoit en même-temps les complots qu'on tramoit contre la vie du souverain Pontife (1), en étoit saisie d'horreur, et faisoit part de ses inquiétudes à tous les Dieux qu'elle rençontroit: « Voyez, leur disoit-elle, les funestes prépa-» ratifs qu'on fait contre moi; voyez avec quelle » fureur et avec quelle cruauté on attaque les » jours d'un prince, le seul qui me reste du sang » d'Iule. Faut-il que parmi les immortelles, je » sois la seule en proie aux plus cruelles alarmes? » Je ne pus autrefois me garantir des coups de » Diomède, dont les flêches furent teintes de » mon sang. Je ne pus sauver Troye, malgré les » efforts que je fis pour la défendre. Témoin des

(1) César étoit pontife dans le temps qu'il fut assassiné.

» dangers infinis que courut Enée mon fils, je
» l'ai vu exposé aux flots, errer de mers en mers;
» descendre ensuite dans le séjour des Ombres;
» enfin, soutenir une longue et dangereuse guerre
» contre Turnus: parlons plus juste, contre
» Junon elle-même. Mais pourquoi rappeler les
» maux que les miens ont soufferts! Le malheur
» dont je suis menacée aujourd'hui, doit seul
» m'occuper. Le fer qu'on aiguise, c'est contre
» moi qu'on le prépare. Ah! de grace, détour-
» nez-en l'effet; empêchez un grand crime, et
» ne souffrez pas que le feu sacré de Vesta soit
» éteint par la mort du Pontife ».

Telles étoient les plaintes dont Vénus alarmée faisoit inutilement retentir l'Olympe, pour rendre les Dieux sensibles à ses maux. Quoiqu'il ne leur soit pas permis de changer les décrets éternels des Parques, ils peuvent cependant annoncer par quelques signes, les malheurs dont elles nous menacent. On raconte en effet, qu'on entendit au milieu des airs un horrible fracas d'armes qui s'entre-choquoient: et le bruit effrayant des trompettes qui présageoient ce parricide. Le soleil pâle et languissant ne répandoit qu'une triste et lugubre lumière: on vit souvent des feux allumés briller parmi les autres astres, et des gouttes de sang mêlées avec la pluie. La brillante étoile du matin ne jetoit qu'une sombre lueur, et le

char de la Lune paroissoit ensanglanté. Le funeste hibou fit entendre en mille endroits des cris de mauvais augure; en mille endroits on vit des statues de marbre couvertes de sueur, et on entendit les bois sacrés retentir de voix terribles et menaçantes. Les victimes n'offroient que de sinistres présages, et n'annonçoient que troubles et séditions. On trouva même dans les entrailles d'une de ces victimes, la partie supérieure du foie que le glaive avoit coupée (*). La nuit on entendit des chiens heurler dans les places publiques, autour des temples et des maisons: on dit même qu'on vit dans les airs voltiger des fantômes effrayans, et que la ville fut agitée d'un tremblement de terre. Cependant, tous ces avertissemens qui venoient de la part des Dieux, ne furent pas capables d'arrêter le funeste complot, ni d'empêcher les destinées de s'accomplir. On porta dans le Capitole les poignards et les glaives; car on ne trouva point dans toute la ville de lieu plus propre pour ce parricide que le sénat. Vénus, témoin de ces funestes préparatifs, après avoir

(*) *Cæsumque caput reperitur in extis*. Ce qui étoit de très-mauvais augure, comme on peut le voir dans Tite-Live, liv. 9, chap. 37; dans Pline, liv. 26, et dans Séneque Œdip. vers 960. Le dernier traducteur a mis qu'on avoit trouvé dans les entrailles d'une victime une tête coupée.

donné des marques de sa douleur, en se meurtrissant le sein, vouloit cacher César sous le même nuage, avec lequel elle avoit autrefois dérobé Pâris à la fureur de Ménélas, et couvert Enée contre les coups de Diomède, lorsque Jupiter lui parla ainsi : « Prétendez-vous, ma fille, vous
» opposer à l'arrêt irrévocable du Destin ? Entrez
» dans le palais des Parques, et vous y verrez les
» destinées de tous les hommes, si profondément
» gravées sur le bronze et sur l'airain, que ni le
» choc des cieux ni la violence de la foudre, ni
» le renversement entier de la nature, ne seroient
» pas capables de les effacer. Vous y verrez celles
» de vos descendans, écrites sur un diamant,
» qu'une inflexible dureté met à l'épreuve de tous
» les siècles. Je les ai lues; et comme elles sont
» présentes à ma mémoire, je vais vous les
» apprendre, afin que vous n'ignoriez pas plus
» long-temps ce qui doit leur arriver. Celui qui
» cause aujourd'hui vos alarmes, a accompli ses
» destinées : les jours qu'il devoit demeurer sur
» la terre, sont finis ; mais il mérite d'être reçu
» dans le Ciel, non-seulement par l'intérêt que
» vous prenez en lui, mais encore par les vertus
» de son fils, et l'héritier de son nom, qui por-
» tera seul, après lui, le fardeau de l'empire,
» et qui de concert avec les Dieux, intéressés à
» sa gloire, vengera la mort de son père. La
» ville

» ville de Modène, assiégée et réduite à la der-
» nière extrêmité, devra son salut à sa clémence.
» Les plaines de Pharsale et de Philippe seront
» encore teintes du sang des Romains. Un nom
» célèbre (1) ne garantira pas une flotte, qui sera
» défaite dans les mers de Sicile. Une femme
» Egyptienne (2), fière d'être l'épouse d'un géné-
» ral Romain (3), périra malgré cet appui, et
» elle se sera vainement vantée de rendre le
» Capitole tributaire de l'Egypte. Qu'est-il besoin
» de vous parler des peuples barbares, que ce
» grand prince ira dompter jusqu'aux deux extrê-
» mités de l'océan, puisqu'enfin la terre et la
» mer seront soumises à sa puissance ? Après qu'il
» aura rendu la paix à l'univers, il lui donnera
» des loix également équitables et salutaires, et
» s'appliquera uniquement à les faire fleurir. Sa
» vertu et sa sagesse deviendront l'exemple et la
» règle des mœurs et de la probité. Portant ses
» vues et sa prévoyance dans l'avenir le plus
» éloigné, il choisira pour successeur le fils d'une
» épouse vertueuse, à qui il donnera son nom
» et l'empire (4). Enfin, il ne sera reçu dans le

(1) Celui du grand Pompée.

(2) Cléopâtre.

(3) Marc Antoine.

(4) Tibère, fils de Livie et de Tibère Néron, qu'Auguste avoit épousée.

» Ciel qui lui appartient, qu'après que ses années » auront égalé le nombre de ses belles actions (1). » Cependant, allez ma fille, allez recevoir l'ame » de César, à qui on vient d'arracher le jour, et » placez-la parmi les astres, afin que du haut du » Ciel il puisse veiller sur le Capitole, sur le » sénat, et sur tout l'empire ». A peine Jupiter avoit cessé de parler, que Vénus descendit dans le sénat, sans être vue de personne, et recevant l'ame de ce grand homme, avant qu'elle s'évanouît dans les airs, elle la portoit dans les cieux, lorsque s'appercevant qu'elle jetoit un grand éclat, elle lui laissa prendre son essor. Alors elle s'éleva d'elle-même au-dessus de la lune, et laissant sur sa route une trace lumineuse, et une espèce de chevelure enflammée, elle alla former un nouvel astre dans le Ciel. C'est de-là que témoin des belles actions de son fils, César avoue avec plaisir qu'elles surpassent les siennes, et il

(1) *Similes æquaverit annos*, ne peut avoir d'autre sens que celui que je lui donne. Les traducteurs en ont suivi un qui paroît totalement éloigné de la pensée d'Ovide, en disant, *lorsqu'il aura égalé les années de son père*, puisque Jules César n'alla pas jusqu'à cette vieillesse que le poëte souhaite à Auguste. M. Burman croit qu'Ovide avoit dit *Pylios æquaverit annos*, lorsqu'il aura égalé les années de Nestor. Mais j'ai averti plus d'une fois qu'il ne falloit pas changer la leçon ordinaire, à moins qu'on ne fût autorisé par quelque bon manuscrit.

est charmé de lui être inférieur. Cependant, quoique la modestie d'Auguste ne lui permette pas qu'on l'élève au-dessus de son père, la Renommée, dont rien ne peut forcer les jugemens, lui donne la préférence; et c'est en cela seul qu'elle n'est pas d'accord avec lui. Ainsi la gloire d'Agamemnon effaça celle d'Atrée : ainsi Thésée se rendit plus célèbre qu'Egée son père : ainsi Pelée fut inférieur à son fils Achille. Enfin, pour me servir d'un exemple plus juste et plus proportionné, c'est ainsi que Jupiter est plus grand que Saturne. Jupiter règne dans les cieux, Auguste est le maître de la terre. Tous deux souverains, ils gouvernent l'un et l'autre avec la bonté d'un père. Dieux, compagnons d'Enée, qui vous ouvriez une route à travers le fer et le feu; Dieux *Indigetes*; Quirinus, fondateur de l'empire Romain; Mars, de qui l'invincible Romulus reçut le jour; Vesta, et vous Apollon, qui êtes l'un et l'autre au nombre des Dieux domestiques de l'empereur; Jupiter, qui du haut de l'Olympe jetez des regards favorables sur le Capitole; vous enfin, divinités bienfaisantes, dont il est permis à un poëte d'implorer le secours, faites que le jour où ce grand empereur doit abandonner la terre dont il est le maître, pour prendre sa place dans le Ciel, n'arrive de long-temps; faites que

lorsqu'il sera parmi vous, il écoute les vœux qui lui seront adressés.

Enfin, j'ai terminé un ouvrage, que Jupiter en courroux, ni le fer et le feu, ni le temps qui ravage tout, ne sauroient jamais détruire. Que ce jour fatal, qui n'a d'empire que sur nos corps, finisse, quand il lui plaira, le cours incertain de ma vie; la meilleure et la plus noble partie de moi-même volera au-dessus des Cieux, et mon nom passera à la postérité la plus reculée. Il sera connu dans tous les lieux où s'étend l'empire Romain; et si les prédictions des poëtes ont quelque certitude, il égalera la durée des siècles.

EXPLICATION DES FABLES

DU QUINZIEME LIVRE.

Explication des Fables I, II, III, IV, V, VI, VII et VIII (Page 303).

NOTRE poëte, après avoir épuisé les métamorphoses que l'histoire ancienne lui avoit fournies, se jette sur celles qu'on peut tirer de la physique. J'entends par celles-ci ces changemens naturels qui arrivent dans l'univers; et comme Pythagore étoit de tous les philosophes, celui qui avoit le plus approfondi cette philosophie, c'est lui aussi qu'Ovide introduit sur la scène. Mais il le fait avec cet art qui distingue le poëte de l'historien. Comme Pythagore avoit passé de l'Asie en Italie, et s'étoit établi à Crotone, pour y débiter les maximes de cette philosophie qu'il avoit puisée en Egypte, où il avoit voyagé, le poëte remonte à l'origine de Crotone. Cette ville, comme presque toutes les autres, avoit ses chimères, Hercule étoit apparu à Mycille, ou plutôt à Myscellus, (car c'est ainsi que le nomment les historiens,) et l'avoit averti que les Destins exigeoient de lui qu'il abandonnât sa patrie pour aller bâtir une ville dans un pays étranger. C'étoit un crime de quitter son pays sans permission; ainsi son dessein ayant été découvert, il fut jugé par le peuple; et les fèves du scrutin étant toutes noires,

il auroit subi la rigueur des lois, si Hercule, par un prodige inoui, n'en avoit changé la couleur. A cette fable on en a ajouté une autre. Suidas (1), sur l'autorité de l'ancien scoliaste d'Aristophane (2), dit que Myscellus ayant consulté l'oracle au sujet de la colonie qu'il vouloit conduire dans un pays étranger, avoit appris qu'il devoit s'arrêter à l'endroit où il seroit mouillé de la pluie dans un temps serein ἐξ αἰθρίας. Quoiqu'il jugeât la chose impossible, il ne laissa pas de s'embarquer sur la foi de l'oracle, et il arriva enfin en Italie, après avoir essuyé plusieurs dangers dans le cours de son voyage. Toujours incertain du lieu qu'il devoit choisir pour bâtir une ville, il se voyoit réduit dans l'état le plus triste, lorsque sa femme, qui, selon les mêmes auteurs, se nommoit *Aithrias*, l'ayant embrassé, mouilla son visage de ses larmes : ce qui lui fit comprendre tout d'un coup que l'oracle étoit accompli.

Le fonds de cette fable est tiré de l'histoire. Strabon rapporte (3) que Myscellus, ainsi nommé, parce qu'il avoit les jambes fort maigres, étoit né dans la petite ville de Rypa. Comme il avoit dessein d'aller établir une colonie dans quelque pays étranger, il arriva sur les côtes d'Italie. Là, après avoir considéré que le territoire que l'oracle avoit indiqué, étoit moins fertile, quoique plus sain que celui qui étoit dans le voisinage, il alla encore une fois le consulter, et il eut pour toute réponse, qu'il ne falloit pas regarder à ce qu'on nous donnoit; réponse qui passa depuis en proverbe (4). Myscellus, sans songer à

(1) Au mot *Myscellus.*

(2) Sur la *comédie des Nuées.*

(3) *Lib. VI et VIII.*

(4) Voyez *Erasme dans ses Adages.*

aller plus loin, jeta enfin les fondemens de la ville de Crotone, et les Sybarites bâtirent celle de Sybaris dans l'endroit qui lui avoit paru d'abord devoir être préféré à cause de la fécondité du pays. Si nous en croyons Denys d'Halicarnasse, ce fut la quatrième année du règne de Numa Pompilius, ou la troisième de la dix-septième olympiade, que cette ville fut bâtie; c'est-à-dire, suivant le calcul du père Petau, l'an 708 avant Jesus-Christ (1). Strabon ajoute qu'Archias ayant été consulter l'oracle dans le même temps et pour le même sujet que Myscellus, la Pythie avoit répondu, que l'un devoit choisir un lieu où l'air seroit pur et sain; et l'autre une situation propre à acquérir des richesses; et que sur ce plan Myscellus bâtit la ville de Crotone, et Archias celle de Syracuse. Quoique cet événement soit tel que je viens de le rapporter, il y a cependant bien de l'apparence que les Crotoniates glorieux d'avoir un fondateur, dont Hercule avoit pris tant de soin, conservèrent parmi eux la fable qu'Ovide rapporte, puisqu'on trouve souvent ce héros sur les médailles de cette ville.

Remarquons en passant que Pausanias (2) attribue à Phalante ce que Strabon dit de Myscellus; et c'est ce qui a trompé le mythologue Lactance, qui a mis dans l'argument de cette fable, que celui-ci avoit bâti la ville de Tarente, au lieu de dire que c'étoit celle de Crotone.

C'est dans cette dernière ville que le célèbre Pythagore après plusieurs voyages, alla s'établir pour y débiter le

(1) *Denys d'Halicarnasse, lib. II. Petavii Doctr. Temp. Lib. XII*
(2) *In Phocicis.*

dogmes d'une philosophie peu connue alors en Europe, et qu'il avoit apprise lui-même des prêtres d'Egypte. Ovide, pour soutenir l'idée que les Romains avoient de la sagesse de Numa Pompilius, leur second roi, feint (1) que ce prince, avant que d'être monté sur le trône, avoit fait un voyage à Crotone, pour écouter les leçons d'un si grand maître; quoi qu'il soit certain que Pythagore n'a vécu que plusieurs années après Numa, c'est-à-dire, selon Tite-Live, sous le règne de Servius Tullius, sixième roi des Romains, 137 ans après. Le savant père Petau (2) met encore une plus grande distance entre Pompilius et Pythagore, puisqu'il place le commencement du règne du premier à l'an 4000 de la période Julienne, 714 ans avant Jesus-Christ; et l'arrivée du second à Crotone, l'an de la même période 4205, ou ce qui revient au même, 509 avant l'ère chrétienne. Denys d'Halicarnasse, qui a reconnu le même anachronisme, ajoute que Crotone ne fut bâtie que la quatrième année du règne de Numa; ainsi Pythagore ne pouvoit pas y être venu dans le temps dont parle Ovide.

Quoi qu'il en soit, Ovide a eu raison de mêler parmi ses autres fables les dogmes de la philosophie de Pythagore, puisque la plupart des maximes qu'il débitoit renfermoient une pépinière de métamorphoses; c'est ainsi qu'on doit regarder ces changemens continuels, ces formes différentes que prennent la plupart des insectes, qui paroissent tantôt sous la figure informe d'une espèce de fève, en-

(1) *Denys d'Halicarnasse, lib. II*, dit que plusieurs auteurs, pour faire honneur à Numa, avoient dit la même chose.

(2) *De Doctr. Temp. Lib. III.*

suite sous celle d'un ver, ou d'un papillon, ce qui est aujourd'hui très-connu par les beaux traités que nous avons sur ces matières, Goedard, Redi et plusieurs autres auteurs modernes ayant mis cette philosophie dans le plus beau jour qu'elle puisse recevoir.

On ne s'attend pas, sans doute, que j'entreprenne d'expliquer ici toutes les métamorphoses qui sont renfermées dans le discours que fait Pythagore à Numa Pompilius; il faudroit pour cela me jeter dans des détails qui me conduiroient trop loin, détails d'ailleurs qui n'entrent point dans le plan que je me suis proposé, n'ayant eu d'autre dessein que de développer l'histoire qui est renfermée dans les anciennes fables. Je ferai remarquer seulement que toute cette philosophie de Pythagore peut se réduire à deux chefs. Le premier regarde la doctrine de la métempsycose, ou de ce passage éternel des ames d'un corps dans un autre. Pythagore n'en étoit pas l'inventeur; les Egyptiens la lui avoient enseignée, et on la voit en vogue dès les temps les plus reculés, dans l'Asie et dans les Indes, où elle règne encore parmi quelques nations. Quelques auteurs (1) ont cru que Pythagore n'avoit enseigné la doctrine de la métempsycose que dans un sens métaphorique, et que lorsqu'il disoit, par exemple, que l'ame passoit souvent du corps de l'homme dans celui des animaux, c'étoit pour nous apprendre que les passions nous abrutissent, et nous rendent souvent semblables aux bêtes; mais de la manière dont ce philosophe débitoit cette doctrine, on peut conclure qu'il l'enseignoit dans le sens le plus naturel : pour la mieux faire recevoir, il la prouvoit par son exemple même, disant qu'il se ressouvenoit

(1) Voyez *M. Dacier, vie de Pythagore.*

d'avoir été autrefois Euphorbe, au temps de la guerre de Troye, et qu'après plusieurs autres transmigrations, son ame étoit enfin venu habiter le corps qu'elle animoit alors sous le nom de Pythagore. Par une suite nécessaire de cette opinion, on devoit s'abstenir de manger de la chair des animaux, de peur de manger ses frères et ses parens : et c'est ce point de la doctrine de ce philosophe que notre poëte étale avec beaucoup d'élégance.

Le second chef de la philosophie dont il s'agit, consistoit à développer tous les changemens qui arrivent dans l'univers, et ces métamorphoses naturelles dont j'ai parlé; et sur cela je dois faire remarquer que la plupart des faits que rapporte le poëte, d'après le philosophe, sont véritables, quoiqu'il y en ait un grand nombre qui ne sont fondés que sur le rapport des sens, ou sur de fausses relations. Telles sont entr'autres les fables qu'on rapportoit au sujet de ce fleuve de Thrace, dont les eaux pétrifioient ceux qui en buvoient; de ces fontaines qui allumoient le bois, qui changeoient en couleur d'or les cheveux, qui amolissoient le courage et faisoient changer de sexe, qui donnoient du dégoût pour le vin, qui enivroient, qui changeoient les hommes en oiseaux, et plusieurs autres qu'il est inutile de rapporter. Tels étoient encore ces faits qu'une philosophie plus raisonnable et des expériences réitérées ont prouvé être faux : comme, par exemple, que les abeilles naissoient des entrailles d'un taureau, que la moëlle des os des hommes forme des serpens, que le Phœnix renaît de ses cendres, et plusieurs autres. Le principe de Pythagore, *omnia mutantur, nil interit*, étoit vrai, l'univers nous fournit une infinité d'exemples des changemens qui y arrivent; mais du temps de ce philosophe, la phy-

sique n'avoit pas fait assez de progrès, pour qu'il en pût parler avec autant d'exactitude qu'on le pourroit faire aujourd'hui; ainsi il ne faut pas s'étonner, si parmi quelques vérités, on trouve tant de fables dans cet excellent morceau d'Ovide.

Ce poëte, après avoir fait en passant l'éloge de Numa Pompilius d'une manière entièrement conforme à l'histoire, parle de la nymphe Egérie, que ce prince feignoit aller consulter dans la forêt Aricie, touchant les loix qu'il donnoit aux Romains. Numa, pour imiter les autres législateurs, étoit bien aise de faire croire que les loix qu'il vouloit établir avoient quelque chose de divin. Zamolxis, avant lui, avoit feint que celles qu'il donna aux Scythes lui étoient dictées par son génie. Minos, premier du nom, publioit que Jupiter étoit l'auteur de celles qu'il vouloit établir en Crête; Lycurgue attribuoit les siennes à Apollon; et il y a bien de l'apparence qu'ils s'étoient réglés en cela sur Moyse, qui reçut les deux tables de la loi sur le mont Sinaï, avec un éclat dont le souvenir pouvoit s'être conservé parmi les peuples qui devoient leur origine aux colonies phéniciennes. Mais pour mieux entendre le fait qui donna lieu à la fable que j'explique, il est nécessaire de rapporter ce qu'en dit Denys d'Halicarnasse (1). « Les Romains, dit cet auteur, assurent que Numa ne fit » aucune expédition de guerre, et qu'il passa tout le temps » de son règne dans une profonde paix; que son unique » soin fut d'établir la religion et la justice dans ses états » et de les policer par de bonnes loix. Son éminente » sagesse dans le gouvernement, fit croire qu'il étoit ins-

(1) *Liv. II. Traduct. du père le Jai.*

» piré des Dieux, et donna lieu à des écrits fabuleux.
» Les uns ont dit qu'il avoit de secrets entretiens avec
» la nymphe Egérie ; d'autres, qu'il consultoit souvent une
» des Muses, qui l'instruisoit dans l'art de régnér. Ils
» ajoutent que Numa voulut en convaincre tout le monde,
» et parce qu'on eut de la peine à l'en croire sur sa
» parole, et qu'on regardoit comme une fiction les pré-
» tendues conférences qu'il disoit avoir avec les Dieux,
» il fut bien aise d'en donner des preuves si évidentes,
» que les plus incrédules ne pussent révoquer en doute
» ses conversations réglées avec la déesse Egérie. Il fit
» un jour appeler au palais plusieurs Romains, leur montra
» la simplicité de ses appartemens, où l'on ne remarquoit
» rien ni de riche dans les meubles, ni d'affecté dans les
» ornemens, où l'on manquoit même des choses les plus
» nécessaires pour ordonner sur le champ un grand repas.
» Ensuite il les congédia, et les invita à revenir le soir
» souper chez lui. Les conviés rendus au palais à l'heure
» assignée, il les reçoit sur de superbes lits ; les buffets
» se trouvent garnis de vases précieux, la table couverte
» de toutes sortes de mets les plus délicats et les plus
» exquis, que nul homme dans ce temps-là n'eût pu
» préparer dans un intervalle si court. La compagnie sur-
» prise de l'abondance et de la richesse de tout l'appareil,
» ne douta plus qu'il n'eût en effet une Déesse qui l'ai-
» doit de ses avis, et dont il suivoit les conseils dans la
» manière de gouverner.

» Mais ceux qui, dans l'histoire, continue le même
» auteur, ne mêlent rien de fabuleux, disent que ce fut
» un trait de la sagesse de Numa, de feindre qu'il avoit
» des entretiens avec la nymphe Egérie, pour se conci-

» lier des peuples qui avoient la crainte des Dieux, et
» faire respecter ses loix, comme si elles fussent émanées
» de leur part : suivant en cela l'exemple des sages de
» la Grèce, qui en avoient usé de même ».

Quoi qu'il en soit, les Romains étoient si persuadés que Numa conversoit avec Egérie, qu'ils allèrent après sa mort dans la forêt Aricie, pour la chercher ; mais n'ayant trouvé qu'une fontaine dans le lieu où se rendoit ce prince, ils publièrent la métamorphose de cette Nymphe en fontaine. Saint-Augustin (1) dit à ce sujet que Numa se servoit de cette fontaine pour cette sorte de divination qui se faisoit par le moyen de l'eau, et qui s'appelle *Hydromancie.*

Ovide feint qu'après la mort de Numa Pompilius, Egérie réduite au désespoir, faisoit retentir de ses cris la forêt d'Aricie, lorsque Verbius, qui se vantoit d'être Hippolyte, fils de Thésée, qu'Esculape avoit retiré des enfers, lui conta son histoire pour la consoler. Quoiqu'il soit très-certain que ce Verbius, quel qu'il soit, n'étoit pas le fils de Thésée, puisqu'il y avoit plus de cinq cents ans de distance entre l'un et l'autre, je ne laisserai pas de rapporter ici l'histoire du jeune Hippolyte qu'Ovide raconte en cette occasion.

Quoique Thésée eût abandonné Ariadne dans l'isle de Naxe, ainsi que je l'ai dit dans l'histoire de ce héros, il ne renonça pas pour cela à l'espérance d'épouser Phèdre sa sœur ; et Deucalion, qui étoit monté sur le trône, après la mort de Minos second, son père, la fit partir pour Athènes. A peine y fut-elle arrivée, qu'elle devint amoureuse d'Hippolyte, que Thésée avoit eu de l'amazone Antiope (2)

(1) *De Civit. Dei. Lib. XXII.*

(2) Climedus, dans Plutarque, le nomme Hippolyte.

et qui étoit élevé à Trésène chez Pithée (1). Ce fut-là que la jeune reine le vit pour la première fois, et que commença cette passion si funeste aux deux amans. Comme Phèdre n'osoit demander à Thésée le retour de ce prince, elle fit bâtir un temple à Vénus, sur une montagne qui étoit près de Trésène, où sous prétexte d'aller offrir ses vœux à la Déesse, elle avoit le plaisir de voir Hippolyte qui faisoit ses exercices dans la plaine voisine. Elle donna même à ce temple le nom d'*Hippolition*, et on peut croire que Vénus fut fort honorée pendant tout le temps que dura cette intrigue (2). Cependant Phèdre, qui connoissoit le caractère d'Hippolyte, n'osoit se hasarder de lui déclarer sa passion. Elle voyoit bien aussi qu'il ne s'en appercevroit jamais, si elle ne parloit. Pithée, l'homme le plus sage de son temps, avoit donné au jeune prince une excellente éducation; et comme il devoit être son successeur, ainsi que nous l'apprenons de Pausanias (3), il n'avoit songé qu'à le rendre digne de régner après lui. Hippolyte avoit parfaitement répondu aux soins de Pithée; et si nous nous en rapportons à Euripide (4), on ne peut rien ajouter à ses bonnes qualités; sage, prudent, chaste, ennemi des voluptés, il ne connoissoit l'amour que pour le mépriser: uniquement occupé de la chasse, des courses de chars et de chevaux, et de tous les autres exercices qui conviennent aux personnes de son rang.

(1) Voyez Plutarque dans la vie de Thésée, Pausanias dans ses attiques, et Méziriac qui, dans son commentaire sur l'épître de Phedre à Hippolyte, a ramassé tout ce que les anciens disent sur ce sujet.

(2) Pausanias le nomme le temple de Vénus la Spéculatrice.

(3) *In Atticis.*

(4) Dans sa tragédie d'Hippolyte.

Diane, pour parler le langage du poëte que je copie, étoit de toutes les divinités celle qu'il honoroit le plus. Ajoutez à cela qu'il avoit si bien cultivé les heureux talens qu'il avoit apportés en naissant, que son père, dans le poëte tragique, lui fit un crime de sa science et de son amour pour les belles-lettres. Il n'étoit pas aisé de rendre sensible un homme de ce caractère; néanmoins Phèdre, pendant l'absence de Thésée, qui, selon Plutarque (1), étoit alors prisonnier en Epire, résolut de lui faire connoître l'amour qu'elle avoit pour lui. Sa déclaration fut mal reçue; la princesse désespérée de ses mépris, résolut d'éteindre par sa mort une passion aussi inutile que criminelle, et sa nourrice lui inspira l'affreux dessein de se venger de la cruauté du jeune prince. Dans ces entrefaites, Phèdre sachant que Thésée revenoit avec Hercule, qui l'avoit délivré de sa prison, et craignant qu'il ne découvrît cette intrigue, se pendit, après avoir écrit une lettre, par laquelle elle apprenoit à Thésée, qu'elle n'avoit pu survivre à la honte d'avoir été déshonorée par Hippolyte. C'est ainsi que Plutarque (2), Servius (3) et Hygin (4) après Euripide racontent cette mort. Cependant Senèque (5) dit seulement qu'elle parut dans le plus grand désordre devant son époux, tenant à la main l'épée d'Hippolyte, pour marquer la violence qu'il avoit voulu lui faire. Tous ces auteurs conviennent que Thésée implora le secours de Neptune, et que ce Dieu ayant fait sortir un monstre de la mer, les chevaux

(1) *In Theseo.*

(2) Dans ses paralèlles.

(3) Sur le septième de l'Enéïde.

(4) Fable XLVII.

(5) Dans son Hippolyte.

qui conduisoient le char du jeune prince en furent si effrayés, qu'ils le renversèrent par terre, et son corps fut mis en pièces, ainsi que le raconte Théramène dans la belle tragédie de M. Racine. Ce genre de mort dans lequel les poëtes font intervenir Neptune, nous apprend que Thésée, ayant ordonné à son fils de venir se justifier, il se pressa si fort d'arriver, que les chevaux prirent le mors aux dents, et son charriot s'étant brisé, il fut traîné parmi les rochers, où il perdit la vie. Phèdre, ajoute Sénèque, apprenant cette triste nouvelle, se tua avec l'épée de son amant, en quoi il est le seul de son sentiment, tous les autres anciens disant qu'elle s'étoit pendue. Les Tréseniens regrettèrent infiniment un prince sur lequel ils avoient fondé toutes leurs espérances; et après l'avoir pleuré, ils lui décernèrent les honneurs divins (1), lui consacrèrent un bois, lui firent bâtir un temple, et établirent un prêtre qui avoit soin de lui offrir tous les ans un sacrifice solemnel. Les filles, avant que de se marier, se coupoient les cheveux et alloient les porter dans le temple d'Hippolyte, ainsi que nous l'apprenons d'Euripide (2). On n'en demeura pas là; on publia encore que les Dieux l'avoient placé dans le ciel, où il avoit été changé en cet astre que les Grecs appellent *Eniochus*, et les Latins *Auriga*, le chartier. Telle est suivant tous les anciens, l'histoire de ce prince; quoiqu'on trouve parmi plusieurs auteurs (3), la fable qui dit qu'Esculape l'avoit ressuscité,

(1) *Pausanias in Cor. Diod. Lib. IV.*

(2) Dans son Hippolyte.

(3) *Ovid. Met. Lib. XV, et Fast. III et IV. Ænéid. Lib. VII. Hygin, Fab. XLIX et CCCLI. Virbius Sequester I. Lactance Firmien, Lib. I, Cap. XVII.*

comme

et qu'il parut en Italie sous le nom de *Visbius*, comme qui diroit *deux fois homme*, on doit regarder ce fait comme une imposture qui fut inventée par les prêtres qui avoient apparemment établi son culte dans la forêt d'Aricie, près de Rome. Les Latins ne sont cependant pas les seuls qui aient donné cours à cette opinion, puisqu'Apollodore (1) cite en faveur de cette opinion l'auteur des vers Naupactiens, et que l'ancien scoliaste d'Euripide (2), et celui de Pindare (3) en parlent aussi.

Les anciens Etrusques étoient fort adonnés à la divination : ils consultoient à tous propos les entrailles des victimes et le vol des oiseaux ; et ce fut par leur moyen que cette science se répandit dans plusieurs parties de l'Italie, ainsi qu'on peut le voir dans les livres de la Divination de Ciceron. Tagès avoit été le premier qui avoit appris cet art funeste à ce peuple ; il avoit même laissé des livres sur ce sujet, qu'on trouve cités dans les anciens (4). Comme on ignoroit l'origine de Tagés, on disoit qu'il étoit *Autochthone*, ou né dans le pays, et pour exprimer la chose poétiquement, on publioit qu'il étoit sorti de terre, ainsi que le rapportent Ovide et Ammien Marcellin (5). *Divinator Tages quidam monstratur, aut fabulatur, in Etruriæ Partibus emersisse subito visus è terrâ.* Le talent principal de Tagès etoit la science des Augures et des Aruspices, à laquelle les Etruriens ou les Toscans furent fort adonnés dans la suite, ainsi que les Romains à qui

(1) Lib. III.

(2) *Sur l'Alceste.*

(3) Sur la troisième des *Pythiques.*

Voyez *Plutarque*, *Traité d'Isis et d'Osiris.*

(5) Lib. XXI.

ils l'avoient apprise (3). C'est ce que ces derniers appelloient la Divination Etrusque.

A cette fable Ovide joint le prodige qui arriva à Rome du temps de leur fondateur. Romulus ayant pris les Auspices, jeta son javelot du mont Aventin, sur le capitole, et ce javelot s'étant fiché dans la terre en tombant, commença à pousser des branches et des feuilles, et devint un grand arbre. Ce prétendu prodige fut pris pour un présage de la grandeur de l'empire Romain; et Plutarque, dans la vie de Romulus, dit que tandis que cet arbre subsista, la République fut florissante; il commenca à sécher du temps des premières guerres civiles, qui furent en effet l'origine de la décadence de Rome. Jules César ayant ordonné qu'on fit un édifice près de l'endroit où il étoit, les ouvriers en creusant la terre, en coupèrent quelques racines, et il mourut peu de temps après.

Comme on ne sauroit croire que le cornier eût duré près de sept cens ans, il y a apparence que puisqu'on croyoit que la destinée de l'empire y étoit attachée, on avoit soin de le renouveller, soit qu'on en plantât de temps en temps de jeunes, ou qu'on mît quelques-unes de ses branches en terre, qui poussoient des racines comme avoit fait le javelot lui même. On doit penser la même chose de ce fameux figuier, près duquel on célébroit les Nones Caprotines, et qui, selon Tite-Live, dura plusieurs siècles.

L'aventure du Préteur Genucius Cippus, est un de ces événemens extraordinaires, dont les historiens Romains avoient cru devoir embellir leur histoire. Voici de

(1) Lib. XXI.
(1) *Denys d'Halicarnasse. Lib. I.*

quelle manière le raconte Valère Maxime (1), qui employoit avec plaisir tout ce qui avoit l'air de prodige. Cippus sortant de la ville de Rome, apperçut tout d'un coup qu'il avoit des cornes au front. Surpris de cette merveille, il consulta les Augures; et ils lui répondirent qu'il sortiroit élu roi, s'il rentroit dans la ville. Comme la royauté étoit encore alors en horreur, il aima mieux se bannir volontairement, et ne rentrer jamais dans Rome. Charmés d'un trait si généreux, les Romains mirent sur la porte, par laquelle il étoit sorti, une tête de bronze avec des cornes, et elle fut appellée *Rauduscula na*, parce qu'anciennement on appelloit le cuivre ou le bronze *Raudera*.

A ce récit, je dois joindre quelques remarques. La première, que Valère Maxime se trompe, en disant que ce prodige arriva lorsque Génucius sortoit de Rome; c'étoit en revenant de la guerre, et après avoir amené du secours au consul Valérius; en quoi Ovide est plus conforme à l'histoire que Valère Maxime. La seconde, que le sénat décerna des terres à Cippus, qui bâtit une maison de campagne sur le fonds que la république lui avoit donné, ce que notre auteur ne dit pas. La troisième, que cet événement arriva la troisième année de la 135e. olympiade, l'an de Rome 525, 237 avant Jesus-Christ.

Pour ce qui regarde la vérité de cette histoire, les auteurs sont fort partagés, et Pline (2) lui-même, qu'on a

(1) *Lib. V. Cap. VI.*

(2) *Lib. XI. Cap. XXXVII. Acteonem enim et Cippum etiam Latina Historia fabulosos reor.*

si souvent accusé d'adopter les choses les plus incroyables, dit que les cornes de Cippus sont aussi fabuleuses que celles d'Actéon. Il y a cependant des naturalistes qui prétendent qu'une imagination forte et vive peut opérer de semblables merveilles, et on ne peut pas nier qu'on n'ait vu quelquefois des excroissances assez semblables à des cornes. Bayle, dans ses nouvelles de la république des lettres (a), dit qu'on avoit vu il n'y avoit pas long-temps à Palerme, une fille qui avoit des cornes par-tout le corps, assez semblables à celles d'un veau. D'ailleurs, Valère Maxime, tout crédule qu'il étoit, ne dit pas que c'étoit de véritables cornes, mais quelque chose d'approchant, *in capite ejus subito veluti cornua emerserunt.* Malgré tout cela, je crois qu'on peut penser que Cippus, à son retour à Rome, ayant rêvé qu'il lui étoit venu des cornes à la tête, consulta les Augures, qui, lui ayant répondu qu'il seroit roi s'il rentroit dans la ville, il aima mieux s'en bannir pour toujours.

Explication de la neuvième Fable. (Page 340.)

Ce que raconte ici Ovide du transport d'Esculape en Italie, est tiré de l'histoire romaine. Voyons ce qu'en disent les anciens, afin de concilier la vérité avec la fiction. Sous le consulat de Quintus Fabius Gurges, et de D. Junius Brutus, une cruelle peste ravagea la ville de Rome (1); après avoir employé tous les remèdes de la médecine, on consulta les livres sacrés, pour apprendre le moyen de

(a) *Juillet 1686.*

(1) *Tite-Live. Lib. X. Florus, Valere Maxime Lib. I. Cap. VI. etc.*

s'en délivrer, et on y trouva que le mal ne cesseroit que lorsqu'on auroit transporté Esculape d'Epidaure à Rome. La guerre à laquelle on étoit alors occupé mit un obstacle cette année-là au dessein qu'on avoit d'envoyer prier les Epidauriens de laisser partir leur Esculape. *Inventum in libris*, dit Tite-Live, *Æsculapium ab Epidauro Romam arcessendum neque eo anno, quia bello occupati Consules erant, quidquid de eâ re actum, prœterquam quod unum diem Æsculapio supplicatio habita est.* Dès que la guerre fut terminée, on leur députa des ambassadeurs à Epidaure, et les prêtres de ce Dieu leur donnèrent une couleuvre privée, qu'ils leur dirent être Esculape lui-même. Les députés la prirent dans leur vaisseau, et mirent à la voile. Lorsqu'ils furent près d'Antium, le mauvais temps les obligea de s'arrêter, et la couleuvre étant sortie du navire, elle demeura trois jours à terre. Comme les ambassadeurs en étoient fort inquiets, elle revint d'elle-même, et on reprit la route d'Italie. Enfin, le vaisseau étant arrivé près de l'isle du Tybre, elle en sortit et se cacha sous quelques roseaux. Comme on crut que ce Dieu avoit choisi ce lieu pour sa demeure, on y bâtit un temple en son honneur, et on fit revêtir de marbre l'isle, sous la figure d'un grand vaisseau. Depuis ce temps-là, qui étoit l'an de Rome 462, le culte d'Esculape fut établi dans cette ville, et on eut recours à lui dans toutes les maladies, et sur-tout dans le temps de peste.

Cet événement auroit dû, ce semble, m'engager à faire une longue dissertation au sujet d'Esculape sur lequel on trouve tant de variété dans les anciens. Mais jespère que l'on voudra bien consulter ce que j'en ai dit dans mon *Explication des fables, tome troisième, page 411 et sui-*

vantes, et y joindre ce que le père Montfaucon en a rapporté dans son *antiquité expliquée*, où l'on trouve presque toutes les figures qui représentent ce Dieu.

Explication de la dixième fable. (Page 348.)

Enfin Ovide a tenu parole ; il a conduit ce pénible ouvrage depuis le commencement du monde jusqu'au siècle où il l'écrivoit ; il lui auroit même été difficile de le terminer plus heureusement. L'Apothéose de Jules César lui fournissoit une belle occasion de faire sa cour à Auguste ; et ce prince qui venoit de mettre son prédécesseur au nombre des Dieux, pouvoit espérer de recevoir un jour le même honneur, c'est ce que lui promet Ovide. Mais comme si le séjour de la Terre devoit être préféré au Ciel, il ne le lui promet qu'après une longue vie. Auguste n'attendit pas même la mort pour recevoir les honneurs divins ; on les lui rendit pendant sa vie, et on lui éleva des autels. Il n'avoit même que vingt-huit ans, selon Appien, lorsqu'il fut mis au nombre des Dieux tutélaires dans toutes les villes de l'empire. Les Romains qui rapportoient leur origine à Enée, étoient flattés de voir que Vénus s'étoit intéressée à la mort d'un des descendans de son fils, et on lui faisoit tout l'honneur de cette Apothéose, dont voici l'histoire. César ayant été assassiné au milieu du sénat, Auguste fit quelque-temps après célébrer en son honneur des jeux solemnels. Comme il parut pendant ce temps-là, ainsi que le rapporte Suétone (1), une nouvelle étoile, ou plutôt une comète, on publia que c'étoit l'ame de ce grand homme qui avoit pris sa place parmi les autres astres, et on ajouta que Vénus avoit

(1) *In Cæsare.*

pris soin elle-même de l'y placer. On avoit même remarqué que pendant toute l'année qui suivit la mort de César, le Soleil avoit paru extrêmement pâle, et on n'avoit pas manqué d'attribuer à la douleur d'Apollon, ce qui étoit l'effet de quelques tâches qui en effet parurent cette année-là sur le disque de cet astre. On avoit publié encore plusieurs autres prodiges. L'un disoit que les animaux avoient parlé, *pecudesque locutæ;* l'autre qu'il étoit tombé une pluie de sang ; d'autres enfin que la Lune et les Astres avoient paru sombres et couverts de ténébres ; qu'on avoit entendu des hurlemens affreux ; que les ombres des morts étoient sorties de leurs tombeaux, etc. Auguste profitant de l'erreur populaire, travailla tout de bon à faire reconnoître César pour un Dieu. Il lui fit bâtir un temple, établit des prêtres pour prendre soin de son culte, et fit faire une statue qui portoit une étoile sur le front. On représentoit même ce nouveau Dieu monté sur le globe céleste, tenant à la main un gouvernail, comme s'il eût été le maître de l'Olympe. C'est sous cette figure qu'on le voit dans une pierre gravée, tiree du trèsor de Brandebourg, dans la belle Agathe de la Ste. Chapelle, qu'on croit avec raison représenter l'Apothéose d'Auguste ; on voit Jules César derrière Enée, couronnée de laurier, tenant un bouclier à la main (1). Les flatteurs félicitèrent Auguste sur le soin qu'il avoit pris de faire mettre son prédécesseur au nombre des Dieux, et les critiques s'en moquèrent. Manilius dit que le Ciel se peuploit sous son règne.

Jam facit ipse Déos, mittitque ad sidera Numen,
Majus et Augusto crescit sub principe Cœlum (1).

(1) Voyez l'*Antiquité expliquée tome IX, page 154.*

(1) *Lib. IV.*

D'autres, au contraire, le regardoient comme un faiseur de poupées; et Julien dans ses Césars, le raille agréablement d'avoir mis son grand oncle dans le ciel, avec un gouvernail à la main, et comme pour en disputer la souveraineté à Jupiter. *Prenez garde*, dit Silène au maître des Dieux, *que cet homme ambitieux ne tente de vous détrôner.* Ce ne fut que quelques années après sa mort, que César fut mis au rang des Dieux, et Auguste ne fut pas seul l'auteur de cette apothéose; le peuple y avoit travaillé il y avoit déjà long-temps, malgré Ciceron et Dolabella qui s'y étoient vigoureusement opposés, comme on va le voir par les passages des historiens, que j'ai recueillis sur ce sujet.

De tous ceux qui avoient été attachés à César, il n'y en eut aucun qui parût plus animé contre ceux qui l'avoient assassiné, que Marc Antoine. Il fit sur la mort de ce prince un discours vif et pathétique, et parla de ce grand homme comme d'un Dieu. Le peuple échauffé par le discours d'Antoine, et par la robe de César teinte de sang, et par sa figure percée de coups qu'on lui fit voir, entra en fureur, alla chercher les conjurés, et revint ensuite enlever le corps de César, et le porta dans le Capitole pour l'inhumer dans ce lieu, et le placer parmi les Dieux. Mais les prêtres ne l'ayant pas voulu permettre, ils le portèrent dans la place publique, où ils le brûlèrent. Un certain Amatius qui se disoit petit-fils de Marcus, érigea d'abord un autel en cet endroit. Dans la suite, on y bâtit un temple en l'honneur de César, lorsqu'Octavius, son neveu l'eut fait mettre au nombre des Dieux, ainsi que le raconte Appien (2). Dion (3) qui ne s'accorde pas avec lui

(1) Lib.

(2) *Appien, guerre civile, lib. II, pages 507 et 521. Lib, III, page 527.*

( ) *In Cœsare. Num. 85.*

dans quelques circonstances, finit son récit en disant que le peuple éleva un autel à l'endroit où le corps de César avoit été brûlé, et qu'il tâcha d'y faire des sacrifices et des libations à César comme à un Dieu, mais que les consuls renversérent l'autel. Suétone (3) raconte qu'une partie du peuple vouloit porter le corps de César dans la salle du Sénat, bâtie par Pompée, et les autres dans le capitole pour l'y brûler; qu'alors deux particuliers mirent le feu au lit de parade, qui étoit dans la place publique, devant la tribune aux harangues. Il ne parle point d'autel, mais il ajoute que le peuple éleva dans cette même place une colonne de près de vingt pieds de haut, avec cette inscription, au Père de la Patrie, *Parenti Patriæ*, que pendant un très-long-temps le peuple persévera à y aller sacrifier, à y faire des vœux, et qu'on y termi-noit même des procès par des sermens qui se faisoient au nom de César. Il ajoute plus bas (1), qu'il fut mis au nombre des Dieux par un décret, mais il ne dit pas en quel temps.

Quoi qu'en dise Suétone, cette colonne ne subsista pas long-temps. Cette exécrable colonne, dit Cicéron dans sa première Philippique (2), fut renversée par Dolabella, qui expia la place publique, et qui en chassa les impies qui s'y rassembloient.

Le premier de Septembre, Antoine convoqua le sénat, Cicéron ne s'y trouva pas (3), et Antoine en fut très-irrité. Le lendemain Cicéron y vint, mais Antoine n'y étoit pas. Ce fut ce jour-là qu'il prononça la première Philip-

(1) *In Cæsare. Num. 85.*

(1) *Ibid. Num. 88.*

(2) *Cicéron. Philipp. I. Num. II, XII.*

(4) *Cicéron. Philipp. I. Num. V, et Philippique V. Num. 7.*

pique. Dans cette harangue, en rapportant ce qui s'étoit passé la veille dans le sénat, il dit, que s'il y avoit été, il n'auroit jamais consenti au décret que ces sénateurs avoient été forcés de faire, que rien ne l'auroit pu contraindre à ordonner qu'on mêleroit des supplications avec des funérailles, à introduire dans la république des cérémonies religieuses inexpiables, à décerner des supplications à un mort, à réunir dans un même acte religieux un homme mort avec les Dieux immortels.

FIN DU LIVRE QUINZIÈME ET DERNIER.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES TROIS VOLUMES

DES

MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Les Lettres a, b, c, *désignent le Tome, et les chiffres, la page.*

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.




SPECIAL
88-B
15124
v.3
THE GETTY CENTER
LIBRARY

